U d'/of OTTAWA
39003002383411

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/unessayistemil00labo

ÉMILE MONTÉGUT

Du même auteur :

FONTENELLE. (Dans la Collection des Grands Écrivains Français).
Paris, Hachette, 1905, 1 vol.

HIPPOLYTE TAINE. Essai d'une biographie intellectuelle.
Paris, Perrin, 1909, 1 vol.

A. LABORDE-MILAA

Lauréat de l'Institut.

Un essayiste

ÉMILE MONTÉGUT

1825-1895

J'ai toujours considéré que la première chose qu'un écrivain doit à son lecteur, c'était sa personnalité.

ÉMILE MONTÉGUT. *Les Pays-Bas.* Introduction

PARIS

MAISON DU BIBLIOPHILE

LIBRAIRIE M. ESCOFFIER

11, Rue de Miromesnil, 11

—

1922

Universitas
BIBLIOTHECA
Naviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur papier de Hollande,
dont 10 hors commerce. numérotés de 1 à 20
5 exemplaires sur papier du Japon — 21 à 25

N° 713

PQ
2366
.M74Z8
1922

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.

Copyright 1922 *by* Maurice ESCOFFIER.

TABLE

Introduction 1
I. — L'Enfant et l'Adolescent. 1
II. — L'Etudiant et le Débutant de Lettres. . . . 23
III. — Le Publiciste et l'Historien de mœurs. . . . 60
IV. — Suite du précédent. 87
V. — Le Critique littéraire. 109
VI. — Suite du précédent. 139
VII. — Le Traducteur et le Philologue. 173
VIII. — Le Voyageur et le Critique d'art. 196
IX. — Le réveil du Publiciste. Le Touriste 238
X. — Les derniers travaux. La mort 265
Conclusion. 268

BIBLIOGRAPHIE

A. — Liste des articles écrits par E. M. 311
B. — Liste des ouvrages parus en librairie. 343

INTRODUCTION

Le douze décembre 1895, par une matinée tout à fait conforme à la description du poète : « vent froid, fine pluie et brouillard », un convoi funèbre de cinquième classe quittait le très modeste Hôtel Fabert, situé au numéro 48 de la rue du même nom qui longe l'Esplanade des Invalides. Il s'acheminait, par la vieille rue Saint-Dominique, vers l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. Sur la bière n'apparaissait aucun signe distinctif, ni aucun appareil officiel autour du corbillard. C'est à peine si une trentaine de personnes suivaient, plus ou moins aisément, sur le pavé gras du triste Grenelle. Les boutiquiers ne donnaient au maigre cortège qu'un regard distrait, et, quant aux passants, s'ils levaient un momênt les yeux du journal qu'ils tenaient à peu près tous, ils les y reportaient bien vite, car le journal, ce matin-là, servait à ses lecteurs un de ces déjeuners de scandale dont le Parisien a toujours été fort friand : il s'agissait des tribulations politico-financières d'un nommé Arton, d'énigmatique mémoire, et, en même temps, d'histoires privées concernant le magistrat qui présidait alors aux destinées de la IIIe République : en première page s'étalaient les documents graphologiques et les pièces d'état-civil que la presse livrait en

doses savantes; à la malignité publique, pour la satisfaire tout en la maintenant en appétit. Dure concurrence pour un mort ! Celui-ci, qui, vivant, avait compris tant de choses, semblait le comprendre : il s'en allait vite, comme un inconnu ou comme un oublié...

Pourtant, et par une sorte de compensation, cette assistance, si réduite, était composée, en majorité, d'écrivains illustres. Derrière les nièces et les neveux du défunt venaient, mêlés à de vieux amis fidèles, tous ceux qui, par quelque lien, tenaient à la *Revue des Deux-Mondes*, directeur, administrateurs, collaborateurs : il y avait Ferdinand Brunetière, Louis Ganderax, Haussonville, Francis Charmes, Melchior de Vogüé, François Coppée, Pailleron, Bardoux, Bourdeau, Joseph Bertrand, Arvède Barine... Ceux-là étaient venus et ceux-là savaient. Ils savaient qu'ils accompagnaient la dépouille d'Émile Montégut, un des plus remarquables ouvriers de Lettres que le XIXe siècle ait vus, et, pendant plus de quarante ans, lui-même collaborateur assidu du célèbre périodique. Ils se remémoraient la vie, l'œuvre et l'homme : cette existence qui, sous de trompeuses apparences de flânerie, avait été une existence de labeur ininterrompu, un effort continu d'où étaient sortis quinze volumes de traductions, dont dix pour Shakespeare, pour tout Shakespeare, jusqu'aux petits poèmes et aux sonnets, et plus de deux cent cinquante articles copieux de sociologie et d'histoire, de critique littéraire et dramatique, d'impressions de voyage et d'art, que vingt volumes parus en librairie n'avaient pu recueillir en totalité. Et tout, de quelle qualité ! La traduction de Shakespeare, pour

ne parler ici que d'elle, était la seule qui donnât à des Français une idée approchée de l'original ; et, quant aux articles, nulle part ailleurs on n'avait vu — et on ne verrait — « à propos d'un livre récent », à propos d'une œuvre d'art ou d'un paysage, tant de finesse unie à tant d'érudition, une sensibilité aussi frémissante unie à une pareille puissance de généralisation. Arvède Barine se rappelait, d'un cœur reconnaissant, l'enchantement de sa vingtième année, du temps où la lecture d'un essai de Montégut enivrait sa jeune tête pensante, et elle se redisait, sans aucun doute, ce qu'elle écrivait dix ans auparavant :

« Il a jeté à pleines mains à sa génération les vues originales, les aperçus ingénieux et profonds ; il l'a comblée de jouissances littéraires uniques en leur genre. Beaucoup, dont les cheveux sont aujourd'hui grisonnants, se souviennent de la trace lumineuse laissée dans leur esprit par tel essai de Montégut qui n'a jamais été réimprimé et qu'il n'ont jamais relu. Lui-même ne se doute pas de ce qu'il a été pour nous qui entrions dans la vie aux environs de 1860 et des autels qui lui ont été dressés dans les cœurs de vingt ans. Nous l'admirions passionnément et nous lui sommes restés fidèles... »[1]

Cet enthousiasme, Vogüé l'éprouvait aussi, rétrospectivement, avec la force imaginative qui lui était habituelle. Il lui semblait, comme il le dira quelques jours après dans sa prose luxuriante, que « toutes les belles et grandes idées élaborées par Montégut issaient de la bière abandonnée, fleurs invisibles, somptueuse

1. *Revue Bleue* du 15 mai 1886.

tenture d'un printemps idéal. Elles montaient en forêt magnifique, remplaçant les palmes, les couronnes, les armes absentes ; elles remplissaient le ciel de la rue faubourienne d'une végétation enchantée où brillaient, bruissaient, respiraient toutes les résurrections de l'histoire dont il avait joui, toutes les créations des génies supérieurs qu'il avait pénétrées, toutes les formes d'art qu'il avait aimées, toutes les harmonies intellectuelles qu'il avait saisies, tous les aspects de la planète qu'il avait contemplés en esprit, et, comme des chants d'oiseaux sur les cîmes de cette forêt, les sanglots et les sourires de son Shakespeare, les féeries du monde magique où son âme avait si longtemps habité. »[1]

Brunetière, plus qu'à l'écrivain, songeait, en ce moment, au causeur éblouissant qui, tant de fois, dans les bureaux de la *Revue* ou autour d'une table amie, avait entraîné à sa suite, à travers l'espace et le temps, dans d'extraordinaires randonnées intellectuelles, ses auditeurs charmés : « On ne savait pas où on allait, et lui-même, aussi bien, ne s'en souciait guère. Il allait cependant ; on le suivait ; on marchait avec lui de découverte en découverte. La vivacité presque fébrile de sa parole semblait suffire à peine à l'abondance de ses idées ; il pensait plus vite qu'il ne parlait : tout se brouillait et s'enchevêtrait par moments ; mais, dans cette obscurité même, on avait la sensation très particulière de saisir la pensée comme à son origine, et, finalement, au tournant d'une phrase, tout s'éclairait d'une lumière soudaine : une image, qu'il empruntait volontiers aux profondeurs mystérieuses de la physio-

1. *Figaro* du 20 décembre 1895.

logie, terminait une discussion où il n'avait eu de contradicteur que lui-même ; et, en moins d'une heure, on se trouvait avoir parcouru le monde entier de la pensée[1]. » Ainsi songeaient confrères et disciples, tandis que d'autres, je le sais, prenaient un plaisir amer à ressusciter passagèrement des heures d'intimité vibrante et chaude qu'ils ne retrouveraient plus.

La splendeur ou la douceur de ces souvenirs faisait un trop violent contraste avec la modestie et la tristesse de la cérémonie en cours pour que ceux-là mêmes qui les évoquaient n'en souffrissent pas. Aussi bien en souffraient-ils, cherchant pour quelles causes Emile Montégut s'en allait ainsi de ce Paris, dont il avait, durant deux fois vingt ans, guidé l'élite à travers des parages littéraires et artistiques où nul, avant lui, ne s'était risqué, pour quelles raisons ce prodigieux dispensateur de lumière s'en allait obscurément. Ils en discernaient quelques-unes que nous retrouverons en temps et lieu. Mais ils espéraient que demain ferait ce que n'avaient fait ni hier, ni aujourd'hui, et que l'avenir, — un avenir très prochain — mettrait enfin Émile Montégut à sa vraie place, parmi les premiers. Plus d'un se proposait fermement, à part soi, d'être l'ouvrier zélé de cette réparation nécessaire. Dans la notice nécrologique que la *Revue des Deux-Mondes* publiait trois jours après les obsèques et que, pressé par l'heure, Brunetière avait rédigée hâtivement, il promettait « d'essayer plus tard, et le plus tôt qu'il pourrait, de donner une idée de cette œuvre » ; pendant huit jours, quelques journaux lui firent écho, et, pour l'octave,

1. *R. D. M.* du 15 décembre 1895.

Vogüé, dans le *Figaro*, octroya à Montégut la grande vedette... Puis ce fut fini, ou à peu près. Brunetière, qualifié à tant d'égards pour un pareil sujet, mais emporté par d'autres soins, et, peut-être aussi gêné par certains souvenirs, pour ne pas dire plus, ne fit jamais l'étude en question. Quelques érudits locaux essayèrent par deux fois, là-bas, en Limousin[1], de réchauffer dans l'esprit et le cœur de leurs compatriotes la mémoire d'un homme qui faisait tant d'honneur à sa petite patrie ; ils n'y réussirent guère. Faguet le mit en bonne place parmi les critiques du XIXe siècle, dans l'*Histoire de la Littérature et de la langue françaises*[2], lui consacrant un paragraphe substantiel, mais qui n'est déjà ni matériellement très exact, ni littérairement très juste[3]. Depuis, si Montégut n'est pas totalement omis, comme il arrive, dans des histoires littéraires ou des bibliographies pourtant soignées et prétendues complètes[4], il est toujours nommé d'une façon élogieuse mais rapide : on se contente de reconnaître, en passant, la dette des Lettres françaises, sans rien faire de plus[5].

Les pages qui suivent ont pour objet d'aller un peu

1. *Emile Montégut* par E(MILE) H(ERVY) (extrait de l'*Alm. Ann. du Limousin* pour 1897); et par le Dr P. CHARBONNIER dans le *Limoges illustré* du 15 mars 1904.

2. De PETIT DE JULLEVILLE (Colin, édit.), t. VIII, ch. VII, p. 360 sqq.

3. Faguet en reparle brièvement dans une conférence sur Brunetière, parue dans la *Revue Hebdomadaire* du 27 mai 1911 : le nom est orthographié *Montaigu*.

4. Les renseignements donnés par MM. G. Vicaire et Hugo P. Thieme dans leurs Manuels ne sont ni complets, ni exacts ; et quant à M. Lanson, il a totalement omis Montégut dans le sien.

5. Cf. G. DESCHAMPS : *La Vie et les Livres*, IVe série (1897), p. 324 : « Pourquoi Montégut fut-il moins célèbre que Paul de Saint-Victor ? » — V. GIRAUD : *Essai sur Taine* (1902), p. 54, note 2 : « Qui donc nous donnera sur cet esprit encyclopédique, si ingénieux, si pénétrant, si fécond en idées, et en idées justes et élevées, l'étude détaillée, précise, définitive, qui le mettrait à son vrai rang

plus avant, et, sinon d'acquitter cette dette, qui est de celles qu'on n'acquitte jamais, du moins d'en prouver authentiquement l'existence et d'interrompre la prescription. Il n'est jamais trop tard pour une pareille reconnaissance. Il n'est jamais trop tard, non plus, pour parler aux hommes d'un homme de la qualité intellectuelle et morale d'Émile Montégut. Et peut-être peut-on dire, sans rien forcer, que c'est l'heure propice pour le faire, puisque nous voyons refleurir précisément cet idéalisme dont il fut, pendant cinquante ans et dans tous les domaines, le défenseur.

Si nous avons pu tenter cette résurrection biographique et littéraire, c'est, en très grande partie, grâce à l'accueil bienveillant et au concours actif que nous avons trouvé chez celles et ceux qui ont connu, aimé et admiré Montégut ou qui, sans l'avoir connu, l'aiment et l'admirent : ses nièces, Mmes Poumeau et d'Enjoy; ses cousins, MM. Charles et Arsène Henry ; ses petits-neveux, E. Hervy, qui a mis si gracieusement à notre disposition ses précieux dossiers limougeauds, et H. Hugon qui a débrouillé si minutieusement l'ascendance paternelle de son grand-oncle ; M. Joseph Bertrand, l'ami fidèle et véritable de Montégut;

et à laquelle il a tant de droits ? » et, du même, *Les Maîtres de l'heure*, I, p. 212. — STROWSKY : *Tableau de la Littérature française au XIXe siècle*, p. 487 : « Emile Montégut, extraordinaire paresseux qui ne quittait pas son lit et auquel il fallait venir arracher la copie page à page (*sic* !) a écrit d'étonnants articles. » Cf. les mêmes qualificatifs et les mêmes regrets sous la plume d'EMILE BERGERAT (*Figaro* du 2 avril 1917), de LÉON CURY (*R. D. M.* du 1er juin 1917), de V. GIRAUD (*Id.*, 15 octobre), de R. DOUMIC (*Id.*, 15 septembre), et surtout de Mme M.-L. PAILLERON, au cours de ses études sur « François Buloz et ses amis ».

M. Henri Carré, doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers, qui nous a aidé à mieux connaître l'influence capitale que subit Montégut adolescent. Ils voudront bien trouver tous ici l'expression de notre gratitude. Elle ira enfin, et particulièrement, à feu Louis Bouty, en son vivant sous-bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Limoges, qui, après avoir entretenu pieusement et solitairement la mémoire de Montégut, nous a laissé puiser sans compter dans ses richesses accumulées, mais qui s'en est allé, hélas ! avant d'avoir vu parachevé le monument qu'il souhaitait passionnément depuis si longtemps. Que son souvenir y demeure attaché !

CHAPITRE I

(1825-1845)

L'ENFANT ET L'ADOLESCENT

Émile Montégut n'a pas eu la curiosité manifeste de ses origines, je veux dire par là qu'il n'a rien écrit de précis ni de détaillé sur sa petite patrie ou sur le milieu qui l'avait vu naître et grandir : il ne fait que des allusions rares à sa province, à sa ville natale, à sa famille, à ses maîtres, ne revenant sur ses jeunes années que lorsqu'une comparaison s'impose à lui impérieusement ou lorsque l'émotion du souvenir est trop forte pour ne pas être exprimée ; tout ce qu'il y a de moins épistolier, il n'a jamais non plus envoyé à un ami de ces lettres intimes qui peuvent servir au biographe futur et aiguiller ses recherches. On peut s'en étonner de la part d'un psychologue qui, certainement, s'est, au fond, bien plus analysé qu'il n'a analysé autrui, ne poursuivant, à travers les événements, les livres, les œuvres d'art, qu'une plus complète révélation de lui-même à lui-même ; de la part d'un critique qui, chaque fois qu'il l'a pu, s'est renseigné sur les « racines » des écrivains, des artistes ou des hommes d'action qu'il étudiait ; de la part, enfin, d'un homme qui aima vraiment sa terre d'origine et songea longtemps à faire pour elle ce qu'il avait fait pour d'autres : une topographie, à la fois exacte et poétique, où il aurait marié harmonieusement son érudition, ses souvenirs et ses impressions, et qui,

de retour dans son pays après trente ans de vie parisienne et de voyages, renoua tout naturellement des liens, en apparence brisés, fortifiés en réalité par les vicissitudes et l'absence, comme il arrive le plus souvent. S'il s'est abstenu de confidences directes et documentaires sur ce sujet, c'est, je crois, par une sorte de discrétion intime qui est tout à fait dans sa nature, et aussi, peut-être, parce que, très longtemps, il a pu se croire plus déraciné qu'il n'était réellement : d'ailleurs, pour mener à bout pareille enquête, il lui aurait fallu se livrer à un genre de recherches pour lequel il ne se sentait pas fait : Montégut n'a été que par exception un visiteur de bibliothèques ou d'archives. Mais, en fait, il a, très probablement, pensé plus qu'il ne paraît à son hérédité. Ce qui semble le prouver, c'est la chaleur constante, une chaleur de sang, avec laquelle il a exalté la classe sociale dont il était sorti, la richesse des arguments dont il use quand il s'agit de la défendre, la pénétration avec laquelle il explique sa conduite et ses erreurs ; tout cela signifie qu'il n'avait pas été sans se retourner souvent, avec attention et avec amour, vers toute son ascendance ; — c'est aussi le plaisir un peu âpre qu'il prend à revenir sur la formation de la génération dont il est, et qui, de par les événements, ne fut pas précisément heureuse ; — c'est, enfin, ce qu'il dit lui-même à plusieurs reprises, entr'autres dans un article de 1879, alors qu'il avait presque cinquante-quatre ans : « La question d'origines est toujours d'une importance capitale pour tout homme distingué... Ne remarquez-vous pas combien il est vrai que le meilleur de nous-mêmes est la partie qui nous en a été transmise et combien est profonde cette pensée du poète Wordsworth : « L'enfant est le père de l'homme ? [1] » Comme

1. *R. D. M.*, 15 janvier 1879, article sur Ch. de Mazade (non recueilli). Cf. *Types Littéraires*, p. 273 : « Le véritable auteur de nos actions est souvent mort depuis des siècles. »

Montégut n'a jamais manqué une occasion de citer cet aphorisme, il faut bien admettre que l'homme, en lui, avait bien des fois essayé de ressaisir l'enfant. Avec plus et moins de moyens qu'il n'en avait, nous allons l'essayer à notre tour.

*
* *

Montégut, appelé couramment Emile, mais prénommé Jean-Baptiste au registre de l'état-civil, naquit à Limoges (Haute-Vienne), le 23 juin 1825, de Léonard Montégut, négociant en tissus, et de Marie Rouchon-Mazerat, domiciliés dans la rue Manigne, qui existe encore, étroite, et sombre malgré les percées d'air et de lumière qu'on a multipliées aux alentours, mais que des travaux d'édilité vont faire disparaître bientôt [1].

Le nouveau venu devait être, sur bien des points, fort peu Limougeaud. S'il faut en croire les observateurs anciens ou récents qui ont étudié Limoges et ses alentours, c'est surtout le sens des affaires que possède, et à un degré très développé, le Limougeaud : il est adroit, avisé, industrieux, ne se hâte point, sait à merveille pourvoir à ses intérêts et à ceux de sa famille... Montégut n'aura guère d'adresse et « ne sera pas commerçant ». Prudent, de sens rassis, le Limougeaud n'a pas le goût du risque et n'aime pas à se lancer dans des entreprises hasardeuses : il amasse lentement, mais à coup sûr, l'épargne qui le mettra à l'abri du besoin ; Limoges, a dit l'historien de Thou, est la cité de la vieille économie, « *urbs antiquæ parcimoniæ* »... Montégut ne songera jamais à faire fortune, ni même à se munir modestement pour le lendemain. Le Limougeaud aime le confort, l'installation ménagère et le

1. La rue Manigne s'appelle aujourd'hui rue Elie-Berthet, du nom du fécond romancier, compatriote et, dit-on, quelque peu parent de Montégut. La maison natale de celui-ci est au n° 19.

salon cossu... Montégut passera très aisément trente ans continus de sa vie dans d'étroites chambres d'hôtels secondaires, et, après dix ans d'une existence tout autre à la campagne, il reviendra naturellement vivre ses derniers jours dans les mêmes conditions que jadis. Enfin, le Limougeaud, d'une façon générale, témoigne d'une indifférence à peu près complète pour la pensée, la littérature et l'art, pour tout ce qui constitue la culture désintéressée... Et Montégut ne vivra que pour penser, voué, semble-t-il, au seul maniement des idées, voluptueusement aimées pour elles-mêmes et sous toutes les formes qu'il leur plaît de prendre ici-bas. En un mot, si le Limougeaud est positif, Montégut fut tout le contraire, et son caractère essentiel paraît en opposition avec le caractère essentiel de ses compatriotes.

Pourtant, il leur ressemblera par bien des côtés. Il aura, plus fortement qu'eux, mais comme eux, la pudeur de ses sentiments intimes, de la fierté mêlée à de la timidité, et une sorte d'incapacité à se faire valoir, bien qu'étant parfaitement conscient de sa valeur. Comme beaucoup d'entre eux, il s'efforcera de cacher sous des apparences ordinaires sa très forte originalité : le Limougeaud, en effet, a une tendance marquée à l'uniformité, et il n'y a qu'à se promener encore aujourd'hui à Limoges pour constater combien l'indigène y répugne à se distinguer par l'extérieur[1] : mais il se rattrape à l'intérieur, dans son chez soi et dans son for intime : « *Foris ut mos est, intus ut libet* », voilà sa devise. Montégut la fera sienne. Le Limougeaud ne manque pas non plus d'une certaine finesse narquoise, s'exprimant d'une façon savoureuse sur les ridicules humains : il a le goût de l'observation psychologique. A ce double point

1. On m'a rapporté que Me Labori, étant venu plaider à Limoges, fut frappé de cette uniformité de la tenue : « Mais, où sont donc les Messieurs, ici ? » avait-il demandé.

de vue, Montégut le représente supérieurement. Enfin, et par une contradiction très humaine, et, au fond, très logique, ce Limougeaud positif et dont l'intérêt rétrécit singulièrement l'horizon, a le goût de l'aventure, des lointains voyages, et, pour tout dire d'un mot, de l'exotisme, comme par un besoin compensateur de changer, tout au moins en imagination, d'air et de spectacle, et de se distraire de la vie qu'il mène par le rêve — réalisé ou non, il n'importe ! — d'une vie autre qu'il voudrait mener. L'exotisme, le lointain, le mystérieux et jusqu'au surnaturel seront loin de déplaire à Montégut.

Au total, et pour autant qu'on puisse préciser en la matière, Montégut, d'un côté, s'éloigne si radicalement de ses compatriotes qu'il apparaît comme un étranger parmi eux ; d'autre part, il est des leurs par des caractères d'autant plus sensibles chez lui qu'ils n'y sont pas combattus ; tandis, en effet, que, chez la plupart des Limougeauds, il se livre une sorte de lutte inconsciente entre le positif qui veut dominer et l'idéaliste qui réclame sa part, lutte qui, d'ailleurs, se termine généralement au profit du premier, chez Montégut il n'y a pas de conflit : l'esprit spéculatif n'a jamais eu d'adversaires ou, s'il en a eu, ils lui furent extérieurs, donc négligeables. Cela, sans doute, de par sa nature particulière, cette marque mystérieuse et nominative, que les latins appelaient *ingenium* et que les savants modernes appellent idiosyncrasie, mais, en grande partie aussi, grâce à son hérédité directe, aux exemples qu'il vit et aux enseignements qu'il reçut.

*
* *

Les Montégut appartiennent à la plus ancienne et la plus honorable bourgeoisie marchande de Limoges, et un des membres actuels de la famille, un petit-neveu d'Émile Montégut, qui s'est livré à de patientes et heureuses recherches sur ses

origines, a pu les rencontrer dès le XVe siècle et les suivre, presque sans lacune, jusqu'au dernier porteur du nom [1].

Si nous les prenons vers la fin du XVIIIe siècle, nous constatons que, depuis au moins trois cents ans, les Montégut, par commerce, par mariages, par fonctions administratives ou judiciaires, progressent sûrement, consolidant leur situation matérielle et morale, positifs sans doute, cherchant, en même temps que le gain, la considération et l'influence, ne dédaignant pas une part d'autorité, et, il va sans dire, fidèles sujets de celui qui la leur cède, mais capables d'indépendance, et, d'autre part, voyant sans déplaisir l' « intellectualité », si je puis dire, entrer dans la famille peu à peu. Elle s'y était glissée à la faveur précisément de ces divers emplois publics, qui forcément affinent, instruisent et éclairent, et aussi par les nombreux prêtres que l'arbre comptait déjà. Elle s'y installe un peu plus avec le chanoine J.-B. Montégut (1750-1838). Aux débuts de son sacerdoce, il avait exercé son ministère dans diverses paroisses du diocèse de Limoges jusqu'en 1792, date à laquelle, ne voulant pas prêter le serment exigé, il avait passé en Italie : là, il avait sérieusement étudié la langue, la littérature et l'art de la péninsule. Rentré en France après la tourmente, il avait été curé d'Isles en 1803, puis curé-doyen de Saint-Michel-des-Lions à Limoges même en 1805, enfin chanoine titulaire de la cathédrale en 1820. C'était, évidemment, un de ces prêtres humanistes qui concilient en eux, sans inquiétude, les deux antiquités et unissent avec sérénité les divers courants qui en émanent : il y joignait quelque talent comme peintre et l'exerça en peignant, dans sa paroisse, les quatorze tableaux formant le Chemin de la Croix, pratique qu'il avait constatée fréquem-

1. *L'ascendance paternelle de Emile Montégut*, par H. HUGON, trésorier-payeur général (Limoges, impr. Guillemot et de Lamothe, 1918, 28 pages).

ment en Italie [1]. L'aîné était syndic de la ville : il avait épousé en secondes noces la jeune Léonarde Dumay, dont l'ascendance est, aussi, foncièrement et notablement bourgeoise. Ils ont vingt ans de différence, le mari étant de 1743 et la femme de 1763, mais précisément la sève des Montégut va s'en trouver, en quelque sorte, revivifiée : les Dumay paraissent avoir été, en effet, d'une nature exaltée et ardente, vifs en paroles et en gestes, prompts à exprimer franchement leur pensée sur les choses et sur les gens, sans mesurer aux conséquences. Le quadragénaire, timide et doux, et la jeune Léonarde, alerte, intelligente, commerçante avisée à son comptoir de mercière, forment donc un heureux ménage qui, créé en 1785 et aussitôt favorisé de deux enfants, fille et garçon, semble très heureusement parti, lorsque la Révolution vint inopinément et tragiquement tout briser. Émile Montégut pourra compter ses deux grands parents paternels au nombre des victimes, l'une directe, l'autre indirecte, de la Terreur. Il n'en écrira jamais, mais ce n'est pas s'aventurer que de voir dans la douloureuse aventure de sa grand'mère, et tout au moins pour une part, l'origine de ses opinions sur 1789.

On raconte que Léonarde Dumay n'aurait pas pu contenir son indignation un jour qu'elle vit se dérouler sous ses yeux le cortège où Marat assassiné bénéficiait d'une véritable apothéose [2], qu'elle aurait interpellé publiquement et en termes énergiques le président de la société populaire qui avait organisé la manifestation, et que, en fin de compte, elle aurait jeté sa pantoufle à la tête du dieu du jour : ce pourquoi elle aurait été arrêtée sur le champ, emprisonnée et déférée au Tribunal révolutionnaire... Le dossier que les Archives nationales possèdent sur

1. Chanoine Lecler : *Martyrs et défenseurs de la foi du diocèse de Limoges*, III, p. 215-216.

2. Décrite dans le *Journal de la Haute-Vienne* du 14 octobre 1793.

cette affaire, et qui a déjà été utilisé, d'ailleurs, par M. le chanoine Lecler [1], ne fait pas allusion à ce « forfait ». Il montre que c'est au Comité révolutionnaire d'Excideuil (Dordogne) qu'il faut faire remonter l'initiative des poursuites contre Léonarde. Ce Comité, en effet, avait perquisitionné dans les châteaux de son ressort, en particulier au château de Jumilhac, et il y avait trouvé des lettres, non signées, mais provenant, à n'en pas douter, vu leur contenu, de « la Dumay, femme à Montégut », — lettres qui, à ses yeux, avaient un caractère nettement contre-révolutionnaire. Aussi, « comme ces deux ennemis de la patrie auraient pu échapper à la surveillance du Comité de Limoges », il les lui signale expressément, comptant, selon la formule, sur sa diligence patriotique et son zèle républicain. La dénonciation est du 16 floréal an II (5 mai 1794). Le Comité de Limoges ne perd pas de temps. Dans sa séance du 11 prairial (30 mai), il prend, officiellement, acte de la dénonciation et connaissance des missives incriminées. Elles sont adressées à Caron, maître d'hôtel des Jumilhac. Il y en a une demi-douzaine, libellées toutes de la même façon : une première partie commerciale où il est question de fournitures et de comptes, une deuxième où, ne pouvant résister au besoin de dire son mot sur les événements et d'épancher sa bile, Léonarde se livre à quelques réflexions brutales sur les puissants du moment. Elle y dit que « les officiers municipaux sont des gueux », et qu'ils ont mangé « avec leur coquin de Club », les secours octroyés aux malheureux à l'occasion d'un incendie qui avait désolé Limoges ; qu'il faut se méfier des assignats, à qui on veut donner une valeur qu'ils ne peuvent avoir dans l'esprit des braves gens qui pensent bien ; qu'on est dans un siècle fort à

1. *Arch. Nat.*, W. 394, dossier 914 ; Lecler : *Le Limousin et la Marche au Tribunal rév. de Paris*, II, p. 162-176.

plaindre : « C'est la canaille qui fait la loi aux braves gens. » Elle y parle de « la fichue nation et de sa diable de Constitution qui nous ruine depuis que ça dure ; mais les gueux y trouvent leur compte, pourvu qu'ils disent : ça ira, ça ira ; il faut avoir perdu la raison pour s'aveugler de cette manière et ils ne savent dire autre chose que : nous sommes libres, nous sommes égaux ; et moi, je pense bien différemment ». A l'occasion de la nouvelle de la fuite de Louis XVI, elle fait « avec plaisir » un portrait fort réaliste de la peur qui a saisi les patriotes, ajoutant que « les prêtres assermentés sont tristes comme des bonnets de nuit, mais elle, réjouie comme un pinson. » Le Comité décerna contre l'imprudente épistolière un mandat d'amener, et elle comparut le 13 prairial (1er juin). Dans son interrogatoire, elle nia certaines lettres contenues dans le dossier et chercha à expliquer les autres. Elle déclara enfin que, s'il était vrai qu'elle eût écrit certaines phrases dont on lui donna lecture, « il fallait qu'elle fût folle ». Mais ces rétractations, bien compréhensibles de la part d'une femme, et d'une femme jeune, mère de deux petits enfants, qui, maintenant, se rendait compte du danger, n'eurent aucun effet. L'administration du District, « considérant que les crimes de la Dumay, femme à Montégut, sont de la nature de ceux dont la connaissance exclusive appartient au Tribunal révolutionnaire », décida son transfert à Paris. Elle excipa de sa santé, mais en vain. Le 17 prairial (5 juin), elle partait, et, malgré les démarches de tout genre que fit le mari désespéré, elle comparut à l'audience du 5 messidor (23 juin), avec dix-sept autres accusés. Dans son réquisitoire, Fouquier-Tinville l'appela « une des contre-révolutionnaires les plus prononcées qui aient paru devant le Tribunal » ; il se contenta de lire des extraits de la correspondance accusatrice, ajoutant simplement : « Ces textes n'ont pas besoin de commentaires ». C'était la guillotine sèche avant

l'autre. La condamnée fut exécutée le lendemain, victime d'une rigueur que le Comité révolutionnaire de Limoges, metteur en branle du procès, montra rarement, et qui fut causée probablement par des rivalités locales qui nous échappent. Rentré à Limoges accablé par la plus atroce douleur, le mari languit quelques mois et mourut de chagrin le 7 brumaire de l'an V (28 octobre 1796) ; des deux orphelins qu'il laissait, Barbe, née le 9 janvier 1786, et Léonard, né le 3 mars 1787, ce dernier devait être le père d'Emile Montégut.

Léonard Montégut, bien dirigé par un tuteur intelligent et dévoué, surveillé, aussi, intellectuellement et moralement, par le prêtre qu'était son oncle, fit d'abord, dans un établissement de choix, des études solides et prolongées. Puis, suivant une habitude alors en honneur dans la bourgeoisie de l'endroit, il s'associa avec son beau-frère pour fonder, sous la raison sociale Duverger-Montégut, un commerce de tissus. C'est seulement en 1819, après la trentaine, quand il fut commerçant établi et considéré, qu'il se maria. Il prenait pour femme une de ses compatriotes, une Creusoise de Pontarion, Marie Rouchon-Mazerat, née le 18 floréal, an V (7 mai 1797), de lignée toute bourgeoise, elle aussi, et d'une lignée assez affinée déjà, semble-t-il, en tout cas plus affinée sensiblement que celle des Montégut. Elle devait lui donner, entre les années 1819 et 1835, sept enfants, dont trois seulement allaient vivre : notre Jean-Baptiste (Emile) fut le troisième. Nous n'avons malheureusement ni sur ses ascendants ni sur elle-même les détails circonstanciés que M. Hugon a rassemblés pour l'autre côté. Nous devons nous contenter de redire ce que ses petites-filles nous en ont dit et qu'elles avaient elles-mêmes entendu dire : qu'elle était physiquement très belle, recherchée dans sa toilette et ses autres goûts, grande liseuse des œuvres nouvelles, — et on sait ce qu'elles furent, de l'année 1820, l'année des *Méditations*,

où elle est jeune femme et jeune mère, à l'année 1839 où elle meurt, dans ces vingt ans où, sans se lasser, Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Balzac, G. Sand, Dumas et Gautier versèrent aux foules la forte et enivrante liqueur romantique. Elle semble avoir eu, en même temps qu'une conscience haute et pure, une âme frémissante et une imagination hardie, avoir aimé le féérique et toutes les colorations inventées par les conteurs et les poètes, à condition qu'elles satisfissent à la loi morale, avoir été surtout sensible à la beauté qui s'harmonise avec le bien. Les fortes qualités bourgeoises des Montégut : croyances religieuses, observance des traditions, fierté des origines, respect de soi-même, elle les affermit ; mais, plus encore, elle va, pour ainsi dire, libérer, en le renforçant par son apport particulier, l'idéalisme latent de la famille où elle entre, et qui, sans elle, serait probablement resté tel. Je l'y vois paternellement aidée par le vieux chanoine lettré qui, oncle septuagénaire, ne peut manquer de chérir, à côté de son neveu depuis toujours chéri, la charmante nièce qu'il lui a amenée. La destinée veut qu'ils n'aient, tous deux, à ce moment, le vieillard et la jeune femme, que treize ans environ à vivre [1], mais les mêmes treize ans leur suffiront pour ennoblir l'atmosphère familiale, élever les regards et les aspirations, et, sans méconnaître aucune des nécessités matérielles, mettre dans l'air de la spiritualité. Ce fut une transformation dont les ouvriers ne s'aperçurent pas d'abord eux-mêmes, tant leur action était instinctive et ses résultats insensiblement accumulés, mais qui fut manifeste pour tous à mesure que les enfants grandirent, surtout le garçon que deux morts successives avaient fait l'aîné.

*
* *

1. Le chanoine meurt le 16 octobre 1838, et la mère d'Emile Montégut le 16 septembre 1839.

Émile Montégut — car ce garçon, c'était lui — eut donc une formation enfantine favorisée [1]. Il grandit dans un milieu moralement très sain, socialement bien établi à mi-côte avec tendance à monter, et, par cela même, attaché aux institutions de la France d'alors appuyées sur la classe moyenne et voulant les favoriser, — milieu bourgeois et libéral. On y était catholique et pratiquant, mais, sur ce point aussi, avec équilibre, je veux dire acceptant sans critique le dogme et les mystères, célébrant joyeusement et selon toutes les traditions, même les traditions profanes, les fêtes solennelles, Noël, Pâques, la Fête-Dieu. La messe de minuit et le « réveillon » subséquent, l'omelette du matin pascal après la « messe des hommes », les processions de juin à travers la ville, avaient marqué tellement dans l'enfance et l'adolescence de Montégut, sur son esprit et sur son cœur, qu'il ne fut jamais infidèle aux deux premiers de ces rites, et quant aux beaux cortèges de jadis, quand ils eurent cessé ou changé, il y pensait encore avec émotion, à cinquante ans passés [2].

En même temps que se formait ainsi solidement la conscience d'Émile Montégut, — toute sa conscience, — sa mémoire se remplissait : il fut, de très bonne heure, un grand liseur, répugnant aux jeux de son âge, protestant même lorsqu'il était dérangé par eux dans la solitude qu'il se ménageait, liseur déjà sérieux, sans doute, et attentif des petits livres utiles qu'on mettait dans ses mains, mais liseur enthousiaste de contes de fées [3],

1. Il paraît s'en être souvenu avec reconnaissance dans un très joli article du *Moniteur Universel* (12 sept. 1864 ; non rec.) sur le *Magasin d'éducation et de récréation*, de J. Macé et P.-J. Stahl. Il y recommande de prendre l'enfant au sérieux et de satisfaire, surtout, son désir du beau : « L'enfant est un petit artiste et un petit contemplateur. »

2. Cf. *Choses du Nord et du Midi* (1876), p. 383..

3. Cf. *Rev. D. M.* du 1er avril 1862 : *Des Fées et de leur littérature en France* (art. non rec.).

surtout des contes de Nodier, parce que, sans qu'il le sût, ils satisfaisaient son précoce et double besoin de merveilleux et de justice. Plus tard, il se risquera à les relire en critique, mais, même alors, il ne pourra s'empêcher de revenir sur l'enchantement dans lequel une de ces histoires l'avait fait vivre longtemps, et, en le décrivant, d'essayer de le ressaisir. Peu importe, pour l'instant, de savoir que ce conte auréolé, il le retrouva un jour, qu'il fut effroyablement déçu et connut une douleur singulière : « Tristesse de sylphe », comme il dit, « qui a trouvé flétrie la fleur où il comptait s'abriter, désespoir de gnome qui a trouvé fermées les portes de la mine dont il aimait à contempler les splendeurs, embarras d'enchanteur qui perd subitement la mémoire des formules magiques qui devaient lui ouvrir le monde des merveilles. C'est un dur moment pour l'Ariel qui est en nous que celui où il reconnaît que tel amour capricieux qui faisait délicieusement frémir ses ailes le laisse maintenant sans voluptueux frisson, que telle incantation dont la musique l'enivrait laisse maintenant sa voix languissante, et que sa lointaine Bermude ne lui fournit plus la même provision de rosée qu'autrefois. » Peu importe donc ce mécompte de la maturité : à l'heure où nous sommes, Émile Montégut est un enfant en qui bégaye vraiment un Ariel, qu'il croit présent en chacun de nous parce qu'il le sent en lui, et qui, grandissant, trouvera dans Shakespeare, dans le Shakespeare de *Comme il vous plaira* ou du *Songe d'une nuit d'été*, son milieu naturel.

Mais voici venir les années scolaires, sur la fécondité desquelles le doute n'existait déjà plus. Emile Montégut commence ses classes à la pension Larue, une des meilleures du Limoges d'alors, citée nominativement dans les monographies de l'époque, puis les continue et les termine au Lycée royal. Il les fait lentement, suivant l'ancien usage, puisqu'il n'est bachelier complet qu'à dix-neuf ans passés (août 1844), après avoir

parcouru, sans la précipitation qui est devenue à la mode en France depuis vingt ans, le cycle primaire, le cycle grammatical et le cycle littéraire et avoir été soumis à tous les exercices sans lesquels aucune culture n'a ni base ni solidité. Il les fit longuement, s'initiant, en plus des langues et littératures purement classiques, aux langues et littératures étrangères pour lesquelles il eut, de bonne heure, un goût dominant : aux langues anglaise et allemande, par le lycée ; à l'italienne et à l'espagnole, par le vieux grand oncle ; bref, réalisant à plein, chose rare en France et surtout en province, en 1840 — et après ! — le vœu de La Bruyère à ce sujet ; passionné d'histoire, où il était curieux du superflu sans négliger le nécessaire et emmagasinant, sans effort, une quantité incommensurable de faits, de textes, d'idées que, grâce à une mémoire merveilleuse, innée et entretenue, il aura toujours à sa disposition : *sapiens fert omnia secum*. Ces classes, enfin, il les fait sûrement : non seulement, tout cet acquis était installé en lui de telle sorte que, à l'occasion, il remontait de lui-même à la surface pour servir d'illustration ou de rapprochement, mais encore il était transformé en substance propre et devenait le point de départ de combinaisons originales qui, assez longtemps et ainsi qu'il est logique, eurent pour matière des sensations, des images et des souvenirs, mais qui bientôt, la « rhétorique » agissant, s'en prirent aux idées.

Il arrive un moment, quand il s'agit d'épanouir la créature pensante et sentante — c'est-à-dire vers les seize ou dix-sept ans — où un triple effort s'impose, malgré qu'on en ait. Il faut, d'abord, la faire sortir de son moi particulier, la faire entrer dans les pensées et les sentiments des autres, pour lui donner le sens du relatif, le sens des différences, qui n'est pas naturel à l'homme, et qui, en particulier, n'est pas naturel au Français. Il faut ensuite, lui faisant contrôler mutuellement et fusionner les résultats de ces enquêtes et attirant, cette fois,

son regard sur les ressemblances, la hausser jusqu'à la découverte de ces sentiments généraux, de ces idées éternelles, de ces « lieux communs » de l'intelligence et du cœur qui sont inclus dans tout cas particulier, et qu'elle retrouvera à chaque pas dans la vie. Il faut enfin, puisque, aussi bien, on ne peut ni penser ni sentir, le plus souvent, sans s'exprimer, lui apprendre comment on s'exprime, non seulement avec correction, mais harmonieusement et brillamment, — fond et forme, d'ailleurs, ne faisant qu'un. Or, c'est là précisément le triple office de la vieille classe, jalousement, et, d'ailleurs, inutilement débaptisée par les « philosophes » et les « scientifiques », et on peut affirmer, vu la suite, que, en ce qui concerne Montégut, elle le remplit complètement et heureusement. Il aurait pu parler comme Taine, son contemporain seulement plus jeune de trois ans, qui reconnaissait que, s'il avait entrevu quelques idées en critique et en histoire, c'était la rhétorique qui les lui avait suggérées. Il aurait pu lui faire honneur aussi de l'élocution brillante et soutenue qu'il posséda de bonne heure, enfin et surtout du besoin, parfois trop impérieux et trop constant, qu'il éprouva de dégager toujours l'idée générale enfermée, par définition, dans le cas que les livres ou l'art ou la vie lui présentaient. J'ajoute que, en ces années qui environnent 1840, la culture littéraire profitait certainement, au dedans des lycées, des batailles que livraient au dehors les dramaturges et les poètes romantiques : elle était forcément plus vivante, maîtres et élèves étant, sur ces questions, forcément plus passionnés qu'ils ne le furent après 1848, quand eut cessé tout tumulte poétique général. Ce n'est peut-être donc pas s'aventurer que de supposer Emile Montégut, au sortir de sa rhétorique, fort sensible à la beauté, surtout littéraire, capable d'analyser son impression et de « disserter » en toute indépendance sur le problème, esthétique ou moral, en face duquel il se trouve.

Je crois pourtant que c'est en philosophie que ses goûts et ses aptitudes se précisèrent par suite d'une curieuse rencontre.

Le professeur qu'Émile Montégut trouvait là s'appelait Adolphe Bertereau : il occupait la chaire de philosophie, à Limoges, depuis huit ans qu'il était entré dans la carrière à la suite de vicissitudes doublement intéressantes, et en ce qui le concerne et par le contre-coup certain qu'elles eurent sur les futures directions de Montégut lui-même : « Bertereau », écrit Jules Simon, de deux ans son cadet, dans la notice nécrologique qu'il lui a consacrée [1], « malgré des succès au Concours général, était destiné au commerce. Son père l'envoya en Angleterre à l'âge de dix-sept ans pour y commencer ses études commerciales et apprendre à fond la langue du pays. Il apprit effectivement l'anglais, comme son père l'avait désiré, et il s'en servit pour lire dans l'original Th. Reid et Dugald Stewart. De retour en France, après un an de séjour à Londres et de liberté, il demanda avec insistance à rentrer au collège et fit à Louis-le-Grand, sous M. Damiron, une année de philosophie. Il remporta le prix d'honneur au Concours général. Sa vocation étant dès lors évidente, sa famille cessa d'y mettre obstacle. Il concourut pour l'Ecole Normale et fit partie de la promotion de 1831. Il fut placé dans la section de philosophie, où il eut pour professeurs, outre M. Damiron, avec lequel il se retrouva, MM. Jouffroy et Cousin. Il suivit aussi les cours d'histoire que M. Michelet faisait alors à l'Ecole Normale avec tant d'éclat... A sa sortie, on l'avait nommé professeur de philosophie au collège de Limoges, et, tout aussitôt, il se maria dans cette ville, en homme qui ne poursuit pas de chimères et qui est bien résolu à se contenter d'une vie laborieuse et calme.

1. *Annuaire de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Normale supérieure*, année 1881, p. 5 sqq.

Désigné l'année suivante pour Amiens, il ne fit guère qu'y passer et demanda, presque immédiatement, à retourner vers la Haute-Vienne. C'était faire un pas en arrière, s'éloigner de Paris, but de toutes les ambitions, mais il ne songeait dès lors qu'à étudier, à se fixer. Il voulut pourtant être docteur, parce que l'enseignement des Facultés l'attirait. Il soutint ses deux thèses à Paris en 1843. Elles roulaient l'une et l'autre sur Leibniz [1]... Il obtint un succès brillant. La science de Bertereau était très étendue et très sûre. Il avait travaillé toute sa vie non pour briller, mais pour savoir. Les auteurs qu'il lisait habituellement lui devenaient comme des contemporains et des commensaux. Il vivait avec eux sans cesser pour cela d'être de son temps et de son pays. Ses livres de prédilection étaient ceux qui traitent de l'âme humaine, car il était surtout attaché à la psychologie et à la morale. Ses longs rapports avec Platon, Aristote, Leibniz lui avaient rendu aisées et familières les doctrines les plus abstraites et les plus compliquées, mais ses goûts littéraires le portaient aussi vers des analystes moins abstraits et plus sympathiques, depuis Montaigne jusqu'à Rousseau. Il lui arrivait, comme à Jouffroy, à Sainte-Beuve, à Saint-Marc Girardin, d'étudier la psychologie dans les romans. La littérature anglaise fournissait aussi d'amples matériaux à ses études et à son enseignement. Ce qu'il y avait de variété, de charme, de solidité dans cet enseignement, nous le savons, nous les contemporains, par le témoignage de ses élèves. Bientôt ce bruit lui-même aura cessé et Bertereau ne vivra plus que dans nos souvenirs. Cet homme de talent eut le tort unique d'être trop modeste. Ceux d'entre nous qui l'ont beaucoup connu et beaucoup aimé ne trouvent à lui

1. *De entelechia apud Leibnizium* (in-8°, 63 pages) et *Leibniz considéré comme historien de philosophie* (in-8°, 140 pages). Paris, Joubert, 1843.

reprocher qu'une vertu. » D'autres documents confirment la « sagacité remarquable » et la « curiosité intelligente » de Bertereau, notent sa parole « brillante et précise » et qu'il était « net, élégant, merveilleusement lucide dans ses expositions. »[1]

On se figure la séduction que dut exercer sur le jeune « philosophe » de dix-huit ans, passionné pour les idées, arrivant au pied de la chaire professorale avec un appétit rare de savoir et de comprendre, le jeune docteur de trente-deux ans, sous sa robe à l'épitoge trois fois barrée d'hermine. Sans doute, cette classe, abstraction faite du maître, eût été féconde pour Montégut, d'abord parce que le premier contact métaphysique, pour peu qu'on soit doué et ouvert aux grands problèmes, est toujours enivrant ; ensuite, parce que le jeune homme avait déjà, en un certain temps, l'esprit et la manière philosophiques et apportait avec lui une ébauche de spiritualisme qui ne séparait déjà pas, nous le savons, tout au moins le Beau et le Bien. Mais de ce qu'il rencontra Adolphe Bertereau découlèrent, nous figurons-nous, des conséquences plus particulières à Émile Montégut. Qu'on retienne, si l'on veut, que Bertereau avait une admiration spéciale pour Leibniz. Mais qu'on retienne surtout qu'il avait un goût particulier pour l'analyse et la morale — ce qui était sortir quelque peu de l'éclectisme, qui n'aime pas, en principe, les cas précis, les petits faits distincts — et l'habitude de faire de la psychologie au moyen de la littérature, c'est-à-dire de considérer les livres comme les meilleurs des révélateurs psychologiques, ce qui était sortir de la philosophie pour entrer dans la critique littéraire, et dans une sorte de critique qui, en 1840, n'était guère universitaire. Qu'on retienne encore que, dans cette enquête psychologique

1. Lorsque la Faculté des Lettres de Poitiers fut créée, le 8 octobre 1845, Bertereau fut au nombre des professeurs désignés. Il devint son Doyen le 29 septembre 1862, prit sa retraite en 1875, avec l'honorariat, et mourut en 1879.

par les livres, il faisait largement appel aux Anglais, à Shakespeare sûrement, et, très probablement, aux auteurs contemporains que son séjour en Angleterre lui avait permis de connaître [1] ; que ces auteurs, il les traitait comme des ennemis, des amis ou des commensaux, c'est-à-dire comme des vivants. Qu'on retienne enfin la vie active et la destinée modeste de Bertereau, cette limite qu'il s'imposa de bonne heure — et qui fut son seul tort. Qu'on retienne tout cela, dis-je, et, plus loin, ici et là, on aura l'occasion de voir affleurer ces sources scolaires dans la méthode, dans les idées, dans le plan de vie même d'Émile Montégut. Celui-ci, en dédiant plus tard à son ancien professeur la deuxième édition des *Libres opinions morales et historiques* [2], reconnaissait publiquement ce que, mieux que nous, il savait lui devoir.

*
* *

En août 1844, Émile Montégut clôture par une moisson de lauriers universitaires, dont le prix d'honneur de philosophie, son instruction secondaire : il s'agit maintenant de décider de l'avenir. Le chancelier Daguesseau, de Limoges aussi, disait à son fils à ce même tournant : « Mon fils, vos classes sont terminées, vos études commencent. » Il n'est pas probable, pour toutes sortes de raisons, que le père de Montégut ait usurpé textuellement cette parole de son grand compatriote pour la redire à son enfant. Mais s'il n'en a pas utilisé la forme,

1. Malgré le silence des divers témoins et des divers dossiers à ce sujet, il est certain que Bertereau a professé l'anglais à Limoges, en même temps que la philosophie. Cf. la dédicace de la 2e édition des *Libres opinions*, où Émile Montégut le dit nettement. Il a eu Bertereau comme professeur d'anglais et de philosophie. L'empreinte fut double — et une.

2. « A la mémoire de notre cher maître Ad. Bertereau, professeur de philosophie et chargé du cours d'anglais au lycée de Limoges entre les années 1840 et 1845. »

synthétique et balancée, qui est tout un programme, il a dû certainement exprimer, à sa façon, la même idée, qui est à la fois une constatation et une exhortation. Les « études » vont, en effet, commencer. La raison le conseille : le jeune Montégut donne, depuis trop longtemps, des preuves de son amour du travail intellectuel et de ses aptitudes en la matière, et, je pense aussi, trop de preuves de son manque d'esprit positif et de son « inappétence commerciale », comme il dira lui-même d'H. Heine[1], pour qu'on songe seulement un instant à lui faire prendre la suite des affaires paternelles. D'autre part, l'aider à compléter hautement sa culture, c'est obéir aux désirs de la mère et du vieil oncle, morts depuis cinq ans. Enfin, une ambition légitime incite le bourgeois commerçant à voir sans déplaisir la déviation de son descendant vers une profession libérale. Tout naturellement, on songe au Droit qui, sans aléas, mènera au barreau ou à la magistrature ; et ces études juridiques, pour qu'elles soient parfaites et complètes, se feront à Paris : les sacrifices pécuniaires que la chose comporte seront, sans doute, un peu durs à la bourse paternelle, mais on peut les faire, et puis ce n'est qu'une avance... C'est donc, officiellement, comme futur étudiant en droit qu'Émile Montégut quitte Limoges pour le Quartier Latin à la fin d'octobre 1844.

Nous disons « officiellement », car, qu'il portât en lui d'autres projets plus ou moins précis et qu'il caressât des rêves plus littéraires, c'est certain, bien que nous ne sachions rien de ce qu'il ébauchait en ces jours d'automne où, de Limoges, il montait vers Paris, à travers les plaines de la Sologne et de la Beauce, si propices au repliement sur soi-même. Mais la suite, et la suite immédiate, autorise sur ce point quelques affirmations quand même. Il se promettait certainement de faire son

1. *R. D. M.* du 15 mai 1884, p. 248, article (non recueilli) sur Heine.

droit, conformément aux volontés paternelles et aux décisions prises en commun. Il se promettait aussi, et parallèlement, puisqu'il avait pu quitter ces régions du Centre où « on se sent éloigné de tout, parce que, là, toutes les influences n'arrivent qu'émoussées, toutes les opinions qu'alanguies, toutes les passions qu'apaisées [1] », et qu'il était pour longtemps à Paris, de profiter de toutes les ressources de la Ville pour épanouir son être moral, nourrir sa jeune individualité, contenter ses désirs latents : désir d'apprendre que satisferaient conférences et bibliothèques et librairies, désir de sentir que satisferaient théâtres et musées, désir d'observer que satisferait le spectacle de la rue, désir de solitude laborieuse, où, maître de soi et de son temps, se recueillant et confrontant ses connaissances, ses observations, ses émotions, il élaborerait, peut-être, une œuvre dans laquelle il se mettrait tout entier et qui ne serait pas sans valeur. Laquelle ? Il n'en sait rien lui-même exactement. Il est de ceux dont il a parlé lui-même : « dont le seul don est une excessive susceptibilité. Vague, flottante, sans direction précise, leur nature présente l'aspect d'une fermentation, d'un bouillonnement, d'un chaos puissant et fécond qui attend son *fiat lux*. Ce *fiat lux*, ce sont les circonstances qui le prononcent. Il n'y a presque jamais rien à craindre pour l'avenir de telles intelligences, car leur susceptibilité leur tient lieu de tout et la richesse des éléments qui les composent ne peut disparaître » [2]. Donc, il a confiance. Il a confiance parce qu'il a vingt ans ; parce qu'il a déjà, derrière lui, un passé de productions et d'expériences, qui, pour n'avoir été que scolaire, n'en a pas moins été jugé significatif et probant par des maîtres, remplis d'autorité quant à l'esprit et de loyauté quant au cœur ; parce

1. *Ecriv. mod. de l'Angleterre*, I, p. 66.
2. *Ibid.*, I, p. 193.

qu'il se connaît une forme d'intelligence éprouvée, qui le fait philosopher tout naturellement, voir, derrière le fait, l'idée générale, se hausser sans effort du contingent au nécessaire, du relatif à l'absolu ; parce que, d'autre part, ni la composition ni l'expression ne lui sont pénibles. Il a confiance parce qu'il sent confusément en lui une originalité, qui s'est déjà traduite chez l'enfant avec vivacité et naïveté, qui s'est affirmée chez l'adolescent autant que l'a permis un système d'éducation peu favorable aux créatures d'exception, et qui, libérée, fera tôt ou tard explosion ; enfin, parce que, plus précisément, il se dit que ce tour d'esprit et ce tour de main et cette individualité, il pourra en user pour initier le public lettré français à cette littérature contemporaine, si abondante et si curieuse, d'outre-Manche et d'outre-Océan, vers lesquelles les circonstances, nous l'avons vu, l'ont aiguillé. Tout cela, sans doute, à l'état d'instinct et de nébuleuse, mais à la veille de s'organiser. Car la jeunesse a ceci de particulier qu'elle marche d'elle-même au-devant de ce qu'elle désire, même si elle ne le sait pas exactement.

CHAPITRE II

(1845-1848)

L'ÉTUDIANT ET LE DÉBUTANT DE LETTRES

Le Paris que Montégut trouva en débarquant et que, de ses yeux très ouverts, il regarda vivre durant la trentaine de mois qui précédèrent son entrée définitive dans la vie littéraire, était un Paris dans lequel, sous un calme de surface, travaillaient toutes sortes de ferments dangereux et mystérieux [1]. L'ensemble avait bien l'air « rassis, rangé, calme, manquant peut-être des vertus héroïques, mais pratiquant les vertus communes » ; en fait, il était, comme disent les médecins, « révolutionné ». Aidés par la paix au dedans et au dehors, le commerce avait doublé, l'industrie s'en allait, dans un magnifique essor, vers des triomphes assurés : les chemins de fer, en particulier, ouvraient de très séduisantes perspectives. De là une activité matérielle intense. Mais une activité qui favorisait de plus en plus dans la public une poussée inquiétante de spéculation et de matérialisme. « La bourgeoisie était sensée, laborieuse, instruite, honnête, mais elle avait deux causes de faiblesse : l'une était sa rupture avec l'aristocratie de naissance, que l'aristocratie

1. Cf. Sainte-Beuve, articles de 1843 à 1848, *passim* ; — H. Heine : *Lutèce* ; — Ch. Louandre (*R. D. M.* du 15 octobre 1847) : *De la production intellectuelle en France depuis quinze ans.* — Articles de Montégut (*R. D. M.*, 1848 à 1856). — Flaubert : *L'Education sentimentale.* — Surtout P. Thureau-Dangin : *Histoire de la Monarchie de Juillet*, livre VI, ch. II et III.

d'argent ne suppléait pas : l'autre était la part insuffisante faite, dans la vie morale, au christianisme, que ne pouvait pas non plus remplacer la philosphie éclectique, alors officiellement investie du gouvernement des âmes, mais incapable de satisfaire à tous leurs besoins. Par cette double séparation, la bourgeoisie s'était privée de certains éléments sympathiques, généreux, chevaleresques, héroïques, qui eussent fait contrepoids à ce qu'elle pouvait avoir, par ses origines et par ses habitudes, d'un peu égoïste et d'un peu terre à terre[1]. » Aussi, quand elle se trouva en face du veau d'or, la classe moyenne ne put pas résister à la tentation. « Le vent est à la conquête des richesses... nous faisons des chemins de fer... nous sommes dans une veine miraculeuse de prospérité ; on ne pense plus qu'à s'enrichir, et l'on ne mesure plus les événements qu'au thermomètre de la Bourse », écrivait Léon Foucher dans une correspondance significative du 9 décembre 1845 citée par Thureau-Dangin. Plus de ces batailles désintéressées qu'avaient livrées les pères sur le terrain politique ou artistique. De ces questions, les classes « dirigeantes » n'avaient plus cure, et comme, quand on a acquis, on se préoccupe surtout de conserver, on parlait déjà des « illusions libérales ». Le matérialisme politique rejoignait le matérialisme moral, et la dignité du plus grand nombre était singulièrement diminuée.

C'était d'autant plus grave que, en même temps, il se faisait un autre travail dans les couches populaires. « Cette foule populaire, celle des ateliers, des cabarets, des carrefours, du moins celle des grandes villes, était travaillée par un mal mystérieux, redoutable, qui, à l'insu des autres classes inattentives et distraites, la pénétrait de plus en plus profondément. Sous une forme différente et appropriée au milieu où il sévissait,

1. P. Thureau-Dangin, *loc. cit.*, p. 49.

ce mal n'était pas sans analogie avec celui-là même que je viens de signaler dans la bourgeoisie ; c'était encore la même conception toute matérialiste de la vie substituée aux croyances idéalistes, la convoitise égoïste remplaçant la tradition chrétienne du sacrifice et de la résignation, la négation et l'oubli d'un autre monde rendant plus âpre et plus impatiente la recherche de la jouissance d'ici-bas. Seulement, cet état d'esprit qui, dans les classes élevées, avait déjà beaucoup de conséquences fâcheuses, en avait de pires encore dans les parties souffrantes de la nation, dans celles qui étaient moins à même de se procurer le bien-être dont la soif s'allumait en elles. Ne se trouvaient-elles pas ainsi conduites naturellement à vouloir, à préparer la transformation, le bouleversement de l'état social ? Tel était, en effet, le rêve fiévreux qui possédait alors l'imagination de la classe ouvrière. Pour cette nouvelle maladie, on venait d'imaginer un nom nouveau que, vers 1848, la bourgeoisie commençait à prononcer avec inquiétude, bien qu'il n'eût pas encore le retentissement effrayant que les événements de 1848 devaient lui donner, le nom de socialisme[1]. » On sait les formes variées qu'il prenait déjà, et, par suite, les sectes : les adeptes du Saint-Simonisme avec Pierre Leroux, qui entraînait George Sand ; ceux qui, avec Buchez, prétendaient concilier catholicisme et révolution ; les partisans de Fourier, du phalanstère et de l'attraction passionnelle ; les communistes, héritiers de Babœuf et de Buonarotti ; Cabet, Louis Blanc, Proudhon et leurs disciples. Malgré le solidité apparente, l'édifice social, politique, religieux, était gravement lézardé.

Dans les choses intellectuelles, c'était le même désordre, les mêmes tiraillements entre les forces adverses de la tradition

1. P. Thureau-Dangin, *loc. cit.*, p. 81.

et du progrès. Tandis que les sciences physiques, surtout les sciences naturelles, s'épanouissent et que les sciences morales, avec le droit, la linguistique, l'histoire et ses auxiliaires, affirment leur droit à l'existence, c'est le tumulte dans les autres provinces du savoir. Parmi les écrivains religieux, théologiens, liturgistes, sermonnaires, catéchistes, apologistes, mystiques, illuminés, ce sont les deux derniers groupes qui l'emportent en nombre et de loin : deux cent cinquante ouvrages sur cinq cents environ pour 1846 : « Le côté sentimental prédomine sur le côté pratique, l'aspiration rêveuse et flottante sur la foi réfléchie[1]. » Les philosophes, au moment même où les économistes célèbrent l'avènement de l'industrie, proclament l'avènement de la métaphysique ; entre les philosophes catholiques, élèves de Maistre et Bonald, et les philosophes révolutionnaires, élèves des doctrinaires socialistes, pointe une philosophie de la sensation qui rejoint Condillac et Laromiguière : brochant sur le tout, l'éclectisme cousinien cherche l'équilibre. — L'économie politique du temps veut bien le progrès et essaie de marcher en ne faisant appel qu'à la méthode expérimentale, mais, prudente aussi et méfiante, elle ne renonce pas à interroger les sentiments éternels et à en tenir compte, s'étant déjà aperçue que, par exemple, les sentiments de famille et de patrie sont de taille à arrêter ou à briser tout ce qui veut les anéantir ou les ignorer. — La littérature créatrice, à son tour, la littérature d'imagination offre le spectacle désordonné, ou, tout au moins, transitoire, correspondant à l'état général, c'est-à-dire un curieux mélange de pré-réalisme et de post-romantisme. Dans la poésie, pour des raisons différentes, publiques ou privées, mais identiques dans leur effet, Lamartine, Hugo, Vigny, Musset ont abandonné la lyre ; Brizeux, Marceline Desbordes-Valmore, Barbier,

1. Ch. Louandre, *loc. cit.*, p. 285.

Laprade représentent secondairement l'idéal qui s'en va, et le plus grand du moment, Théophile Gautier, avec son amour de la ciselure et du contour, ébauche l'idéal nouveau, tout positif et tout formel, que réaliseront certains Parnassiens : « raffiner de plus en plus la pureté rythmique et mélodique de leurs vers, sauf pour eux à restreindre le contenu poétique de ceux-ci aux limites nécessaires pour n'en être point gênés pour leur patient travail de ciseleurs et de mosaïstes verbaux [1]. » — Au théâtre, même incertitude : le drame romantique est mort et bien mort, et Ponsard a donné l'illusion, vite disparue, que l'ancienne tragédie pouvait renaître : on attend sans rien apercevoir. Et la comédie attendrait de même si les débuts d'Émile Augier n'autorisaient quelques espérances [2]. — Quant au roman, Mérimée, Sandeau, Sand donnent bien, en ces années 1846-1847, quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre [3], mais ils sont, pour l'instant, submergés par la marée de romans de tout ordre — et d'ordre inférieur — qui monte et déferle sans répit : romans historiques et romans romanesques, romans ruraux et romans maritimes, romans de scandale et d'éducation, surtout romans physiologistes, physiologies d'individus (hommes ou animaux), de groupes, de villes, de peuples, et même physiologie des physiologistes. — Bref, à part quelques exceptions, les Lettres trahissent la préoccupation commune : elles veulent être *positives*, et dans tous les sens du mot, je veux dire dans leur matière et dans leur manière, et, aussi, dans leur objet : ne plus être cultivées pour elles-mêmes, mais uniquement en vue du gain qu'elles peuvent procurer. C'est vrai pour certains

1. Strowski, *Litt. française au XIXe siècle*, p. 416 ; les *Poésies complètes de* Th. Gautier paraissent en 1845.

2. *La Ciguë* (1844) ; *Un Homme de bien* (1845).

3. *Le Meunier d'Angibault* (1845) ; *La Mare au Diable* (1846) ; *Carmen* (1847) ; *Mademoiselle de la Seiglière* (1847).

poètes qui, alors, se mettent à gérer admirablement leur « production ». C'est vrai pour certains dramaturges qui font passer au premier plan la recette. C'est vrai pour les auteurs de romans-feuilletons, nés de la transformation de la presse, grandis avec elle et pénétrant, par la force des choses, dans les plus graves des journaux [1]. Ce l'est même pour certains critiques, qui, suivant le flot, ont instauré, pour lancer et soutenir cette « littérature industrielle » [2], une « critique marchande qui tient boutique sur la place publique, avec de la boue pour ceux qui la méprisent et de l'encens pour ceux qui la paient » [3]. Si elle n'est pas marchande, elle est indifférente, ou se contente d'être spirituelle et érudite : la vraie critique, la critique sévère, vigilante, impartiale et désintéressée, n'a que de rares représentants.

On peut conclure avec Charles Louandre, dans un article de 1847 : « Un pied dans le moyen âge et l'autre sur le seuil d'un avenir inconnu, emportée, d'un côté, par l'irrésistible mouvement de la Révolution française et de la science, et de l'autre, attardée par la tradition ; sceptique, mais tourmentée par des aspirations religieuses ; positive et profondément sensuelle, mais accessible encore aux rêves de l'idéal ; avide de nouveautés et d'émotions, mais, plus encore, de calme et de paix ; également éloignée des grandes vertus et des grands vices ; un peu artificielle en tout, même dans ses passions ; arrangeant les drames de la vie comme ceux du théâtre avec l'esprit plutôt

1. *Les Trois Mousquetaires* (1844) ; *Monte-Cristo* (1845), etc., etc. ; *Les Mystères de Paris* (1842-1843) ; *Le Juif Errant* (1844-1845) ; *Les Sept Péchés capitaux* (1847-1849). — *Les Mystères de Paris* paraissent dans les *Débats*. D'une façon générale, c'est à ce moment que, dans une certaine presse, la question d'argent commence à passer avant la question de doctrine.

2. Sainte-Beuve : *R. D. M.* du 1er septembre 1839, article recueilli dans *Portraits contemporains* (édit. en 3 vol., I, p. 394 ; édit. en 5 vol., II, p. 444).

3. G. Planche, *Portraits littéraires*, II p. 300.

qu'avec le cœur ; jalouse de l'égalité politique, et cependant respectueuse jusqu'à l'humilité envers tous les préjugés de naissance, de fortune et de position officielle ; démocrate quand il s'agit de ceux qui sont au-dessus, et trop souvent aristocratique quand il s'agit de ceux qui sont au-dessous ; tournée au bien-être, à la science, à la politique plutôt qu'aux œuvres d'imagination ; morcelée en mille groupe distincts qui forment comme autant de systèmes sociaux et qui s'ignorent les uns les autres tout en se touchant ; tolérante, et, malgré l'égoïsme individuel, animée et soutenue d'un grand souffle de charité ; gardant, au milieu de la corruption inséparable d'une civilisation avancée, le sentiment du juste et du bien ; prompte à se laisser séduire, et toujours prompte à se récrier contre elle-même, telle est, nous le pensons, la société qui s'agite autour de nous, tel est aussi le mouvement intellectuel dont nous avons tenté de retracer le tableau. »

***

Qu'on se représente maintenant Émile Montégut au milieu de cette atmosphère, et on pourra se figurer, étant donné ce que nous savons déjà de lui, quelles furent ses déceptions et ses satisfactions.

Ce jeune étudiant bourgeois de vingt ans, fier de la classe à laquelle il appartient et n'ignorant rien des infinies ressources qu'elle possède, la voit en butte aux railleries convergentes de ceux qu'elle a dépossédés du pouvoir, et de ceux qui voudraient l'en déposséder elles-même : « C'était désormais contre elle que s'exerçait la satire et que s'acharnait la caricature ; c'était d'elle qu'on se moquait sous les traits de Prudhomme et de Paturot[1]. » Il en souffre ; mais, clairvoyant, il souffre plus

1. P. Thureau-Dangin, *loc. cit.*, p. 49.

encore en constatant que, dans cette classe même, les idées libérales sont en baisse et que l'on commence à s'y demander, avec X. Doudan, « si la soupe constitutionnelle est vraiment une bonne soupe » ; en constatant aussi que l'indifférence religieuse est en progrès, suite logique du matérialisme envahissant. Ailleurs, son idéalisme subit les mêmes chocs : la philosophie du XVIIIe siècle a bien l'air de renaître, lentement mais sûrement[1] ; les effusions lyriques sont démodées ; l'impassibilité, l'érudition, l'art pour l'art, comme on dit, les remplacent. Arrivait-il donc trop tard ?

Oui, peut-être, et en un sens. Mais, d'autre part, tout ce désordre, tous ces tiraillements, tout ce chaos, quelle admirable matière pour l'observateur et pour le critique ! Il semblait que, pour eux, la nature s'ingéniât, en ces années, à multiplier les expériences, à susciter confusément toutes les théories pour les confronter avec la pratique, à mettre en présence les forces les plus opposées, à faire de ce Paris de 1845-1847 comme un vase clos dans lequel se brassait la société future. La rue, les cafés, les théâtres, les assemblées, les cours universitaires, les devantures des libraires étaient, sur les deux rives, des mines pour quiconque voulait et savait regarder. Le Quartier, par dessus tout, devait être extraordinairement vivant avec la génération de jeunes savants, de jeunes artistes, de jeunes lettrés qui y passait alors, génération née sous Charles X et qui fut parmi les plus riches puisqu'elle compte Janssen, Broca et Berthelot, Charles Garnier, Frémiet et Carpeaux, Puvis de Chavannes, Gérôme, Cabanel, Bouguereau, Jules et Paul Baudry, César Franck, Reyer et Lalo, d'Arbois de Jubainville, Chanzy, Courbet, et, dans les lettres, Renan et Dumas fils,

1. C'est avec elle que renoue Taine dans son livre des *Philosophes classiques du XIXe siècle*, publié en 1857, mais certainement élaboré entre 1848 et 1852.

Bornier et Nourrisson, Caro et Mézières, Challemel-Lacour et J.-J. Weiss, About, Gréard, Perraud, Sarcey et Taine, pour ne parler que des années 1824-1828. Et parmi leurs aînés immédiats, il y avait Augier et Leconte de Lisle, Baudelaire, Feuillet, Feydeau, Fromentin, Murger, Banville et Barrière, dont on commençait à parler [1].

Si donc l'être moral et social, dans Émile Montégut, se trouva déçu, choqué, et envahi par les appréhensions, en revanche l'être intellectuel, celui dont la fonction naturelle était de penser, de dégager le réel sous les apparences, d'interpréter les paroles et les gestes, d'établir les rapports entre les choses vues, ou des choses vues aux choses lues, comment n'aurait-il pas été satisfait ? On se le figure dès lors faisant en quelque sorte deux parts de sa vie « d'étudiant » : l'une, où il se mêle à ses contemporains, où il les regarde vivre, où il note avec passion le mal ou le bien qu'il rencontre, étudiant les mœurs individuelles ou collectives, essayant de discerner l'invisible d'après le visible, travaillant sur du vivant et emmagasinant les éléments d'une psychologie éventuelle ; l'autre, consacrée à interroger, dans le recueillement et le silence, les livres, surtout les livres récents, français ou étrangers, à travers lesquels il cherche aussi des âmes, en premier lieu la sienne. Il semble avoir eu, à ce moment, pour livres de chevet, d'abord le *Wilhelm Meister* de Gœthe, parce que, s'il ne discerne pas encore clairement et analytiquement les raisons qui le lui font aimer et qu'il dégagera si lucidement plus tard [2], il sent qu'il y a là, pour lui, le guide esthétique et moral qui convient, au

1. « La période de la Restauration portera, un jour, dans un sens tout à fait sérieux, ce nom qui nous semble aujourd'hui ironique. » VINET : *Litt. Franç. du XIXe siècle*, III, p. 292.

2. *R. D. M.* du 1er novembre 1863, article recueilli dans *Types Littéraires*. Cf. aussi *R. D. M.* du 15 mai 1851 et du 1er mars 1883.

moins pour les débuts, à un jeune représentant des classes moyennes qui veut épanouir toutes ses facultés ; ensuite, Carlyle et Emerson, auxquels il consacrera ses deux premiers essais [1], et qui lui sont sympathiques, Carlyle surtout, parce que les idées qu'ils remuent : idéal réalisé, culte des héros, théorie du silence, explication de la Révolution française, nécessité des symboles, possibilité ou impossibilité de la philosophie de l'histoire, sont de celles qu'il remue lui-même ; parce qu'ils apportent des solutions acceptables, et, je crois aussi, parce qu'ils prêchent la confiance en soi et exaltent la spontanéité, deux forces que Montégut sent très vives en lui. C'est cette vie, double et une, surajoutée au passé laborieux, qui explique la précocité littéraire dont nous allons étudier maintenant la première manifestation publique.

***

Mais le droit ? dira-t-on. Oh ! le droit... il a été vite abandonné, en supposant même qu'il ait été jamais sérieusement entrepris. Émile Montégut prend, bien régulièrement, ses quatre inscriptions en 1844-1845, mais se fait magnifiquement refuser le 16 août 1845 avec deux boules noires et une rouge. Il s'inscrit de nouveau pour novembre, mais il ne se présente pas à l'examen. Et c'est fini, soit qu'il ait constaté pour lui-même ce qu'il disait un jour d'un Américain : « Il avait abandonné le droit parce que, à son avis, c'était une étude trop aride et trop ennuyeuse pour un gentleman, trop pleine de chicanes et de doubles-sens pour un honnête homme » [2], et, un autre jour d'Henri Heine : « Si le commerce lui répugnait, le droit ne lui

1. *R. D. M.*, 1er août 1847 et 15 avril 1849 (article non recueilli). Sur Carlyle, cf. *R. D. M.*, 1er juillet 1852 (*Id.*).

2. *R. D. M.* du 1er janvier 1855, p. 108 : *Scènes de la vie et de la littérature américaines* (non recueilli).

agréait pas beaucoup plus, et, dans le secret de ses pensées, n'était guère qu'un prétexte »[1], soit, comme il est arrivé à bien d'autres, que ce cerveau, tout rempli des choses de l'art, spéculant et imaginant, mais en parlant de la réalité, n'ait pu, malgré ses efforts, s'assimiler des maximes arbitraires, dont la forme seule est déjà quelques chose d'antipathique et d'exaspérant.

On pense bien que cet abandon du chemin tracé et des plans paternels n'alla pas sans quelque explication orageuse et une mise en demeure d'avoir à retourner, au plus vite et sérieusement, vers les Pandectes, — conflit qui n'est pas rare, d'où le jeune littérateur essayait de sortir vainqueur, mais qu'il s'expliquait fort bien : « M. Louis Bouilhet », écrira-t-il, quelques années plus tard, en rendant compte d'une de ses pièces, « a fort bien exprimé sans le vouloir dans le bonhomme Rousset un certain sentiment très particulier aux bourgeois français et qui les honore infiniment. Leur amour paternel peut être étroit, exclusif, il n'est jamais présomptueux ; un bourgeois n'a pour son fils d'autres ambitions que les siennes propres et n'aspire pas plus haut qu'à l'échelon immédiatement supérieur à celui qu'il occupe...[2] » Ici, l'échelon était le droit, et Montégut fils comprenait très bien que Montégut père le trouvât suffisant et se cabrât quand on lui parlait de la profession d'homme de lettres, que le jeune homme reconnaissait lui-même « anarchique, nomadique, entièrement aérienne et inconditionnée[3] ». Émile

1. *R. D. M.* du 15 mai 1884 (sur H. Heine), p. 249 (non recueilli). — Cf. ce que disait Boileau, sur ce sujet, quand il renonça à la carrière d'avocat : « La raison qu'on y cultivait n'était point la raison humaine et celle qu'on appelle le bon sens, mais une raison particulière... qui remplit la mémoire sans perfectionner l'esprit. »

2. *R. D. M.* du 1er janvier 1861, p. 251, article (non recueilli) sur *L'Oncle Million* de Louis Bouilhet.

3. *Id.* du 1er juillet 1852, p. 154, article (non recueilli) sur *Th. Carlyle et John Sterling.*

Montégut apercevait très bien la loi de tendresse qui faisait résister son père, et qui le poussa, durant une bonne partie de 1846, à tenir le jeune homme loin de Paris, comme en pénitence et en observation, dans un petit bien rural, au fond du Limousin [1]. Mais cette année n'était pas achevée que les Lettres avaient cause gagnée. Qu'allégua leur champion pour faire accepter qu'il ne fût plus question d'études juridiques et qu'on lui laissât la pleine direction de sa vie sur la voie ingrate ? Quelles perspectives et quelles garanties avait-il ? Nous l'ignorons. Il est probable que ses vingt-deux ans se sentaient le vent en poupe, qu'il savait à peu près où il allait, à quelle porte il frapperait avec des chances d'accueil ; son instinct entrait en action et avait fait son choix.

***

Cette porte était celle de la *Revue des Deux-Mondes*, à qui il propose, dans les premiers jours de 1847, un article sur un Américain, alors à peu près inconnu en France, et à peine connu, d'ailleurs, dans son propre pays et en Angleterre : Ralph-Waldo Emerson.

Le succès de la *Revue* commençait à s'affirmer. Après avoir végété pendant les quinze premières années qui avaient suivi sa fondation (1831-1846), elle était devenue la propriété quasi totale de son fondateur, François Buloz, et, sous sa direction vigoureuse, prospérait de jour en jour. Sans toucher à son premier objet, tout littéraire, qui avait été de préserver des écarts le grand mouvement de 1830 et d'essayer de faire marcher de front, dans une féconde alliance, les œuvres de la critique et celles de l'imagination, elle avait peu à peu agrandi son cadre

1. A Lavialle, près du bourg de Lascaux, canton de Juillac (Corrèze).

et commencé à prendre part aux discussions politiques : comme son origine la rattachait à la Révolution de Juillet, elle soutenait le régime constitutionnel, mais avec indépendance, comme un régime qui peut et doit supporter la discussion ; d'autre part, elle faisait une place de plus en plus grande à la politique étrangère, tout en maintenant intact le sentiment national. Bref, elle allait de l'avant, mais « en gardant sa foi dans certains principes qui, dans la sphère du vrai comme dans celle du beau, doivent être respectés ». Forcément son public devait grossir, ce qu'il fit rapidement. Mais ce qui prouvait encore plus sa prospérité naissante, c'était les attaques dont elle était l'objet. On en trouverait les traces dans les articles de Sainte-Beuve qui, de temps en temps, descendait dans l'arène pour y répondre « par devoir et par plaisir »[1]. Il y descendait précisément à la date où nous sommes pour expliquer une fois de plus la prétention de la *Revue* : « relever et maintenir publiquement certaines traditions d'art, de goût et d'études » ; pour dire ouvertement la difficulté qu'elle éprouvait à repousser, puisqu'elle voulait rester hautement littéraire, « les pamphlétaires, les libellistes et les condottieri, c'est-à-dire, selon le mot de Buloz, les Barbares qui en faisaient le siège, race d'écrivains sans principes ni scrupules, qui n'est d'aucun parti ni d'aucune opinion, habile et rompue à la phrase, âpre au gain, au front sans rougeur dès sa jeunesse, une race résolue à tout pour percer et pour vivre, pour vivre non pas modestement, mais splendidement : une race d'airain qui veut de l'or » ; pour déclarer enfin que ladite *Revue* entendait « reconstituer le sens de la vérité qui s'est perdu..., dire cette vérité même à ses amis, ne pas la dire trop crûment, même à ses ennemis..., en un mot, ne pas oublier

1. Article du 1er mars 1833 (*Premiers Lundis*, II, p. 170) ; du 1er septembre 1839 ; du 15 février 1840 (*Premiers Lundis*, III, p. 384 sqq.) ; du 1er juillet 1843 (*Portraits Contemporains*, II, p. 327 et III, p. 415).

l'agrément, même dans la justice ». Planche venait, à chaque instant, à la rescousse. Enfin, dans un fascicule de publicité qui se trouve à la fin du volume 23 et qui date de juin 1848, Buloz en personne, après avoir résumé ce que la *Revue* avait fait depuis dix-sept ans, constate, non sans orgueil, qu'elle est devenue « une collection de livres qu'on garde » et comme une « institution littéraire », mais reconnaît aussitôt les devoirs que lui crée ce double honneur : « regarder au-dedans, défendre les idées saines, œuvre plus que jamais nécessaire, en ces temps où tout est bouleversé et où l'utilitarisme déborde, défendre en particulier la littérature saine et fournir des guides aux lecteurs éclairés et sérieux ; regarder au dehors, sans cosmopolitisme exagéré..., regarder surtout l'Amérique du Nord qui continue avec régularité et succès cette grande expérience démocratique commencée à la fin du XVIIIe siècle et qui doit fixer plus spécialement l'attention [1] ». On voit, par ce qui précède, quelles étaient les tendances du périodique, et, en particulier, les dispositions directoriales lorsque Émile Montégut s'y présenta avec son premier essai [2].

*
* *

C'était, j'en préviens le lecteur, quelque chose d'extraordinairement luxuriant. Montégut commence par constater que, en l'année où il écrit, les Français n'ont qu'une idée fausse de l'Amérique, ne la voyant qu'à travers Cooper et Chateaubriand d'un côté, les économistes de l'autre : ils n'en aperçoivent donc que les côtés bruyants ou que les savanes silencieuses. Il se pourrait pourtant que, entre les deux, il y en eût une autre,

1. Cette histoire et ces idées ont été reprises et développées dans l'Introduction à la *Table générale* de la *R. D. M.* (1831-1874).

2. *R. D. M.* du 1er août 1847, p. 462, *Ralph-Waldo Emerson, d'après ses deux séries d'Essais et ses Poèmes* (non recueilli).

et, celle-là, le cottage de R.-W. Emerson, dans le Massachusetts, la représenterait assez exactement. Il dessine donc ce cottage, d'après la description qu'en a donnée Emerson lui-même, et en profite pour montrer combien et l'habitation et la description révèlent déjà l'habitant, quelle est la nature qu'il aime et quelle façon il a de l'aimer, éprouvant pour elle de la sympathie plutôt que de l'amour véritable et animant le paysage au point de lui faire respirer je ne sais quoi de social. De renseignements biographiques détaillés et précis sur Emerson, Montégut n'en a pas beaucoup, à cette date : il sait pourtant qu'il a été ministre unitaire, et « ce fait mérite considération ». Voici, alors, une psychologie rapide des unitaires, « les plus hardis et les plus entreprenants des sectaires protestants », destinée à expliquer pourquoi Emerson a rompu avec son Église et pourquoi ce « Montaigne puritain » ne pouvait pas faire autrement. Cette rupture audacieuse laisse supposer à Montégut qu'Emerson ne supporte guère la contradiction, mais il se figure aussi que sa conversation doit être timide, très différent en cela de Carlyle, « ardent esprit qui s'épanche avec une éloquence sibylline et jette, en même temps, dans ses éruptions humoristiques, la lave précieuse et les cendres, les nuages de fumée, les gerbes d'étincelles, les flammes sulfureuses et la plus pure lumière ». Le rapprochement, d'ailleurs, n'est pas cherché loin, car si c'est Emerson qui a fait connaître Carlyle aux Etats-Unis, c'est Carlyle qui a fait connaître Emerson à l'Angleterre, et, par suite, à l'Occident européen. Sur la question de l'influence que, à ce moment, Emerson peut avoir sur ses compatriotes, Montégut avoue n'être pas, non plus, très renseigné ; mais, à de nombreux indices, il la croit en bonne voie et, pour lui, le jour où elle sera réelle, reconnue et acceptée, ce sera l'aurore d'un grand changement : « O vous, s'écrie-t-il, qui demandez quelle action les écrivains

exercent sur leur pays, profitez du spectacle que vous offrent un peuple jeune et une nation qui n'est pas encore formée. Voyez-la faire son éducation, et vous reconnaîtrez quelle trace les penseurs et les poètes laissent derrière eux, comment ils changent la nature humaine, et combien, sans eux, elle serait pire encore qu'elle n'est. » Et, à ce propos, quelle philosophie était donc en honneur quand, en Amérique, Emerson parla, et, plus généralement, quelle philosophie peut convenir aux Américains, au milieu du XIXe siècle ? Montégut montre que ce ne peut être ni l'écossaise, ni l'éclectique, la première trop matérialiste, la deuxième défavorable aux peuples jeunes, attendu qu'elle repose sur une suite de traditions philosophiques et que les Américains n'en ont aucune. Et il conclut son introduction en déclarant qu' « Emerson est le premier qui, en Amérique, ait creusé le sol natal pour en faire jaillir de nouvelles conceptions philosophiques » ; car ce n'est que l'introduction...

Le corps même de l'article se compose de deux vastes développements, consacrés l'un à la forme d'Emerson (aussi bien d'ailleurs forme d'esprit que forme d'art), l'autre à la doctrine.

Emerson est un sage. Mais quelle espèce de sage ? Pour le découvrir, « nous devons faire remarquer la différence qui existe entre le sage des temps anciens et le sage des temps modernes ». Suit, en effet, le parallèle, et assez poussé. Ce qui caractérise le sage moderne, c'est l'absence de tout dogmatisme, et son génie est plutôt de sentir la vérité que de l'expliquer, situation qui n'est pas sans avantages, car, ne se sentant lié en rien et par rien, il se résout facilement aux oppositions et même aux contradictions. En outre, son intervention peut être très utile en présence de cas isolés, quand il s'agit de saisir des nuances très particulières et de faire de la casuistique. Enfin,

il ne se soucie pas d'écrire pour laisser un édifice complet ; il abandonne à d'autres la gloire d'élever un monument philosophique cohérent, car, souvent, il considère la gloire humaine comme une vanité. Il est content lorsqu'il a exprimé une pensée, découvert un sentiment, jeté un simple aphorisme. Il ne s'inquiète pas de l'ensemble, mais bien plutôt du détail, et sa méthode est simple : elle consiste à se fier à sa pensée et à sa nature. La spontanéité, en effet, a chez lui le pas sur la méditation. Mais, s'il a cette spontanéité, c'est qu'il a l'habitude de penser continuellement. Alors les idées se présentent en foule et sans effort ; elles s'appuient les unes sur les autres sans logique apparente, mais, au fond, avec un enchaînement d'autant plus naturel qu'il est le fruit d'une longue série de méditations. La plante donne sans interruption ses feuilles, ses boutons et ses fleurs, car elle a pris sa force et sa sève dans les soins que lui ont prodigués les travaux latents de l'esprit. « Voilà comment je comprends le sage moderne. » Soit dit en passant, et on y a sans doute pensé, Montégut avait des raisons très personnelles de le comprendre ainsi. — Donc, et pour poursuivre, Emerson appartient bien à cette classe de philosophes, de sages, puisque sa principale faculté est la faculté critique.

Mais, il est, par d'autres côtés, de la race des sages antiques, dont la marque est la puissance de concentration. « Ceci veut être expliqué », appuie Montégut. Et il explique. Emerson est bien, sans doute, un essayiste. Il a jeté ses pensées dans cette forme de l'*Essai*, singulièrement propre à recevoir toutes les imaginations fortuites, toutes les rêveries, toutes les pensées hasardées qui sont le partage du moraliste et de l'humoriste. Mais, tout en l'employant, il l'a singulièrement modifié. Qui dit l'essai anglais, depuis Addison jusqu'à Hazlitt et Lamb, dit l'humour avec ses mille saillies, ses détours sans fin, ses pensées imprévues, dit, enfin, le manque d'unité racheté par

la richesse infinie des détails. Or, il y a dans Emerson un art de la composition qui le distingue de tous les autres modernes et qui l'apparente aux anciens.

D'où il suit que c'est un sage qui donne une main aux sages antiques, l'autre main aux sages modernes, qu'il est, à la fois, le créateur d'une philosophie morale qui se tient, et un moraliste. Qu'on sache, d'ailleurs, « puisqu'il convient ici de définir exactement les deux termes », que la philosophie morale cherche ce qui est immuable dans ce qui est instable, l'éternel dans le passager, la règle au milieu de l'anarchie des passions, qu'elle élève la vie humaine à la hauteur de l'absolu et fait de la sagesse la science de la vie, tandis que les moralistes, au contraire, sont ceux qui se plaisent essentiellement au phénomène et au passager, ceux que cette variété infinie de faiblesse et de désirs attire, qui comptent, expliquent et recherchent les plus secrètes corruptions du cœur, les plus subtils tourments de l'esprit, les innombrables défaillances de l'âme. Distinction qui suggère à Montégut « une réflexion qu'il ne peut écarter et qui se rattache à plus d'un point à son sujet », à savoir quelles sont les conditions climatériques, sociales et morales qui peuvent favoriser la naissance et le développement d'une philosophie morale.

Enfin, si, comme forme de pensée, Emerson participe du philosophe et du moraliste, et si, comme prosateur, il est un essayiste plus cohérent que les autres, comme poète il apparaît à Montégut admirablement doué au point de vue symboliste ; et ne confondons pas ici symbolisme avec allégorie : « La poésie allégorique revêt d'un corps une pensée abstraite et ne parvient à produire qu'un automate. Le symbole est, au contraire, le corps, la forme, l'apparence d'une pensée inconnue. Ces apparences flottent sous nos yeux, brillantes et colorées comme des illusions, et l'esprit, flottant avec elles, se perd en conjecture

sur cette idée, sur cette réalité mystérieuse et cachée. Aussi la poésie symbolique a-t-elle comme un caractère occulte et cabalistique. »

Somme toute, Emerson se présente comme un de ces esprits rares dont le rôle est de tenir la place des génies créateurs ou de les seconder en tentant des voies nouvelles, tels Carlyle, Heine, Diderot. « Ils suppléent à la puissance par l'originalité... ; ils ne font pas faire de grands pas à la société, mais ils continuent de tenir son intelligence en haleine... ; ils maintiennent la vie intellectuelle. »

Quant à la doctrine, Montégut commence par la résumer brièvement et marquer avec force le principe sur lequel elle repose : que l'individu seul existe et doit s'affranchir de tout pour ne relever que de sa conscience. Puis il montre qu'Emerson ne pouvait pas ne pas choisir ce principe pour trois raisons : à cause de ses opinions personnelles qui le tiennent en dehors de tous les partis, à cause du caractère démocratique des Etats-Unis, à cause enfin de leur situation religieuse, du nombre infini de sectes protestantes qui favorisent l'individualisme religieux et autre. Il en est à peu près d'Emerson comme de Descartes. « Emerson est le premier philosophe américain, comme Descartes est le premier philosophe moderne. Lorsque Descartes vint fonder sa philosophie, il écarta tous les livres, rejeta toutes les traditions ; lui aussi crut en lui-même ; il avait affaire à la scholastique ; il ne voulait plus de ses explications de physique et de ses débris de logique. Emerson aussi a affaire à une sorte de scholastique. Il y a, dans son pays, je ne sais combien de sectes, toutes ayant des explications différentes, des commentaires ridicules, une exégèse risible, des liturgies souvent fort équivoques. Descartes avait affaire à des scholastiques logiciens, aristotéliciens : il fonda une métaphysique. Emerson

a autour de lui des scholastiques religieux : quelle philosophie peut-il créer ? une philosophie morale. »

En viennent alors les grandes lignes : moyens d'atteindre la confiance en soi, faculté à laquelle il faut faire appel, foi dans la spontanéité, ascension vers Dieu, ce Dieu complexe où Montégut découvre de l'alexandrinisme, du mysticisme de Swedenborg, et du panthéisme. Puis toute une série de rapprochements avec Malebranche, Spinoza, Novalis, et un défilé de toutes les principales conséquences métaphysiques et morales, esthétiques et sociales, capitales ou accessoires, qui découlent du système. Enfin, — et cette fois, c'est bien la fin, — deux vigoureux développements, l'un sur l'utilisation par l'Europe de 1847 de la philosophie d'Emerson ; l'autre sur sa portée plus générale encore et plus haute. Aux systèmes en honneur qui tendent partout à nier l'individu, ou, du moins, à l'absorber dans des masses et à l'y laisser oublié, aux théories qui lui arrachent ses droits, redoutent son caractère et s'effraient de son génie possible, s'opposera efficacement la nouvelle doctrine américaine, considérée comme une protestation en faveur de l'individu. Puis, indépendamment de cette valeur d'opportunité, les *Essais* diront à tous les hommes : « Vivre au milieu de la nature, sans se laisser entraîner par elle comme les anciens ; vivre au milieu de la société, sans se séparer d'elle comme Montaigne, telle doit être aujourd'hui, semble-t-il, l'ambition du sage. Emerson a connu cette ambition et il l'éveille en nous par des écrits. Un tel rôle, noblement rempli, suffit à sa gloire. La postérité n'oubliera pas qu'il a donné à notre siècle ce que Montaigne avait donné au sien : un nouvel idéal de la sagesse. »

***

On aura eu certainement l'impression que ce premier article de Montégut ne se laissait que difficilement résumer, si nom-

breux sont les thèmes qu'il a développés et les aperçus qu'il n'a fait qu'indiquer. Sans doute, il y a là beaucoup de jeunesse et d'inexpérience. L'auteur n'a rien voulu perdre ; il ne s'est résigné à aucun sacrifice : c'est la critique que, plus tard, formulera Arvède Barine : « Comme tous les débutants qui se sentent riches, il a fait parade de sa richesse. Il a voulu prouver que, malgré ses vingt-deux ans, il avait beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Le lecteur reste accablé sous sa science. L'auteur sait tout et définit tout. On aurait fait un chapitre avec chaque page et quatre volumes avec l'article [1]. » De plus, ces définitions, ces vues, ces rapprochements, il les greffe sur les idées maîtresses avec je ne sais quoi d'impérieux et de tranchant : nous avons cité à dessein quelques-unes de ces transitions qui veulent en imposer. Sans vergogne, il apostrophe ses contemporains ; il s'étonne, il s'exclame, il multiplie les professions de foi, les « je », les « nous », toutes les premières personnes grammaticales. Le tableau déborde le cadre et son aspect est tumultueux. Mais, d'autre part, quelles réalisations il contenait déjà, et quelles promesses ! On y pouvait discerner un esprit curieux, au courant de la nouveauté, et de la nouveauté étrangère, ce qui le mettait à part de ceux qui se contentaient d'étudier le passé et le passé indigène, je veux dire français ; un esprit extraordinairement instruit, c'est-à-dire muni de toutes sortes de connaissances, à qui les rapprochements sont comme naturels, et qui laisse remonter à la surface tout aisément les exemples et les paroles des grands penseurs, de Socrate à Carlyle ; un critique qui comprend très bien son auteur — un auteur difficile — et qui sait l'expliquer aux autres ; un critique philosophe qui se hausse sans effort jusqu'à toutes les idées générales qu'évoque le sujet ; un critique indépendant qui sait user de franchise

1. *Revue Bleue* du 15 mai 1886.

aussi bien vis-à-vis de celui dont il parle que vis-à-vis de ceux à qui il en parle ; un écrivain, presque, en possession de son instrument ; par-dessus tout, un amour passionné pour les idées généreuses et comme une ardeur impatiente et impétueuse — l'ardeur qu'on a à cet âge — pour en faire des réalités.

On a pu raconter sur François Buloz toutes sortes d'anecdotes qui voulaient être méchantes ; un fait est certain, c'est que, s'il avait une volonté énergique, un grand sens des affaires, une indépendance d'esprit singulière, il avait, d'autre part, l'amour profond des Lettres et celui du talent, qu'il était heureux de découvrir : il n'a jamais attendu pour accueillir un écrivain que celui-ci se fût fait connaître et consacrer ailleurs, il aimait à l'avoir dans sa fleur [1]. « On dit que la malveillance est clairvoyante », écrit à propos de lui Montégut lui-même, un jour qu'il avait été amené à parler des rapports de Charles de Mazade avec le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* [2] ; « il faut croire cependant qu'elle se trompe quelquefois, car les jugements que nous lui avons entendu porter sur notre défunt directeur avaient invariablement le défaut de frapper à côté de la vérité. La *Revue*, disait-on, était inabordable ; il n'y a jamais eu, au contraire, de publication dont l'abord fut plus facile, pour peu qu'on eût quelque chose de sérieux et d'utile à proposer. La *Revue*, disait-on encore, était fermée aux jeunes gens ; or, cette assertion était d'une indigne fausseté, nous n'en voulons pour preuve que l'exemple même de M. de Mazade. Voici un jeune homme qui se présente, un jeune homme sans titres, sans précédents littéraires, sans recommandations influentes, un inconnu en un mot ; mais le coup d'œil du maître sait distinguer en un instant le sérieux et les ressources d'esprit de cet inconnu, et, d'emblée,

1. Cf. l'article de F. Brunetière sur F. Buloz dans la *Grande Encyclopédie*.
2. *R. D. M.* du 15 janvier 1879 (article non recueilli). Cf. *Nos morts contemporains*, I, p. 255.

sans lui laisser faire antichambre, sans le soumettre à un stage quelconque, il lui ouvre les portes de son recueil. Et avec combien d'autres n'avons-nous pas vu le même fait se renouveler ! Les talents inconnus et les débutants pouvaient d'autant mieux l'aborder que je n'ai pas connu d'homme qui offrît à un pareil degré la garantie de l'impartialité. Rien au monde, absolument rien ne pouvait influencer la liberté de son jugement. Sans préjugés sociaux d'aucune sorte, l'opulence ou la pauvreté, les blasons ou l'obscurité des écrivains lui importaient peu ; il n'était, à cet égard, sensible qu'au talent, mais il l'était à un point de délicatesse et de finesse qui étonnait chez une aussi vigoureuse nature. Il passait pour tyrannique, et il l'était, en effet, terriblement, pour les virgules mal placées et les coquilles d'imprimerie : cependant, ce tyran était, pour les jeunes écrivains, un rare protecteur, car, en leur ouvrant les pages de la *Revue*, il ne leur ouvrait pas seulement la carrière, il la leur donnait toute faite dès le premier jour. » C'est ce qu'il fit pour Émile Montégut qui en parle, on le sent, avec connaissance et reconnaissance, et il dut éprouver quelque satisfaction en enrégimentant une recrue tout à fait conforme au modèle, c'est-à-dire d'une parfaite santé intellectuelle et morale, dont la spécialité — et heureusement ! — n'était pas encore manifeste, spécialité qui, d'ailleurs, consistera à n'en pas avoir, et paraissant posséder déjà, singulièrement unies, la curiosité dialectique et l'imagination philosophique.

Cet article du 1er août 1847 [1] inaugurait entre Émile Montégut

1. C'est le lieu de rectifier une vue fausse d'Emile Faguet, dans l'*Histoire de la Littérature* de PETIT DE JULLEVILLE, VIII, p. 360. Montégut lui semble « avoir été un peu paresseux et s'être prématurément retiré sous sa tente... Il a commencé beaucoup plus tard que Sainte-Beuve et s'est arrêté beaucoup plus tôt... » Or, Montégut a débuté à 22 ans, si Sainte-Beuve l'avait fait à 20 ans, et ses débuts sont d'une autre qualité ! D'autre part, tous deux écrivent jusqu'à 65 ans. Ce qui a fait illusion, suscité et accrédité la « paresse » de Montégut, c'est la façon spéciale qu'il avait de travailler. On y reviendra.

et la *Revue des Deux-Mondes* une union qui allait durer plus de quarante ans. C'est à elle que, sauf une exception nécessaire et qui ne fut pas une infidélité, il donna toutes ses études jusqu'à sa mort ; à la veille même de mourir, il lui en promettait encore. De son côté, la *Revue* les accueillit toujours avec empressement, ne regrettant qu'une chose, c'est qu'elles ne fussent ni plus nombreuses, ni plus régulières : mais à cela ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien. On a regretté, à plusieurs reprises, non pour la *Revue* [1], mais pour Montégut, cette collaboration ; on a dit qu'il avait été considérablement gêné par la tenue et le ton qu'elle exigeait ; qu'il avait été, comme tous ceux de la maison, « discipliné et déprimé par elle » [2]. En 1884, un journaliste écrivait : « Émile Montégut est inféodé à la *Revue des Deux-Mondes*. Celui qui l'ignorerait s'en apercevrait vite à ce style solennel, à ce ton doctrinaire qui est l'uniforme de la maison et que chacun doit endosser en entrant. Fâcheux uniforme, car il paralyse les qualités les plus précieuses d'un écrivain. La grande distinction, l'acuité de jugement d'Emile Montégut ressortiraient bien mieux s'il se sentait plus à l'aise, s'il ne devait pas emprisonner sa fantaisie dans des formules convenues. On regrette qu'il n'ait pas l'habitude de se mouvoir dans un milieu plus libre [3]. »

Et, certes, il est possible. Il est même à peu près certain que

1. La *R. D. M.* était un peu « vide » depuis 1840 (Cf. F. Vanderem : *Revue de Paris* du 15 avril 1919). Montégut est pour beaucoup dans la nouvelle vie qu'elle retrouvera à partir de 1848. Il n'est pas impossible qu'il lui ait amené Baudelaire : les *Fleurs du Mal* y paraissent en 1856. Faguet (*loc. cit.*) va jusqu'à faire dater de Montégut « la cessation du léger misonéisme qu'elle avait manifesté jusqu'alors ».

2. Daniel Stern (Comtesse d'Agoult), *La Révolution de 1848*, p. 182.

3. *Justice* du 3 avril 1864. On aurait pu même remarquer qu'il a toujours fidèlement habité dans le voisinage de la *R. D. M.*, rue Bonaparte, rue Jacob (les Goncourt le visitent en 1862 au 23 de la rue Jacob (*Journal*, II, p. 67) et son acte de mariage, en 1875, indique le même domicile), plus tard rue des Beaux-Arts.

avoir été enrôlé immédiatement par Buloz et avoir servi sous lui pendant trente ans (Buloz est mort en 1877) ont imposé à Montégut une sorte de canalisation de ses facultés qui en a réglementé l'ardeur et les directions ; qu'il a dû renoncer, non pas à s'exprimer selon sa conscience, toute sa conscience d'homme et d'écrivain, non pas même à son élocution propre, bien moins raidie qu'il ne semble, mais à certains sujets, et, peut-être, à quelque œuvre de longue haleine, lentement mûrie, amoureusement portée, où il eût donné son entière mesure. Après dix ans en quelque sorte d'initiation, au cours desquels Buloz et les événements contemporains l'aiguillent sur une voie imprévue, où il marche hardiment sans quitter, d'ailleurs, la route commencée par son *Emerson*, il doit prendre la succession, tout au moins officieuse, de Gustave Planche qui vient de mourir (1857), et, dès lors, durant dix nouvelles années environ, il doit faire le dur métier, d'autant plus dur qu'on est plus consciencieux, de critiquer les œuvres contemporaines, sans guère pouvoir s'échapper, autrement qu'en imagination, vers d'autres sphères. Si, malgré tout, il y réussit, et s'il peut s'évader, après la quarantaine, s'évader au propre et au figuré et aller chercher, hors des livres, des impressions fraîches, des « impressions de voyage et d'art », c'est pour rapporter fidèlement la moisson au gîte accoutumé, à François Buloz vieillissant, puis à son successeur pendant treize ans encore. Forcément, quand il écrivait, il songeait au public, plus spécial encore que de nos jours, du célèbre périodique. Il se peut donc qu'il se soit sacrifié en partie, même en grande partie, et que, plus libre, il eût donné autre chose.

Mais cet « autre chose », dont nous avons des fragments, l'aurait-il fait ? En toute franchise, je ne le crois pas. Émile Montégut n'est pas et ne sera jamais riche. Longtemps même, il est gêné, et on sent bien, à quelques réflexions qui lui ont

échappé çà et là, qu'il a traversé, à plusieurs reprises, des heures dures. Ainsi, à propos d'Octave Feuillet, et de son *Roman d'un jeune homme pauvre*[1] : « Qu'il nous permette de lui dire que la situation qu'il a voulu peindre est beaucoup plus grave qu'il n'a l'air de le croire, et que les infortunes d'un jeune homme pauvre sont beaucoup plus amères que celles de son héros. Un jeune homme pauvre n'est pas précisément un personnage romanesque, car il vit en familiarité avec les réalités les plus sévères et les plus sombres. Sa dignité elle-même n'est pas celle que lui prête M. O. Feuillet : il n'a pas cette dignité calme, maîtresse d'elle-même, toujours égale, qui est celle de Maxime, mais une dignité beaucoup plus violente, et récalcitrante. Elle n'est pas passive et purement défensive ; elle est volontiers belliqueuse et agressive. Un jeune homme pauvre n'a pas de roman, ou, s'il en a un, il est beaucoup plus difficile à construire que celui du héros de M. Feuillet. » Déjà, à propos de *La Jeunesse*, d'Emile Augier[2], il avait parlé de la pire souffrance que peut éprouver un jeune homme pauvre, à savoir l'absence de sécurité morale, l'appréhension constante de la douleur qui peut survenir, au moment où la joie emplit son cœur. Et plus tard, se laissant aller à la confidence, il avait parlé, non sans quelque émotion rétrospective et ironique, du motif auquel il avait dû, croyait-il, en des temps déjà anciens la « sympathie rapide » de Charles Gleyre : « très probablement à la modestie de notre mise d'alors, modestie qui n'avait rien de précisément volontaire et qui disait clairement que nous ne revenions pas d'un voyage fructueux aux mines, alors récemment découvertes, de Californie[3]. »

1. *Dramaturges et Romanciers*, p. 98 (article de 1868).
2. *R. D. M.* du 15 février 1868 (article non recueilli).
3. *Nos morts contemporains*, II, p. 123-124. L'article est de 1878 et le souvenir remonte, dit Émile Montégut, à 25 ans. Il avait alors 28 ans.

Montégut ne méconnaissait, d'ailleurs, pas tout le profit psychologique qu'une âme bien née et douée peut tirer d'une pareille situation : « Quel roman », dit-il encore à propos de celui imaginé par O. Feuillet, quel roman « pourrait égaler en intérêt la connaissance positive de la réalité, les épreuves morales, les terreurs de l'abandon, les longues rêveries de la solitude, la science impitoyable de l'observation que la pauvreté engendre ou enseigne ? Les expériences d'un homme pauvre dépassent en profondeur celles de tous les autres hommes, car il est directement en relation avec la nature, et il lui faut juger les hommes, non comme les riches, d'après leur surface, mais d'après leur valeur morale intrinsèque. Les riches n'ont jamais l'occasion de voir les hommes tels qu'ils sont : les pauvres, au contraire, les voient tels qu'ils sont à toute heure du jour [1]. » Et aussi, dans son étude sur Alfred de Vigny : « Pour l'homme de talent, la pauvreté n'est un mal réel que lorsqu'elle est de nature à l'exposer aux commentaires des sots ; mais autrement, ce n'est qu'un accident d'ordre vulgaire, qu'il partage avec la plus grande partie du genre humain, et, en vérité, on ne peut pas se dire beaucoup plus malheureux d'être pauvre que d'être sujet à la maladie ou soumis à la mort. La pauvreté est une véritable bienfaitrice lorsqu'elle contraint celui qu'elle éprouve à montrer toute sa délicatesse morale [2]. » N'empêche qu'il faut vivre, et à l'heure où il avait décidé d'abandonner le droit et les professions qu'il ouvre, Montégut avait dû réfléchir sérieusement à la solution de l'éternel problème. Deux routes s'offraient : ou chercher une occupation si j'ose dire alimentaire : leçons, préceptorat, secrétariat d'homme public, de journal ou de revue qui lui permît de se livrer à des travaux

1. *Dramaturges et Romanciers*, p. 99.
2. *Nos morts contemporains*, I, p. 338.

personnels dans les loisirs éventuels, ou essayer d'être homme de lettres, tout uniment, avec les risques que la carrière comporte. Mais son siège était fait et il l'a dit en propres termes : « De toutes les circonstances qui ont favorisé la fortune littéraire de M. Cherbuliez, la plus heureuse est le résultat de sa propre volonté. M. Cherbuliez a eu le bon sens de se refuser, à diverses reprises, à l'exercice d'une profession quelconque, même de celles qui semblaient les plus conformes à ses goûts, pour se consacrer tout entier à la littérature. Ecole Centrale, Ecole Normale, professorat, préceptorat dans les maisons princières, il a successivement refusé toutes des carrières. A notre avis, il a eu raison : l'exercice d'une profession, même appartenant à un ordre purement intellectuel, est essentiellement antipathique et funeste à la libre floraison de l'esprit. Aussi le premier devoir de l'homme qui aime sincèrement les choses de l'intelligence, lorsqu'il est assuré contre le besoin par sa condition de fortune ou qu'une chance heureuse l'en a mis à l'abri, doit-il être de se dispenser de tout travail pratique, d'une utilité directe ou introduisant, dans l'emploi du temps, une régularité mécanique. Le véritable exercice de la pensée exige un éternel loisir, et quiconque est obligé, par profession, de ne penser qu'à certaines heures, perd le meilleur de sa pensée, c'est-à-dire cette incessante émanation de rêverie qui s'échappe d'une âme intelligente et qui est son parfum, sa musique et sa volupté. La vie de l'intelligence demande une activité incessante, mais désintéressée, n'ayant, autant que possible, aucun but précis. Sans cette condition étrange et anormale, pas d'esprit primesautier, et pas d'œuvre originale. Avec une vie dont le temps sera réglé mécaniquement par les exigences des fonctions, vous pourrez aspirer à la gloire d'un professeur illustre, d'un avocat, d'un prédicateur, jamais à celle d'un de ces esprits qui ont fait passer leur âme entière dans leurs écrits, d'un Montaigne

par exemple. C'est parce qu'ils connaissent le prix de ce loisir actif que tous les gens originaux l'ont toujours acheté et l'achèteront toujours au prix même de la pauvreté, de la misère et de la solitude. Ainsi pensa, sans doute, M. Cherbuliez...[1] » Ainsi pensa, sans aucun doute, Émile Montégut. Il n'avait pas la « condition de fortune qui l'assurât contre le besoin », mais l'accueil de Buloz fut la « chance heureuse » qui, avec les certitudes qu'elle comportait, lui permit de n'avoir plus à penser, ou presque, à l'avenir matériel. Elle lui laissait la latitude de produire tout en l'y obligeant. Il allait pouvoir écouter et répandre son âme intelligente et tenter la réalisation d'un idéal qui s'était peu à peu élaboré en lui, idéal exposé tout au long dans un article qui est d'un peu plus tard (1851), mais qu'il sied de placer ici, presque dans toute son ampleur, comme un portique significatif.

***

Ce copieux et important article[2], dont le titre : « De la vie littéraire depuis la fin du XVIIIe siècle » est loin de laisser prévoir tout le contenu, a pour occasion deux livres récemment parus, l'un contenant « Douze discours » de Victor Hugo, l'autre sur les « Devoirs du savant et de l'homme de lettres », par J.-G. Fichte. Ils soulèvent précisément le problème de la situation que fait à l'homme de lettres la société moderne, Hugo, pour Montégut, personnifiant le désaccord monstrueux qui existe entre lui et cette société, Fichte cherchant les conditions du pacte d'alliance possible entre la puissance intellectuelle et la morale générale. Ce problème, il va le reprendre, aidé

1. *Dramaturges et Romanciers*, p. 202.
2. Du 1er avril 1851 (non recueilli).

par Carlyle, qui, dans son *Sartor resartus*, lui paraît avoir vu la solution. et, pour plus de précision, il le pose à nouveau sous les trois questions suivantes : Quelle est l'origine de la profession d'homme de lettres ? — Pourquoi n'a-t-on jamais précisé ses devoirs ? — Quels seraient les principaux commandements d'une morale littéraire ?

« Si quelques-uns de nos pères sortaient de leurs tombeaux, dit-il, et s'ils nous demandaient quels sont aujourd'hui les chefs de la société, à coup sûr notre réponse les surprendrait fort. » Ces guides, en effet, ce ne sont plus ni des rois, ni des prêtres, ni des barons féodaux, ni des prédicateurs fanatiques, ni des chefs d'armées ou de bandes, ce sont trois classes d'hommes nouveaux : les chefs d'industrie, les avocats ou gens de loi, les hommes de lettres, classes « sorties du creuset du XVIIIe siècle, et nées, pour ainsi dire, de l'analyse : les gens de loi sont sortis de l'analyse et de la dissolution des institutions politiques ; les chefs d'industrie, de l'analyse mathématique et scientifique ; les hommes de lettres, de l'analyse et de la critique des anciennes croyances, des anciennes superstitions et des anciennes vertus ». De même que, à l'époque de la réformation, les anciens chefs des nations, à savoir les princes de l'Eglise, n'étant plus que des chefs titulaires, ayant les titres du sacerdoce sans en avoir les caractères, d'autres hommes survinrent qui avaient en eux les caractères qui font les chefs des peuples sans en avoir les titres, et s'emparèrent de la direction des consciences, — de même, au XVIIIe siècle, quand toutes les institutions tombaient en ruines et que ceux qui avaient pour mission de les garder ne les relevaient pas, « alors se forma une association d'hommes éminents et ardents qui prirent les places laissées vides et qui, sans aucun titre, s'assurèrent l'opinion publique, ou, plutôt, la créèrent : ce furent les hommes que, au dernier siècle, on appelait les philosophes, et que nous

appelons aujourd'hui les hommes de lettres. Dès qu'ils apparurent, ils furent unanimement reconnus comme les véritables rois de l'époque[1]... » Et ils le sont restés. Seulement, ils ont dégénéré, et pour nulle autre cause que parce que Voltaire, leur créateur en quelque sorte et leur maître, ne leur avait parlé que de leurs droits sans leur assigner aucun devoir. Sans doute, en son temps, c'était logique. « Tant que les écrivains montaient à l'assaut de la société, tant que le carnage intellectuel et le pillage moral ont été, pour ainsi dire, les uniques lois du combat, cela pouvait se comprendre à la rigueur ; mais, la ville une fois prise, d'autres lois, ce semble, auraient dû être établies. » Or, il n'en a rien été, et, d'ailleurs, il se peut que ce soit entreprise difficile : « L'homme de lettres n'a pas de devoir défini, spécial, distinct : aussi semble-t-il, en apparence, ne porter le poids d'aucune responsabilité et même un des traits qui caractérisent l'homme de lettres ignorant et présomptueux de notre époque, c'est qu'il s'imagine qu'il n'a de compte à rendre à personne. Cependant, puisqu'il ne prend pas la plume pour remplir un devoir particulier, puisqu'il ne parle pas au nom des intérêts d'une église, d'un gouvernement, d'une institution, il faut donc qu'il parle au nom de sa conscience et au nom du bien absolu. Sa responsabilité s'accroît d'autant plus, car, s'il n'a aucun devoir particulier à remplir, c'est que, naturellement, il en a d'absolus et d'universels. » Ce sont eux qu'il s'agit de déterminer.

Le premier, c'est de mettre d'accord sa vie et sa profession. « Fouillez dans la vie des hommes de lettres de ce temps-ci, prêtez l'oreille aux indiscrétions que le monde vous apporte sur leur compte, vous trouverez toujours le désaccord entre la profession et la vie au fond de toutes ces histoires et de toutes

1. Cf. Tocqueville : *Ancien Régime et Révolution* (1856).

ces anecdotes. » Ce désaccord, il faut l'avouer, est presque inévitable, car, qu'on y réfléchisse ! « si la littérature est une carrière, il faut y entrer jeune », et « entrer jeune dans la carrière littéraire ressemble presque à un acte instinctif, irrationnel de l'individu ; c'est un acte de liberté auquel il a manqué la délibération ; c'est un choix déterminé par des goûts plus que par la raison ». « Voyez le jeune homme qui est près d'entrer dans la carrière littéraire : il est heureux de vivre dans la compagnie des âmes illustres... ; il vit dans le monde réel tout pénétré d'influences sacrées et il marche triomphant au milieu des hommes qui, ne comprenant pas l'objet de son bonheur, lui croient des richesses, des amis puissants, et supposent, en le voyant pétillant de joie, vif et charmant, qu'il doit être aimé. » Mais il a vite fait de s'apercevoir qu'il est seul : les blessures ne se font pas attendre, l'expérience arrive avec ses rudes leçons et les détresses de tout genre s'accumulent. Que faire pour échapper à cette apparente malédiction ? Il y a le suicide, évidemment, le moyen qu'ont employé Gilbert et Chatterton ; il y a la « bassesse, la flatterie, la servilité, la ressource de se faire le panégyriste soldé de quelque homme puissant » ; il y a la voie du mal hardiment et définitivement choisie... « Mais si le jeune homme de lettres est vraiment noble, s'il est vraiment digne de tenir une plume au service du bien et de la vérité, il ne tardera pas à entendre une voix sévère et douce qui lui répondra : « Abandonné de la terre et des hommes ? — Tu n'es pas abandonné de Dieu. Et abandonné des hommes, comment pourrais-tu l'être ? ils ne t'ont jamais connu ! Comment auraient-ils pu t'oublier ? tu n'es jamais allé vers eux ! Frappe donc à leur porte. Dis-leur ton nom. Et sois sûr qu'ils le retiendront, pourvu que tu viennes à eux non comme un vil saltimbanque ou comme un facétieux conteur fait pour les amuser un instant, mais comme un homme véridique et sincère, et

que tu ne leur fasses entendre que des paroles capables de remplir tout esprit pendant une vie, dont ils puissent se servir également dans la joie, dans la douleur, dans leurs affaires privées, dans l'accomplissement de leurs devoirs civiques. » Aussitôt que cette révélation intérieure s'est accomplie, toutes les blessures sont cicatrisées. Dès lors, le jeune homme a accepté sa vie, il l'a raisonnée, et, ayant réconcilié son caractère avec sa profession, il a obéi à son premier devoir.

Le second, maintenant, ce sera de faire servir son caractère à sa profession. « Lorsqu'il est arrivé à sentir que les ardeurs intellectuelles, comparables aux ardeurs d'un jeune sang, qui l'avaient jeté dans la carrière littéraire, commencent à s'amortir, lorsque la vie l'a purifié par des épreuves et que la raison n'est plus encombrée par les fleurs trop épaisses de la jeunesse et du bonheur, qu'il s'interroge et qu'il se propose un grand but ;... alors il ne sera plus seulement un homme de lettres, mais un acteur véritable sur la scène du monde ; ses écrits seront des actions, ses paroles seront des faits ; il deviendra un guide des nations. Mais il ne peut être homme de lettres au sens élevé du mot qu'en devenant d'abord un *homme*, c'est-à-dire en dépouillant cet égoïsme charmant, cet amour presque sensuel pour la vérité et pour la beauté qui l'avaient entraîné au début de sa carrière... Qu'il regarde l'état moral des hommes de son temps, par quelles fentes se glisse le mal, quels remparts épais empêchent le bien d'entrer dans le monde et d'en chasser la corruption, quels désirs sont légitimes et quelles aspirations sont immorales ; puis, qu'il frappe juste et fort. Alors, au lieu de ce stérile métier d'arrangeur de phrases qu'il aurait mené toute sa vie, il accomplira de grandes actions, déterminera de grands mouvements et fera éclore de nouvelles pensées ; alors il sera un serviteur du bien au lieu d'être ce qu'il était d'abord, une sorte de soupirant amoureux de la vérité ;... ses écrits seront

des devoirs accomplis et renfermeront, à la fois, les effets salutaires du travail et les élans de la croyance. »

Pour récompense, s'il obéit à ce double commandement, il atteindra cette qualité si rare qu'on appelle l'*originalité*. « L'originalité, en effet, lorsqu'elle apparaît chez un homme de lettres, est le plus sûr indice qu'il a accompli tout son devoir... L'originalité n'est pas une faculté que l'on porte en naissant : elle est déterminée par la vie, ou, plutôt, elle est l'intelligence même de la vie, la manière de la comprendre et de l'envisager ; c'est la qualité dans laquelle se confondent la pensée et l'expérience, par laquelle l'intelligence juge l'expérience, par laquelle l'expérience précise la pensée et lui donne une forme distincte, en la faisant descendre, des régions vagues où elle flotte, dans certains faits où elle s'enveloppe et s'incarne », — qualité la plus éminente et la plus désirable, mais infiniment rare, parce que rares sont les écrivains qui consentent à accepter les leçons de la vie.

« O vous tous qui sentez en vous quelque force secrète et qui ne savez dans quel coin de vous-même elle est cachée, rentrez au plus tôt en vous et enfermez-vous dans la solitude de votre esprit. Au milieu du limbe et du chaos de vos passions, de vos opinions et de vos préjugés, gît le mystérieux diamant. Comment le trouverez-vous si vous continuez à vivre comme ont fait vos devanciers, si vous continuez à prendre vos passions pour cette force secrète que vous cherchez ? Entrez donc en vous-mêmes, cessez de courir après le succès et demandez plutôt votre bonheur à la contemplation des choses que la raison vous montrera dans votre solitude volontaire. C'est ainsi seulement que nous pouvons espérer de faire quelques bonnes œuvres, de trouver quelques bonnes pensées, d'être originaux et vrais. *Sic itur ad astra* ![1] »

1. Cf. les premiers Salons de Baudelaire (1845 et 1846) ; mêmes professions de foi ardente et « bourgeoise ».

*
* *

Nous n'avions pas, jusqu'ici, reculé devant les citations de notre auteur, d'abord pour une raison de méthode et parce que le meilleur moyen de le faire connaître, c'est encore de la laisser parler, ensuite pour la raison, plus matérielle, que beaucoup de ses articles n'ont pas été recueillis en volume, et que les recueils qui en ont paru sont, aujourd'hui, à peu près épuisés chez l'éditeur et presque introuvables ailleurs : il y a des cas où c'est un devoir d'insérer, dans l'histoire d'une vie et d'une œuvre, des « morceaux choisis » qui ne sont plus du tout alors ce qu'on appelle généralement de ce nom. Mais, s'il est, à notre avis, des citations que nous devions faire malgré leur longueur (et encore avons-nous largement élagué), c'est celles qui précèdent. Si nous ne nous abusons pas, leur intérêt est capital.

En premier lieu, par la question générale qu'elles étudient : la naissance et le développement de ce type particulier à l'époque contemporaine qu'on appelle l'homme de lettres, la déviation qu'il a subie, la crise qu'il traverse et les moyens d'y remédier ; — question si complexe qu'elle en est, à la fois, historique et littéraire, sociale, politique et surtout morale, intéressant, outre l'individu en jeu, toute une corporation, et, par contre-coup, toute la collectivité. Montégut l'a examinée, en un certain sens, froidement, en critique, en psychologue, et même en « analyste curieux » des aberrations et des vices spirituels, et ainsi l'article a déjà une valeur objective.

Mais, sans contredit, son intérêt subjectif est plus grand encore, car c'est, au vrai, une méditation de Montégut sur lui-même, une sorte d'examen de conscience appuyé sur des souvenirs et des résolutions où le présent demande des explications au passé et se donne des perspectives d'avenir, en deux

mots : une confidence et une profession de foi. On l'a certainement compris. Rétrospectivement, il analyse la façon dont, comme les autres, il s'est décidé pour la carrière des lettres, « acte instinctif, irrationnel de l'individu, acte de liberté auquel il a manqué la délibération », acte qui prouve que, chez lui, vers les vingt ans, l'intelligence primait tout et que la pensée occupait tout l'horizon ; puis, c'est un rappel ému des heures inoubliables où, sous l'enchantement des chefs-d'œuvre, il marchait, « pétillant de joie, vif et charmant », au milieu des hommes qui se leurraient étrangement sur les causes de son épanouissement visible, et, inversement, un rappel attristé des heures douloureuses — celles des débuts à Paris, certainement — où l'idéal se heurta contre la réalité ; enfin, la communication des procédés qui lui ont fait retrouver le calme. Comme il était sensé, il a utilisé l'expérience, et, raisonnant sa vie, réconcilié son caractère avec sa profession. Comme il était d'âme noble, il a fait servir ce caractère à cette profession, et idéalisé son existence. Le voilà au nombre des sages, ayant pris conscience de ses devoirs d'homme de lettres et prêt à les remplir. Il ira vers ses semblables avec sympathie, leur dira, d'esprit à esprit, mais surtout de cœur à cœur, ces choses et ces mots qui ne s'oublient plus : il sera un « guide moral ». Pour remplir ce rôle, il acceptera tout : la médiocrité matérielle, la chasteté, l'éloignement des emplois et des honneurs, la solitude. A la dernière ligne, sa personnalité déborde : « C'est ainsi, dit-il, que *nous* pouvons espérer être utiles, originaux et vrais. » Et le cri virgilien lui monte tout naturellement aux lèvres : *Sic itur ad astra* !

Tel est le plan de ce tout jeune homme de lettres, à l'élaboration duquel collaborent, avec les lointains ancêtres et les éducateurs plus proches, les qualités et penchants propres d'Émile Montégut : son bon sens et son enthousiasme, son

idéalisme et son expérience. Il se présente, à ce seuil de la carrière, déjà presque comme un vétéran, maître de ses idées directrices, en possession même de la forme qu'il leur donnera. En effet, il va aller son chemin sans contradictions ni démentis, sans aucune de ces crises qui mettent des coupures dans une vie et dans une œuvre. Toutes les deux vont être d'une teneur [1]. Pourtant, il ne faudrait pas exagérer, et « cette unité, assez étroite pour repousser tout contraste, ne l'est pas assez pour ne pas admettre bien des différences ». Il l'a dit de Georges Eliot. On peut le dire de lui et distinguer plusieurs périodes, dont la première, dans laquelle nous allons entrer, comprend environ les dix années qui suivirent son entrée à la *Revue des Deux-Mondes*.

1. Lorsque, en 1888, il donnera une seconde édition de ses *Libres opinions* parues en 1858, il aura, dit-il, « la joie de constater que, sauf quelques détails restés en route, les idées et les opinions qu'il y exprimait l'ont accompagné toute sa vie et sont encore celles de l'heure présente ».

CHAPITRE III

(1848-1858)

LE PUBLICISTE ET L'HISTORIEN DE MŒURS

I

Le premier article proposé par Montégut à François Buloz et accueilli par lui roulait donc sur Emerson. Certainement, dans l'esprit de l'auteur comme dans l'esprit du directeur, c'était le commencement d'une série qui devait faire connaître au public français les mœurs, les idées, les croyances du monde anglo-saxon contemporain, tels que les œuvres littéraires les laissent transparaître, et qui devait être continuée immédiatement. Mais, à l'improviste, les événements de février 1848 vinrent déranger la chose. Aussitôt qu'ils se furent accomplis, Buloz comprit que la *Revue* se devait à elle-même non pas seulement de les narrer et, si possible, de les expliquer, mais surtout de prendre vis-à-vis d'eux une attitude conforme à ses origines et à un passé déjà long : il voulut que la *Revue* fît campagne contre le socialisme montant et ses erreurs économiques, et contre les dangers de tout genre qu'il faisait courir à la liberté [1]. Elle était, d'ailleurs, prête à l'examen de ces

1. *R. D. M.* du 15 mars 1848. *Avis sur les tendances et les progrès de la* Revue des Deux-Mondes.

problèmes et leur avait consacré une série d'études où les réformes proposées étaient exposées et jugées : Louis Reybaud, H. Desprez, André Cochut, Michel Chevalier, A. Audiganne, L. de Lavergne, Eugène Forcade, Alex. Thomas formaient une équipe capable d'une besogne utile et vigoureuse. Mais Buloz n'était pas homme à manquer l'occasion, si elle se présentait, de rajeunir cette équipe et de la fortifier : on ne serait jamais trop. Or, Émile Montégut s'était préparé, sans le savoir, et depuis trois ans, à cet enrôlement. Tel que nous le connaissons maintenant, il n'avait pas dû fermer les yeux à tous les signes qui annonçaient le bouleversement prochain : bien au contraire ; sa bourgeoisie foncière sentait venir l'erreur où allait tomber sa classe ; épris d'idées, il connaissait toutes les panacées offertes alors à la France et avait sur elles son opinion. Quand la Révolution éclata, il ne fut pas surpris, pas plus qu'il ne le fut de la tournure qu'elle prit immédiatement et de son avortement dans l'œuf lui-même. Bref, il était, sur ce sujet, débordant de sensations et de sentiments, d'idées et d'observations qui ne demandaient qu'à prendre forme. La campagne menée par la *Revue* le leur permit. Un mois à peine après les journées de février, il avait mis sur pied son deuxième article, une *Lettre sur les symptômes du temps présent*, publiée dans le numéro du 15 avril 1848. Pendant environ les dix années suivantes, c'est-à-dire jusqu'au moment où la succession officieuse de Gustave Planche marquera pour lui un tournant d'occupations important, Émile Montégut va faire marcher de front les deux séries de travaux amorcées l'une par son *Emerson*, l'autre par la *Lettre* susdite : l'étude des choses et gens d'outre-Océan et d'outre-Manche à travers leur littérature, et l'étude des choses et des gens de France, particulièrement de Paris, pris sur le vif. Le tout, d'ailleurs, d'une façon déjà si personnelle et si difficile à définir que F. Buloz lui-même, lorsqu'il dresse, en mai 1848,

la table provisoire des dix-sept années premières de la *Revue* et qu'il arrive aux deux articles que, à ce moment, lui a donnés Montégut, les range ensemble sous l'étiquette de « Philosophie morale ». Le vague même de la rubrique est expressif.

C'est de la série française[1] que nous parlerons en premier lieu, d'abord parce que c'est elle que, sous la pression de l'actualité, Montégut a continuée immédiatement, ensuite parce que, malgré l'infinie variété des sujets auxquels elle touche et des aperçus qu'elle offre, elle forme véritablement un ensemble qu'on peut détacher de l'œuvre entier : une seule et même idée le vivifie, ou, mieux, un même sentiment.

*
* *

Le point de départ des réflexions de Montégut est donc la Révolution de Février. Après l'avoir vue se dérouler sous ses yeux, après avoir lu soigneusement tout ce qu'ont écrit d'histoires, de mémoires, de justifications et de pamphlets les « héros de Février, ses hommes d'Etat, ses aventuriers, ses condottieri et ses bas-bleus, tristes Thucydides ou scandaleux Hérodotes », Montégut n'hésite pas à porter sur elle et sur ses acteurs, individus, groupes, partis ou classes, le jugement le plus sévère.

« Qu'on épuise, dit-il en substance, toutes les épithètes les plus honteuses pour les lui appliquer, on n'arrivera jamais à qualifier exactement et complètement le caractère immoral de la Révolution de Février. Il y a, dans la nature, quelquefois, des créations déréglées, monstrueuses, des parodies sataniques. La Révolution de Février est de ce genre : elle est le résultat,

1. Elle comprend les articles portant les nos 2, 3, 4, 6, 7, 9, 10, 12, 13, 21, 22, de la Table qu'on trouvera ci-après, p. 313 (aucun n'a été recueilli en volume), et ceux portant les nos 35, 36, 43, 45, 62, 65, 67 (tous recueillis dans *Libres opinions* (1858).

moins de l'esprit de révolte que d'une perversion totale du sens moral et de la fausseté de l'esprit général. Il ne faut pas la rapprocher de la Révolution de 89, et, surtout, il ne faut pas les confondre. » La Révolution française, à la prendre d'un certain point de vue (on verra plus loin que, en la prenant d'un autre point de vue, Montégut ne sera pas, non plus, tendre pour elle), est le triomphe de l'ordre moral, l'expiation des fautes commises envers les lois éternelles, des devoirs oubliés, des crimes consommés à l'ombre d'institutions mal soutenues, mal surveillées. Voilà son sens religieux : c'est l'expiation terrible de tout un ordre temporel qui avait, de plus en plus, chassé loin de lui l'esprit divin qui devait l'animer. » Quoi qu'on puisse dire, la Révolution de Février, elle, n'est pas une expiation, ou, si elle l'est, c'est une expiation d'une première expiation, et « ce Satan justicier d'un autre Satan n'est pas concevable. » — Il ne faut pas, non plus, dire qu'elle se déduit logiquement de 89. Au contraire, elle en est la contre-partie, et même la contradiction ; son but secret était de tuer sa devancière. — Elle ne relève que d'elle-même, et alors elle apparaît bien : philosophiquement, comme illibérale ; socialement, comme immorale ; politiquement, comme inintelligente ; religieusement, comme athée. En effet, elle a été faite contre la liberté : c'est l'anarchie qui demandait qu'on organisât le despotisme. Elle a été faite contre la civilisation, car elle a attaqué le pouvoir de la bourgeoisie, et, ce faisant, commis un crime de lèse-civilisation, le bourgeois étant précisément l'homme de la civilisation et le représentant en activité de l'esprit moderne, jouant le rôle qu'ont joué jadis les aristocrates et s'étant rendu digne, par sa force morale et son énergie individuelle, de diriger le peuple, masse amorphe qui sait (quoi qu'on en dise) si peu ce qu'elle veut qu'elle demande toujours à être « protégée ». Elle marque un recul politique, parce que, en somme, le système représen-

tatif détruit était meilleur que celui qu'on a instauré. Enfin, elle est athée dans son principe, dans ses idées et dans ses instincts, car, d'une part, la démocratie est athée (bien que l'aboutissant logique de la démocratie soit la théocratie), et d'autre part, le socialisme, c'est une tentative pour matérialiser le paradis spirituel des chrétiens. — D'ailleurs, ce qui prouve l'incohérence de la dite Révolution, c'est la variété des tempéraments de ceux qui ont voulu la diriger : c'est, au sein du gouvernement provisoire, l'étrange mélange de complaisance réciproque et de despotisme individuel, c'est le croisement des tendances qui s'y manifestent, les uns voulant arrêter la Révolution, les autres la développer, les autres la recommencer ; c'est, surtout, l'attitude de la bourgeoisie. La Révolution de Février, en effet, ne se comprend que faite contre la bourgeoisie. Or, c'est la bourgeoisie elle-même qui a facilité le travail des révolutionnaires. D'où il suit que ceux-ci n'ont pas pu agir d'abord contre leurs auxiliaires, et de cet empêchement est née la déception, puis le dépit, puis un désir violent de ressaisir la direction. C'est de ce conflit entre la Révolution proprement dite, d'une part, la bourgeoisie et le gouvernement semi-parlementaire de l'autre, que sont nés le 17 mars, le 16 avril, le 23 juin. Ces mois terribles portent la marque d'une profonde rancune chez les révolutionnaires et d'une sourde irritation chez les masses, qui ont voulu recourir à l'insurrection pour reprendre la besogne à pied d'œuvre. En somme, c'est la bourgeoisie qui, à la fois, a fait la Révolution et l'a arrêtée : possédant peu d'intelligence politique, injuste vis-à-vis de Louis-Philippe, à qui elle avait trop demandé et qui avait trop cédé, elle a cru pouvoir marcher de l'avant ; mais elle ne s'était pas rendu compte, par trop de sécurité et d'inconscience, de la force populaire qu'elle voulait utiliser ; quand elle l'a connue, elle a enrayé brusquement et brutalement: « l'indolence s'expie par le crime. »

Tels sont les caractères essentiels de la Révolution de Février; tel est le mécanisme, politique et social, des événements. S'ils sont intéressants en eux-mêmes et dignes qu'on y réfléchisse, plus intéressant encore est, aux yeux de Montégut, l'état psychologique et moral — morbide incontestablement — dans lequel se trouve, à ce moment, le corps français. C'est donc, en quelque sorte, en clinicien que Montégut va se pencher sur lui, étudier les symptômes pour arriver jusqu'au mal lui-même, et, remontant de cause en cause, apercevoir peut-être les remèdes avec les chances de guérison. Lui-même parle de cette « auscultation morale » nécessaire, ou, usant d'une autre métaphore, de ce « bilan moral » que devrait faire, chaque mois, un gouvernement digne de ce nom. « A sa place, je m'enquerrais des plaisanteries, des motifs de larmes, de tous les sujets d'éclats de rire, de toutes les sensualités, de toutes les folies, de tous les changements de mœurs, car tout cela est significatif. On ne tient pas assez compte de ce que peut révéler une plaisanterie, qui, d'abord comique et individuelle, répétée, recueillie, multipliée, devient commune et, ayant cours légal, passe dans les âmes, dans les mœurs, dans la raison, s'érige en syllogisme et en système social ! » C'est cette « Bourse morale » qu'il faudrait faire périodiquement. Il la tente.

Ce qu'il inscrit, d'abord, au passif, c'est ce sensuel désir de bien-être dont nous avons parlé plus haut, qu'il dépouille du voile du mysticisme hypocritement jeté sur lui. « On peut bien dire que c'est là le mot de notre siècle comme celui du XVIIIe fut celui de *liberté*. » Désir si impérieux qu'il provoque une indifférence totale pour tout ce qui, tradition ou idéal, ne concourt pas à l'accroissement de la jouissance présente, et, tournant l'être entier vers la satisfaction des besoins matériels, supprime toute vie intellectuelle et morale. Il n'y a qu'à regarder, par exemple, la physionomie de Paris à l'approche du

soir : « Quand le travail cesse sous toutes ses formes, travail du marteau frappant l'enclume, travail d'additions et de chiffres, travail de ballots expédiés et de recouvrements de fonds, de plaidoyers, de visites médicales, alors il s'opère un frémissement de plaisir, il s'élève un hourrah silencieux qui se laisse apercevoir dans toutes les démarches, dans tous les yeux, sur toutes les bouches... On n'y comprend plus la signification religieuse de la nuit : on semble l'attendre pour se débarrasser du devoir et chercher le bonheur... » Mais, l'âme, même inactive, rêve le mouvement : « Le terme corrélatif du sommeil, c'est le rêve : toutes les fois qu'un esprit ne croit pas à une forte réalité, toutes les fois qu'il ne fait pas passer des idées à l'acte, qu'il ne les contrôle pas par la pratique et qu'il ne sent pas la fatigue de l'action, il se meut dans l'irréel et l'utopie est près de lui. » L'utopie est donc venue remplir le vide de l'âme et s'est déchaînée avec toute son incohérence fantasmagorique ; comme le mieux-être était le but unique, c'est au service de ce mieux-être que se sont mis tous les systèmes et tous les « penseurs ». Et Dieu seul sait leur quantité !

Encore si ces efforts de l'esprit qui se met à la torture pour satisfaire le corps aboutissaient à quelque chose d'original ! Mais non ; car l'imagination française, épuisée par ce vain labeur ou appauvrie, ne trouve plus guère de combinaisons qui lui soient propres, et en est réduite, en tout, à la plus servile imitation. A ce point qu'on pourrait caractériser d'un seul mot l'époque, en disant que c'est le règne de l'Artificiel. La deuxième *Lettre* le décrit dans le détail. C'est l'artificiel dans la politique, où sont en honneur les opinions toutes faites datant de la Terreur, ou du Directoire, ou de l'Empire, ou des Etats généraux, ou même les anciennes appellations — Montagnards, par exemple, — et les conversations des tribunes d'autrefois, « grand Musée géologique où manque un

Cuvier » ; c'est l'artificiel dans les choses de la pensée : le philosophe, depuis vingt ans, ment à son rôle, qui est d'unifier : il vit dans le contingent et dans le passager, et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer telle doctrine contemporaine avec des systèmes comme ceux de Leibniz, qui sont toute une cosmogonie ; c'est l'artificiel dans l'éducation et dans l'instruction, qui se dérobent à leur objet, à savoir développer l'originalité, la spontanéité, l'intelligence libre et hardie ; c'est l'artificiel dans les mœurs, jusque dans la dépravation, la lorette du moment n'étant elle-même qu'un type artificiel, « pastiche des habitudes et des manières de la Régence, grasseyement du Directoire, jolies et étranges figures de Watteau, ondulations de hanches du bal de l'Opéra » ; c'est l'artificiel dans les passions comme dans les vertus, plus de qualités passives qu'actives, un dilettantisme très raffiné, mais qui présuppose une certaine étourderie ; de la déférence et de la politesse, mais peu de respect sincère ; des bonnes intentions sans charité ; un amour illimité du changement et, cependant, un égoïsme inquiet du repos ; la sottise à maintien philanthropique ; des hypocrites charmants ; une corruption qui s'appelle curiosité ; des péchés qu'on nomme erreurs ; une grossièreté dite franchise... Tristes constatations qu'on peut faire à chaque instant dans Paris, qu'on peut renouveler, plus douloureuses encore, en province et dans les campagnes, état morbide [1] que, à tout prix, il faut faire cesser.

On ne peut procéder autrement, pour y remédier, qu'en remontant à la cause ou aux causes. Montégut y remonte. Il discerne d'abord des causes que nous pouvons appeler négatives : *disparition de la tradition, disparition du lien religieux, disparition de l'homme éclairé*. Car, comme il dit, suivez un peu ce

1. Ce diagnostic est confirmé dans un article de Saisset (*R. D. M.* du 15 janvier 1850) : *De l'état moral de notre époque*.

raisonnement. Il y a des idées préexistantes à l'humanité elle-même, l'idée du vrai, du beau, du juste, du saint ; elles sont donc préexistantes à toutes les civilisations. Les civilisations ne sont que la forme extérieure que revêtent ces idées, que l'interprétation de ces idées. Toutes les civilisations, quelle que soit leur différence apparente, reposent toutes sur les mêmes fondements et ont toutes, par conséquent une législation, une philosophie, une religion, un art. Peu importe de quelle façon elles interprètent ces idées primordiales : c'est cette interprétation continuée, purifiée, amendée à travers les siècles qui forme la tradition. Dès lors, si, dans une civilisation quelconque, on s'avise d'abstraire quelques-unes de ces idées primordiales, la société est impossible, car la tradition de l'humanité tout entière se trouve rompue. Or, en France, on n'a pas su accorder la tradition avec le mouvement particulier du siècle : on a volontairement brisé les anciens moules : et c'est la première cause du malaise. — En particulier, on a laissé se relâcher le lien fondamental qui unit les vivants aux morts et entr'eux, à savoir la religion chrétienne, absolument nécessaire aux masses; abandonnée cependant par elles, bizarrement défendue (Lacordaire, Buchez), contaminée par un piétisme béat, une exaltation romantique, un méthodisme hypocrite venu d'Angleterre ou une érudition venue d'Allemagne, victime elle aussi, sans paradoxe, de la haine que l'on a présentement en France pour la réalité. — Enfin, « l'homme éclairé n'existe plus et son absence favorise le chaos moral dans lequel la France se débat. Montégut peut en raconter, de bout en bout, l'existence tri-centenaire, car, cet « homme éclairé », né et grandi au XVIe siècle en même temps que les partis politiques dont il fut souvent l'arbitre, lui semble bien mort, après avoir eu sa grande époque au grand siècle, c'est-à-dire au temps exceptionnel où le caractère a fusionné avec les lumières, et être peu à peu

rentré dans le néant au cours du XVIIIe siècle, à mesure que, quoique, ou parce que, plus instruit, il devenait plus modéré et moins désireux d'action. — A ces trois causes négatives, il faut, d'ailleurs, en ajouter deux autres, positives, l'une plutôt matérielle, l'autre plutôt morale, qui sont venues renforcer les premières et multiplier leurs effets. L'une, c'est *la toute-puissance de l'industrie*, fille aussi du XVIIIe siècle et qui a grandi « à la manière des bananiers de l'Inde », prenant possession de tout le terrain qu'elle trouvait abandonné : elle a, en quelque sorte, mangé l'individu en l'absorbant dans des masses anonymes ; elle l'a relégué derrière les machines ou réduit lui-même à l'état de machine ; elle a multiplié les besoins en multipliant les produits, et favorisé la soif du bien-être, de sorte que, finalement, « elle a fait la société à son image : elle fabrique des âmes cruelles comme ses machines et des cœurs secs comme ses produits », et que, à bien regarder, « les fondateurs de la société moderne, ce ne sont, comme on dit, ni Rousseau, ni Voltaire, ni Mirabeau, ce sont Richard Askwright et James Watt, Volta et Lavoisier[1] ». L'autre, c'est ce que Montégut appelle *la substitution de l'humain au divin* en toutes choses, substitution qui lui paraît, parmi toutes ces causes qu'il discerne au malaise de son pays, la plus forte parce que la plus générale. Ce que l'on peut nommer le principe humain (confiance en la nature de l'homme, philanthropie, démocratie, recherche du bonheur, science de l'utile, volupté, curiosité) lui semble prédominant et étouffer entièrement ce qu'on peut nommer inversement le principe divin (amour de l'idéal,

1. Cf. dans *Entre Deux Mondes*, de G. Ferrero (Plon, 1913, p. 123), l'exposé, par Mme G. F., d'une thèse sur le machinisme moderne qui rappelle beaucoup celle de Montégut. Cf. plus récemment : un article de René Johannet (*Les Lettres* du 1er juillet 1919) et un autre de Robert Vallery-Radot (*Rev. Hebd.* du 30 juillet 1921) où reparaît l'idée de Montégut exprimée presque dans les mêmes termes.

recherche du beau, esprit religieux, morale du devoir, science de l'infini) : d'où un orgueil qui s'étale partout, et dans l'individu et dans la société ; dans la politique, qui ne se préoccupe que d'améliorer les situations matérielles ; dans la philosophie, qui fait une place de plus en plus grande à l'humanité ; dans la morale, qui tend à se confondre avec la recherche du bonheur ; dans la science, qui a totalement cessé d'être désintéressée pour se vendre ou se louer à l'industrie, — à preuve la défaveur des mathématiques pures, la faveur croissante au contraire de la physique, de la chimie et de la mécanique, créatrices de mieux-être, travaillant à la place de l'homme et à son profit ; — dans les lettres, enfin, où les livres réflètent de moins en moins d'idéal et où les auteurs s'isolent dans une admiration de soi-même et une individualité sauvage qui n'a jamais été poussée si loin.

Que si, maintenant, on veut savoir de quand datent tous nos malheurs et quelle est, en remontant encore, la « véritable cause de la crise sociale », la réponse n'est pas difficile : ils datent de 89 et la coupable est la Révolution française. Aux yeux de Montégut, tout le mal des soixante années qui viennent de s'écouler, la vie d'expédients que la France a menée avec des hauts et des bas, avec cinq gouvernements et une demi-douzaine de philosophies, s'adaptant aux événements comme elle pouvait, vient de la Révolution, et ce mal ne cessera que « le jour où une direction différente de la direction révolutionnaire, et supérieure à cette dernière, sera imprimée à l'esprit humain ». Sur quoi donc s'appuie Montégut pour prononcer ce verdict ? Il va le dire, bien qu'il sache que ce n'est pas chose facile d'apprécier la Révolution française. Il remarque que si le but de ladite Révolution, à savoir : réformer la société, était louable, il y a eu erreur totale sur la marche à suivre pour y parvenir. En effet, pour procéder à la réformation de la société, la Révo-

lution a commencé par la destruction de cette société au lieu de commencer par la réformation de l'individu, ou, pour mieux dire, elle n'a jamais songé à cette réformation individuelle, voulant travailler pour l'individu sans sa participation. De là tout le mal, « car ce n'était pas les institutions qui étaient mauvaises, c'était l'individu ; ce n'était pas la société, c'était la personne humaine ». Voyez la Réforme. Elle se proposait, elle aussi, de réformer la société ; mais elle a commencé par prêcher la réformation individuelle, rendant ainsi possible la réformation de la société politique, et, d'autre part, donnant à l'individu la croyance comme point d'appui et comme directive pour sa transformation propre. La Révolution a fait tout le contraire. « Arrivée dans une époque de scepticisme et de corruption, elle a cru délivrer et émanciper l'homme en démolissant tout ce qui lui faisait obstacle en apparence ; mais elle n'a pris aucun point d'appui dans l'homme autre que le point d'appui nécessaire pour opérer cette destruction, c'est-à-dire les passions... Qu'est-il arrivé ? Les institutions ont été renversées et non remplacées ; les lois ont été changées, mais sans être plus respectées que les anciennes coutumes ; les barrières ont été abattues, mais les individus ne se sont pas rapprochés. L'ancien régime était mort extérieurement, mais il vivait intérieurement, aussi bien dans l'âme de ses destructeurs que dans l'âme de ses défenseurs ; les anciennes mœurs n'avaient pas changé, la corruption était toujours aussi intense. En un mot, au moment où nos pères croyaient avoir détruit l'ancien régime, ils le portaient en eux-mêmes, le continuaient dans leurs rapports mutuels ; autres étaient leurs doctrines, autre leur vie ; autre leur langue ; autre leur esprit. C'est là la faiblesse de la Révolution. La meilleure partie de l'homme, la conscience n'y a pas pris part... Or, la liberté exclut toute idée de facilité et d'indulgence ; sans quoi elle dégénère en licence. » C'est ce

qui est arrivé. Les institutions de soutien une fois détruites, les hommes se sont mis à se détruire mutuellement, au nom de la liberté, qui était devenue révolte ; l'individualisme s'est déchaîné férocement ; les conflits ont éclaté entre employeurs et employés, entre gouvernants et gouvernés, enfin au sein de l'individu lui-même : « La Révolution a détruit l'intégrité de la nature humaine ; elle a opéré le divorce entre l'intelligence et la conscience. L'intelligence des hommes de notre temps est plus forte que leur conscience ; l'une ne dépend pas de l'autre ; elles vivent séparément... Si la conscience était en rapport avec l'intelligence et la science générale répandues aujourd'hui, la société moderne serait d'une puissance, d'une grandeur et d'une beauté incomparables. Cette chose seule fait défaut, et tout marche à la dérive, tout périt... On peut comparer notre histoire à celle des temps passés : on trouvera peut-être dans cette dernière autant de crimes, de perfidies, de révolutions ; mais on y trouvera aussi ce qui manque dans la nôtre, le *courage moral*, et c'est à cause de ce défaut et de ce vice capital que les pessimistes modernes et les défenseurs du passé ont raison contre les optimistes et les défenseurs du présent. »

Voici donc, découverte par régression, la véritable cause de la crise de 1848 pour Montégut. Si nous rétablissons les choses dans l'ordre chronologique et si nous redescendons la suite des ans, on peut dire : la Révolution a commis l'erreur grave de vouloir procéder à la réforme de la société avant d'avoir procédé à la réformation de l'individu. L'individu en France était atteint gravement depuis que l'heureux équilibre entre le caractère et l'intelligence, qui distingue les générations du XVIe siècle, — pour lequel Montégut, de son propre aveu, a un goût très vif, — s'était rompu. A la longue, l'intelligence s'était développée à mesure que la force morale décroissait, surtout au cours du XVIIIe siècle, — pour lequel, Montégut, de

son aveu aussi, a un goût fort modéré [1]. Tant que les anciennes institutions ont été là, l'individu a pu aller vaille que vaille. Mais du jour où la Révolution les a supprimées, il a été désemparé, d'autant plus qu'il avait une plus haute idée de lui-même. Son caractère ne s'est pas trouvé à la hauteur de la situation : il avait perdu « l'esprit de liberté ». C'est donc cet esprit qu'il fallait d'abord rééduquer. Y avoir manqué a entraîné tous les malheurs subséquents.

Que le mal soit guérissable, Montégut le croit. Seulement, il ne peut s'agir d'un traitement matériel : il le faut psychologique et moral. Il consistera, logiquement, à rétablir, d'abord, les anciens appuis, à renouer intelligemment les traditions, à restaurer avec élasticité les idées, principes et sentiments essentiels : l'idée de hiérarchie, le principe d'autorité, le sentiment religieux, l'esprit chrétien ; à refaire les caractères et à tourner à nouveau les intelligences vers les sphères supérieures ; et, puisque l'industrie est désormais une puissance, essayer de la moraliser, elle aussi, ainsi que tous les organismes qui tendent à domestiquer et à ravaler la créature. Bref, c'est la Révolution à faire, non pas au sens politique et social, mais au sens moral : « C'est une réforme intérieure qui est nécessaire, et non pas l'organisation du travail, la république sociale ou le rétablissement de la monarchie constitutionnelle. » « Le véritable révolutionnaire de notre époque serait l'homme qui viendrait enseigner à ses semblables qu'ils ont une âme aussi bien qu'un corps ; que, s'ils sont libres, ils sont, aussi, responsables et que l'existence d'un Dieu est plus certaine que leur existence individuelle, toutes choses qu'ils ont oubliées. » Evidemment, ce « révolutionnaire » ne va pas apparaître du jour au lendemain,

1. Préface des *Libres opinions* : « Nous avons un goût très vif pour le XVIe siècle, un goût modéré pour le XVIIIe..., etc. Cf. l'article (non recueilli) sur *La Femme au XVIIIe siècle*, des Goncourt (*Mon. Univ.* du 17 février 1863).

et même s'il apparaissait, il ne pourrait opérer tout seul cette réformation morale de l'individu, condition de la réformation morale de la collectivité. Il faut laisser faire le temps. Mais « pendant cet intervalle, le devoir de tous les hommes intelligents et influents, de tous ceux qui ont une conscience saine, un esprit droit et des entrailles charitables, est tout tracé et peut se résumer en deux mots : s'ils sont hommes politiques, qu'ils maintiennent et conservent à tout prix, qu'ils ne touchent en rien aux droits acquis, aux relations des citoyens, à la société ; s'ils sont philosophes, écrivains, publicistes, qu'ils remettent en lumière tout ce qui est oublié, tout ce que la conscience a perdu... » Ainsi, l'amélioration souhaitée, et nécessaire, se produira peu à peu. Montégut n'en doute pas. Il note toujours les symptômes favorables à côté des autres, et presque chaque article se termine par une phrase exprimant l'espérance, même la conviction que le mieux moral sera, tôt ou tard, une réalité. Il le croit parce que « la maladie » qu'il a décrite ne peut pas durer ; parce que les vérités éternelles ne peuvent pas ne pas, un jour ou l'autre, reprendre le dessus ; parce que, enfin, et surtout, le Génie français ne peut pas mourir.

Montégut lui a consacré une étude, qui peut être considérée comme clôturant la série dont nous nous occupons, dans laquelle il a mis le meilleur de lui-même, qu'il a particulièrement aimée puisqu'il l'a imprimée quatre fois [1], et qu'il faudrait pouvoir citer tout entière, tant elle est riche de substance, tant est puissant, et heureux, l'effort fait par l'auteur pour se soustraire aux passions contemporaines et « essayer de surprendre le génie de la France dans son essence même, dans ce qu'il a de fondamental, d'indestructible, de permanent, de supérieur

1. D'abord dans la *R. D. M.* du 1er mai 1857 ; puis, chez Poulet-Malassis, en une brochure dédiée à Carlyle ; enfin dans les deux éditions (1858 et 1888) des *Libres opinions*.

à ses vicissitudes changeantes, d'identique à travers ses innombrables métamorphoses ». Celui qui voudra la rechercher et la lire intégralement y trouvera, je lui en réponds, d'innombrables sujets de méditations morales, historiques et littéraires, et des raisons de croire en la France éternelle que 1914 et années suivantes n'ont fait et ne font que confirmer. Que si, pourtant, nous nous risquons à le résumer, en nous excusant, voici ce qu'on y rencontre de principal :

D'abord l'aveu que le génie propre de la France semble fort difficile, sinon impossible à définir, vu les transformations multiples qu'il subit, transformations étonnantes autant par leur brusquerie et la manière déconcertante dont elles se produisent que par leur aisance et la facilité inouïe avec laquelle ce pays change ses conditions d'existence et de pensée : vu aussi sa complexité. Nous sommes pratiques, si l'on entend par ces mots une certaine tendance à réaliser en faits nos rêves les plus fuyants ou nos idées les plus abstraites ; nous ne le sommes pas, si l'on entend par être pratique, conformer sa conduite aux faits existants et conduire ses pensées d'après l'expérience extérieure. Nous sommes sceptiques, et pourtant, il y a chez tous un désir réel de croyance précise. Nous avons l'air aventureux, et cependant il n'y a pas de nation chez laquelle les habitudes aient autant de puissance. On nous dit positifs ; or, « il n'y a pas de peuple où les idées abstraites aient joué un aussi grand rôle, dont l'histoire témoigne de tendances philosophiques aussi invincibles et où les individus soient aussi insouciants des faits et possédés à un aussi haut degré de la rage de l'abstraction ». Enfin, nous sommes, suivant l'époque, croyants et anti-religieux, monarchiques et républicains, traditionnels et révolutionnaires... Quelle unité, quel fonds dans tout cela ? — En réalité, ils existent. « Sous ces métamorphoses brille le même esprit méconnaissable en apparence »,

et, pour découvrir ce génie de notre nation, le mieux est encore de consulter l'interprétation qu'en font les étrangers. Montégut remarque que « tous les partis européens sans distinction comptent toujours sur l'initiative de la France ou sur son concours désintéressé pour faire triompher leurs illusions ou leurs rêves » ; l'absolutiste, comme le libéral, espère en elle, et même, malgré tout, l'Eglise catholique parce qu' « un instinct secret l'avertit mystérieusement que cette France, catholique ou non, est vouée par nature au service des causes idéales, et que, même alors qu'elle s'est montrée furieusement athée, ses excès et ses égarements trahissaient un invincible amour de l'idéal ». Qu'est-ce donc à dire ? Que nous tenons le mot qui convient au génie de la France, qu'elle est « la nation idéaliste par excellence, celle dont les expériences et les révolutions ont eu le but le plus idéal, celle dont toute l'histoire trahit le mieux cette constante et glorieuse préoccupation », et « qu'elle n'a jamais aimé que l'idéal sous quelque forme qu'il se présentât, Eglise, Monarchie ou Révolution ».

« En demandant pardon d'avance pour la singularité des assertions qu'il va émettre et en se résignant à subir l'accusation de paradoxe », Montégut trouve la preuve foncière et permanente de cet idéalisme dans l'instinct théocratique qu'il croit primitif et essentiel chez les Français, malgré leur réputation d'irréligiosité. Il le saisit à son origine, chez les Celtes, déjà dégagé du monde extérieur, déjà métaphysique et moral. Il le montre persistant, grandissant et s'épurant durant les invasions barbares qu'il dissout ou cristallise ; triomphant au moyen âge ; donnant à l'Eglise française sa physionomie constamment orthodoxe et à la Monarchie française sa physionomie constamment patriarcale, cléricale et, pour ainsi dire, biblique[1] ;

1. Cf. dans sa traduction de Shakespeare (III, p. 121), l'analyse du caractère du roi de France de *Tout est bien qui finit bien*.

s'épanouissant en cette forme religieuse de la profession militaire qui s'appelle la Chevalerie, d'où viendra la politesse française, bouquet où la Renaissance, l'Espagne et l'Italie mettront leurs fleurs et leurs parfums, mais dont le vieil esprit chevaleresque restera l'élément principal ; capable d'une floraison dernière, étonnante et inattendue au XVIIe siècle, lors de « cette renaissance inespérée du système catholique un siècle après la Réforme» ; ayant l'air de succomber au XVIIIe siècle, mais se manifestant pleinement par la Révolution : « car la Révolution est la plus récente manifestation du génie *catholique* de la France : ce génie est apparu avec elle sous la forme la plus absolue et la plus dégagée de toute entrave matérielle. Il s'est présenté à l'état idéal abstrait, n'ayant aucun souci des formes qu'il devrait revêtir, impatient de tout symbole étroit, immatériel comme un problème mathématique, et aussi imparfaitement exprimé par les divers gouvernements qu'il s'est donné qu'une vérité algébrique par les signes conventionnels qui composent sa formule. » C'est ainsi que : Eglise de France, Monarchie française, Noblesse française, Chevalerie française, Politesse française, Révolution française témoignent irrécusablement pour l'idéalisme français. — On peut invoquer la littérature française, toute la littérature, aussi bien celle qui nous élève au-dessus du réel que celle qui nous y maintient et nous le fait voir de plus près : car toutes deux présentent « l'image d'une âme en travail sur elle-même, croyante à certaines heures, sceptique à certaines autres, s'épuisant en combinaisons ingénieuses qu'elle brise aussitôt qu'elle en a découvert le côté défectueux », littérature du pur esprit et qui a été un outil d'affranchissement spirituel plus puissant peut-être que ne l'aurait été l'initiative politique du citoyen. — On peut invoquer le rôle du peuple qui se désintéresse des petites intrigues, des luttes restreintes, ne se dérange pas pour si peu, reste inerte et

muet devant ces querelles comme s'il n'en était pas l'enjeu même, mais qui, lorsqu'il s'agit de grands intérêts et de grandes questions, se lève avec une spontanéité et une unanimité incomparables [1]. — On peut invoquer le tempérament français, plus intellectuel que sensible, les passions françaises, « passions raffinées et métaphysiques, passions de goût, de caprice, de tête, plutôt que passions d'entraînement ». — On peut invoquer le manque, chez le Français, d'instinct de race : « Le Français est homme avant tout et imagine volontiers qu'il est semblable à tous les hommes et que tous les hommes sont semblables à lui... Il croit que l'homme est toujours l'homme sous toutes les latitudes et que les mêmes principes lui sont applicables. De là le caractère général de ses théories et de ses principes, dont la source ne se trouve pas dans la tradition historique, mais dans la pure raison, dégagée de toute préoccupation d'érudition ; de là aussi la violence de sa propagande... » — Se fondant sur ces témoignages, et sur d'autres, Montégut estime donc que cette heureuse et féconde union du caractère et de l'intelligence, de la conscience morale et des lumières, que la Révolution a définitivement rompue au lieu de la consolider, pourra se refaire, avec le temps, chez le Français, et que, ainsi, des temps meilleurs viendront : « les ressources de l'âme humaine sont infinies et inépuisables. »

*
* *

Pour montrer les idées essentielles de Montégut dans cette série politique, sociale, et surtout morale, pour faire sentir surtout l'esprit qui l'anime et le souffle qui souvent la traverse,

1. Il y a là une page merveilleuse : « Le peuple remplit dans notre histoire une sorte de rôle providentiel... A chacun de ses mouvements, les politiques et les puissants ont dû courber la tête, et ont senti, comme le prophète, passer le souffle de l'esprit, etc... »

nous avons utilisé tous les articles qui la composent, en ne retenant, d'ailleurs, de chacun que le principal et en nous résignant, comme toujours avec lui, à de pénibles sacrifices : tout choix implique un regret. Et ainsi, comme nous en avons prévenu, nous nous sommes risqué à constituer avec ces éléments un ensemble, en quelque sorte organisé, qui permît de saisir la marche du raisonnement et son ossature. Mais Montégut nous eût peut-être réprimandé sur les deux libertés que, ce faisant, nous prenions. Il eût peut-être trouvé mauvais que nous ressuscitions, parmi ces articles, ceux de 1848 à 1852, qu'il écrivit entre vingt-trois et vingt-sept ans, qu'il ne voulut pas réimprimer lorsqu'il fit son premier recueil en 1858, et que, depuis, il a toujours laissés dans les numéros de la *Revue* qui furent leur berceau et qui sont leur tombe. Mauvais aussi, peut-être, que nous ayons systématisé sa pensée, puisqu'il prend bien soin de déclarer dans l'avant-propos du dit premier recueil, où, sous le titre de : *Libres opinions morales et historiques*, il a rassemblé les articles de 1854 à 1867 :

« Ce n'est pas sans raison que nous avons donné aux essais réunis dans ce volume le titre général de *Opinions* : les pages qui suivent sont, en effet, de simples opinions, et si, par hasard, elles ont un mérite, c'est certainement de n'être pas systématiques... Ces pages sont, pour la plupart, filles de l'occasion et non du parti pris... Libre de tout lien de parti, exempt de toute reconnaissance envers le passé ou le présent, n'ayant pas à craindre les reproches d'ingratitude ou de défection, l'auteur a vu se succéder les événements sans amertume et sans colère ; il les a suivis quelquefois avec tristesse, mais toujours avec curiosité. Témoin désintéressé dans les luttes politiques et les combats intellectuels qui se sont livrés sous ses yeux, son grand souci a été, non de les condamner ou de les approuver, mais de les comprendre et de les expliquer... En politique et

en critique, il ne doit y avoir ni sympathies, ni antipathies ; le premier devoir est de comprendre, préférer n'est que le second. Libéral par nature et par goût, l'auteur a toujours tenu compte des opinions qui n'étaient pas les siennes et a varié ses points de vue selon la nature du spectacle qui s'offrait à sa curiosité. »

Mais nous répondrions sur le premier chef que, quelles que soient les raisons qui ont définitivement fait abandonner à Montégut ces études sur 48, le biographe n'est pas tenu au même renoncement. Au contraire, il est trop heureux d'avoir en mains des documents de cet ordre, non seulement capitaux pour la connaissance du Montégut de vingt-cinq ans, mais dont l'intérêt va plus loin encore. C'est, en effet, eux qui nous montrent un Montégut *publiciste*, ardemment désireux d'être, pour ses compatriotes, un éclaireur, un guide, moins politique et social que moral, s'efforçant de faire servir son caractère à sa profession, et les deux réunis à ses semblables, conformément à l'idéal qu'il porte en lui et qu'il formule vers le même temps. C'est à eux que devra s'adresser l'historien de la deuxième République, s'il veut saisir, notées par un témoin intelligent, perspicace, indépendant, de souche saine, de culture supérieure, les circonstances qui ont fait naître et échouer si vite le mouvement de Février. Mais c'est à eux, surtout, que devra remonter l'érudit qui, tôt ou tard, étudiera les « sources » de Taine, spécialement les sources des *Origines de la France contemporaine*. Nous avons montré dans un ouvrage précédent [1] que l'idée de cet immense travail, si elle a pris tout à fait corps chez Taine en 1870-1871, sous le coup de la guerre étrangère et de la Commune, en fait datait de plus loin, et même de très loin, — exactement de l'année 1849, où Taine, devenu électeur et se trouvant fort embarrassé, s'était promis

1. *Hippolyte Taine*, Perrin, 1909, p. 138-140.

que « s'il entreprenait un jour de chercher une opinion politique, ce ne serait qu'après avoir étudié la France ». Or, Montégut l'étudiait, en ces années-là, dans une Revue répandue ; il l'y étudiait d'une manière dont Taine devait être plus tard le représentant supérieur, mais pour laquelle il avait certainement déjà des sympathies marquées, notant des petits faits significatifs, cherchant l'état psychologique et moral qu'ils révélaient, et remontant, philosophiquement, de cause en cause jusqu'à l'origine probable du phénomène ; il en apportait enfin une explication de grande envergure qui, certainement aussi, ne dut pas laisser indifférent le jeune normalien, tel que nous savons qu'il était alors. C'est pourquoi, puisque nous croyons que les *Origines* germent dans l'esprit de Taine depuis l'époque où Montégut écrit sur ce sujet ; puisque, lorsqu'il commencera à les publier, en 1875, nous y trouvons le point de départ de Montégut, à savoir la constatation, dans le corps politique français, d'un malaise dont il s'agit de trouver la cause, malaise qui, pour tous deux, date de la fin du XVIIIe siècle ; puisque nous y voyons à l'œuvre la même méthode clinique et psychologique, plus intuitive chez Montégut, plus « scientifique » chez Taine, mais la même en son principe ; puisque, comme Montégut, Taine voit l'origine des crises subséquentes dans la Révolution, et, plus précisément, dans les méfaits de l'« esprit » régnant, composé « vénéneux » d'acquis scientifique et d'esprit classique, comme Montégut la voyait dans le divorce définitif qui s'était produit, alors, entre l'intelligence et la conscience, — origine, donc, pour Taine ainsi que pour Montégut, d'ordre intellectuel et moral ; pour toutes ces raisons, et pour d'autres [1],

1. Par exemple, un même procès fait à l'abstraction et une même et grande place faite à la tradition ; en outre, une comparaison constante avec l'Angleterre qui, pour Taine comme pour Montégut, a réussi la « soudure », que nous avons manquée ; enfin, mêmes conseils explicites chez Montégut, implicites chez Taine, de réformation intellectuelle et morale.

il n'est peut-être pas défendu d'imaginer que l'arbre magnifique des *Origines* plonge quelques-unes de ses racines, non les moins puissantes, dans l'humus de Montégut. Ses articles de jeunesse ne trouvent-ils pas dans cette rencontre une nouvelle vie ?

Quant au second grief, relatif à une systématisation peut-être excessive de la pensée de notre auteur, nous y répondrons avec ses propres paroles, dans le même avant-propos des *Libres Opinions*. Certes, il ne veut pas, pour rien au monde, qu'on le croie exclusif dans ses goûts ; il tient à ce qu'on sache bien qu'il n'est guidé que par l'attrait de curiosité, qu'il ne répugne jamais à changer ses points de vue pour mieux saisir telle scène ou comprendre tel phénomène social. « Nous espérons », dit-il, « que le lecteur saura reconnaître que ces contradictions ne sont qu'apparentes, et, pour ainsi dire, que les déplacements d'une même pensée. Au fond, un même esprit, l'esprit de liberté, sert de lien à toutes ces pages, et, s'il sortait de leur lecture une autre impression qu'une impression libérale, ce serait la faute peut-être, mais, à coup sûr, la punition de l'auteur. »

Il n'en sortira pas une autre impression. Mais le « libéralisme », surtout à l'époque où nous sommes avec Montégut, n'est pas loin de se présenter sous la forme de système. Il consiste dans un ensemble cohérent d'opinions mixtes ; socialement, il est pour les classes moyennes ; politiquement, pour un gouvernement sincèrement constitutionnel ; il demande pour l'individu la liberté civile et politique et religieuse, mais seulement la liberté compatible avec l'ordre ; il repousse énergiquement les deux tyrannies opposées, celle de tous et celle d'un seul. Or, si Montégut est, intellectuellement, « libéral », dans le sens le plus large du mot, admettant toutes les thèses, ayant, si jamais homme, « le cœur et l'esprit hospitaliers », il l'est pratiquement, dans le sens strict ; bien qu'il n'en ait rien dit — et pour cause ! — l'empire autoritaire n'a pas ses sympathies,

mais la démocratie ne les a pas non plus [1] : il a répété que, à ses yeux, les classes populaires sont incapables de vie politique réelle, puisque déjà les classes moyennes ont tant de peine à gouverner, n'y parvenant, d'ailleurs, que parce qu'elles se composent de tous les individus qui sont sortis de la masse populaire et se sont dégagés des entraves de la nécessité. Il regrette évidemment Louis-Philippe et rêve d'un gouvernement qui ramènerait, en l'améliorant, une forme si étrangement disparue. Mais il ne faudrait pas que ce gouvernement sortît de l'insurrection, comme il est arrivé à tous ceux du XIXe siècle : car, par la force des choses, ils se sont mis en opposition avec le principe qui leur avait donné naissance, et ils ont été emportés. C'est pour cela qu'il souhaite la réformation morale dont nous avons parlé, et la restauration préalable des idées et sentiments qui, à son gré, forment l'armature de tout édifice politique et social : ordre, hiérarchie, religion. Son « libéralisme » n'est donc pas celui d'un dilettante et d'un curieux sans plus ; c'est un libéralisme actif, celui d'un homme qui peut se désintéresser de lui-même, mais qui ne se désintéresse pas des choses générales et veut travailler, selon ses moyens, à leur faire prendre la tournure qu'il estime salutaire. En désaccord sur ce point avec Emerson, mais d'accord avec Carlyle, il met l'homme d'action avant le penseur [2] ; et lorsque souvent, seul au coin de son feu durant les longues nuits d'hiver, il évoque, ainsi qu'il nous le raconte [3], les deux cortèges que, à travers les siècles, font les martyrs : l'un, composé de ceux qui sont morts pour satisfaire aux exigences des passions humaines, pour la conquête du Bonheur, pour aider au triomphe du Plaisir sur

1. *R. D. M.* du 15 septembre 1851, p. 1037 (non recueilli).
2. *R. D. M.*, du 15 juillet 1852, p. 134 (non recueilli).
3. *Id.*, du 1er février 1850, p. 398 (non recueilli).

le Devoir ; l'autre, comprenant ceux qui sont morts pour la Liberté, pour la Religion, pour la Patrie, pour avoir obéi aux lois morales, c'est les seconds qu'il envie : Epaminondas est son « héros favori »...

L'étude des articles contemporains qui forment la série anglo-américaine va, d'ailleurs, corroborer, en la nuançant, la présente conclusion partielle.

CHAPITRE IV

(1848-1858)

LE PUBLICISTE ET L'HISTORIEN DE MŒURS

II

La série anglo-américaine, qui est l'aînée, demeure aussi la plus importante de la période décennale que nous venons de traverser une première fois. Le nombre d'articles qu'elle comprend, une quarantaine, c'est-à-dire plus du double de l'autre, prouverait à lui seul que Montégut est là dans sa province favorite, province double et une, à l'intérieur de laquelle il inclinera, d'ailleurs, de plus en plus, du côté anglais, jusqu'à ne plus s'occuper que de lui. L'enquête sur les Anglo-saxons, menée par Montégut avec les livres et quelquefois les voyages comme moyens d'investigation, a été son occupation constante, celle sur laquelle toutes les autres, quel que soit le développement de certaines, ne se sont greffées que secondairement et passagèrement. Cette fidélité vient sans doute, pour une part, de l'impulsion première qu'il avait reçue au temps de son adolescence et des affinités marquées qu'il se découvrit, à mesure, avec les Anglo-saxons, car il fut en bien des points, un « gentleman »[1], mais on peut croire que, s'il fut très curieux

1. En tout cas, le « gentleman » tel que le définit Amiel, dans son *Journal* (I, p. 230) : « L'homme libre, l'homme plus fort que les choses et sentant que la personnalité prime tout..., etc. »

des Etats-Unis et fervent de l'Angleterre, c'est parce qu'ils étaient deux incomparables champs d'observation : l'un où l'on pouvait regarder naître et grandir une jeune nation au milieu de toutes sortes d'expériences [1], l'autre, où l'on voyait, arrivée à son plein développement, une civilisation originale qui, chez elle, conciliait les contraires, et avait bien l'air de soutenir celle du monde entier. C'est ce qui ressort de l'étude qu'il donna de bonne heure : *Du génie de la race anglo-saxonne et de ses destinées* [2], étude qui fait pendant à celle sur le génie français que nous avons analysée plus haut.

Certes, ici aussi, l'entreprise est malaisée. « Comment essayer d'esquisser cet étrange caractère où semblent s'être confondus l'esprit des Hébreux, l'âme de Carthage et la force morale des Romains ? » Comment espérer trouver le trait saillant de cette race à laquelle semble manquer « l'unité de génie », dont la physionomie est pleine de contrastes hardis et fortement accentués ? « Perfide sans mensonge, loyale par devoir, c'est-à-dire par nécessité, et non par honneur comme chez nous, humaine et exterminatrice, impitoyable comme la fatalité, et, pourtant, illogique comme la fortune ou les vicissitudes du monde ici-bas, la race anglo-saxonne vit de contradictions et de ces contradictions vit le génie pratique qui la distingue. Elle est pleine de respect pour la vie humaine, mais elle sacrifie sans remords des générations entières au succès de ses entreprises », qu'il s'agisse d'entreprises industrielles ou d'entreprises belliqueuses. Elle sait céder aux faits, mais sans se laisser absorber par eux. « La race anglo-saxonne est toujours cette

1. *R. D. M.* du 15 juillet 1852 (article non recueilli) : *Sur la Société américaine*, p. 354. Cf. *Annuaire* de la *R. D. M.* de 1852-1853.

2. *R. D. M.* du 15 septembre 1851, p. 1027-1046 (non recueilli). Cf. *Id.* du 15 novembre 1856 : *Le caractère anglais jugé par un Américain*, recueilli dans *Essais sur la littérature anglaise*.

audacieuse race de guerriers maritimes qui riaient au milieu des tempêtes, embarqués sur de frêles vaisseaux. » Donc, ce mélange semble réfractaire à une analyse qui désire mettre en évidence des éléments simples. — Pourtant, si on va au fond, bien au fond — et Montégut y va — on constate que ce qui constitue la faculté essentielle de cette race, c'est une « grande puissance de souvenirs, une grande et fidèle mémoire » enfantant, par contre-coup, « tout ce qu'il y a d'excentrique, d'exceptionnel et d'humoristique dans la manière de vivre », et, par contre-coup aussi, le besoin de conquête et l'esprit de domination. Par son respect du passé, sa fidélité aux habitudes et aux traditions, l'Anglo-saxon se trouve entouré comme de remparts moraux qui le protègent à l'intérieur, mais remparts dont, par nature aussi, il a besoin de s'évader, — d'où les excentricités individuelles ; d'où, aussi, ces ambitions collectives qui vont chercher leur proie au delà des mers. Ce qui permet de dire que « jamais race n'a été autant fidèle à elle-même... ; jamais peuple n'a été fait autant pour la domination et pour la liberté ». Culte orgueilleux des souvenirs, besoin d'aventures, ardeur de conquête, telle est la formule qui contient tout le secret de la grandeur anglaise. Le premier terme engendre le second par antithèse ; il engendre aussi le troisième par voie de conséquence, car pour que le passé si glorieux ne meure pas, l'Angleterre doit vivre, et pour vivre, « elle a besoin d'élargir toujours le cadre de son action. On peut, sans doute, dire que dans tout ce qu'elle a fait pour éteindre la barbarie, défricher le monde et étendre la civilisation, il y a de l'égoïsme ; c'est vrai, c'est là son malheur et sa fatalité. N'importe ! cette fatalité est assez glorieuse ; il n'a pas été donné à tous les peuples d'être forcés, pour ne pas mourir, d'étendre la civilisation ». — Quant à l'Amérique du Nord, elle traverse aujourd'hui une sorte de barbarie temporaire, au sein de laquelle, le caractère anglais disparais-

sant, un caractère américain et exclusivement américain se forme et se manifeste peu à peu. Seulement « cette barbarie s'appuie sur tout ce que la civilisation a obtenu de résultats pratiques et matériels par l'agriculture, par l'industrie, par le crédit. Que peut être une civilisation sortie d'une barbarie qui a en elle de tels moyens de puissance ? Incontestablement une civilisation décuplée et élevée jusqu'à un degré qu'aucune nation n'a encore atteint... Un second fait à noter, c'est la précipitation extraordinaire de ce peuple. Ce n'est pas une précipitation aventureuse, c'est une précipitation fatale... Du sein de la démocratie américaine, il semble qu'on entende perpétuellement s'élever ces paroles : « Hâtons-nous ! Craignons d'arriver trop tard ! La destinée nous attend et nous appelle. Faisons en sorte d'être prêts pour l'heure où se jouera la fortune du monde. L'heure des grandes batailles avance et nous devons y assister [1]. »

Il va sans dire que Montégut n'est pas le seul, au milieu du XIXe siècle, que les Anglo-saxons intéressent. Depuis qu'elle avait éclaté vers 1750, l'anglophilie, dont on peut marquer le début littéraire par le succès foudroyant qu'eut la *Paméla* de Richardson, traduite par l'abbé Prévost, n'avait cessé de grandir. Fiévreuse et tournant à la manie jusqu'en 1800 [2], elle avait, durant la première moitié du siècle, suivi, dans le grand public, les fluctuations politiques, les hauts et les bas des relations franco-anglaises, mais dans le public lettré le contact n'avait jamais cessé grâce à des intermédiaires, traducteurs, vulgarisateurs ou critiques, de jour en jour plus nombreux et plus éminents. C'était, après Chateaubriand, dont il ne faut pas oublier l'*Essai sur la littérature anglaise* et qu'on retrouve décidément à la source de tous les courants du siècle, surtout

1. *R. D. M.* du 1er juin 1856 (article non recueilli). Il y a là, certainement, un écho des prophéties d'Emerson, le premier écho chronologiquement.

2. Cf. R. Rosières : *Recherches sur la poésie contemporaine*, I.

Amédée Pichot qui avait popularisé sur le continent les noms de Byron et de W. Scott, d'abord, puis ceux de Dickens et de Thackeray, et qui, par son *Voyage littéraire en Angleterre et en Ecosse* et par la *Revue Britannique*, avait vulgarisé la connaissance des Iles. A la *Revue des Deux-Mondes*, la rubrique avait été d'abord tenue par Philarète Chasles ; puis, à partir de 1841, E. D.-Forgues, E. Forcade, Cucheval-Clarigny, John Lemoinne, avaient paru à très peu de distance les uns des autres, s'occupant souvent de la même question ou du même livre, sans que Buloz craignît le double emploi. Aussi bien, y avait-il des différences : John Lemoinne, Clarigny, Forcade, sans s'interdire de parler littérature, s'occupaient plutôt des problèmes politiques et sociaux ; Forgues, bien que rien ne lui fût étranger et qu'il traitât avec une égale compétence d'histoire, moderne ou contemporaine, d'économie sociale ou de beaux-arts, allait de préférence à la littérature étudiée pour elle-même et comme forme d'art. Montégut prit une position intermédiaire, selon la pente du moment : il était, nous le savons, curieux des mœurs publiques et privées, à l'affût de tout ce qui peut lui révéler l'état moral qu'il veut connaître, désireux de se documenter, comme on dit, sur les croyances, les habitudes, les tendances, les préjugés, les classes, la famille, l'éducation. C'est les livres qu'il va interroger, mais, de préférence, certains livres sur la nature desquels il s'est lui-même expliqué un jour[1]. « Il y a toujours, dit-il, dans tout siècle et dans tous pays, deux littératures parfaitement distinctes et qui fleurissent indépendamment l'une de l'autre. Il y a, d'abord, une littérature élevée, poétique et profonde qui exprime le degré d'idéal auquel l'âme humaine est arrivée, le degré de délicatesse auquel les sentiments sont parvenus, les tourments et les suceptibilités qu'une culture

1. *R. D. M.* du 1er juillet 1856 (article non recueilli).

supérieure inflige à la conscience, le beau rêve dans lequel se complait l'imagination, les joies et les extases de l'intelligence s'étudiant à pénétrer l'énigme de l'univers. Il y a, ensuite, une littérature trouble, mélangée, complexe, pleine d'impurs alliages, une littérature qui exprime l'idéal inférieur de l'époque, le rêve des imaginations vulgaires, les désirs grossiers du cœur, la poésie des appétits terrestres, l'ivresse des sensualités, les préjugés meurtriers des foules, les nudités cyniques des mœurs, en un mot la réalité crue... L'une est la littérature sérieuse, celle qui survit au temps et au pays où elle a pris naissance ; la seconde est la littérature qu'on peut appeler populaire, celle qui est condamnée à mourir avec les générations qui s'en sont nourries et qui n'est plus, ensuite, exhumée que par la curiosité des chercheurs et les nécessités de la science historique... L'utilité de ces deux littératures est donc différente, comme l'idéal qu'elles expriment. La littérature supérieure appartient avant tout au critique et au philosophe, dont les dédains pour la littérature secondaire sont parfaitement fondés. Mais l'historien des mœurs et des vicissitudes humaines n'est pas soumis aux mêmes conditions que l'historien de la pensée, nous dirions volontiers de l'idéal (ce mot exprimant mieux la différence que nous voulons établir), et c'est à lui surtout que cette littérature est utile. La littérature secondaire regagne donc en importance historique ce qu'elle perd en importance scientifique, et cette importance historique est très grande, car cette littérature seule peut nous faire juger, en parfaite connaissance de cause, de ce qu'on peut appeler la *situation morale* de telle ou telle époque. »

Donc, conformément à cette distinction, qui, soit dit en passant, précise, en le dédoublant, le fameux aphorisme de Bonald, que « la littérature est l'expression de la société », Montégut, pour l'instant, « historien des mœurs », va s'adresser à la littérature de second plan, c'est-à-dire documentaire. « Ce

ne sont pas des chefs-d'œuvre, dit-il expressément, que nous demanderons aux auteurs américains : nous chercherons bien plutôt à découvrir en eux des traces de l'esprit moral de leur pays ; nous chercherons en eux des renseignements historiques, des indices philosophiques, plutôt que des fables habilement construites ou éloquemment racontées », et, à propos des femmes poètes de l'Amérique du Nord, « nous chercherons avant tout dans leurs poésies quelque trait du caractère américain : nous nous servirons de toutes ces élégies, rêveries, monodies, comme de *moyens* (c'est lui qui souligne) pour découvrir la trace des vertus qu'elles recouvrent de leur image un peu pâle ou trop uniformément colorée [1] ». Il ira, de même, vers les romans anglais secondaires « qui peuvent être chétifs comme œuvres d'art, mais qui ont le grand mérite d'être vrais et vivants [2] ».

Or, les livres de ce genre pullulent à ce moment, dans les deux pays. Il y a bien, aux Etats-Unis, une littérature « supérieure », représentée par Emerson, Channing, Parker et toute l'école du Massachusetts, « petit Etat qui mérite désormais d'avoir son nom inscrit parmi les noms des villes et des peuples qui ont servi la cause de la civilisation moderne, à la suite des noms de Paris et de Londres, villes aujourd'hui à demi-silencieuses, de Genève, dont l'horizon se retrécit un peu, et de l'Allemagne, si tôt égarée [3] » ; représentée aussi par Longfellow et, si l'on veut, par F. Cooper ; mais, en quantité, infiniment pauvre : cinq ou six noms, et c'est tout. Les écrivains, d'ailleurs innombrables, qui voudraient prendre rang parmi ces privilégiés, s'épuisent en vains efforts : ceux qui voudraient être des philosophes se perdent dans des abstractions fumeuses ; les poètes ? « Aucune des qualités morales qui sont nécessaires à

1. *R. D. M.* du 15 mai 1851, p. 733. (non recueilli).
2. *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, II, p. 194.
3. *R. D. M.* du 1er décembre 1854 (non recueilli).

un poète ne manque aux Américains ; ils ont un orgueil national poussé jusqu'à la susceptibilité ; ils ont des croyances fortes et libres ; la vie y est énergique et s'y répand à flots de toutes parts. Et pourtant, il ne s'y rencontre pas un homme de génie pour raconter ces miracles de défrichement et de colonisation, ces hardiesses industrielles, ces ardentes manifestations de l'activité humaine, ce *thoroughgoing* universel, pour chanter ces aventureux héros du commerce et de l'industrie, et cette combinaison surprenante de la vie domestique, des vertus sédentaires, avec une sorte d'esprit nomade, cet amour du foyer qui persiste, immuable, au milieu de déplacements perpétuels, comme jadis sous les tentes des patriarches, chaque jour repliées [1]. » Les romanciers ? « S'ils lancent leur barque sur la mer du sentiment et de l'aventure, ils deviennent gauches et maladroits et le romanesque qu'ils peuvent fournir à leur public, qui en réclame (le romanesque étant, partout et toujours, la littérature des classes moyennes), n'est jamais qu'un romanesque faux, celui qui ne sait pas idéaliser la réalité, mais la déforme totalement et lui substitue la chimère. Et quand ils se risquent au merveilleux, qu'on leur demande aussi, comme ils n'ont ni légendes ni souvenirs à évoquer, ils utilisent n'importe quoi, non seulement les personnes, mais les choses inanimées, même les choses scientifiques : une expérience électrique, le magnétisme animal, une combinaison de chiffres, l'aiguille aimantée, la gravitation des astres... [2] » En revanche, tous les livres qui ne visent pas autre chose qu'une peinture, la plus exacte possible, de la réalité, sont intéressants et réussis : quiconque aime, au lieu d'un livre « littéraire », un cours de médecine morale, le tableau des aberrations où peut tomber un individu ou une collectivité, un voyage à travers des mondes

1. *R. D. M.* du 15 mai 1851, p. 735 (non recueilli).
2. *Id.*, du 1er juillet 1856 (non recueilli).

bizarres, quelquefois sur des cîmes, le plus souvent dans les bas-fonds, le spectacle des misères sociales et du tumulte démocratique, les scènes de la vie politique, de la rue, de la taverne ou du bateau à vapeur, y trouve largement son compte. Que si on se demandait pourquoi cette différence; pourquoi les Etats-Unis de 1850 n'étaient favorables à aucune des formes supérieures de l'art littéraire, et, au contraire, voués en quelque sorte au réalisme documentaire, nous pourrions répondre, toujours avec Montégut, que c'était probablement inévitable à leur jeunesse; que « la poésie, quand elle apparaît chez un peuple, n'est pas toujours un signe prophétique des grandeurs futures ; c'est le plus souvent un reflet des grandeurs passées : elle ne lui annonce pas des destinées nouvelles, mais elle lui raconte une histoire évanouie ou près de s'évanouir. Toutes les fois qu'un grand poète apparaît, on peut être sûr que les mœurs, les croyances qu'il chante sont près de leur fin » [1] ; que les Américains sont encore dans toute leur innocence première, dans toute l'énergie native de leur être, et que « les hommes animés d'une foi héroïque ne se doutent guère qu'il y ait de la poésie dans cette foi même et dans les actes qu'elle leur inspire » [2] ; que cette civilisation à ses débuts ne réalise pas les conditions nécessaires à l'éclosion du vrai romanesque, qu'elle devra attendre « plus de contrastes sociaux et de différences qu'il n'y en a aujourd'hui » [3] ; qu'elle ne peut pas faire appel à la magie du passé, puisqu'elle n'a pas de passé : « Ils vivent dans l'heure présente et de l'heure présente. Dans nos vieilles sociétés, toutes bouleversées qu'elles soient, le passé maintient encore ses droits. Nous le portons en nous, il fait partie de notre vie : il brille dans nos yeux, parle par nos lèvres, et si nous avions assez

1. *R. D. M.*, du 15 mai 1851 (non recueilli).
2. *Id.*, *ibid.*
3. *Id.*, du 1er juillet 1856 (non recueilli).

de force d'attention pour nous écouter et nous observer, nous surprendrions souvent, dans nos sentiments et dans nos actes un certain élément *historique* qui, combiné avec nos vertus et nos vices personnels, communique à notre existence une élévation, une idéalité romanesque, un charme imprévu, qu'elle n'aurait pas si nous appartenions à un peuple né d'hier. Chez nous, malgré la teinte d'uniformité qui s'étend sur tous les caractères, la vie n'est donc pas sans idéal. Rien de pareil n'existe en Amérique : la vie y a encore ses ennuis vulgaires, tous ses soucis mesquins, toute sa lourde monotonie, sans avoir les compensations qu'une longue existence apporte avec elle, les beaux souvenirs, matière à rêveries sans fin, l'intelligence exquise et raffinée des beautés naturelles, l'habitude des arts, la faculté, finement aiguisée dès le berceau, de sentir et de jouir. L'éducation de nos sens est faite depuis notre enfance : nos pères nous l'ont léguée, pour ainsi dire avec leur sang : nous pouvons percevoir, même au milieu de la vie la plus vulgairement occupée, mille nuances délicates. Cette éducation de de l'âme et des sens ne s'est pas encore faite en Amérique. Aussi les Américains se trouvent-ils fatalement condamnés à décrire une vie qui n'a encore rien d'idéal... [1] » — Ce serait, peut-être, pour la raison opposée que l'Angleterre de la même époque présente le même phénomène littéraire, c'est-à-dire la surabondance de livres qui peignent et analysent les mœurs contemporaines. Si quelques noms — peu de noms — Macaulay et Carlyle, Dickens et Thackeray, Tennyson, Stuart Mill y représentent seuls la littérature « supérieure », et si, en revanche, l'autre littérature — la littérature d'enquête — toute positive et par suite médiocrement belle, très exacte, très minutieuse, très utile, en outre très morale, y foisonne, il se pourrait que ce fût

1. *R. D. M.*, du 1er décembre 1854 (non recueilli).

parce que l'Angleterre est vieille, parce qu'elle a intérêt à connaître ce qui, dans les divers éléments qui la composent, peut favoriser ou abréger sa durée, parce que l'homme social est, pour elle, plus important que l'homme tout court. Quoiqu'il en soit, dans les années où les étudie Montégut, les Etats-Unis et l'Angleterre lui fournissent à foison précisément ces *livres-moyens* pour lesquels il a présentement du goût.

Voici donc, pour l'Amérique [1], à propos des mémoires d'un soldat qui, fait prisonnier presque au début de la guerre de l'Indépendance, demeura cinquante ans en Angleterre, ou à propos d'un livre sur le nouveau président des Etats-Unis, le général Franklin Pierce, des vues sur le rôle de la foule américaine, de la foule anonyme que Montégut considère comme le véritable héros de la Révolution et qui, à ses yeux, n'a pu l'être que parce que, au lieu d'un troupeau veule, c'était un ensemble d'hommes qui étaient arrivés à l'individualité, ne craignant que les dangers qu'ils portaient en eux-mêmes, et ceux-là ils les domptaient ; des vues aussi sur l'union intime qui règne là-bas entre la famille et la patrie, « ces deux supports éternels des États », le dévouement privé et domestique y étant estimé au même prix que le dévouement politique et militaire. Voici, à propos de la biographie de quelques directeurs de journaux célèbres, une petite philosophie de la presse aux Etats-Unis : analyse des causes du développement de la publicité, cette force à demi-morale, à demi-matérielle, que la vieille Europe a mis si lontemps à organiser, que la jeune Amérique trouve toute prête et peut utiliser à l'aurore même de ses destinées et qu'elle accroîtra de plus en plus, étant donné le besoin impérieux d'information qu'éprouve tout Américain avec sa curiosité

1. Articles 8, 11, 17, 18, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 39, 40, 44, 47, 56, 58, 59, 63, 77 de la Table ci-après, p. 313 : aucun n'a été recueilli en volume.

sérieuse, étant donné aussi la division infinie de la société en castes, qui, toutes, ont leur mot à dire et dans chaque province et même dans chaque ville ; une analyse, en même temps, des mœurs de cette presse, d'un côté, dépourvue de grandeur, trop préoccupée de petits intérêts, tyrannique, despotique et peu chevaleresque, mais, d'un autre côté, nécessaire et même indispensable pour brider, de temps en temps, les classes supérieures, et faire, tous les matins, une nation de ce qui serait, sans elle, une fédération de tribus, tout au plus une réunion de colonies. — Voici, à propos de la vie de Barnum, écrite par lui-même, une esquisse psychologique de ces « puffistes » indigènes dont le célèbre « manager » est le type. A travers les souvenirs d'un médecin en retraite, Montégut aperçoit et note la tendance à la folie presque endémique en Amérique, le règne presque absolu d'une intempérance qui est un moyen d'oublier la dureté des conditions d'existence, et, cette constatation que, somme toute, l'homme n'y est pas heureux. A travers une description des « homes » d'auteurs américains, logés comme des fermiers artistes et lettrés, il distingue les individus eux-mêmes, et, par delà, l'homme de lettres, sa destinée et son rôle, sur le nouveau continent. A l'occasion d'un roman qui raconte les aventures d'une association fouriériste dans le Massachusetts, il traitera du socialisme aux Etats-Unis et des raisons de son étrange succès dans les classes riches où, politiquement, il sert d'arme, et, littérairement, de merveilleux. A l'occasion du célèbre ouvrage de H. Beecher Stowe : *La Cabine de l'Oncle Tom*, il parlera non seulement du penchant relativement récent qui porte la littérature, en tout pays, à s'insurger contre toute injustice, de par l'influence mêlée du christianisme et de Voltaire, mais surtout il approfondira la question de l'esclavage, ajoutant, à tous les griefs contre lui, deux objections de son crû : à savoir qu'il ne pourra jamais être une institution parce qu'il n'établira

jamais de relations parmi les hommes, et, d'autre part, qu'il est anti-chrétien, puisqu'il ne s'attaque à la race noire qu'en vertu d'une infériorité gratuitement supposée. Les ouvrages récents sur les Mormons le pousseront à rechercher le véritable esprit de la secte, pourquoi elle a réussi, pourquoi elle a été persécutée, pourquoi elle méritait de l'être et pourquoi elle disparaîtra : car « il n'est pas possible que Dieu permette à un mensonge d'obtenir plus qu'un demi-succès » ; et, plus profondément, à se demander quelle est la valeur et le degré de sincérité qu'il faut, en général, attribuer aux conversions américaines. — De même pour l'Angleterre[1]. A propos du journal d'un prisonnier irlandais, Montégut s'intéressera sympathiquement à la situation de l'Irlande, protestera contre l'indifférence de l'esprit public à son sujet, en recherchera les causes, établira un parallèle émouvant entre l'esprit positif contemporain et l'esprit celtique, adressera un appel généreux à l'humanité en faveur de la misérable Erin, et même, il prendra, inversement, la défense de Bacon et de la science anglaise contre l'auteur du livre, qui, dans sa haine générale et implacable contre l'Angleterre, ne fait pas de distinction et voudrait que tout ce qui est anglais périsse. A propos d'un récit de voyage aux îles Sandwich, il méditera sur les phénomènes de la colonisation et les surprises que peut apporter l'importation brusque du « progrès » dans un milieu sauvage ; sur la faculté de déplacement des Anglais, leur ardeur de locomotion et leur ubiquité ; et, par voie de conséquences, sur le caractère concret que cette ardeur voyageuse « qui touche à la vertu » donne à l'influence anglaise, car elle s'exerce par le moyen d'individus qu'on voit, tandis que l'influence française est, pour ainsi dire, abstraite et méta-

1. Articles 23, 25, 32, 38, 46, 49, 50, 52, 60, 64, 66, 68, 69, 76, 77 de la Table ci-après, p. 313 : la plupart recueillis en volume.

Universitas BIBLIOTHECA

physique, due plutôt au nom et au gouvernement qu'aux individus et aux citoyens. Avec les romans démocratiques qui déferlent en Angleterre aux environs de 1850, il se plaira à esquisser le tableau des pensées et des mœurs des classes inférieures, opposant au travail des champs, « naturel à l'homme et, pour excessif qu'il soit, n'engendrant aucun sentiment malsain », le travail des manufactures, qui corrompt tous ceux qui s'y adonnent, pervertissant, torturant, brisant les facultés, détruisant les équilibres, faisant les femmes mystiques et chimériques, les hommes violents et sanguinaires ; il montrera la lutte ouverte entre l'agriculture et l'industrie, entre la ville et la campagne, entre père et fils qui ne se comprennent plus, tellement, en une seule génération, la déviation est brusque ; il comparera le socialisme français avec le socialisme anglais ; il discernera les inquiétudes des classes supérieures ; de tous ces éléments épars, il conclura à la réelle et angoissante fermentation qui s'opère, pas seulement en Angleterre, mais dans tout le monde civilisé, et suppliera les hommes de s'aimer à nouveau les uns les autres en toute justice et en toute charité. Que sera-ce donc avec les romans religieux vers lesquels il revient inlassablement ? Il se représentera, et nous représentera avec eux, tout le monde clérical anglais, la vie cléricale dans les provinces, au fond des comtés, les familles cléricales où les dignités ecclésiastiques se transmettent, la formation et la puissance de cette sorte de féodalité qu'est le haut clergé, les vertus qu'il y aperçoit, mais aussi les vices, avec la tournure spéciale qu'ils prennent dans les castes sacerdotales ; par delà, la situation de l'Eglise anglicane, dont la mise en discussion révèle que, peut-être, la civilisation anglaise est en train de perdre son caractère essentiel : elle tenait à changer le fond, tout en conservant les formes, mais voici que ces formes sont attaquées comme ridicules et mensongères...

La série anglo-américaine semble donc nous amener à fortifier la conclusion à laquelle nous a conduits la série sur 48 et ses alentours : elle paraît nous montrer encore un Montégut désireux de connaître des façons, générales ou singulières, de penser et de vivre, n'interrogeant les livres que comme des documents révélateurs de ces façons, sans se soucier de leur tenue littéraire, n'allant, par suite, qu'à une certaine catégorie de livres ; — et aussi un Montégut qui, constatant à l'analyse la dépravation de ces mœurs, « la religion sans âme, les étiquettes sociales, l'injustice mondaine, le bonheur insolent et sans pitié, l'activité brutale et sans dévouement de l'industrie, le foyer domestique sans tendresse, l'éducation hypocrite, la vie contemporaine, enfin, avec ses labeurs desséchants, ses cruelles vulgarités et ses petitesses égoïstes [1] », ne se fait pas faute de crier au péril, et, ici comme tout à l'heure, se dresse en face de la matière, dont le règne semble venu, pour défendre les droits imprescriptibles de l'esprit. « Il y a, pour ainsi dire, de nos jours, deux sociétés en présence. L'une est toute morale ; nous la sentons fort bien en nous. C'est la société de quelques esprits cultivés, moralisés, qui existent encore aujourd'hui. Elle comprend quelques millions d'individus sur toute la surface de la terre, lesquels forment comme une grande franc-maçonnerie et défendent encore une foule de vieilleries telles que la liberté, la justice, les droits de la conscience. Cette société est le commencement de celle qui sera la société moderne, fille du temps et de l'histoire, du christianisme et de la science. Malheureusement, il y en a une autre, qui se prétend faussement fille de la philosophie et de la Révolution et qui n'est que la fille de l'industrie : une société barbare, puérile comme le sauvage, sensuelle comme la bête fauve, affamée de plaisirs, et qui, si on ne trouve pas

1. *R. D. M.* du 1er décembre 1854, p. 877 (non recueilli).

moyen de la réfréner, mettra le monde dans un tel état qu'un grand miracle pourra seul le sauver !... [1] » Il s'inscrit hardiment et légitimement comme membre de la première, comme champion de l'idéal politique, social, mais, nous le répétons encore, surtout moral, peu à peu élaboré par les élites [2].

***

Mais, en fait, n'est-il, même alors, que critique moraliste ? N'y a-t-il pas déjà dans cette série anglo-américaine un autre Montégut, soit nouveau, soit fidèle à de jeunes amours que les circonstances lui ont fait momentanément abandonner ? On sait, par l'*Emerson* des débuts, comment s'annonçait sa carrière : d'emblée, il était parti vers la grande critique, c'était un livre de la « littérature supérieure » qu'il avait choisi, et il avait tenu et gagné la gageure d'y toucher aux plus hautes idées générales en faisant connaître un auteur très particulier, et d'y révéler et son tempérament et sa manière à la fois subjective et philosophique. Puis, la Révolution de Février était survenue. Elle l'avait aiguillé sur du concret et du vivant, le poussant à une enquête d'un ordre particulier à laquelle il avait pris goût et qu'il avait certainement cru de son devoir de mener aussi loin que possible pour son instruction propre et dans l'intérêt général. Aussi, quand, le plus souvent possible, il était revenu vers les livres anglais ou américains, par une sorte de contagion ou de vitesse acquise, il avait étudié ceux qui lui permettaient la continuation de cette enquête : les deux séries s'étaient élaborées en lui solidairement. Mais, pour documentaires ou « secondaires » que soient des livres, puisque ce sont des livres

1. *R. D. M.* du 1er décembre 1854, p. 879 (non rec.).

2. Cf. *Id.* du 1er décembre 1852 : « L'écrivain doit avoir un but, absolument comme le politique et comme le conquérant : il doit être le serviteur d'une idée. »

et qu'ils traitent des mœurs, ils soulèvent des questions d'art et de morale, d'esthétique et de philosophie, auxquelles un esprit généralisateur comme celui de Montégut ne peut rester indifférent. Aussi, ne les néglige-t-il pas. Nous le voyons traiter des destinées de la poésie, des conditions du merveilleux dans l'épopée, de la vraie nature du roman, rechercher pourquoi il surabonde en Angleterre, défendant avec brio ce paradoxe : que le roman est « essentiellement protestant », s'occuper des mystérieux rapports de la forme et du fond, de la moralité dans l'art. Un jour même, philosophant sur une des plus ardues d'entre ces questions dernières, il se demande quelle est la force propre au XIXe siècle, quels arts elle favorise tout particulièrement, plus particulièrement encore quelle littérature, et, dans la triple réponse qu'il donne, Taine puisera peut-être un des chapitres qui, jadis, étonnèrent le plus, de sa *Philosophie de l'Art*. Car, quinze ans avant Taine, Montégut montre que la force propre du XIXe siècle étant le sentiment, « puissance vague, obscure, indécise », comme celle du XVIe avait été la volonté et celle du XVIIIe l'intelligence, l'art qui devait être le plus vivant était la musique, « art démocratique et cosmopolite », forme d'art « flottante » qui convient à merveille à l'expression des « passions désordonnées, des gaietés maladives, des exaltations sans but, des brillantes sensualités, des larmes faciles, des accès de sympathie pour nos semblables suivis d'accès de misanthropie, du dédain de l'action et du bon sens pratique, des prostrations morales suivies d'incroyables aspirations... »[1] C'est dire que, tout le long de ces études anglo-saxonnes, la

1. *R. D. M.* du 1er juin 1853, recueilli dans *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, p. 1. Montégut a déjà jeté cette idée en passant, dans un article non recueilli de la *R. D. M.* (15 mai 1851). Taine la développera magnifiquement dans le ch. VIII du ch. II de la *Philosophie de l'art* (1re partie) intitulé : *La Civilisation contemporaine et la musique.*

grande critique affleure. Même, cinq ou six fois, à des intervalles d'ailleurs espacés, elle a jailli irrésistiblement : je fais allusion à ses articles sur Carlyle, encore sur Emerson, sur Longfellow, sur *Hamlet* et sur *Werther*[1]. Le voilà à son aise. Il se laisse envahir par l'émotion ; le livre fermé, il rêve ; il rêve longtemps ; il pense à l'auteur, à son temps, au sujet de l'œuvre, à la forme que ce sujet a revêtue, surtout à ce qui en fait la beauté. La splendeur d'Hamlet lui est révélée ! Il découvre qu'elle vient de ce que cet Hamlet est à la fois un homme du XVIe siècle, un féodal d'une bravoure à toute épreuve, d'une loyauté qui ne se dément jamais, possédant, contrairement à l'opinion courante, toutes les qualités de l'homme viril, — et aussi un homme moderne « tourmenté de la soif de connaître et qui aspire de toutes les forces de son âme à la vérité » ; de ce qu'il marque admirablement « cette heure d'étonnement, d'incertitude, d'hésitation..., où les hommes de race noble, réveillés comme en sursaut par la Réforme et la Renaissance, se frottent les yeux, regardent, ébahis, la disparition des vieux symboles et sentent un nouvel esprit s'abattre sur eux ». De même pour le secret de la séduction que Werther exerce sur lui. Elle vient, sans doute aussi, de sa vérité temporaire et relative, de ce que « il représente bien le moment précis où les classes moyennes, qui avaient croupi si longtemps dans des mœurs grossières et plébéiennes... sont arrivées à cette culture d'esprit, à ce raffinement de pensée, à cette délicatesse de sentiments qui fait l'orgueil et le charme de la vie ». Mais elle vient surtout de ce qu'il se retrouve dans ce héros. Si Hamlet, premier des hommes modernes, explique à lui-même Montégut homme moderne,

1. *R. D. M.*, 15 avril 1849 : *Thomas Carlyle* ; 15 août 1850 : *Carlyle et Emerson* (non recueillis) ; 15 juillet 1855 : *Werther* ; 1er avril 1856 : *Hamlet* (recueilli dans *Libres opinions*, 1re édit., puis dans *Types Littéraires*) ; 1er juin 1857 : *Longfellow* (non recueilli).

Werther, le premier bourgeois idéaliste, présente à Montégut un miroir où il se reconnaît.

Werther, nous l'avons connu, celui-là : il est du même sang que nous ; il appartient à la même classe sociale. Son père était un honnête bourgeois de notre voisinage ; sa mère et la nôtre étaient amies. Enfants, nous avons joué ensemble; ensemble nous avons été élevés dans le même collège ; ensemble nous avons passé la saison de l'adolescence. Je le connais donc depuis de longues années ; je sais les causes de son ennui, car je les ai observées jour par jour. Son grand malheur, c'est d'avoir été éprouvé plutôt par des souffrances mesquines que par de grandes douleurs. Tracasseries de la destinée, circonstances déplaisantes, médiocrité de fortune et de condition, solitude forcée, légers froissements d'un susceptible amour-propre, petites souffrances incessamment renouvelées, petites humiliations durement senties, sourd mécontentement de la destinée et des hommes, dépendance impatiemment supportée, j'ai vu tous ces chagrins vulgaires ruiner comme des mites cet arbuste gracieux, sucer sa sève et piquer ses fleurs. N'est-ce pas que nous l'avons tous connu ?... Il y a des situations d'âme qui sont plus terribles que la gêne pécuniaire, que les angoisses mêmes de la faim, par exemple celle-ci : être obligé de marcher seul, n'avoir aucun appui dans le passé ni dans le présent, être à la fois le levier et la masse, et se consumer en efforts désespérés pour soulever le poids de la destinée. C'est la situation de Werther, et n'est-ce pas beaucoup la nôtre à tous, enfants d'un siècle nouveau, sans tradition, sans passé, qui bégayons des paroles que nos pères ne comprennent plus, que nos aînés même ne comprennent pas toujours sans peine, qui sentons plus que nous n'agissons, et dont les sentiments sont encore si nouveaux, même pour nous, qu'ils nous étonnent souvent et nous effrayent ? Nous sommes, en effet, des êtres pour ainsi

dire en croissance : notre cœur et notre cerveau sont comme des habitations où est venu loger tout un peuple de pensées et de sentiments avec lesquels nous ne sommes pas encore familiers et qui sont pour nous-mêmes pleins de mystères. De là, souvent, le vague de notre langage et l'indécision de notre caractère. De là vient aussi la disproportion qui existe entre nos sentiments et l'expression que nous leur donnons. Le sentiment est vigoureux et profond, l'expression est incomplète et faible. Il y a chez nous tous, comme chez Werther, une contradiction entre notre vie intérieure et notre vie extérieure : nos aspirations morales sont singulièrement hardies, élevées, nobles ; mais notre vie extérieure, nos manières et nos mœurs ont, forcément, quelque chose de vulgaire et de gauche qui causera toujours je ne sais quel dépit amer et quelle honte à une âme bien née. Oui, Werther, encore une fois, c'est bien nous, enfants des classes moyennes, avec nos habitudes d'esprit, notre tournure de pensée, notre excessif raffinement intellectuel, notre fatale intelligence des choses les plus subtiles, et notre condition équivoque, flottante comme Délos, la patrie du dieu qui fit cesser sur la terre le règne des Titans et inaugura le règne des hommes...[1] »

Une pareille page va loin, et, au moins autant que le critique, laisse apercevoir la situation morale de Montégut aux environs de 1858, quand il a trente-trois ans. Est-il besoin d'insister sur l'accent douloureux et fier de ces confidences déguisées ? C'est l'amère constatation, faite par celui-là même qui en est le théâtre, d'un conflit psychologique probablement sans issue :

1. Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, XI, p. 303), note à son article sur *Werther* (*Rev. contemp.* du 15 juin 1855) : « Je lis dans la *R. D. M.* du 15 juillet 1855, un article sur *Werther* par M. Émile Montégut, ou, plutôt, un hymne plein de feu, d'âme et de tendre intelligence. Le type y est saisi et embrassé dans son entier comme par un jeune frère. Mais il a fallu quatre-vingts ans de tâtonnements, et, j'ajouterai, l'éducation tout exotique de M. Emile Montégut pour qu'on arrivât, en France, à une interprétation si intime. »

une âme bien née, soulevée par les plus nobles aspirations, riche, raffinée, hardie, subtile, aux prises avec toutes sortes de forces opposées, physiques et sociales, retenue quand elle veut monter comme par une coalition de tous les éléments qui lui manquent. Beau spectacle, lutte digne d'attirer les regards de Dieu, comme dit Sénèque ! Mais spectacle émouvant et douloureux, surtout pour ceux qui, peu ou prou, se sont trouvés ou se trouvent dans la même situation...[1] Ne retenons que le critique. Il se précise dans le sens où l'*Emerson* du début nous a dit qu'il allait. Le véritable critique chez Montégut n'est pas le critique moraliste, celui qui se sert des livres pour reconstituer l'état moral d'une époque ou d'un pays. C'est un être sensible et souverainement intelligent qui va, d'instinct, aux chefs-d'œuvre, et ferait d'eux s'il le pouvait — s'il le pouvait ! — l'objet constant de ses méditations ; qui, pour essayer de marquer d'ores et déjà les phases d'un phénomène aussi complexe, s'absorbant en quelque sorte dans l'œuvre, s'identifiant avec elle, la comprend intuitivement, puis, laissant faire son imagination, sa mémoire, toute son intelligence et toute sa conscience, attend religieusement que la beauté lui en soit expliquée comme dans une vision. C'est une âme qui, à propos d'un livre, se raconte elle-même tout en racontant celle de l'auteur dont elle s'est faite, pour ainsi dire, le *double*, et, par delà, raconte le temps où cette autre vivait et où, elle-même, vit en imagination, et, par delà encore, rejoint les choses éternelles. Ceci, d'ailleurs, ne peut être, à ce moment, qu'une première vue ; nous la préciserons quand nous aurons vu, dans la période qui suit, ce critique, bien que souvent contrarié, s'épanouir.

1. C'est à ce moment que Carlyle, dans une lettre du 24 septembre 1858, disait à Émile Montégut, à propos des *Libres opinions* qu'il venait de lire et de goûter fort : « I am glad to see the spiritual statum you ave reached (in spite of so much ill health and other obstacles) since we last were deliberately together. I bid you persist, persevere with quiet courage, thro fair weather and thro foul : a man in that way makes something of the miserable craft you and I follow, even in there sad times of ours. »

CHAPITRE V

(1858-1868)

LE CRITIQUE LITTÉRAIRE

I

Le 18 septembre 1857, Gustave Planche mourut et une partie de sa succession littéraire fut dévolue, tout au moins officieusement, à Émile Montégut. Non seulement le destin le liait davantage à la *Revue des Deux-Mondes* [1], mais, de nouveau, les circonstances l'aiguillaient sur une voie où, peut-être, il ne se serait pas engagé de son plein gré, ou que, s'il l'eût quelquefois prise, il n'aurait pas certainement suivie aussi continûment et dans ses parties ingrates. Mais Buloz parla et Montégut ne put pas ne pas accepter d'entretenir, aussi régulièrement qu'il le pouvait, les lecteurs de la *Revue* du mouvement littéraire contemporain, de la poésie, du roman, du théâtre, et même des théâtres, ce qui n'est pas la même chose. Durant la nouvelle période décennale que nous découpons et isolons dans la durée terrestre de Montégut et où nous entrons, c'est cette rubrique française qui est, quantitativement, la plus impor-

1. Il faut dire que, sans quitter la *R. D. M.*, Montégut collabora, du 24 novembre 1862 au 17 septembre 1866, au *Moniteur Universel* et y donna 42 articles. Outre que le Directeur du dit *Moniteur*, le Comte Walewski, l'en avait particulièrement prié, cette collaboration s'imposait, en quelque sorte, à tout écrivain susceptible de recevoir la croix de la Légion d'honneur. Montégut fut, en effet, nommé chevalier le 12 août 1865.

tante, comme le fut, dans la période précédente, la rubrique anglo-américaine : c'en est la façade principale. Mais nous avons à peine besoin d'avertir que Montégut lui fut, plus d'une fois, infidèle, soit pour céder à de nouveaux attraits, soit, plutôt, pour renouer d'anciens fils et réaliser d'anciens rêves littéraires. Chose qui n'étonnera plus, c'est peut-être dans ces excursions, ou, si l'on veut, ces évasions qu'il sera le plus complètement lui-même. Aussi l'y suivrons-nous, mais pas avant de lui avoir vu « critiquer » quelques œuvres de son pays et de son temps.

***

Comme il était déjà arrivé à Montégut et comme cela lui arrivera encore, la nouvelle direction qu'on lui faisait prendre ne le favorisait pas. L'année 1858 marque, en effet, on le sait, l'avènement définitif des idées positives, la victoire, sur tous les points, des conceptions qui s'élaboraient depuis environ quinze ans. En particulier, le réalisme triomphait dans l'art et dans la littérature, dans leur technique comme dans leur fonds, et il allait triompher de plus en plus, précisément durant les quelques années où Montégut devait le suivre, non plus en spectateur privé et en curieux désintéressé, mais publiquement. Or, le réalisme — le réalisme de 1858 — lui était, dans ses théories d'art comme dans sa morale, en grande partie antipathique : il y voyait s'épanouir tout ce contre quoi il avait lutté dans sa campagne politique, sociale et intellectuelle d'après 1848 ; il y voyait monter, là comme ailleurs, le flot démocratique, et il partageait, à son endroit, la répugnance de beaucoup : « Pour nous, écrit-il, qui avons suivi depuis des années la marche et les progrès de la démocratie en littérature, nous ne pouvons nous étonner qu'elle soit pour beaucoup un

objet d'épouvante et même, pour quelques-uns, un objet d'horreur. La démocratie en littérature est encore moins avenante qu'en politique : elle est lourde, gauche, grossière, inexpérimentée. Elle a les défauts les plus contraires : tantôt elle se perd dans l'emphase, tantôt elle est simple jusqu'à la niaiserie. Toute semblable aux hiboux éblouis par la lumière, elle se trouble et s'effare devant ce qu'elle ne comprend pas. Ainsi les idées générales lui font peur, et, portant dans la littérature les habitudes de l'artisan façonné selon les modernes méthodes de la division du travail, elle s'attaque à des détails, à des particularités et paraît ne pas pouvoir saisir l'ensemble des choses[1]. » Ailleurs : « C'est une littérature où il n'y a aucun souci de la grandeur morale, nul rayon de poésie[2]. » L'incompatibilité entre elle et Montégut est quasi totale, et il ne faut pas s'attendre à le voir, ici, prendre son point de départ dans les sympathies réflexes, les admirations intuitives, comme nous le lui avons vu plus haut faire si heureusement. Mais il n'est pas homme à laisser sans analyse le réflexe inverse, c'est-à-dire l'antipathie. Pourquoi, se dira-t-il, cet art nouveau ne me plaît-il pas ? Et pourquoi a-t-il du succès ? Qu'est-ce qui m'y choque, moi et quelques autres ? Qu'est-ce qui, au contraire, y satisfait la masse ? Pourquoi mon idéal esthétique et moral est-il si différent de celui qu'expriment, dans les romans ou au théâtre, des jeunes hommes qui sont, ou à très peu près, mes contemporains ? Le sentiment éveille et guide le critique et le moraliste ; il réveille le « psychologue social » : « Il est vraiment curieux », avoue-t-il, « de suivre les corrélations mystérieuses qui existent entre le monde politique et social et le monde de l'intelli-

1. *R. D. M.* du 15 novembre 1860 (non recueilli), à propos de *Considération* de Camille Doucet.

2. *Id.* du 15 décembre 1859 (non recueilli), à propos de *Un père prodigue* de A. Dumas fils.

gence, de voir combien les faits extérieurs répondent exactement aux faits moraux, de saisir les affinités qui unissent ces deux ordres de phénomènes distincts en apparence. Il y aurait une étude très instructive à faire sur le développement parallèle de ces deux ordres de faits... » Ainsi la volupté d'apercevoir des rapports ne sera pas absente d'un travail qui semblait devoir être dépourvu de toute volupté ; elle le sera d'autant moins que, au sein même de la littérature nouvelle, ou, si l'on veut, sur ses frontières, elle trouvera l'occasion de naître, directement, cette fois, et, plus encore, dans l'autre littérature contemporaine, celle des maîtres romantiques, dont il reste quelques-uns, qui n'ont pas abdiqué : joie de combattre ou d'exalter qui témoignera, encore une fois, non seulement du goût de Montégut, de la haute valeur de sa critique psychologique et historique, mais encore et surtout de sa qualité intellectuelle et de son courage moral [1].

Dès le premier article de la série nouvelle, il prend position : « En vérité, s'écrie-t-il, je m'étonne que, depuis huit ou dix ans qu'on discute cette misérable question du réalisme, personne ne veuille dire le véritable mot. Essayons donc, puisque M. A. Dumas nous en fournit l'occasion [2]. » Et cet « essai » vaut toute une poétique. Montégut observe d'abord que le système en honneur, qui prône une reproduction exacte de la réalité, n'est pas également applicable à tous les genres littéraires. Excellent parfois dans le roman, qui vit surtout d'analyse, il est détestable au théâtre, qui vit surtout d'action et de passion. Il y a entre le drame et le roman la même différence qu'entre un acte criminel et l'instruction circonstanciée de ce même

1. Cf. *R. D. M.* du 15 mars 1851 (non recueilli), un « éreintement » en règle d'une pièce de Lacroix et Maquet : *Valeria*, où jouait Rachel : « pièce indigne des auteurs, du Théâtre Français et de Mademoiselle Rachel elle-même. »

2. *R. D. M.* du 1er février 1858 (non rec.), à propos du *Fils Naturel*.

crime par un magistrat. L'action du crime, la passion momentanée qui l'a fait commettre, voilà le drame ; l'explication des causes, l'énumération des circonstances qui ont amené l'accomplissement du crime, voilà le roman. La reproduction exacte de la réalité n'est pas possible au théâtre, car la réalité est, de sa nature, confuse ; elle abonde en faits, en détails, en contradictions qu'il faut reproduire sous peine de la transformer ; or, le théâtre a besoin de plus d'unité que les autres genres littéraires. En second lieu, ce système de la reproduction exacte de la réalité ne peut s'appliquer à toutes les conditions de la vie humaine et à toutes les situations du cœur humain. Oui, si vous avez entrepris de raconter des petitesses, des vulgarités, des passions mesquines, soyez, alors, réaliste à votre aise ; c'est votre droit, c'est même votre devoir. Mais si votre dessein est de montrer quelque grand sentiment de l'âme humaine, non, alors, le réalisme ne vaut plus rien. Car, dans ce cas, les gestes, les paroles « réelles » ne traduisent pas exactement ce qui se passe dans l'âme émue, et quiconque les transcrit « exactement », sous couleur de réalisme, n'est pas vrai : par exemple, le sujet du *Demi-Monde* est bon pour faire du réalisme, mais celui de la *Dame aux Camélias* ne l'est pas. Enfin, « élevons un peu la question, et voyons comment et dans quelle mesure l'artiste doit, en règle générale, tenir compte de la réalité. » C'est un raisonnement *a fortiori* qui donne la réponse à Montégut. Dans le monde physique, dit-il, où tout est présenté complet par la réalité, où un arbre, par exemple, ou un animal sont totalement donnés par la nature, l'artiste, pourtant, réagit, et, sans rien changer aux détails, modifie l'ensemble : l'art, c'est la nature débrouillée et concentrée, c'est la réalité choisie. Comment, dès lors, n'en serait-il pas de même, et plus encore, en face de la nature morale où rien n'apparaît complet, où la réalité n'offre que des indications, où elle n'est jamais qu'un

symbole ? Vouloir introduire ce réalisme dans toutes les formes d'art littéraire, vouloir reproduire exactement tous les sentiments humains, se borner en quelque sorte à n'avoir que des sens, à n'enregistrer que ce qu'on voit et ce qu'on entend sans intervention de l'âme, c'est la triple erreur esthétique de l'école nouvelle, erreur de quelques romans célèbres et surtout de quelques pièces de théâtre.

La *Fanny*[1] de Feydeau, par exemple, ou sa *Catherine d'Overmeire*[2].

Contrairement à ce qu'on croit, dit Montégut, il y a des livres sans importance ; mais il n'y a pas de succès sans importance. Le succès, c'est un signe qu'il faut interpréter : il est « le thermomètre des cœurs » ; il contient toujours un enseignement, quel qu'il soit, et il est toujours curieux, même lorsqu'il est désespérant. Or, *Fanny* est un succès, un succès muet et duquel on n'ose s'entretenir, ou dont on ne parle que derrière l'éventail, mais enfin un succès. A quoi donc est-il dû ? Ce n'est pas, en dépit des épigraphes, à la thèse morale : le livre ne fera que peu de conversions probablement ; ce n'est pas à l'étude des caractères : ils ne sont pas fouillés, ils sont monotones, et s'ils sont corrompus, ils sont atteints d'une corruption inconsciente, qui est la pire ; ce n'est pas non plus au mérite littéraire : il concentre tous les procédés et tous les clichés en honneur. En fait, il est dû, d'abord sans doute à ce que la situation a de paradoxal, à la sganarellisation de l'amant par le mari, à la peinture de la jalousie qu'éprouve celui-là, jalousie qui est pourtant chimérique, irrationnelle et physiologiquement basse, mais surtout à ce que le livre précise ou a l'air de préciser les vices vulgaires, et que, ce faisant, il satisfait toute une clientèle ; il met du romanesque autour d'aventures banales et

1. *R. D. M.* du 1er novembre 1858 (non recueilli).
2. *Id.* du 1er avril 1860 (*Id.*).

fait croire aux jeunes bourgeois des classes moyennes, qu'ils détiennent la corruption poétique. Livre qui prouve que le sens moral et le goût se perdent, « le bon goût n'étant que le sens moral appliqué aux choses littéraires ».

Peu tendre pour le roman réaliste, où il ne fait exception qu'en ce qui concerne *Madame Bovary* [1], il l'est encore moins pour le théâtre réaliste ; c'est rare que ses chroniques dramatiques ne commencent ou ne se terminent pas par des algarades qui rappellent celle d'Alceste ou des prophéties qui rappellent celles de Cassandre, tellement la situation de cette forme d'art littéraire lui semble désespérée et tristement significative. En effet, dit-il, ou à peu près, « la poésie et le roman peuvent à leur aise subir en France des éclipses plus ou moins longues : ces éclipses ne seront pas des symptômes caractéristiques de la santé de l'esprit français. La poésie et le roman peuvent être malades et l'esprit français se porter cependant à merveille. Il n'en est pas de même de la littérature dramatique ; si elle est atteinte, soyez sûr que l'esprit français souffre également. De tous les genres littéraires, le drame est le seul que la France ait cultivé avec amour et persévérance. C'est pour le théâtre que l'imagination française avait réservé tout ce qu'elle avait d'ardeur, d'habileté ingénieuse, de puissance et d'invention. Elle semblait croire que c'était la forme nécessaire de ses pensées, le cadre qui pouvait le mieux faire ressortir la beauté qui lui était propre, le milieu dans lequel elle se montrait le mieux à son avantage, le seul genre, en un mot, qui lui permettait de révéler au monde ce qu'elle voulait. Même, nous craignons vraiment de ne pas dire assez en disant que la littérature drama-

1. Montégut n'a pas consacré d'étude spéciale à ce roman ni à Flaubert, mais « il a professé pour *Madame Bovary*, dès le premier jour, une admiration que le public lettré d'alors n'accordait que fort chichement ». (*R. D. M.* du 1er avril 1859, (non recueilli). Il a rapproché aussi *Madame Bovary* de *Don Quichotte*, les deux livres ayant, à ses yeux, pour objet, une cure morale analogue.

tique est la forme préférée de l'imagination française. On serait bien plus près de la vérité en disant que cette littérature a absorbé tout ce que l'esprit français contient d'imagination et de poésie, car par *Littérature dramatique* nous n'entendons pas seulement le drame et la comédie, mais encore tous ces genres secondaires qui sont comme des branches du théâtre, la satire, l'épigramme, le conte. Tout en France tourne au drame et au théâtre, même la philosophie, même la religion... Avec lui seul, on peut rédiger le bulletin de la santé morale publique... » Or, qu'on regarde le public ou les pièces, ils ne révèlent rien de réconfortant. Où est le spectateur d'autrefois, ce spectateur qui allait chercher au théâtre un plaisir exceptionnel, une volupté d'ordre supérieur qu'il savourait d'avance ? « Autrefois, le spectacle était un plaisir qu'on s'accordait rarement. Pour les plus pauvres, c'était une fête qu'on arrangeait d'avance ; pour les plus riches, c'était le couronnement d'une journée de travail ou le complément d'une journée heureuse. On choisissait son spectacle ; on ne prenait pas le premier venu, car on allait chercher une volupté exceptionnelle d'un ordre rare et exquis, et on n'aurait pas voulu éprouver de désappointement. On était heureux même de l'espérance, du plaisir qu'on se promettait d'éprouver, et la journée qui précédait ce soir si désiré était troublée délicieusement par l'attente du plaisir. Et lorsque, une fois, on était entré dans la salle, comme on se sentait séparé du monde vulgaire ! Ce spectateur d'autrefois n'est plus ; il s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes et les débris des honnêtes et douces mœurs de la vieille France. Il a été remplacé par le spectateur moderne, qui est à la fois beaucoup moins naïf et beaucoup moins exigeant. Aujourd'hui, le spectacle n'est pour personne un plaisir rare et exceptionnel. On ne se prépare plus d'avance à cette fête de l'esprit ; on ne sait pas, la plupart du temps, après dîner, si on doit aller au théâtre ou

si on ne doit pas y aller. Le caprice, l'occasion et le hasard en décident ; le premier spectacle venu sera toujours excellent pour l'espèce de service qu'on réclame de lui... Ce que demande le spectateur, ce n'est pas un plaisir rare et exquis, c'est un plaisir facile et vulgaire qui laisse librement s'opérer le travail de la digestion. »

A ce public positif et réaliste correspond un théâtre qui ne peut être, *a priori*, ni un théâtre d'art, ni un théâtre moralisateur. Voulant faire plaisir, ou, plutôt, atteindre le succès par une sorte de photographie du réel — et du réel moyen — à quoi aboutit-il ? A des conséquences de tout ordre, que Montégut énumère, dans son second article sur Dumas fils, avec la « douloureuse satisfaction qu'on éprouve à voir se réaliser ses prédictions » : à une identité inévitable de presque toutes les productions dramatiques ; à des impressions contradictoires, non seulement sur les différentes chambrées, mais encore sur les auditeurs d'un même soir : « La réalité, transportée brutalement sur la scène, cesse tout à coup d'être la réalité. La salle entière n'applaudit jamais à l'unanimité, mais les spectateurs applaudissent isolément, et pour ainsi dire, à tour de rôle... La pièce peut être très réelle d'un bout à l'autre pour l'auteur, mais, pour le spectateur, elle n'est réelle que par détails et par fragments. Il y a des séries successives d'admirateurs ; et, en fin de compte, cette réalité à laquelle l'auteur veut tout sacrifier, n'est pas atteinte ou ne l'est qu'à demi [1]. » Il aboutit aussi, ce réalisme dramatique, à une transformation de l'art du comédien, les rôles qu'il lui offre limitant considérablement la liberté d'interprétation : « Si les caractères sont traités avec une précision mathématique, s'ils sont bornés par toutes les circonstances misérables de temps, de lieu, de costume, de

1. *R. D. M.* du 1er mai 1861, p. 250 (non recueilli). Cf. *Id.*, 15 janvier 1862 (*Id.*).

profession, l'interprétation devient impossible et l'imitation servile sera la première loi du comédien ; » enfin, à deux conséquences morales forcées : si l'on veut s'en tenir à une transcription indifférente de la réalité, on est obligé de mettre au premier plan les types malfaisants, parce que ce sont ces personnages qui sont le plus en dehors, qui font la plus forte saillie sur la surface assez plane de la société contemporaine, et parce que leur originalité, tout extérieure, se laisse facilement saisir sans le secours de l'analyse. Et c'est, ensuite, ceci : que l'auteur, étant indifférent pour ses personnages, ne prend jamais, comme les grands écrivains dramatiques, parti dans leurs démêlés et que c'est vainement qu'on chercherait à découvrir son opinion sur les hommes et sur les choses qu'il met en scène. Il copie les phénomènes de la vie et semble n'avoir aucune opinion personnelle sur la vie. Que l'art dramatique participe à l'indifférence générale qui règne alors et que les dramaturges n'aient pas plus de préoccupations morales que la majeure partie de leurs contemporains, c'est un fait, sans doute, dont il ne faut pas s'étonner, et dont Montégut ne s'étonne pas. Et cependant « cette indifférence est un fait aussi nouveau sur le théâtre héritier de Molière et de Corneille que parmi la nation héritière de Descartes et de Voltaire ». Ces appréciations esthétiques et morales qui sont, d'ailleurs, solidaires et constituent une critique générale, à peu près complète, de la dramaturgie réaliste, sont complétées par une vue historique qui ne manque pas d'ampleur et qui a l'avantage, pour un historien des lettres françaises, de qualifier, d'une façon précise et qui fait réfléchir, cette époque confuse du théâtre français. Pour Montégut, l'art dramatique est en route depuis 1825, à la recherche de sa nouvelle et durable incarnation, et il voit dans ce voyage trois étapes bien tranchées. « La première commence avec *Hernani* et *Henri III* et se termine avec *Ruy-Blas*. C'est la période du

départ, la période des bruyants espoirs, des promesses juvéniles, celle dont l'imagination fit tous les frais. Il n'y a pas, dans notre littérature, à tout prendre, une période plus folle, plus gaie, plus amusante, plus abondante en verve, en expédients ingénieux, en bonnes fortunes de hasard. Mais les plus courtes folies sont les meilleures, et l'imagination, qui est la plus riche de nos facultés, en est, par compensation, la plus fantasque et la moins persévérante. Au bout de quelques années, on s'aperçut que l'imagination, qui eut assez de persuasion pour nous engager à nous mettre en route, n'aurait jamais assez de patience pour nous amener au but désiré. Alors commença la seconde période, celle dite de l'école du bon sens. Pendant quelques années, on voyagea à travers une Sologne dramatique dont il fallut subir l'uniformité et l'ennui, en punition de vagabondages récents. Et nul ne pourrait dire combien ce temps aurait duré si la Révolution de Février n'était venue lui donner un terme et changer la direction du pèlerinage dramatique en même temps qu'elle changeait la direction de la société française. La dernière période, inaugurée peu après la Révolution de février et qui maintenant touche à sa fin, est celle du théâtre réaliste. Tous nos jeunes contemporains ont fait cette portion du voyage. « Maintenant », ajoute Montégut, après avoir analysé les raisons de ces vicissitudes et montré que, en fait, les tentatives de ces trois « sectes dramatiques » n'ont pas été stériles, chacune découvrant successivement quelques-unes des conditions du drame nouveau, « si on me demandait quel sera le caractère de la nouvelle période qui va s'ouvrir, je répondrais : un certain éclectisme, une certaine tentative de conciliation et de fusion des divers systèmes qui ont régné exclusivement tour à tour[1]. »

1. *R. D. M.* du 1er novembre 1860 (non recueilli) à propos de *Rédemption* d'Octave Feuillet.

Donc, conformément à cette vue historique et critique, Montégut appréciera sévèrement les *Funérailles de l'honneur* de Vacquerie, « le puritain du romantisme », drame qui eût admirablement réussi entre 1830 et 1848, mais qui, faisant penser, plus qu'à Hugo, à Shakespeare, à Calderon ou à Corneille, est démodé en 1861, ou bien *Béatrix ou la Madone de l'art*, de Legouvé, en retard aussi, l'apothéose de la comédienne, depuis *Consuelo*, étant chose réglée et hors de saison[1]. De même, *La Considération*, de Camille Doucet (1860), où les sentiments sont inattaquables, mais sans grande force, où le langage est éteint et où se trouve répandue, sur le tout, comme une couche d'esprit mondain ; erreur grave, car, précisément, « cet esprit mondain est interdit à l'auteur dramatique ; on voit pourquoi : cet esprit, si mesuré, qui n'insiste sur rien et qui glisse sur toute chose a été inventé afin de mettre une digue au débordement violent des passions, de prévenir les explosions dramatiques ; en un mot, d'empêcher que le théâtre ne fût transporté dans le monde[2] ». De même, enfin, après ces fruits tardifs et déjà blets, ceux plus récents du réalisme pur, les pièces de Théodore Barrière et d'Alexandre Dumas fils. Celui-ci, il ne l'aime pas du tout. Il s'incline devant le succès que Dumas a rencontré, rencontre et rencontrera toujours, étant un « jacobin dramaturge » qui n'est dupe d'aucun sentiment, d'aucune convention, d'aucune passion, mais il ne peut aimer un théâtre qui manque à ce point d'enthousiasme et de sensibilité. *Le Fils Naturel* (1858), *Le Père Prodigue* (1859), *L'Ami des Femmes* (1864) où il reconnaît, d'ailleurs, une remarquable dextérité et un art très raffiné pour côtoyer, sans y tomber, les précipices les plus scandaleux, les plus immoraux et les plus orduriers, lui pro-

1. *R. D. M.* du 1er mai 1861 (non recueilli).
2. *R. D. M.* du 15 novembre 1860 (non recueilli).

duisent les mêmes impressions désagréables et équivoques : une impression de décousu, Dumas n'ayant jamais cessé de prendre une succession de scènes pour une œuvre dramatique, et une impression de sécheresse, comme en produit toujours une misanthropie froide et incomplète : « En cette matière, quand on se lance, il faut aller jusqu'au bout et jusqu'au sang [1]. » A la rigueur, il préférerait la manière instinctive et brutale de Barrière, ce qu'on peut appeler sa moralité, pour étonnant que paraisse ce mot en l'espèce, ses ruades vigoureuses contre le mal, l'injustice et la sottise, ses colères plébéiennes, spontanées et imprudentes, certaines trouvailles de psychologie, de situation et de vocabulaire, des cris de bête humaine parfaitement attrapés ; il en aime la valeur historique et documentaire, ses pièces pouvant être considérées comme des chroniques dialoguées laissant apercevoir le goût du public et le mouvement des mœurs, comme « les phénomènes littéraires qui correspondent à des phénomènes sociaux » ; mais il lui reprochera sa technique plus qu'élémentaire, l'absence de qualités réfléchies et le retour, ou presque, à l'enfance de l'art, l'incapacité qu'il a eue d'incarner sa verve misanthropique dans un type durable, et surtout, en ce qui concerne sa virulence moralisatrice, d'avoir été trop souvent aveugle et imprudent : à preuve *Les Filles de Marbre*, « mauvais ouvrage dont l'immense succès est un des plus déplorables symptômes de l'état du sens moral », mauvais ouvrage, car il est monstrueux de demander de la bonté à la courtisane, « tigresse par définition [2] ». Donc, ni le théâtre romantique, ni le théâtre du bon sens, ni le théâtre réaliste, ne satisfont Montégut.

Quoiqu'avec des réticences, il est plus indulgent pour la

1. *R. D. M.* des 15 février 1858 (*Fils Naturel*), 15 décembre 1859 (*Père prodigue*), 15 mars 1864 (*Ami des Femmes*) (non recueillis).

2. *R. D. M.*, 1er mars 1859 (recueilli dans *Dramaturges et Romanciers*, p. 1, sqq.)

nouvelle forme de l'art dramatique, celle qu'il appelle éclectique, celle d'Augier, de Feuillet, de Sardou [1]. Il a réservé son jugement sur Emile Augier, tant qu'il l'a vu faire en quelque sorte des efforts pour être autre chose que ce qu'il est en réalité, tant qu'il a constaté que l'auteur de *La Ciguë* (1844), de *L'Aventurière* (1848), de *Gabrielle* (1849) n'avait pas encore atteint cette connaissance si difficile qu'est la connaissance de soi-même et n'avait pas, en quelque manière, découvert son originalité ; mais à partir du *Gendre de Monsieur Poirier* (1854), du *Mariage d'Olympe* (1855) et de *La Jeunesse* (1858), il est conquis : « Jamais M. Augier, écrit-il, à propos de cette dernière pièce, n'a été aussi franc, aussi naturel ; jamais il n'a fait un usage aussi parfait de cette familiarité qui recommande son style quand il est dans ses jours de véritable inspiration ; jamais il n'a moins mérité le reproche, que nous avons eu à lui adresser, d'aimer à se parer, à orner sa simplicité. Après de longues erreurs et bien des courses aventureuses dans le pays de la vie, il aborde, enfin, à la terre qui est la vraie patrie de son esprit [2]. » Et l'année suivante, en rendant compte de *Un beau mariage*, avant de faire les critiques qu'il croit nécessaires, il déclare nettement : « J'ai du goût, je l'avoue, pour cet aimable et judicieux esprit. Si le talent littéraire de M. Augier manque d'élévation, il a de la finesse et de la fermeté. Chez la plupart de nos jeunes auteurs dramatiques, la nature est infiniment supérieure à l'art ; M. Augier est peut-être le seul chez lequel il existe un équilibre raisonnable entre la nature et l'art... L'art, chez lui, est sensé comme la nature est judicieuse. Romantiques et idéalistes se sont donné le mot pour le dénigrer à l'envi. Franchement, ils ont tort et je ne sais ce qu'ils lui reprochent. M. Augier a

1. Il découvre cet éclectisme chez Ponsard (*Ce qui plaît aux femmes*, 1860), et chez Louis Bouilhet (*L'Oncle Million*, 1861).

2. *R. D. M.* du 15 février 1858 (non recueilli).

autant de verve brutale qu'un réaliste et il a tout le sens commun que n'a pas un romantique [1]. » Enfin, tout en étant d'avis que *Les Effrontés* (1860) sont une œuvre moins forte à tout prendre que *Les Faux Bonshommes* de Barrière, il explique et défend l'œuvre avec une sympathie d'autant plus avouée que la pièce se trouve plus violemment attaquée par les prétendues « victimes» du nouvel Aristophane, la presse, la bourgeoisie, et rien de moins que toute la société moderne [2]. Somme toute, Montégut a saisi, aussi bien que le pouvait faire un contemporain, la marque littéraire et morale d'Augier : la création du drame bourgeois en prose mettant en scène les méfaits de l'argent. De Sardou, il sera, en tant que lettré, moins partisan, car, à son avis, le théâtre de Sardou s'annonce dès *Les Femmes fortes* (1861) et même avant, sans doute comme un théâtre éclectique lui aussi, mais d'un éclectisme inférieur, puisqu'il est, au fond, « l'ancien vaudeville élargi et agrandi de manière à créer l'illusion de la comédie d'intrigue ». Ce pauvre vaudeville avait eu de multiples vicissitudes : s'il était décent, il déplaisait ; s'il était amusant, il rebutait. Sardou l'a pris, flottant entre ces deux conditions désavantageuses : il a pris son cadre bourgeois à l'ancien vaudeville, et il a placé dans ce cadre, non des portraits exprimant des caractères, mais des photographies heureusement venues, représentant des physionomies de la dernière actualité, des physionomies de 1860 et 1861 ; il a pris à la comédie de Beaumarchais, qu'il semble avoir beaucoup étudiée, ce mouvement de l'intrigue, ce cliquetis de mots, les arabesques du dialogue [3] : bref, c'est un mélange souverainement habile de comédie d'intrigue, de vaudeville et de comédie réaliste, c'est mouvementé, c'est même un bourdonnement et

1. *R. D. M.* du 1er avril 1859 (non recueilli).
2. *Id.* du 1er février 1861 (non recueilli).
3. *Id.* du 1er novembre 1860 (non recueilli).

un crépitement continuels ; ce sera, plus tard, une source infiniment abondante pour l'histoire des mœurs ; mais précisément ceci révèle le caractère transitoire de la matière dramatique chez Sardou : « Je ne crois pas devoir blâmer M. Sardou de la route qu'il a prise et du but qu'il poursuit : libre à lui de n'exprimer, s'il le veut, que des mœurs éphémères et des caractères de transition puisqu'il le fait avec grâce, esprit et talent. M. Scribe n'a pas fait autre chose toute sa vie. Cependant, je l'avertis du péril qu'il court en suivant cette voie. S'il s'obstine à continuer, il est possible qu'il arrive à une grande réputation, mais il ne devra sa réputation qu'à la masse de ses productions. Les pièces qui reposent sur des données fugitives vieillissent vite : vraies à l'origine, au bout de peu de temps le peu de vérité qu'elles contiennent s'est évaporé et elles paraissent des œuvres de convention[1]. » Voilà ce qu'il opine à propos de *Piccolino* et ce qu'il redit plus fortement encore à propos de *Nos Intimes* dans un jugement auquel les critiques subséquents n'ont rien ajouté : « M. Sardou sera le Scribe des nouvelles générations. Les facultés sont semblables, les formes et les matériaux qu'elles emploient sont seuls changés. M. Sardou est le Scribe d'une époque scientifique, positive, industrielle, comme M. Scribe fut le Sardou d'une époque bourgeoise et romanesque à la fois, libérale et conservatrice, fertile en types curieux et en contrastes sociaux de tout genre. Ajoutez quelques légers atomes du génie de Beaumarchais à cette substance fondamentale et vous aurez M. Sardou tout entier.[2] » — Mais, en fin de compte, c'est Octave Feuillet qui lui paraît le représentant éminent de l'éclectisme dramatique : « Il est romantique par imagination, sensé par caractère et l'on

1. *R. D. M.* du 1er août 1861 (non recueilli).
2. *Id.* du 1er janvier 1862 (non recueilli).

pourrait parfois le nommer un réaliste sans le savoir... Son talent correspond exactement à la disposition actuelle de l'esprit public. Le public, qui depuis trente ans a fait tant d'expériences contraires, est las des systèmes exclusifs. Il ne croit à la vérité dramatique absolue ni du théâtre romantique, ni du théâtre réaliste, ni de l'imitation de l'ancien drame français... Il est romantique, réaliste, classique, à la manière de M. Octave Feuillet, qui se trouve l'héritier naturel de toutes les écoles qui se sont succédé [1]. » Et comme Octave Feuillet est moraliste aussi, quant au fond, et religieux, et, sous sa distinction mondaine, tout vibrant d'un lyrisme concentré, comment ne serait-il pas l'auteur préféré de Montégut ? Les divers articles que celui-ci a consacrés au romancier témoignent encore plus combien lui plaisait ce curieux mélange de romanesque et de réalisme, de demi-réalisme, et combien, doué lui-même de sympathie, Montégut savait gré à Feuillet d'aimer, d'aussi exquise façon, les personnages qu'il inventait [2]. Dès que les circonstances l'ont aiguillé sur les lettres françaises contemporaines, il se plaît à préciser la correspondance intime qui lui paraît manifeste entre le caractère de l'œuvre de Feuillet à ses débuts et les dernières années de la monarchie de Juillet, et il imagine le discours qu'un historien littéraire pourra tenir, vers 1918, à ses auditeurs sur ce sujet : il marquera, sans doute, que, à l'époque où l'auteur de *Dalila* entra dans la vie de l'esprit, le romantisme était comme un temple divin après la cérémonie, qu'il y flottait le parfum mélancolique et attendrissant de la fête qui venait de finir, et que le fidèle venu trop tard, tout

1. *R. D. M.* du 1er novembre 1860 (non recueilli). Cf. *Id.* du 1er décembre 1863 sur *Montjoye*, (recueilli dans *Dramaturges et Romanciers*, p. 373, sqq).

2. *Id.* du 1er décembre 1858 et *Moniteur Universel* des 24 novembre 1862 et 15 janvier 1868 (*Roman d'un jeune homme pauvre*, *Sibylle*, *Monsieur de Camors*), recueilli dans *Dramaturges et Romanciers*, p. 71, sqq.

en essayant de reconstituer pour son compte la cérémonie achevée, ne laissera pas pourtant de songer à d'autres fêtes prochaines ; ainsi il expliquera ce que Feuillet doit au romantisme, ses pastiches du début, l'art d'exprimer la passion, le désir de parler à l'imagination, d'autre part ce qu'apporte sa nature propre, soigneuse, délicate, finement morale et spirituellement honnête, et, finalement, la curieuse fusion qui constitue l'originalité de Feuillet : transporter toute la poésie d'une littérature d'imagination dans la vie calme et modeste, transporter le romantisme dans la vie de famille et rendre vraisemblable le romantisme conjugal. C'est ce qui explique son succès : il a satisfait les honnêtes gens qui étaient écœurés de voir la poésie et la passion n'être le privilège que des aventuriers et des âmes équivoques : il a montré qu'il y avait de la poésie chez des gens qui ne font pas profession d'être poétiques (encore une fois, nous saisissons ici, de la part d'Émile Montégut, le *pro domo*), et il a fait courir la vertu sur le bord des précipices où grouillent les passions coupables sans l'y faire tomber ; toute l'émotion du danger sans la chute et la faute : Henriette et Alfred de Musset unis avec une équité charmante et, tour à tour, défendus ; le judicieux bon sens de la première n'empêchant pas les « chimères » du second, celles-ci étant, d'ailleurs, la suprême réalité ; le positivisme de l'un se revêtant d'idéalisme et l'idéalisme de l'autre ne perdant jamais la conscience du réel. On pense facilement combien *Sibylle* et *Monsieur de Camors* étaient de nature et de taille à intéresser et à faire vibrer Montégut : il défend énergiquement contre Schérer la donnée du premier de ces deux romans, à savoir qu'une femme croyante ne peut pas épouser un sceptique, même si elle aime passionnément et si elle est aimée de même : faisant allusion, semble-t-il, à des expériences personnelles, il trouve ce renoncement vrai, c'est-à-dire conforme à la nature ; il le trouve légitime, il le trouve

même nécessaire, et institue, en passant, une casuistique du mariage qui n'a certes pas vieilli ; et quant au second de ces livres, à *Monsieur de Camors*, où, pour la troisième fois — les deux autres étant *Dalila* et *Montjoye* — Octave Feuillet « joue avec les tigres et les lions de l'âme humaine », il ravit Montégut qui, depuis longtemps, sentait venir un Feuillet viril et musclé ; la quasi nouveauté du sujet, le péril qu'il y avait à le traiter, la moralité qu'il contient, la façon dont l'auteur l'a dramatisé, la beauté du prologue, l'originalité de l'expiation et les problèmes sociaux qu'elle pose : s'il y a encore des gentilshommes en 1867 et, dans l'affirmative, s'ils ont le pouvoir que leur attribue M. de Camors, et, si, d'autre part, le chiffonnier et son action malpropre sont vraisemblables par un temps de démocratie montante, tout lui paraît de qualité rare. Mais comme il voit toujours plus beau, il en profite pour exprimer un désir dans lequel il finirait de se peindre, si jamais il finissait : « La première expression du talent de M. Octave Feuillet a été la peinture de ce que j'appellerai l'âme humaine bien apprise ; puis, abordant résolument les sophismes du cœur et les vices de l'imagination, il nous a donné des peintures énergiques de la nature humaine mondaine. Eh bien ! qu'il monte encore un degré plus haut et qu'il donne accès en lui à l'ambition de comprendre et d'exprimer la très grande nature humaine, celle où l'estampille divine est visible, dont les vertus et les vices portent également le sceau de la puissance et de la fécondité. Une pareille tentative serait vraiment originale, car ce qui manque dans notre littérature d'imagination, c'est précisément l'expression de cette grande nature humaine... Je sais bien que le genre aujourd'hui en faveur, le roman, n'est pas celui auquel on reconnaît le droit d'exprimer cette grande nature humaine, mais je crois que cette opinion n'est, comme tant d'autres, qu'un déni de justice et que cette forme du roman est

capable de contenir plus encore que l'observation minutieuse des sentiments moyens de l'humanité ou la description éloquente des passions mondaines. L'expérience n'en a-t-elle pas été faite, d'ailleurs ? Lorsque, accidentellement, un homme de génie a voulu se servir de ce genre pour exprimer, non plus ce qu'il avait vu et observé, mais ce qu'il avait rêvé ou deviné de la nature humaine, il l'a trouvé aussi complaisant à ses pensées que le genre réputé le plus noble. Je n'ai pas besoin de citer ici des noms et des titres qui sont dans toutes les mémoires, un Gœthe, un Chateaubriand... Que M. Feuillet, élargissant encore le cadre de ce genre où il est passé maître, nous présente donc une troisième forme de son talent, qu'il ait l'ambition d'exprimer cette nature humaine que l'observation quotidienne ne nous montre jamais et dont la vie mondaine nous présente tout au plus des ombres, celle que nous n'atteignons que par le rêve et la méditation, mais qui est aussi certaine qu'elle est cachée, car son existence nous est attestée à la fois par les impérieuses affirmations de la raison et par le témoignage de l'histoire, cette austère consolatrice en qui les âmes viriles trouvent la certitude de leurs songes et puisent la fermeté de leur foi en l'humanité. »

C'est ainsi que Montégut, profitant de ce qu'il rencontrait de bien pour rêver et demander mieux encore, se débarbouillait, si je puis dire, du réalisme et des médiocrités littéraires qu'il était quelquefois obligé de subir, et essayait d'oublier certains livres qu'il devait lire et certains spectacles où il devait assister pour en parler ensuite officiellement. D'autres contemporains, sans doute, lui procuraient d'agréables ou même de délicieuses compensations, Fromentin, par exemple, ou Edmond About, ou Cherbuliez, et lui donnaient l'occasion d'écrire sur eux trois essais parmi ses meilleurs. Fromentin le fait réfléchir sur l'infériorité des Français en ce qui concerne les voyages, l'amène

à tracer le portrait du voyageur idéal, et lui procure la douce surprise de le voir réalisé par Fromentin lui-même, tant ses deux livres charmants, sur le Sahara et le Sahel, unissent de dons contraires heureusement mélangés : un artiste qui sait voir et rendre, un rêveur qui cède à ses songes, mais sans exagération ni importunité, un observateur moral qui cherche l'homme sous le costume [1]. Edmond About, chez qui il croit apercevoir plus d'art que de dons naturels, sauf pour la polémique et pour la satire, le conduit à rechercher de qui l'auteur de la *Grèce contemporaine*, du *Roi des montagnes*, de *Germaine*, des *Mariages de Paris* tient ses qualités. Montégut en fait honneur à l'éducation universitaire très poussée qu'il a reçue et qui lui a donné non seulement l'instruction, mais encore — bien inappréciable ! — le désir de toujours s'instruire, et aussi, plus littérairement, le secret de la composition et du développement, qui va se perdant. Et comme About appelle Prévost-Paradol, qui appelle Taine, qui appelle Sarcey, Montégut est amené à regarder d'un peu près l'invasion victorieuse des jeunes normaliens dans la littérature entre les années 1855 et 1860, et, plus généralement, les caractères passés et présents de la littérature universitaire [2]. Cherbuliez, enfin, soit par sa fantaisie esthétique *A propos d'un cheval*, soit par ses romans *Le Comte Kostia*, *Paule Méré*, *Le Roman d'une honnête femme* ou *Le Grand Œuvre*, le hausse aisément jusqu'aux plus grandes questions de philosophie et d'esthétique, « ces questions que la critique a tort de délaisser, sous prétexte qu'elles ne seraient pas toujours à leur place. Or, il y a toujours lieu de les soulever, et, en particulier, quand les chefs-d'œuvre manquent, pour préparer à les comprendre, et que les œuvres moins réussies donnent, par leurs défauts

1. *R. D. M.* du 15 juin 1860 (non recueilli).
2. *Id* du 15 août 1859 (recueilli dans *Mélanges critiques*, p. 335, sqq.).

mêmes, l'occasion de rechercher ce qui devrait être [1] ». A propos de la méthode platonicienne de Cherbuliez faite de dialectique et d'ironie, et de sa définition progressive de l'art, c'est toute une esthétique que Montégut ébauche et que nous retrouverons ; et, à propos des romans, une discussion en règle sur les rapports de l'émotion et de la poésie, sœurs ennemies, Muses hostiles l'une à l'autre en apparence, mais capables de vivre en parfaite intelligence, fondues en une dixième Muse qui serait la Muse de l'avenir... ; tout cela sans parler d'une étude très poussée sur la formation de Cherbuliez, sa naissance, sa famille, son pays, ce qu'il doit à Toppfer, à Reid, et, par réaction, à Aristote et à Kant, ce que Paris et Bonn lui ont appris, la belle existence qu'il s'est courageusement arrangée, remplie de ces « loisirs actifs » dont, nous le savons, Montégut a toujours rêvé pour lui-même ; bref, tout un monde d'idées, de sentiments, de rapports, de souvenirs, en soixante-dix pages, et, ici aussi, une sorte d'hymne intellectuel en l'honneur d'un écrivain et d'un homme, duquel, tout compte fait, Émile Montégut se sent, par les parties supérieures de son être, le plus voisin. En vérité, bien qu'il eût, par ailleurs, bien des raisons littéraires et morales de ne pas aimer son temps, Montégut pouvait lui être indulgent puisque ce temps lui offrait, quand même, quelques chefs-d'œuvre à sa convenance et lui permettait de faire son métier sans déplaisir.

Mais il y avait mieux encore pour lui. Au milieu de cette littérature nouvelle, réaliste ou éclectique, surgissait quelquefois, un ouvrage qui remettait le romantisme au premier plan, ou bien quelque célébrité romantique disparaissait. C'était autant d'occasions pour Montégut soit de revenir sur toute une

1. *R. D. M.* du 15 octobre 1866 et du 15 mai 1867 (recueilli dans *Dramaturges et Romanciers*, p. 157, sqq.).

œuvre, par exemple celle de Béranger, de Vigny, de Marceline Desbordes-Valmore, d'Eugénie et Maurice de Guérin, soit de montrer les nouveaux aspects du génie romantique révélés par les œuvres récentes de Michelet et de Quinet, de Gautier et d'Hugo, c'est-à-dire de remuer, plus sympathiquement encore puisqu'il s'agissait, pour la plupart, d'auteurs qui avaient enchanté sa jeunesse, des idées d'un ordre bien autre que tout à l'heure, si différent de celui-là qu'il en était quasi le contraire. C'est, à propos de la mort de Béranger, sur lequel, déjà, il avait exprimé son opinion en passant [1], un examen impartial de son talent et de son génie, de ses qualités naturelles — qualités de moineau parisien, effronté et libertin — ou acquises, tour de main habile pour exprimer les thèmes généraux ou particuliers, surtout politiques, que bégaye la foule anonyme, un examen des raisons de sa popularité, et, plus généralement des conditions qu'il faut remplir pour être un poète populaire, ce qui est autre chose qu'être un poète de parti, ou, même un poète national [2]. C'est, à propos de la publication du *Journal d'un poète* d'Alfred de Vigny, publication que Montégut trouve indiscrète, puisqu'elle viole la « tour d'ivoire », et littérairement fausse, puisqu'elle découvre une personnalité qui a tout fait pour se défendre, une analyse subtile de l'idéalisme de Vigny, idéalisme désenchanté, et de ses causes, de la qualité de son intelligence, qui, seule, le fait poète, mais à qui il manque tout de même la chaleur et la flamme, et, à travers *Cinq-Mars*, la Restauration aperçue, comme derrière *Stello* et *Servitude et grandeur militaires*, les dix premières années du règne de Louis-Philippe : de la psychologie, de la morale, de la critique et de l'histoire littéraire, couronnées par une double ou même triple interpré-

1. *R. D. M.* du 15 juin 1851 (non recueilli) sur *Pierre Dupont* (p. 144).
2. *R. D. M.* du 1er décembre 1857 et du 1er janvier 1858 (recueilli dans *Nos morts contemporains*, I).

tation historique[1]. Marceline Desbordes-Valmore, les Guérin, Mme Charles Reybaud occupent un rang plus modeste, mais ce n'est pas une raison pour que Montégut soit avare à leur endroit. L'édition des *Poésies inédites* de la première lui fait chercher le secret de sa douloureuse destinée littéraire, pourquoi elle n'est pas allée jusqu'au grand public et n'a été appréciée que des grands poètes : c'est que, dit Montégut, pour comprendre toute la valeur du talent de Marceline Desbordes-Valmore, il faut avoir l'instinct métaphysique et être capable de goûter, si l'on peut dire, la poésie en soi : elle est, en effet, la poésie même ; rien, chez elle, n'est traduit, développé, orchestré ; sa poésie, c'est de la souffrance qui crie, et qui crie à l'instant même où elle agit, jamais après : c'est du lyrisme pur, de l'essence de lyrisme et de lyrisme passif ; en somme, elle est, littérairement, un poète qui présente le spectacle de la matière poétique à l'état rudimentaire, et, psychologiquement, elle était de ces âmes tristes et blessées avant de naître : à propos de quoi Montégut médite sur l'origine de ces âmes que le monde voit ainsi apparaître de temps à autre et qui semblent ne venir à lui qu'à regret : ici la critique est métaphysique à la base et au sommet[2]. Quant aux Guérin, si, avec les *Reliquiæ* de Maurice, il essaie de discerner le caractère exact de sa mélancolie, différente de celle de René, de Byron ou de Werther, ressemblant un peu à celle d'Obermann, mélancolie surtout physiologique, croit-il, avec des alternatives d'enthousiasme et de dépression, de donner la clef de son génie qui, panthéïste et individualiste, a seul perçu et rendu l'âme d'un paysage, avec les mystérieuses

1. *R. D. M.* du 1er mars 1867 (recueilli dans *Nos morts contemporains*, I). Faguet, à quelqu'un qui le félicitait de son Vigny : « Il est bien, disait-il ; je n'y ai aucun mérite, presque aucune part. C'est le *Vigny* de Montaigu (*sic*)... Il était définitif. Je l'ai repris tel quel. » (*Rev. Hebd.* du 20 septembre 1919, p. 368).

2. *R. D. M.* du 15 décembre 1860 (recueilli dans *Esquisses littéraires*).

concordances qu'il peut y avoir entre le monde matériel et le monde moral ; si, avec le *Journal* d'Eugénie, il se plaît à rechercher les ressemblances et les différences entre le frère et la sœur, entr'autres leur même répugnance pour l'action, l'un par paganisme, l'autre par christianisme, leur même sentiment de la nature, débordant chez celui-là, chez celle-ci bridé ; à marquer la nuance de la fraternité d'Eugénie qui est une forme de maternité, et, ironiquement, ce qu'a de paradoxal le succès de ce simple livre féminin dans la trépidation contemporaine ; tous deux, Maurice et Eugénie, le haussent encore vers cette question à la fois psychologique et sociale : si les hommes de génie ne seraient pas tous, en un sens, des résumés de races qui vont finir [1].

Il y a de tout, dans ces deux essais, de tout, en particulier, dans celui sur Maurice, où le critique part, en quelque sorte, des intimes profondeurs physiologiques qui expliquent les contradictions de l'humeur pour pénétrer, par l'analyse d'un sentiment prédominant, jusqu'à l'insaisissable monade. J'ose dire qu'il n'y a, pour moi, rien de plus fort dans toute l'œuvre critique de Montégut. Mais, il faut reconnaître aussi que, porté par l'œuvre et l'homme, il s'y montrera égal, plus d'une fois, dans les articles de cette période consacrés à Michelet [2], à Quinet [3], à Théophile Gautier [4] et à Victor Hugo [5]. Ces articles pourraient être considérés comme des chapitres d'une étude sur l'imagination romantique : chez Michelet, l'imagination pure, sans mélange ni intervention d'une autre faculté ; chez Quinet, l'imagination avec des idées ; chez Gautier, l'imagination aidée par la sensation ; chez Hugo, l'imagination faisant

1. *R. D. M.* du 1er mars 1861 et *Moniteur Universel* des 20 et 27 juillet 1863 (recueillis dans *Nos morts contemporains*, II).

2. 4. 5. Articles recueillis dans *Mélanges critiques*.

3. Article recueilli dans *Nos morts contemporains*, II.

appel à la volonté. Mais, en les rapprochant ainsi sous cet unique biais, de quel sacrilège appauvrissement ne serait-on pas coupable ! Les trois essais critiques sur Michelet ont bien pour objet principal de montrer son imagination à l'œuvre dans des sujets non historiques, mais l'un conduira Montégut à opposer ses idées propres à celles de l'auteur sur l'amour et le mariage et à vibrer longuement avec lui aux pages émouvantes de la dernière partie sur la vieillesse, le veuvage et la mort ; l'autre, à marquer les heureux contre-coups que peuvent avoir des livres comme *L'Oiseau*, *L'Insecte* ou *La Mer*, sur la morale, en détournant le public, ne fût-ce qu'un instant, des mauvais livres ; sur la littérature, en prouvant qu'on peut faire autre chose que des romans ; sur les études sérieuses, en excitant la curiosité ; sur la science elle-même, enfin, par une vulgarisation attrayante, sans compter qu'ils montrent ce que oiseau, insecte ou mer peuvent donner comme matière d'art ; et quant au livre sur *La Montagne*, il sera une occasion pour Montégut de traiter de la poésie des montagnes et de discerner, avec une finesse stupéfiante, pourquoi elles inspirent si rarement les peintres et les poètes, contrairement à la mer : ce serait, à l'entendre, parce que la mer est démocratique, en quelque sorte, et sociable, tandis que la montagne serait aristocratique, qu'il est difficile de lutter contre elle, et qu'elle n'admet, en somme, aucune familiarité. — Les deux essais consacrés à Quinet sont aussi une étude psychologique d'une certaine qualité d'imagination ; mais le premier aborde la question générale de l'utilité, historique et morale, des autobiographies, et la question plus particulière des effets de l'invasion de 1814-1815 sur les âmes et les esprits français, à propos de la question, plus particulière encore, de l'hérédité de Quinet et de sa formation ; le second définit la double originalité de *Merlin l'Enchanteur* : l'originalité littéraire, qui réside, ici, dans le fait de traiter les idées

familièrement, et l'originalité philosophique, qui consiste à avoir voulu écrire une « histoire idéale » sous la double inspiration de la légende et de la critique[1]. — Pour Gautier, Montégut déclare qu'un critique ne devrait parler que de ce qu'il a bien senti et que des parties d'un auteur qui eussent fait vibrer chez lui une fibre intime ; il ne parle donc que de la quadruple originalité qu'il aperçoit en Gautier et des quatre êtres qu'il y distingue : un Gaulois contemplateur, qui essaie, avec des réussites diverses, de faire vivre en bon accord les deux âmes différentes qu'il porte en lui ; un poète de l'âme mystique des jeunes gens ; un lyrique du dilettantisme, voisin des lyriques galants, car « il y a des âmes qui sont tendres aux choses de la matière et de l'art comme les poètes de la galanterie sont tendres à la beauté féminine » ; un inventeur du voyage pittoresque, qui a pour objet, non de méditer et de rêver, mais simplement de noter les phénomènes extérieurs, de regarder et de voir... Et il n'y a que quelques fibres qui ont vibré !... Enfin, au Maître qui, à cette heure, travaille en face de l'Océan, et de qui « la solitude, au lieu de le rendre plus timide, a doublé l'audace et la témérité naturelles », Montégut dresse de nouveaux autels, sans idolâtrie, mais avec une allégresse courageuse, d'autant plus méritoire que les admirateurs de la *Légende des Siècles*, quand elle commença à paraître, n'étaient pas légion. Il n'ignore pas ce que peuvent dire des lecteurs indifférents ou hostiles ; il l'ignore si peu qu'il se plaît à reproduire tout au long leurs attaques ou leurs dédains ; mais il sait aussi ce que peuvent en dire les lecteurs amis, dont il est :

1. Ni Quinet, ni ses amis ne furent satisfaits du second de ces articles : cf. la correspondance entre Quinet et Saint-René-Taillandier (*Revue Lit. Hist.*, janvier-mars 1918, p. 22, sqq.), publiée et commentée par M. P. Bonnefon. Il y défend, avec raison, l'article de Montégut « judicieux et intelligent, qui, sans suivre Quinet dans toutes les images de sa pensée, la pénétrait suffisamment et la déterminait avec netteté. »

« Quant aux lecteurs amis, et nous sommes du nombre, ils seront heureux d'y trouver tout ce qu'ils n'y cherchaient pas, tout ce qu'ils ne s'attendaient pas à y rencontrer, et d'abord l'abondance, et, si nous pouvons parler ainsi, la prodigalité des richesses. Nous n'oserions pas dire que les poèmes nouveaux contiennent de plus belles choses que les recueils précédents de l'auteur, mais nous dirons hardiment qu'ils en contiennent d'aussi belles et en plus grande abondance... En second lieu, la variété de tons qui règne dans ces deux volumes est extrême, et va de l'essor de la poésie lyrique à l'accent majestueusement familier de la poésie épique. Quelques-uns de ces poèmes méritent réellement le nom de petites épopées que leur a donné Victor Hugo. Dans ces poèmes, l'auteur n'apparaît jamais et raconte comme un historien ou même un simple chroniqueur, avec un désintéressement et un oubli de lui-même qui semblent n'avoir rien coûté à sa personnalité puissante, si prompte pourtant, d'ordinaire, à se montrer derrière le héros qu'il met en scène. D'autres fois, comme dans le *Régiment du Baron Madruce*, le sujet choisi par lui n'est qu'un prétexte pour donner cours aux sentiments dont son âme est pleine, à ses colères et à ses anathèmes. Puis le poète, sortant de la poésie lyrique et de l'épopée, côtoie le drame et lui emprunte son langage, ou bien invente un genre inconnu des anciennes poétiques, difficile à classer et que, faute d'un autre nom, j'appellerai la nouvelle rimée, le roman en vers : *Eviradnus* ou *Ratbert*. Enfin, dans ce nouveau recueil, Victor Hugo a révélé un style nouveau. Vous connaissez son style dans la poésie lyrique, riche, coloré, pittoresque, abondant en images, et vous connaissez aussi son style dramatique, entrecoupé comme un sanglot, heurté, éloquent, plein d'interjections passionnées, espèces d'onomatopées, ambitieuses d'imiter les cris physiques de la chair et les sentiments orageux de l'âme ? Eh bien ! il a mélangé ces deux styles, et

de ce mélange est sorti le style de la *Légende des Siècles*, plus sobre et moins tourmenté que celui de ses drames, plus familier que celui de sa poésie lyrique. Dans les parties faibles, ce mélange est parfois choquant, mais dans les parties excellentes, il procure au lecteur un plaisir double en quelque sorte, celui que donne la poésie lyrique et celui que donne la poésie dramatique. » Depuis bientôt soixante ans que les critiques parlent de la *Légende des Siècles*, ils n'ont fait que répéter, à peu de chose près, ce que Montégut écrivait, lors de l'apparition, avec l'ardeur que lui donnait toujours le beau, et le goût dont s'accompagnait toujours aussi son enthousiasme. Ses appréciations contemporaines sur la première partie des *Misérables* et la critique qu'il fait des deux caractères de Monseigneur Myriel et de Jean Valjean; sur les *Chansons des Rues et des Bois*, pour lesquelles il est sévère, trouvant la matière — à savoir la peinture de la sensualité facile de la première adolescence — monotone et stérile, et le poète trop éloigné de cette adolescence pour la peindre ; sur les *Travailleurs de la Mer*, où, après l'échec de l'œuvre précédente et du *William Shakespeare*, il voit « le réveil du Titan » ; toutes ces appréciations, dis-je, faites sur l'heure et tirées entièrement du fonds personnel, n'ont rien qui soit à reprendre ; dans la suite des temps, il n'a été donné qu'à très peu d'hommes de pouvoir porter ainsi le jugement définitif sur un livre nouveau [1].

C'est certainement en songeant à ces articles sur les Lettres françaises que, très justement, Faguet écrivait : « Peu classique, peu traditionnel, connaissant même mieux les littératures étrangères que la nôtre, Montégut était naturellement dégagé de beaucoup de préjugés locaux, et accessible à des genres différents

1. Et de jouer ainsi vraiment son rôle de critique, c'est-à-dire d' « annonciateur » Cf. Montégut lui-même dans *R. D. M.* du 15 octobre 1865, p. 1046 (non recueilli) et *Mélanges critiques*, p. 147.

et à des formes imprévues de beauté. Aussi a-t-il apprécié avec beaucoup d'originalité et beaucoup de perspicacité les dernières œuvres du romantisme et les premières, soit du réalisme, soit du romantisme tempéré. Il a été un excellent guide dans cette période de transition assez difficile et pour le critique et pour le simple lecteur[1]. »

Buloz, donc, ne s'était pas mépris : il avait, au contraire, fourni à Montégut l'occasion de prouver l'élasticité de son talent. Mais, comme nous l'avons dit, ce « guide » avait besoin de temps en temps de passer en esprit les frontières et de céder à son exotisme latent ; en le suivant maintenant à travers l'Occident européen du présent ou du passé, et même plus loin, nous pourrons assister au complet épanouissement de sa manière critique, que, il faut le redire, malgré quelques exceptions, la France littéraire d'alors ne favorisait pas.

1. *Histoire de la Littérature française*, II, p. 444.

CHAPITRE VI

(1858-1868)

LE CRITIQUE LITTÉRAIRE

II

Sauf, une exception en faveur du romancier Nathaniel Hawthorne que Montégut goûte singulièrement, exception même redoublée puisque, après avoir tracé une esquisse de lui dans la *Revue* en 1860, il y revient et en dresse un portrait en pied, dans quatre articles du *Moniteur*, en 1864[1], Montégut renonce aux Etats-Unis de propos délibéré :

« En littérature comme en politique », écrit-il avec sa sincérité habituelle, « la grande République est loin de tenir ses promesses. Chez les partis, des compromis honteux ; dans le pouvoir, des complaisances coupables ; chez les citoyens, une audace sans scrupules; sur toutes les questions qui se présentent, les principes sacrifiés aux intérêts les moins avouables, la justice chaque jour renvoyée au lendemain, partout des transactions sans dignité où l'honneur se perd sans que la paix soit conquise : tel est le bilan de la République depuis quelques années. Voilà cependant le pays sur lequel l'humanité aimait à jeter des

1. Aucune de ces pages n'a été recueillie et c'est un des cas où la chose est le plus regrettable. La seconde étude a la splendeur et l'atmosphère d'une cathédrale tendue de noir où les cierges meurent après la cérémonie et où flottent les parfums, déjà passés, des fleurs funéraires.

regards pleins d'espérance et qu'elle chargeait d'avance de la glorieuse mission de continuer ses destinées... Quant à la littérature proprement dite, elle s'abaisse de plus en plus au niveau des foules : elle se conforme à leur grossièreté et à leurs préjugés, elle parle leur langage... La petite école des transcendantalistes du Massachusetts, qui comprenait la portion la plus curieuse et la plus originale du monde littéraire américain, se tait et semble avoir dit son dernier mot... C'est la disette intellectuelle et l'abdication de la pensée [1]. » Tout le contraire, exactement, de ce qu'il faut à Montégut. Il abandonne donc presque définitivement les Américains [2].

L'Orient — l'Orient ancien et moderne — prend leur place, comme si Montégut ne pouvait se contenter de vues européennes et avait besoin, toujours, d'un champ plus vaste : quel rayonnement de pensée cela indique ! Quel monde multicolore peuplait, en imagination, la modeste chambre de la rue Jacob !... Émile Montégut n'alla jamais en Orient, mais il avait beaucoup lu sur l'Orient comme sur tout autre contrée, d'abord parce que, nous le savons assez, il était lecteur né et lecteur curieux de singularités exotiques ; que la Chine, l'Inde, l'Asie-Mineure, l'Afrique devaient, de temps en temps, l'attirer forcément par les révélations qu'elles lui promettaient et la matière qu'elles pourraient fournir à son imagination contemplative ; ensuite, parce que, de par son âge, il assiste à la naissance et à l'essor de la sinologie, de l'indianisme, de l'exégèse aussi, c'est-à-dire de l'orientalisme au sens large du mot. Il est, en effet, le contemporain des Abel Rémusat, Stanislas Julien, Théodore Pavie, Burnouf, Foucaux, Barthélemy Saint-Hilaire, Adolphe Regnier,

1. *R. D. M.* du 1er juin 1857 (non recueilli), Annuaires de 1853-1854, 1854-1855, 1856-1857.

2. Il n'en reparlera que le 1er mai 1868 (*La Nouvelle Amérique*) et le 15 juin 1876 (*Les Conflits de races aux Etats-Unis*), articles non recueillis.

Rendu, Boissonade, Fauriel, Patin : on voit qu'il a lu leurs ouvrages, et même, dans des traductions, certains des vieux livres dont ils parlent, ce qui lui constitue, en plus des autres fonds, un nouveau bagage dont est apparue la richesse chaque fois qu'il a eu l'occasion de parler d'une publication « orientale ». Il n'est donc pas surprenant que cette série, bien qu'elle ne soit pas très fournie [1], nous fasse faire un progrès dans sa connaissance, dans la connaissance de tout son être, jusqu'à ses plus intimes pensées morales et jusqu'à ses vues les plus amples de philosophie et d'histoire. Le voici tout secoué par une émotion à la fois douce et forte, en parlant du Psalmiste, de ce saint roi qui avait été berger, qui connut « tous les sentiments, les plus doux jusqu'aux plus amers », qui n'eut qu'à ouvrir son âme pour exprimer celle de tous ses semblables, quelle que fût leur condition, leur rang et leur fortune, et exhala des prières dont il faut à jamais désespérer de rendre la beauté et l'esprit. Il s'y essaie pourtant, et nous y gagnons une admirable poétique de la prière. Le voici, revivant avec une émotion, certes d'une autre nature, mais non moins douce, ni non moins forte, le joli roman de Longus, « dernier monument de l'art antique devenu nôtre par la toute-puissance du génie du traducteur », benjamin de deux littératures qui eut la destinée des personnages mêmes qu'il met en scène, de naissance un peu mystérieuse, comme Daphnis et Chloé, venant en un temps de décadence qui le vouait à l'obscurité, ayant connu l'adversité, mais une adversité heureuse, et, un beau jour, ramassé et reconnu par le bon Amyot, comme Daphnis par Lamon et Chloé par Dryas, et, doublement naturalisé par l'évêque helléniste, introduit dans le patrimoine chrétien et français, d'où il ne sortira plus.

1. Elle est contenue presque tout entière dans *Livres et Ames des Pays d'Orient*. Cf. quelques idées complémentaires dans *R. D. M.* du 15 juin 1860 (non recueilli) et dans *Heures de lecture d'un critique*, p. 285.

Montégut nous fait sentir tout ce qu'a d'hybride ce petit livre, à la fois très naturel et très savant, à la fois simple et bizarre, venu tout à la fin de la littérature grecque pour, non pas fondre ni mélanger, mais rapprocher les deux genres poétiques les plus modestes et les plus familiers de l'antiquité : l'idylle et la comédie moyenne. Puis, élargissant encore son cercle, il nous montre, dans ce même opuscule, les signes de la décadence qui vient, décadence d'ailleurs toute remplie « de grâce aimable et de souriante sénilité ». Le bonhomme Philétas, sorte d'évangéliste païen qui vient annoncer aux deux enfants la bonne nouvelle de leur amour et que le dieu toujours jeune a mis en eux toutes ses complaisances, le bonhomme Philétas, c'est, pour Montégut, « le Paganisme vieillissant qui s'attendrit, et qui a ses visions prophétiques et ses hallucinations allégoriques. Tout le personnage est comme reluisant de cette douce mysticité qui est propre aux âges de déclin. » D'ailleurs, cette décadence n'empêche pas la pastorale de Longus « de rester l'expression la plus vraie et la plus complète qui ait été donnée de l'amour adolescent » et d'avoir ainsi, en plus d'une signification historique, une signification éternelle. Montégut, comparant *Daphnis et Chloé* à *Paul et Virginie*, la dégage et, de même que, tout à l'heure, il s'était haussé du texte hébreu jusqu'au problème de la valeur et de la nature de la prière, maintenant du texte de Longus — ou d'Amyot — il s'est haussé jusqu'au problème, plus profane, certes, mais qui toujours et partout se pose, de la naissance de l'amour dans les jeunes cœurs. — Le voici, essayant de pénétrer, à l'occasion des livres d'Amédée Thierry, dans les âmes des grands chefs barbares, Alaric, Clovis, Théodoric, Attila, en particulier dans l'âme de ce dernier, dont il croit apercevoir le génie manifeste dans les deux conceptions qu'il eut : fonder en face de l'Empire Romain l'Empire de la Barbarie et le fonder par la terreur, mais qui rencontra Aétius, lequel,

sans génie, mais n'exposant rien, choisissant son terrain et attendant son heure, le blessa à mort ; — ou bien dans l'âme de ces poète chinois aux noms étranges qui paraissent si loin de nous, mais qui, finalement, ne nous dépassent guère et rappellent étonnamment Horace, La Fontaine, Henri Heine et même Béranger ; — dans l'âme enfin (s'ils en ont une !) des roitelets sanguinaires d'Asie et d'Afrique ou dans celle des capitaines négriers dont ils furent les fournisseurs... Et par delà ces analyses psychologiques, ce sera, ici, l'examen de la vaste question littéraire et morale : pourquoi les Anglais sont supérieurs dans la littérature de voyage, avec une vue sur la vraie nature du pittoresque et une conclusion de grande envergure sur ce qui est le plus poétique : la barbarie ou la civilisation ? Là, un effort historique pour réhabiliter les Romains des quatrième et cinquième siècles, qui, en face des Barbares, ont défendu, plus qu'on ne dit et qu'on ne croit, les principes moraux, éternels, c'est-à-dire précisément la civilisation ; ailleurs, un appel passionné au monde chrétien pour qu'il sauve, le mahométisme ayant fait tout ce qu'il pouvait et ne pouvant aller plus loin, ce qui peut et doit être sauvé, aussi bien dans l'Asie que dans l'Afrique, et, surtout pour qu'il détruise ces innombrables foyers d'immoralité, où la cruauté le dispute au burlesque ; partout l'intelligence et le cœur en action, les plus hautes questions de sociologie, de politique, d'histoire, d'esthétique et de métaphysique même jaillissant comme d'elles-mêmes, et traitées avec une générosité sans pareille, car elle est illimitée quant au nombre des aperçus, et souverainement morale quant à leur qualité.

Cependant, malgré l'occupation que créait à Montégut la critique des Lettres françaises, tout en ayant cédé de temps en temps à l'attrait des « livres et âmes des pays d'Orient », il n'avait pas abandonné les Anglais. Il était demeuré pour eux

un visiteur assidu et d'autant plus fervent que, quelques livres nouveaux lui étant apparus comme d'incontestables chefs-d'œuvre; parler d'eux et de ce renouveau de la littérature anglaise était dans le sens de ses préférences d'alors. Sans doute, ne renoncera-t-il pas à la curiosité documentaire, historique ou littéraire. Il aimera à parler d'un ouvrage suranné tel que *Le Barde endormi* (*The sleeping Bard*), vision jadis écrite en langage cambrien et récemment traduite en anglais moderne par George Borrow, parce que l'auteur original, le ministre gallois Elis Wyn, avec ses inclinations jacobites, son humeur cassante et rogue, ses visions, lui fait l'objet d'un « Bridaine protestant » et parce que le livre lui apparaît comme le dernier livre de la littérature galloise, marquant bien le moment où l'esprit anglais a définitivement assimilé l'esprit celtique, « enterrant, selon le rite anglican de la Haute-Eglise, cette vieille littérature bardique et chevaleresque, qui s'était continuée presque sans interruption jusqu'à la fin du XVIIe siècle [1] ». Il trouvera une saveur très particulière à tracer le profil d'un certain Lord Herbert de Cherbury : *Don Quichotte historique*, excentrique s'il en fut, à la fois fou et sage, avec son imagination du temps d'Elisabeth, des mœurs et des habitudes du temps de Jacques II, et une intelligence philosophique qui, bien que l'homme ait vingt ans en 1600, fleure le XVIIIe siècle : type de ces personnages de la première partie du XVIIe siècle dont « la chevalerie intermittente » surgit de temps en temps, « de ces générations intermédiaires entre les anciennes et les nouvelles mœurs, de ces générations insubordonnées, anarchiques, batailleuses, qui feront les guerres civiles de la régence de Marie de Médicis, la guerre de Trente ans, la guerre des cavaliers contre le Long Parlement et qui rendirent leur dernier soupir

1. *Essais sur la Littérature anglaise*, p. 242, sqq.

dans les folies sanglantes de la Fronde[1] ». Il saisira volontiers l'occasion que lui offre un roman du major Lawrence : *Guy Livingstone*, pour marquer deux différences qui séparent les corrompus du roman anglais et les corrompus du roman français, les gens du monde qui, en Angleterre, se font écrivains, de ceux qui font de même en France[2]. Dans ces circonstances, c'est l'historien et le moraliste qui reparaissent. Mais lorsqu'il en vient à Charlotte Brortë ou à George Eliot, sa critique se tourne plutôt vers les questions d'esthétique, et elle se tournera de plus en plus vers elles, à mesure qu'il aura affaire aux génies, à Sterne, à Thackeray, à Tennyson ou, encore et toujours, à Shakespeare. Le réalisme d'*Adam Bede*, « essence et charme du livre, son principe, son intérêt poétique et sa leçon morale », viennent tour à tour dans une de ces larges discussions comme Montégut les a toujours aimées, où les théories d'art se fondent avec des théories philosophiques, et qu'il termine hardiment par une profession de foi[3]. On connaît — et il expose, d'ailleurs, en détails — la doctrine de George Eliot : le laid et le monotone doivent être représentés et représentés avec sympathie : il faut qu'il y ait toujours des hommes qui se dévouent à la fidèle représentation des choses ordinaires de la vie, qui soient capables de leur trouver de la beauté et qui soient heureux de montrer « avec quelle tendresse la lumière du ciel tombe sur elles » ; il est beau et il est bon de se pencher vers la réalité moyenne : l'art et la morale sont d'accord pour cette recommandation. Cette conception n'étonne pas Montégut et il se plaît à la comprendre, d'autant plus que, à cette époque, peu fixé sur George Eliot, il suppose que c'est un clergyman. Il reconnaît que, logiquement, une âme religieuse, une âme chrétienne, surtout

1. *Essais sur la littérature anglaise*, p. 115, sqq.
2. *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, I, p. 355.
3. *Id.*, I, p. 1, sqq.

une âme protestante, et, plus encore, quand elle est anglaise, doit s'intéresser au réel moyen : il faut être chrétien pour découvrir les beautés incluses dans le réel monotone, il faut même être protestant, la glorification des vertus réalistes datant précisément de Luther : « La sympathie pour les humbles conditions de la vie, qui fait le principe de la littérature réaliste, est d'origine chrétienne et protestante et ne peut avoit toute sa force et sa fécondité qu'avec le christianisme protestant » ; il faut être Anglais, car l'Anglais aime la réalité avec ardeur, contrairement au Français. Mais de ce que ce réalisme soit logique, il ne s'en suit pas qu'il soit esthétiquement vrai : il est même faux, pour Montégut. A son gré, l'artiste, le véritable artiste se détourne tout naturellement du réel moyen ; non par mépris aristocratique, mais par une nécessité de l'art qui n'aime pas ce qui est effacé, qui va de lui-même à ce qui est pittoresque, à ce qui se détache. Et il conclut : « Nous approuvons sa doctrine sans la partager, car toutes nos préférences sont naturellement tournées vers la doctrine opposée qui est représentée dans l'Evangile par Marie (George Eliot penchant pour Marthe), vers la doctrine de la contemplation de l'idéal. Et de crainte que George Eliot ne nous accuse trop vite de professer une doctrine trop païenne, nous lui rappelons que Jésus-Christ lui-même semble avoir pensé comme nous et donné la préférence à la contemplation sur l'activité pratique, au désir violent qui conquiert le royaume des cieux sur la modestie aisément satisfaite des conditions de la terre. » Dans cet essai, il y a tout Montégut en raccourci. Ceux sur Sterne, sur Thackeray, sur Tennyson sont du même ordre, faits de sympathie, de pénétration et de franchise, soit que, tout en contestant au premier l'humour qu'on lui accorde d'ordinaire — et qu'il définit en passant — tout en mettant à jour les procédés de sa magie drôlatique, quelquefois cynique et équivoque, il vante son

excellence à jouer de l'infiniment petit, la précision de ses sensations et de ses souvenirs, l'intelligence qu'il a eue du caractère national français, et, finalement, le défende contre les calomnies dont il est, à tort, l'objet parce qu'on ne le juge que sur l'extérieur [1] ; soit qu'il élève à Thackeray un « mausolée littéraire », avec les attributs symboliques qui conviennent au Sagittaire visant le snobisme, et, par delà, l'aristocratie qui en est la cause [2] ; soit que, après avoir, dans une sorte d'exorde lyrique, remercié la nature d'avoir multiplié à l'infini les apparences, les aspects toujours nouveaux, les combinaisons imprévues, et l'art et la poésie d'y avoir ajouté un monde inépuisable de beauté et de lumière, et d'avoir ainsi tous deux — la nature et l'art — mis devant le philosophe une coupe toujours pleine, il tente de faire comprendre la beauté intime de Tennyson, et, procédant cette fois à la façon de Sainte-Beuve, nous donne une série d'épreuves soigneusement nuancées et retouchées de l'auteur des *Idylles du Roi* et d'*Enoch Arden* [3]. Joignez-y les deux articles où, à propos de la traduction de *Macbeth* par E. Lacroix et de *Roméo et Juliette* par Emile Deschamps, il se demande si, vraiment, les drames de Shakespeare sont faits pour être joués, conclut négativement et en donne des raisons techniques qui font penser à la manière de Sarcey [4] ; joignez-y surtout cette éblouissante hypothèse sur la *Tempête* [5], qui serait, pour Montégut, le résumé emblématique de toute l'œuvre shakespearienne, l'adieu symbolique du grand Will à son public et comme son testament dramatique. Et vous aurez déjà une idée asez complète de la richesse de cette critique.

1. *Essais de littérature anglaise*, p. 279.
2. *Moniteur Universel* du 1er juillet 1864 (non recueilli).
3. *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, II, p. 261, sqq.
4. *Essais de littérature anglaise*, p. 195, sqq.
5. *Id.*, p. 161, sqq.

Voulez-vous voir plus directement le progrès de la période précédente à celle-ci ? Reprenez l'essai sur *Werther* de 1855 et lisez à la suite l'essai sur *Wilhelm Meister* de 1863 (ils sont d'ailleurs ensemble dans *Types littéraires*) : vous trouverez dans le second le développement complet de ce qui n'avait été qu'indiqué dans le premier ; c'est le tableau après l'esquisse ; c'est l'orchestration de ce qui avait été laissé à l'état de motif. Au lieu de bondir de l'impression à l'explication et de ramener autoritairement à lui et à sa classe sociale le héros de Gœthe, Montégut prend son temps et insère, entre le point de départ et le point d'arrivée, toutes les considérations jadis sous-entendues. Il s'agit, ici aussi, d'interpréter un chef-d'œuvre et de découvrir les raisons du plaisir particulier qu'il procure. Or, il est fait d'abord de l'infinie variété des idées et des images que Gœthe fait défiler devant le lecteur, des diverses attitudes qu'il prend, en cours de route, sans se soucier d'être fidèle à sa pensée première, tour à tour épicurien, stoicien, mystique, apologiste de la liberté, et du sacrifice que, le cas échéant, on doit en faire, panthéïste, monothéïste et polythéïste, tantôt partisan des causes finales et tantôt leur adversaire, et tout cela, sans éclectisme, adoptant chaque fois le système tout entier et comme décidé à n'admettre que lui. Montégut se plaît à faire tourner et tourner ce prisme à facettes multiples et à nous imposer comme le sentiment de notre impuissance à trouver la clef du livre. Mais voici les synthèses. L'esthétique de *Wilhelm Meister* ? Elle a bien l'apparence réaliste ; les détails sont réalistes, les personnages le sont, même les meilleurs, la société qui y est peinte n'est pas de celles que les Muses ont l'habitude de fréquenter. Et pourtant ces mêmes détails, ces mêmes personnages nous éloignent de la réalité et nous transportent dans les régions du rêve ; Mignon, la petite créature équivoque et bizarre élevée parmi des saltimbanques, le vieux vagabond

mélomane, Wilhelm, Lothaire, l'abbé, nous ravissent; ils sont tous, plus ou moins, mais tous en état de grâce poétique, et ils nous y mettent. Qu'est-ce donc à dire ? Que l'idéal n'est que l'épanouissement de la réalité, que « toute poésie, pour être éternelle ou seulement mériter de vivre, doit avoir son origine dans un moment du temps et dans un coin du monde extérieur et non sortir de l'effort laborieux et abstrait d'une intelligence solitaire », que la réalité vaut la féerie... Et quant à la morale du livre, elle est de même nature. « Gœthe peut être dit le *bourgeois idéal*..., bourgeois dans l'art comme dans la vie, dans le domaine des faits comme dans le domaine des idées. En lui nous contemplons toutes les facultés particulières aux hommes des classes moyennes, portées à leur plus haut point de développement, la prudence, la modération, l'impartialité, l'esprit de justice, le sens pratique, la foi au travail. En lui nous admirons ce mélange d'indépendance et de respect, d'équité et de fermeté, qui compose la véritable attitude du bourgeois vis-à-vis des classes nobles d'une part, vis-à-vis des classes populaires de l'autre... ne professant ni enthousiasme ni mépris... admirant très peu, mais estimant beaucoup... » Or, il a fait Wilhelm à son image ; « le livre est écrit tout entier à l'adresse de la jeunesse des classes moyennes, et on pourrait l'appeler le guide moral du jeune bourgeois au XIXe siècle ». Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle affection fraternelle Émile Montégut suit, à travers ses aventures, celui à qui il ressemble par tant de points. Si *Wilhelm Meister* est un miroir où il a vu Gœthe et la société moderne tout entière, son essai est, à son tour, un miroir où nous voyons l'auteur, le lettré, le penseur, l'artiste, l'homme social, l'homme individuel. Ses approbations le trahissent et aussi ses regrets. Car, lorsqu'il s'inquiète de ce que Wilhelm ait choisi, ait dû choisir un métier, une profession, une *spécialité*, au lieu d'aspirer au développement harmonique

de tout son être, nous savons ce que cela veut dire. Et nous reconnaissons aussi notre homme lorsque, en terminant son étude sur cette œuvre « si pleine de calme, de sérénité, de sagesse », il se déclare incomplètement satisfait. Que lui manque-t-il donc ? « Peut-être, répond-il, la chose même que ce livre blâme et condamne, une folie, une chimère, mais plus certainement encore une parcelle d'héroïsme, une étincelle du feu divin, un reflet de l'épée de l'archange. Il éclaire. Il n'échauffe pas... »

Comment s'étonnerait-on, dès lors, que, durant cette période, des excursions libératrices aient conduit Montégut de préférence vers les génies méridionaux ? Oui, c'est aux Anglo-saxons qu'il est allé d'abord, c'est par eux qu'il a commencé sa carrière littéraire, c'est par eux qu'il la finira, leur témoignant un intérêt continu ; cela, nous le savons, probablement par suite des directions premières, d'affinités morales, et, peut-être aussi, parce que, pour lui comme pour beaucoup de ses contemporains, l'Angleterre, à bien des égards, passait pour un modèle qu'il importait aux Français de connaître pour l'imiter. Mais il faut noter que, parmi les auteurs anglais, c'est « le feu ardent » de Shakespeare qui l'a surtout attiré et retenu. C'est dire que, de sa nature, il aime les génies qui sont « *à la fois* les souverains des esprits et des cœurs, les maîtres de toute sagesse, comme de tout héroïsme ». L'Espagne, une fois, avec Cervantès, l'Italie, plusieurs fois, avec Boccace, Tasse ou Rossini, lui procureront précisément les hautes voluptés que son âme et son esprit recherchent.

Nous disons : l'Espagne, une fois [1]. Et de ce chiffre, Montégut

1. *R. D. M.* du 1er mars 1864 : *Caractère historique et moral de Don Quichotte*, recueilli dans *Types littéraires*, p. 45. Cet article est ébauché au début de celui sur *Hamlet* (*Id.*, p. 96) qui est de 1856. Cf. aussi *Libres opinions*, p. 202, une brève expression des sympathies d'Émile Montégut pour l'Espagne.

s'est certainement étonné lui-même puisqu'il avait pour l'Espagne une sympathie qui n'eût demandé qu'à se manifester. Mais à la réflexion, il a compris, et son étonnant essai sur *Don Quichotte* — cet essai qui avait enthousiasmé Arvède Barine et sa génération — débute par l'examen de ce problème : pourquoi quiconque s'intéresserait volontiers à la littérature espagnole ne trouve guère où se prendre ni à qui s'adresser. Elle était naturellement très riche, avec ses trois génies, le génie mystique, le génie héroïque, le génie réaliste ; et ces trois génies, « elle les a possédés non partiellement à l'état de mélange et de nuance, mais entiers, complets avec tout l'excès de développement qu'ils peuvent atteindre. Or, rien de tout cela, ou presque rien, n'est entré dans la grande circulation européenne : c'est tout juste s'il y est passé quelque menue monnaie « suffisante pour commencer la fortune d'un Corneille et pour fonder l'honnête aisance d'un Lesage ». Pourquoi donc ? Serait-ce qu'elle fut trop nationale ? Mais la littérature anglaise ou la littérature italienne le sont au moins autant, et « s'il est difficile de se faire Espagnol du XVIe ou du XVIIe siècle, il n'est guère moins difficile, ce semble, de se faire Écossais ou Scandinave du XIe siècle, ou Italien du XVIIIe, ou Anglais du XIVe. « C'est donc qu'à la littérature espagnole, il a manqué quelque chose pour diffuser, et ce quelque chose, c'est que, au fond, elle manque d'humanité. « Elle est noble, élevée, chevaleresque jusqu'à la folie, religieuse jusqu'à l'extase, franche jusqu'à la crudité, sincère jusqu'au cynisme ; elle n'est pas humaine, et, par là, j'entends qu'elle ne possède pas cette fibre que remuent en nous les douleurs et les joies de nos semblables... » Seul, *Don Quichotte* fait exception ; seul il est un des nôtres, un de nos frères de qui on peut tour à tour, comme chacun de nous, de chacun et de soi, rire et pleurer ; seul, il touche à l'homme universel et par tous les points : Pascal eût dit qu'il remplit

tout l'entre-deux. S'il est Espagnol, et il l'est, c'est par les qualités que l'humanité aime dans l'Espagnol et sans aucun des vices ou des défauts qu'elle condamne chez lui ; ce qui revient à dire qu'elle l'aime parce qu'elle se reconnaît toute en lui. Voilà pourquoi elle a séparé ce livre de tous les autres livres de la littérature espagnole et voilà pourquoi seul il survit, « à la fois le gloire et le châtiment de l'Espagne ». Et voilà pourquoi c'est le seul que Montégut, homme et Européen, ait éprouvé le besoin d'ouvrir jusqu'au cœur. Si nous pouvions le suivre dans cette anatomie, nous y retrouverions, porté, je crois, à sa perfection suprême, ce curieux mélange d'intuition et d'analyse qui constitue la critique de Montégut. Il écarte, avec son audace tranquille et la conscience qu'il a de tenir des points de vue originaux, les explications courantes, les unes parce qu'elles sont douteuses, les autres parce qu'elles sont trop évidentes ; comme toujours, il lui suffit de regarder dans l'œuvre ainsi que dans un miroir en laissant faire son âme, son imagination, son émotion et son intelligence. Et ce qu'il y voit, ce sont des choses très diverses, très nombreuses et très belles. D'abord l'auteur, d'abord Cervantès lui-même ; non pas seulement une analogie extérieure de destinée entre l'écrivain et son héros, une ressemblance de vie aventureuse, triste et affligeante, mais une analogie plus intérieure, une ressemblance plus intime : « Don Quichotte est l'expression même de l'esprit de Cervantès, la figure de son talent, la forme visible de son imagination, une des plus étranges qu'il y ait au monde », maniant le génie héroïque et le génie picaresque, fusionnant complètement les contrastes les plus baroques, l'héroïque et le trivial, le sensé et le fantasque qui, agissant et réagissant mutuellement, produisent une extraordinaire impression d'originalité. « Et Don Quichotte, portrait de l'imagination de Cervantès, est aussi le miroir de son cœur. » Ici, il faudrait tout

citer. Par la bouche de *Don Quichotte*, Cervantès a parlé à Montégut, et celui-ci ne fait, semble-t-il, qu'enregistrer les confidences sympathiquement : devenu à son tour l'intermédiaire entre Cervantès et nous, il nous fait voir, avec une pénétration déconcertante qui cherche les mots et les alliances de mots les plus pleines, la « candeur hardie » avec laquelle Cervantès a traversé « les pires marais du monde sans recevoir une éclaboussure de leurs fanges », la « tristesse lumineuse » qui le distingue, sorte de misanthropie souriante sans fiel ni rancune, ni violence ni âpreté, la « fibre sensible qui a été blessée et qui saigne aisément », c'est-à-dire celle qui vibre chaque fois que la pauvreté en fait des siennes, en particulier quand elle rend ridiculecelui qui en est atteint... — Personnification intellectuelle et sentimentale de Cervantès, Don Quichotte apparaît ensuite à Montégut comme la personnification de l'Espagne du XVIe siècle, et, si l'on peut dire, à plusieurs degrés : la fortune de Don Quichotte et la fortune de l'Espagne en ce temps sont identiques ; tous deux sont partis pour la conquête avec un enthousiasme sans limites, puis, après de multiples vicissitudes, n'ont abouti à rien d'autre qu'à la défaite et à l'humiliation sous le rire du monde. L'Espagne, comme Don Quichotte, « jette un défi au passant inoffensif, puis, sans crier gare, immédiatement, se précipite sur lui la lance en avant » : or, le même procédé amène le même résultat : le passant a regimbé, et « alors l'Espagne est rentrée chez elle comme Don Quichotte, moulue de coups, harassée et malade ». — Enfin, par ailleurs, Sancho Pansa est à Don Quichotte ce que les Espagnols contemporains sont à leurs rois : ils n'ignorent rien des défauts de leurs maîtres, mais ne les abandonneront jamais ; et ainsi Cervantès, qui s'est mis tout entier dans son livre comme individu, s'y est mis aussi comme Espagnol, comme un Espagnol total de son temps qui serait à la fois Don Quichotte et Sancho ;

autant dire qu'on y aperçoit toute l'Espagne contemporaine, au moment où ses destinées tournent. — Puis, l'interprétation s'élargissant par cercles concentriques de rayon de plus en plus grand, Montégut y voit un symbole du drame européen qui se joue alors : « La situation de Don Quichotte en face du monde est celle de toutes les aristocraties européennes d'alors en face de la monarchie grandissante et de l'esprit des temps nouveaux. » Il leur faut se discipliner ; l'administration et la centralisation moderne sont là qui cherchent à débusquer et cernent partout l'esprit de chevalerie ; celui-ci résiste, d'où la folie des duels et des « frondes », ces accès intermittents de fièvre féodale qui secouèrent pendant plus d'un siècle les gentilshommes français et les grands seigneurs anglais, comme les cavaliers espagnols. — Enfin, par cette explication même, si large et si enveloppante, Montégut se trouve amené à traiter de la folie de Don Quichotte ; il l'étudie en critique, cherchant le moment exact où le chevalier de la Manche, qui a été fou, certainement, durant trois livres, cesse de l'être, ayant évolué en cours de route comme l'ont fait bien des héros littéraires célèbres, et, en particulier, dans le même livre, Sancho Pansa, qui, d'abord rustre, cupide, et ayant lui aussi sa chimère, est devenu plus dévoué, plus humain, et a fini, en quelque sorte, par avoir une âme ; il l'étudie presque en physiologiste, concluant plutôt à l'hallucination chez Don Quichotte qu'à une folie caractérisée ; il l'apprécie, enfin, en moraliste, et ainsi cette belle étude, si cordiale et si philosophique, se couronne, comme celle sur Werther, par un véritable acte de foi où toute la personnalité de Montégut se trouve engagée et défendue.

« Oui, il y a en vérité une profonde sagesse dans la folie de Don Quichotte et les leçons de sa vie peuvent profiter à tous. Les grandeurs et la puissance sont le privilège de quelques-uns seulement, et Don Quichotte ne les ambitionne pas ; mais il est

une noblesse que tout homme peut justement ambitionner, celle de chevalier errant. C'est le droit de tout homme, et c'est même son devoir, que d'aspirer à cette noblesse... L'état de chevalier errant ne réclame rien qu'une âme et un cœur et on s'accorde à penser que ces biens ont été libéralement octroyés par Dieu et la nature à chacun de nous. La chevalerie errante est donc, en un sens, toujours vivante, et Don Quichotte a eu raison de croire à son existence... Il naît toujours des âmes nobles ; mais le présent, qui nous écrase tous de ses exigences mesquines, leur fournit rarement l'occasion de se manifester comme elles le désiraient et conquiert rarement leurs sympathies. Jamais elles n'y trouvent l'idéal de noblesse, de justice, de perfection morale qu'elles poursuivent, et alors elles se tournent pour le chercher vers les lointains du passé ou les vagues perspectives de l'avenir. Nous sommes tous forcément des utopistes rétrogrades ou des utopistes chimériques ; nous sommes tous les chevaliers d'une idée qui n'existe plus ou les chevaliers d'une idée qui n'existe pas encore. »

Je laisse le lecteur rêver de cette conclusion, du retour que Montégut y fait visiblement sur lui-même, à la veille de ses quarante ans, des affinités qu'il s'y reconnaît avec le héros de Cervantès, revendiquant fièrement le droit d'appartenir lui aussi à la chevalerie errante qui combat pour l'Idéal, avouant par contre qu'il a eu tort, lui aussi, de « ne pas s'en tenir au temps présent » et à une modeste sphère d'action : ce retour, cette déclaration, ces aveux et ces regrets, expression de la continuité et du changement que, en vingt ans, il y a eu chez Montégut, comme chez tout homme digne de ce nom, ajoutent à la connaissance que nous avons de sa vie intérieure ; mais que nous ayons dû les insérer ici, au milieu d'un chapitre consacré au critique littéraire, cela ne confirme-t-il pas son lyrisme fondamental ?

Parachevons pourtant et voyons Montégut avec les grands Italiens. Avec ce que nous savons de lui maintenant, de son amour pour les œuvres parfaites artistiquement, significatives historiquement et humainement, chaudes aussi, où les nerfs et le sang jouent leur jeu et où la vie palpite, nous pourrions affirmer *a priori* que, si d'autres pays peuvent paraître les pays d'élection littéraire de Montégut, c'est l'Italie qui, en réalité, avait son cœur. Nous ne nous tromperions pas. Le génie italien paraît avoir été, de sa part, l'objet d'un culte véritable, sans aucune des réserves que nous lui avons vu faire quand il a parlé du génie français ou du génie anglo-saxon. Certainement, les récits du vieux chanoine, les commentaires vivants dont il usait quand il initiait son petit-neveu aux gens, choses et livres d'Italie y étaient pour quelque chose ; mais plus encore, probablement, la conscience, chez Montégut, que, avec son imagination, ses ardeurs artistiques et intellectuelles, avec son amour du Beau sous toutes les formes qu'il peut prendre, peinture, sculpture, architecture, musique, poésie, avec son individualité rayonnante, il était un fils tardif, mais légitime, de la terre classique de la Beauté, et de la terre où « la plante humaine » avait le plus librement et le plus spontanément fleuri. Il aimait l'Italie comme il aimait le XVIe siècle français et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire parce qu'ils lui offraient de vigoureux échantillons d'humanité et le spectacle de cet étrange « recommencement de la vie après une civilisation épuisée » qu'on appelle la Renaissance. A la première occasion qu'il rencontre de parler d'elle, c'est une déclaration d'amour.

« L'Italie n'a jamais vu le flambeau de la civilisation s'éteindre chez elle. Elle a été la première des nations modernes, elle a fait l'éducation de toutes les autres et elle brillait du plus magnifique éclat lorsque toute l'Europe était encore plongée dans les ténèbres... Nul peuple n'a été plus sérieux et plus

ardent dans les choses sérieuses. La foi morale, l'intrépidité intellectuelle, la passion portée dans la science, nul n'a eu toutes ces qualités, nous dirions presque ces vertus autant que le peuple italien. Leurs spéculations ne sont pas froides comme l'intelligence, mais chaudes comme la vie qui les inspira et le climat sous lequel elles se produisirent. En vérité, la placidité, la sérénité de Leibniz et de Newton me semblent glaciales, comparées à la fougue scientifique et au génie brûlant de Galilée. Les ingénieuses dissertations de Montesquieu sont admirables de pénétration judicieuse : mais il est probable que l'*Esprit des lois* ne fera jamais éprouver de bien fortes émotions à personne, tandis qu'il est impossible de lire Machiavel sans se sentir déchiré, affligé, troublé comme à la représentation d'un drame. Albuquerque, Vasco de Gama, l'infant Don Henri furent des héros, mais jamais ils ne le furent au même degré que le Gênois Christophe Colomb, l'âme la plus religieuse et la plus naïvement dévouée aux œuvres de Dieu qui ait jamais vécu. Le sublime Milton paraît pédantesque, compassé, mesquin, à côté de Dante. Les peintres espagnols et hollandais sont de grands artistes qui expriment admirablement, les premiers : le fanatisme catholique ; les seconds : la trivialité de la vie bourgeoise ; mais les peintres italiens ne sont pas seulement des artistes, ce sont de très grands hommes, ayant des *conceptions*, des conceptions qui ne sont pas le reflet de préjugés populaires ou la copie exacte des trivialités de la vie de chaque jour, mais qui sont éternelles comme le monde idéal et moral dont elles nous représentent les personnages. Voilà pourquoi j'aime l'Italie et le peuple italien..[1] »

A la seconde occasion, l'année suivante, c'est-à-dire en 1855 — date à laquelle en collaborant effectivement à la guerre de

1. *Libres opinions*, 1re édit. p. 210.

Crimée, le Gouvernement sarde faisait entrer l'Italie dans le concert européen — Montégut adresse un appel ému et émouvant à l'Europe pour « remettre ce grand pays à la place qui lui est due et à laquelle il a droit » ; un appel, en particulier, à la France, à qui tout commande, son intérêt comme son devoir, de traiter l'Italie comme une sœur aînée malheureuse : l'intérêt, parce que « l'Italie est le seul théâtre naturel de l'action morale de la France », et qu' « il est aussi nécessaire à un peuple d'avoir une action morale à exercer qu'une armée pour faire respecter ses frontières » ; le devoir, parce que « précisément, du fait que l'Italie est le théâtre naturel de l'action morale de la France et que l'esprit de la France y peut être plus facilement compris qu'ailleurs, la France a jusqu'à un certain point charge d'âme dans ce pays ». Il félicite l'Angleterre d'avoir « la première, et pour la première fois depuis des siècles, compté le peuple italien pour quelque chose en Italie », et, partant de là, il cherche avec une sympathie fraternelle quelle est la meilleure politique à suivre pour mener à bonne fin l'œuvre commencée. Il prévoit la destinée, nécessaire en quelque sorte, qui attend la maison de Savoie et qui en fera, à un moment donné « la maison d'Orange de l'Italie » ; à la lettre, il tressaille d'espérance... Si l'on veut, on ajoutera, par la pensée, ces articles à ceux que 1848 et ses suites avaient fait écrire à Montégut ; ce sera une touche de plus à l'esquisse que nous avons essayée du publiciste : il apparaîtra comme doué d'un sens politique européen au moins aussi fin que lorsqu'il tâtait le pouls de la France, aussi apte à apercevoir des rapports internationaux que tout autre espèce de rapport. Mais, à cette heure, ils nous importent comme preuve première des sentiments de Montégut vis-à-vis de l'Italie. La deuxième, qui ne sera pas la dernière, nous est fournie par les articles qui surgissent précisément vers le milieu de la période décennale dont nous nous occupons ; les essais sur Boccace, Dante,

Tasse, Rossini, ne sont que des fragments du vaste poème qui chantait, en l'honneur de l'Italie, dans le cœur et dans l'esprit de Montégut, et, comme tels, ils confirment sa ferveur italique. Mais, regardés d'un autre point de vue, ils apparaissent bien comme des fugues enivrantes, comme des échappées que Montégut s'octroie, en récompense de son obéissance aux obligations quasi professionnelles qui le liaient alors à la littérature contemporaine française et aux obligations morales qui le liaient à la littérature anglaise ; comme tels, ils laissent voir à nouveau et à plein sa manière. Par exemple, il règne à l'endroit de Dante, à l'époque de Montégut, quatre façons de voir : l'une est relative à sa nature morale : c'est une âme remplie de colère et de haine, une nature orgueilleuse, méprisante, un factieux anarchique et un partisan vindicatif ; l'autre est relative à l'intérêt de son œuvre : on répète que sa philosophie théologique a considérablement vieilli et que l'ombre gagne les dogmes dont il se fait le défenseur ; la troisième concerne son génie poétique que l'on qualifie d'uniforme et de monotone ; enfin, on est d'accord pour sacrifier le *Purgatoire* à l'*Enfer*. Or, Montégut a lu jadis l'œuvre entière et ressenti pour elle un enthousiasme directement contraire à l'opinion courante. Les circonstances la lui font relire. Son impression est non seulement aussi favorable et aussi forte, mais encore, lui semble-t-il, tout à fait sûre d'elle. Il y réfléchit, il l'analyse comme si elle n'était pas la sienne, et il lui découvre la quadruple justification qui fait le fond de ses deux essais sur Dante[1], — de cette centaine de pages à la fois subjectives et objectives, qui sont d'abord l'évocation d'une âme, recréée au moyen du poème, à force de sympathie, de sensibilité et d'imagination, l'âme de Dante absolue, idéale, éternelle, éprise de justice et éperdue d'amour,

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 101 et 161.

l'âme humaine qui se soit le plus approchée de Dieu ; qui sont ensuite une démonstration de l'éternité, malgré les apparences, des conceptions dantesques de l'enfer et du purgatoire ; qui sont enfin une explication de ce qui fait, artistiquement, Dante incomparable, à savoir la force plastique des expressions, la faculté toute italienne, mais qu'il a portée à son maximum, d'incarner l'idéal. On le voit : c'est, sans appel à l'érudition, par une sorte d'identification avec l'œuvre, une psychologie de Dante, une interprétation philosophique de son œuvre, la notation précise du caractère distinctif de sa poésie.

D'ailleurs, Montégut lui-même, au début de son essai : *Du Génie du Tasse*[1], nous a faits, en quelque sorte, les confidents de son mécanisme critique, quand il écrit : « Le génie du Tasse est un des plus attrayants pour le *dilettante* et un des plus embarrassants pour le critique qu'il y ait dans toute l'histoire littéraire. Rien n'est plus aisé que de le sentir et de l'aimer, rien n'est plus malaisé que de l'expliquer et de le juger. » Lui-même sent et aime le Tasse en dilettante, mais le critique qui est en lui ne peut pas ne pas remarquer ce qu'a d'insaisissable et d'étrange la sympathie qui les unit : « Vous ouvrez Arioste ou Shakespeare à votre lever, et vous voilà pris pour la journée tout entière ; vous remettez vos affaires au lendemain, vous abrégez comme intempestives et importunes les visites qui viennent troubler votre retraite, vous précipitez vos repas pour retourner en toute hâte à cette chère lecture interrompue. Le Tasse ne fait pas naître de passions aussi fougueuses, et, pour ma part, je déclare que je n'ai jamais pu supporter la lecture de ses œuvres pendant plus d'une demi-heure : une demi-heure, c'est-à-dire à peine le temps nécessaire pour accorder l'instrument de l'admiration, pour préparer l'imagina-

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 255, sqq.

tion aux voluptés de la poésie, pour mettre en ordre et en train l'orchestre des facultés ! Mais une des particularités du Tasse, c'est que, avec lui, cette préparation, cette mise en train des facultés est inutile et que sa poésie nous saisit dès les premiers vers. Aussi, pendant cette demi-heure, que d'ivresse !... » Il faut reconnaître qu'il y a là un mystère et qu'il n'est pas étonnant que l'esprit critique de Montégut s'en inquiète : « Comment expliquer le genre de plaisir que procure cette poésie et la nature des émotions qu'elle fait naître ? Une sorte d'agacement voluptueux s'empare de l'esprit du lecteur qui se torture et se tourmente pour trouver le mot de cette déconcertante imagination... Par moments, on se croit le jouet d'une illusion et l'on s'adresse mille questions pour savoir si l'on doit douter ou non de son émotion et de son plaisir. Ai-je raison d'être ému ? Pourquoi ce sourire m'est-il échappé ? D'où vient que cette lecture a des séductions si profondes, et pourquoi cependant me lasse-t-elle si vite ? Y a-t-il quelque chose là, ou n'y a-t-il rien, et ne suis-je que la dupe de ma propre sensibilité ? » Si Montégut, alors, prend la plume, c'est pour « essayer » de répondre à ces questions, de faire cesser « l'agacement voluptueux » et « l'irritation sympathique qu'excitent les taquineries de ce talent mobile et fin, qui va et vient, passe et fuit, s'approche et s'éloigne, qui, pareil à une abeille bourdonnante ou à un papillon diapré dont le vol défie la rapidité de votre main, semble prendre un plaisir espiègle à vous exaspérer de sa musique ou de l'éclat de ses couleurs. » Et à cette cure, nous gagnerons encore l'évocation d'une âme et la soutenance de la thèse que « le Tasse ne fut pas heureux, précisément parce qu'il était né pour le bonheur » ; que les qualités qui brillent dans sa poésie prouvent « qu'il était fatalement voué au malheur par la nature même et la forme de son imagination, que c'était un enfant sensible et sensuel à qui la destinée a fait une infor-

tune plus grande que sa nature » : ce qui est de la critique à la fois esthétique et psychologique ; nous gagnerons aussi une de des interprétations historiques qui font, nous le savons déjà, l'enchantement de Montégut. D'ordinaire, dit-il, on voit dans l'œuvre du Tasse un témoignage de décadence : « Je veux bien, mais c'est aussi un témoignage de résurrection, car il présente le spectacle d'une métamorphose mémorable. Le Tasse, c'est, en quelque sorte, la chrysalide du génie italien : larve charmante au contraire des autres larves, en qui se dissout l'âme ancienne, en qui l'on sent frémir déjà les ailes de l'âme encore à naître ! Nature hybride, il participe de deux caractères, il est le point de jonction de deux arts. Si la mort est là, la vie y est aussi et ce déclin est une aurore. Il forme le passage entre la poésie qui dit en lui le dernier mot, et la musique qui balbutie en lui ses premières mélodies. D'une main, il fait le salut d'adieu à la lignée de Dante et d'Arioste ; de l'autre, il donne le salut de bienvenue à travers les siècles à la race des Pergolèse, des Cimarosa, des Rossini, des Bellini... » — « Il a encore une autre importance : il a donné le baptême du génie au dernier des genres poétiques enfantés par la Renaissance, à celui qui marque le terme de la fécondité de ce grand mouvement intellectuel. Nous voulons parler de ce genre du drame pastoral, éclos à la cour de Ferrare d'une pensée de divertissement, et qui, parti d'un commencement modeste, allait arriver à la plus haute fortune et parcourir la plus enviable destinée. Pendant près d'un siècle, la pastorale allait devenir le genre dominant en Europe et marquer tous les genres littéraires de son empreinte. Où ne retrouve-t-on pas le genre pastoral durant cette période qui va de la Saint-Barthélémy à la fin du règne de Louis XIII ? Une fois sorti de son pays natal, il se développe, grandit et son ambition croît avec chaque marque de faveur qu'il reçoit dans ses nouvelles patries adoptives. En Espagne, il devient le

genre à la mode et obsède si bien l'imagination de Cervantès que ce grand homme lui permet de s'introduire dans son chef-d'œuvre au risque de la gâter. En France, il se mêle au drame et à la comédie et inspire à Honoré d'Urfé le premier modèle du roman français. Mais là où il atteint sa plus haute fortune, c'est en Angleterre, où il rencontre des interprètes de génie et où il inspire des hommes comme Spencer, Shakespeare, Ben Johnson, Sidney, Fletcher, Milton... Ainsi, c'est le Tasse qui préside à ce mouvement poétique qui se prolonge jusqu'au règne de Louis XIV. C'est lui qui est, en quelque sorte, le chef d'orchestre du glorieux concert européen pendant près d'un siècle. »[1]

« L'agacement » a cessé et Montégut peut se laisser aller, en toute sincérité, à la volupté de sentir et d'aimer le Tasse, puisque l'analyse psychologique, couronnée par deux vastes synthèses, lui ont montré qu'il n'était pas « dupe de sa sensibilité ». Sans doute, c'est là une « critique égoïste », ainsi que Montégut le reconnaît lui-même : il avait à rendre compte d'un livre de Cherbuliez : *Le Prince Vitale, essai sur la folie du Tasse*, et, n'en parlant qu'à la fin de son article comme par acquit de conscience, il consacre tout son effort à défendre sa « thèse » sur la nature du génie du Tasse et sur la cause de ses malheurs. Mais rares sont les égoïsmes de cette sorte qui, tout en se confirmant, se transforment en une générosité intellectuelle quasi sans limites, et ouvrent des fenêtres toutes grandes sur les plus vastes horizons.

Que si, enfin, on acceptait un dernier exemple, peut-être plus significatif encore, de cette virtuosité, je renverrais à l'essai sur *Le génie de Rossini* [2] qui se lie, d'ailleurs, tout naturellement

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 96.
2. *Id.*, p. 1, sqq.

au précédent, puisque Rossini, aux yeux de Montégut, c'est « Arioste s'exprimant par la langue des sons » et que le Tasse fait, entre les deux, la chaîne. Montégut, qui adorait la musique, ce qui confirme son extrême sensibilité nerveuse, qui adorait particulièrement la musique italienne et était un fanatique de Rossini, ne trouve pas de mots pour décrire l'état dans lequel le met l'audition du *Barbier*, de *Guillaume Tell*, surtout d'*Othello* : « L'âme de Rossini est musicale comme le soleil est lumineux et les mélodies tombent de ses lèvres sans plus de peine qu'il n'en coûte à l'eau de couler. Ses œuvres sont le produit d'un instinct naturel irrésistible, et c'est pourquoi elles sont si parfaites et laissent chez les auditeurs une telle plénitude de bonheur et une sensation de volupté si intense. Elles agissent sur nous comme les objets naturels qui nous donnent toujours complètement la sensation, quelle qu'elle soit, qu'ils doivent nous donner et qui ne nous laissent jamais à demi-satisfaits. Quelle fraîcheur pourrait-on ajouter à la fraîcheur de l'eau lorsqu'elle s'échappe de son lit souterrain ? Quel rayon pourrait-on ajouter au soleil lorsqu'il brille dans un ciel sans nuages ? Quelle mollesse pourrait-on ajouter à la clarté de la lune pendant les sereines nuits d'été ? Il en est de même des œuvres de Rossini. L'âme de l'auditeur les quitte souriante et radieuse, pleinement heureuse et satisfaite, sans rien désirer ou demander davantage, ni enfiévrée, ni alanguie. Une sorte de bien-être indéfinissable, semblable au bien-être physique qui résulte de la parfaite santé, l'enveloppe tout entière. Elle est si heureuse qu'elle n'éprouve pas le moindre désir de s'expliquer son bonheur. »

Si Montégut n'était que dilettante, il en resterait là et jouirait de ce bonheur sans se l'expliquer. Mais constater qu'on n'éprouve pas ce besoin, c'est y céder un peu déjà. Tu ne me repousserais pas si tu ne m'avais déjà senti. Aussi, ne serait-ce

que pendant les entr'actes, le philosophe travaille : une infinité de rapports se fusionnent ; Rossini lui apparaît non seulement comme une incarnation de toute une Italie, de cette Italie « gaie, heureuse, légère, amoureuse de brillantes sensualités, éprise des beautés du monde, aussi radieuse que l'autre Italie est sombre et sévère, aussi expansive que l'autre est désespérée », mais encore comme un moment historique : « Rossini, c'est le dernier soupir de la vieille Italie... Un nouvel âge commence. Voici venir avec Verdi le cosmopolitisme, la révolution, la démocratie, les sourds échos des sociétés secrètes, les trompettes de Jéricho... » ; et, par delà encore, comme le type de l'homme de génie, reconnaissable « à l'aisance et à l'indifférence avec laquelle il porte ses dons » ; — bref, la pensée a saisi l'émotion, et l'émotion la plus insaisissable, et l'a renforcée en l'intellectualisant.

*
* *

Nous arrêterons là ce défilé varié d'échantillons critiques : aussi bien avons-nous signalé ceux qui sont les plus probants, ceux où se manifeste le plus clairement la manière de Montégut lorsqu'il est maître de son objet et de son temps, c'est-à-dire lorsqu'il est en face des chefs-d'œuvre et qu'il a tout le loisir nécessaire pour surprendre et dire le secret de leur beauté éternelle. Elle nous apparaît comme une effusion mêlée d'analyse, comme l'expression enthousiaste d'une admiration qui, tout en cédant à elle-même, se laisse doucement et progressivement éclairer par la sensibilité, la mémoire, l'imagination, les facultés d'abstraction, la conscience, — celles-ci révélant peu à peu à Montégut les raisons philosophiques, morales, historiques ou esthétiques de son ivresse première. Et s'il faut maintenant définir cette critique très originale et très complexe, peut-être

ne serons-nous pas très loin de l'épithète synthétique qui lui convient — et qui marquerait, en même temps, sa place dans l'histoire du genre, au XIXe siècle — en disant que, à la fois subjective et objective, elle est, en quelque manière, du *lyrisme intellectuel*.

Elle est bien lyrique par la place qu'y tient la personnalité de Montégut : son être moral est là, toujours présent, toujours en éveil, et même son être physique, avec ses humeurs et ses nerfs. Il ne doute pas des correspondances mystérieuses qui existent entre son propre individu et tel chef-d'œuvre, entre lui-même et tel auteur qu'il n'a jamais vu, mais qu'il a lu, ou, mieux, qui, providentiellement, est venu se faire lire par lui, juste à l'heure propice [1]. Il n'a pas l'air de chercher en dehors de lui la justification du sens qu'il donne à un livre ou du jugement qu'il porte. Voilà, semble-t-il dire, comment j'explique le plaisir qu'il m'a fait, car, au fond, je ne parle à mon aise que des livres qui me font plaisir ; voilà comment je m'imagine l'auteur, voilà comment je m'imagine le temps où il vivait ; voilà la correspondance que j'aperçois entre les deux ; voilà le problème d'art ou de morale que je distingue inclus dans l'ouvrage, et voilà comment je le résous. Peu m'importe que mon opinion aille contre l'opinion courante et soit traitée de paradoxale. Tout en moi me crie qu'elle est juste et je la dis.

« Dans un genre difficile à renouveler », écrivait, en 1866, dans l'*Epoque*, Emmanuel des Essarts, « Montégut a, pendant seize années d'exercice, introduit la séduction d'une nouveauté persistante et l'attrait d'une incontestable originalité... Rigoureusement appuyé sur le Moi, il offre une éclatante satisfaction de notre penchant tardif pour l'individualité. Il a fait, le premier,

1. Dans un article non recueilli du *Moniteur Universel* (27 juin 1864), Montégut parle avec enthousiasme de ces aurores jumelles « où tel écrivain entrait dans la renommée en même temps que son lecteur prenait possession de la vie... »

entrer sans réserve dans la critique toute sa personnalité et l'y a maintenue par une perpétuelle intervention de la conscience en jeu et de la sensibilité en éveil. Féconde innovation ! Car nous ne profiterons pas seulement des sagaces remarques du lettré et des larges aperçus du penseur ; nous devons à cette révélation continuelle d'un esprit qui s'analyse autant qu'il analyse autrui la connaissance d'un écrivain qui est un homme, de celui, en un mot, qui, chez nous, a le plus réclamé pour l'activité de l'âme et qui nous fait sentir en lui, dans la plénitude de sa vie spirituelle, une des plus nobles natures de ce temps. » Une œuvre qui se réfracte à travers un tempérament ou un tempérament qui se révèle à l'occasion d'une œuvre, telle semble bien être la critique de Montégut, voisinant avec la critique romantique, celle de Lamartine qui est toujours ainsi un rêve [1], une méditation ou une confidence, ou celle de Paul de Saint-Victor, qui, à peine l'impression reçue de l'œuvre d'art, s'enflamme et s'exalte et se livre à de dithyrambiques transports.

En réalité, les choses se passent autrement : malgré les apparences et malgré le lyrisme, la critique d'Émile Montégut n'est déjà plus de la critique purement romantique, car la sensibilité et l'imagination y jouent, en fait, un rôle tout différent de celui qu'elles jouent dans la critique, et, plus généralement, dans tout l'art romantique. Dans celui-ci, imagination et sensibilité sont, en quelque sorte, égoïstes et accaparantes : elles transforment en substance propre tout ce qui passe à leur portée, événements, livres ou œuvres d'art : la peinture, la sculpture, le drame, le roman, la critique, l'histoire, la poésie détruisent, en quelque sorte la réalité extérieure pour la recréer à nouveau d'une façon toute personnelle. Par exemple — et pour nous en tenir ici à la

1. A maintes reprises, quand Émile Montégut se cite lui-même, il dit : « Je veux rendre la parole à mes rêveries passées. » *Traduction de Shakespeare*, IX, p. 21.

critique, puisqu'il s'agit d'elle — ni Chateaubriand quand il parle d'*Iphigénie* ou de tout autre chef-d'œuvre, ni Lamartine dans son *Cours familier*, ni Victor Hugo quand il écrit sur *Shakespeare*, ne sortent d'eux-mêmes pour recréer l'œuvre, l'individu, son époque ; je ne dis pas qu'ils n'en aient pas l'ambition ou la prétention ; mais ils ne le peuvent. Gautier lui-même, avec lequel pourtant la critique romantique a l'air de vouloir changer, ne fait en somme que substituer une nouvelle œuvre d'art — la sienne — à celle dont il veut, en principe, rendre compte, et qu'il a vite fait d'oublier. Au contraire, dans la génération qui succède aux romantiques, la sensibilité et l'imagination, au lieu de se nourrir égoïstement de toute proie, au lieu de ramener tout à elles, préfèrent s'exercer, en quelque sorte, objectivement ; la sensibilité est utilisée comme une sorte d'intelligence du cœur pour comprendre la sensibilité étrangère ; l'imagination, aidée de la mémoire, s'efforce de reconstituer le moment historique, et, aidée des facultés d'abstraction, de saisir la marche des idées. « Pour elle », dit Montégut, qui, à plusieurs reprises, a décrit ce mécanisme qu'il avait des raisons de bien connaître, « créer, c'est surtout comprendre, et comprendre, ce n'est pas seulement saisir les traits principaux et les caractères sommaires d'une chose ou d'une œuvre, c'est participer à la vie même de cette chose ou de cette œuvre, se mêler à son âme et à sa substance, n'avoir momentanément d'autre personnalité que la sienne, s'imprégner d'elle si intimement que de ce commerce étroit et presque voluptueux puisse naître une image qui soit non seulement sa ressemblance physique, mais ce qu'on appelle en magie son *diaphane*. L'imagination de nos jeunes contemporains renverse donc le procédé habituel à l'assimilation... ; loin de s'assimiler les choses, c'est elle qui se laisse assimiler. Tout ce qu'elle a de sentiment général du beau, de puissance esthétique, de susceptibilité voluptueuse,

elle l'emploie pour entrer plus profondément dans l'esprit des grandes œuvres, pour s'insinuer en elles et les atteindre jusqu'à ce mystérieux asile où se cache le principe de leur vie... Elle entre dans leur esprit, les fouille et les enlève, pour ainsi dire, avec elle, semblable à quelque brillant insecte qui s'engage avec emportement dans le calice d'une fleur, s'imprègne avec une douce furie de ses aromes, et en ressort tout chargé de l'âme de la plante en secouant, d'un mouvement brusque et vif, ses ailes lourdes du pollen odorant. »

Telle est donc la manière des intelligences vraiment remarquables des nouvelles générations ; telle celle de Montégut : elle marquerait assez exactement le tournant où la critique, de totalement personnelle qu'elle était, s'efforce de devenir historique, où elle fait passer au premier plan la préoccupation objective qui était latente chez elle, mais en s'aidant pour cela, par une utilisation assez originale, des facultés qui étaient réputées, à tort d'ailleurs, comme ne pouvant servir qu'à une critique toute personnelle. C'est sa sensibilité qui lui permet, pareil au « brillant insecte » dont il parlait tout à l'heure de pénétrer d'un élan, cœur à cœur, jusqu'à cette « mystérieuse monade humaine » dont il défend, contre Taine, la réalité, prenant *ipso facto* position (ce qui ne saurait étonner) contre la critique « scientifique » ; et qui lui permet de revenir chargé de pollen, c'est-à-dire d'idées sur ce qui constitue le génie de Dante, du Tasse, de Boccace, de Rossini, de Cervantès, de Shakespeare, de Sterne, de Tennyson, d'Hugo, de Vigny, de Gautier, sur la « chimie spirituelle » qui lui a donné naissance. C'est son imagination qui, travaillant sur les matériaux fournis

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 112. Cf. Léon Daudet : *Le Monde des Images* (p. 19) : « La critique idéale suppose la transposition de l'âme du critique dans l'image initiale et fondamentale de l'œuvre critiquée, dont il prend la mesure et devine la portée. C'est un bond au centre vital de l'auteur... etc. »

par l'œuvre et par la mémoire, lui fait retrouver derrière l'*Enfer*, ou le *Don Quichotte* ou *Wilhelm Meister* ou *Cinq-Mars* l'époque qui les a vus naître, et, d'un bout à l'autre de sa critique, l'incite à voir dans tout chef-d'œuvre un « moment historique », à estimer que sa beauté consiste précisément à avoir immobilisé et immortalisé de l'éphémère. C'est cette même imagination, travaillant ensuite non plus sur un individu ou un temps, mais sur des idées pures, qui hausse sa critique vers ces grandes idées générales, philosophiques, morales, politiques, sociales, esthétiques surtout, puisqu'il s'agit d'art, qu'il estime devoir être toujours remuées par le critique devant son public [1]. C'est ainsi que, tout en n'abdiquant rien de lui-même, il recrée une œuvre, en quelque sorte rien qu'en la contemplant, en laissant agir tout son être sans que la volonté intervienne, ou presque, en attendant avec une sorte de « paresse religieuse » (le mot est de lui) ou encore « d'insouciance désintéressée » [2] que le secret de sa beauté apparaisse lumineusement. C'est donc une critique méditative, une critique qui, de par la qualité rare du méditant, de par sa sensibilité, de par sa mémoire, de par son imagination à la fois passive et active, de par sa puissance de généralisation, ressuscite des individus et des époques, discerne leurs rapports, et, par delà cet éphémère, l'éternel et l'absolu ; du sentiment elle monte aux idées et aux idées les plus enveloppantes [3]. En parlant du Tasse, Montégut dit : « Le Tasse n'a pas l'imagination active des inventeurs, il a l'imagination passive des

1. *Dramaturges et Romanciers*, p. 162.

2. *Id.*, p. 175.

3. Cf. VINET, *Semeur*, XII, p. 301 : « La méditation, comme son nom l'indique, nous place au milieu des choses, nous identifie avec elles, nous fait vivre de leur vie. Analyser n'est pas méditer, car l'analyse décompose, et la méditation, pareille à une incubation féconde, enveloppe avecamour l'ensemble qui lui est soumis, se réchauffant à sa chaleur et lui communiquant la sienne ». Cité par ASTIÉ : *L'Esprit de A. Vinet*, II, p. 358.

contemplateurs. C'est un genre d'imagination singulièrement dangereux et qui atteste chez ceux qui en sont doués une disposition maladive, car il exige une finesse d'organes extraordinaire, et beaucoup de finesse ne va pas sans beaucoup de faiblesse. La vie d'un homme né pour contempler et admirer n'est, le plus souvent, qu'un martyre voluptueux, tant la souffrance et le plaisir sont étroitement mêlés dans ses sensations. Un tel homme est la victime de toutes les beautés qu'offre le monde, car elles s'imposent à son imagination qui s'en laisse caresser ou accabler sans opposer de résistance. Il ne dispose pas à sa fantaisie des choses, comme l'inventeur ; ce sont les choses qui disposent de lui et la plus petite d'entre elles ne permet pas qu'elle lui refuse un tribut d'admiration. Son existence est un frisson perpétuel, une transe incessante de plaisir et de douleur... Cette excessive sensibilité semblerait devoir faciliter l'invention, elle lui nuit, au contraire, car elle empêche toute concentration de facultés. L'extase qui naît de cette surexcitation est passagère autant qu'elle est prompte, et les choses s'éloignent aussi rapidement qu'elles apparaissent. Le poète est, à chaque instant, à la fois tyrannisé par la poésie et trahi par elle, car elle fuit sans cesse sous son regard pour revenir sous de nouvelles formes, pareille au flux et au reflux d'une mer de beauté. Il devient une sorte d'éternel naufragé de l'idéal... Mais qu'il est heureux, ce naufragé poétique ! S'il n'éprouve que des béatitudes d'une minute, ces minutes sont en nombre infini. Languissant, énervé, disposé par sa faiblesse même à ressentir toutes les délices, son inspiration dure juste le temps que durent les caresses dont les choses l'effleurent et se renouvellent tout aussitôt que ces caresses se renouvellent : c'est-à-dire qu'elle expire sans cesse pour recommencer aussitôt. »

En faisant les changements nécessaires, on pourrait trouver

là, si nous ne nous trompons, une confidence assez précise, tout au moins sur l'état premier dans lequel la lecture d'un beau livre met Montégut : c'est, en effet, un état d'exaltation, mêlé de souffrance et de plaisir, une surexcitation et une extase qui, c'est vrai, ne favorisent pas, en principe, l'invention, et qui ne l'auraient pas favorisée chez Montégut s'il n'avait eu que cette excessive sensibilité, cette facilité de frisson esthétique. Mais il était critique en son fonds : s'il aimait, il voulait comprendre pourquoi il aimait et comprendre surtout pour aimer davantage. D'où les successives découvertes que sa contemplation, aidée de tout l'entendement, faisait, sur l'auteur et les divers sens de l'œuvre, son sens historique et son sens éternel : d'où cette critique à la fois subjective et objective, et l'épithète de « lyrisme intellectuel » que nous avons proposée pour elle. Voilà sa forme. Si nous ajoutons — ou, plutôt, si nous rappelons (car, directement ou indirectement, nous l'avons souvent marqué) que sa matière est la littérature européenne, ou, plus précisément, la littérature de l'Occident européen, les rapports que soutiennent entre eux les divers chefs-d'œuvre des littératures qui entourent, géographiquement, la littérature française, nous pourrons saluer, dans Émile Montégut, un des représentants les plus éminents de cette culture européenne qui — on l'a déjà souvent noté — a remplacé le vieil humanisme. Il a fortifié la tendance que, depuis le commencement du XIXe siècle, avait l'esprit français : se dépayser pour s'élargir. Si, enfin, nous rappelons que cette critique a toujours pour objet, sans méconnaître les forces ambiantes et leur puissance plastique, de défendre le génie, de défendre aussi le droit de la morale à ne pas se désintéresser de l'art, et réciproquement, nous aurons marqué la quadruple originalité de Montégut critique littéraire. A celle-là, d'ailleurs, d'autres vont s'ajouter, mais qui en seront les sœurs consanguines.

CHAPITRE VII

(1868-1875)

LE TRADUCTEUR ET LE PHILOLOGUE

Quand, à l'heure présente, il vous arrive de parler à quelqu'un, même à quelqu'un d'instruit, d'Émile Montégut, vous vous heurtez, la plupart du temps, à une interrogation muette, à moins que vous ne voyiez surgir une connaissance erronée, issue d'une troublante homonymie [1]. Mais si vous ajoutez — ou rectifiez — qu'il s'agit du traducteur de Shakespeare, immédiatement votre interlocuteur se ressaisit et pousse une exclamation satisfaisante : il sait de qui l'on parle : c'est dans la traduction de Montégut qu'il a fait, en des temps déjà anciens [2], connaissance avec le grand Will, quelquefois même avec Emerson et Macaulay. Certes, il est regrettable et injuste que Montégut ne jouisse, si je puis dire, que de cette célébrité secondaire ; il a évidemment droit à quelque chose de mieux que la notoriété et l'estime que procurent les traductions ; on s'en rend compte par tout ce que nous avons déjà dit de lui et on s'en rendra compte plus encore par la suite. Mais mieux vaut encore cette

1. Avec Maurice Montégut, romancier et dramaturge (1855-1911).

2. Anciens... ou récents, car la librairie Hachette utilise toujours la traduction d'Émile Montégut pour sa collection juxtalinéaire.

survivance déprimée et comme affaiblie que l'oubli total ; d'autant plus que le public qui se souvient de Montégut traducteur se souvient d'une partie de son œuvre considérable à beaucoup d'égards.

D'abord par la quantité. Sans parler des innombrables traductions de détail semées dans ses études américaines, anglaises, italiennes, espagnoles ou allemandes, qui, réunies, formeraient un beau choix, il a donné, en 1851, une traduction des *Essais de philosophie américaine* d'Emerson ; en 1854, une traduction des deux premiers volumes (les seuls parus alors) de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay ; en 1878, une traduction du roman de G.-W. Basent : *Les Wikings de la Baltique* ; et, surtout, de 1867 à 1873, une traduction de Shakespeare, une traduction complète, ainsi que nous l'avons déjà marqué, jusqu'aux petits poèmes et jusqu'aux sonnets. Il y a là un travail considérable, des années et des années de labeur, et d'un labeur ingrat, qui mériterait, en tout état de cause, la reconnaissance de la postérité. Mais il est en outre d'une qualité qui tire Montégut de la foule des traducteurs vulgaires et le met au rang des plus recommandables par leur méthode et par leur savoir.

*
* *

En fait de traduction, nous avons pu voir à l'œuvre en France deux conceptions radicalement opposées, l'une durant les temps dits classiques, l'autre plus voisine de nous.

La première est celle d'Amyot et de Perrot d'Ablancourt, pour ne parler que des deux traducteurs principaux qui la représentent plus ou moins heureusement : elle est un équivalent, une transposition. « Alcibiade, rappelé de l'exil et vainqueur des Spartiates, rentrait dans sa patrie aux applaudissements

d'un peuple entier qui l'accueillait comme un sauveur. Pour frapper les esprits par un grand acte de religion et de courage, il voulut célébrer, en face des ennemis campés dans l'Attique, une solennité chère aux Athéniens, celle des Grands Mystères. Amyot nous retrace ce brillant spectacle. C'est dans son récit une fête toute chrétienne. Rien ne manque au pieux tableau de ces *saintes et dévotes* cérémonies. Le général dont l'armée les protège vient d'être relevé de l'*excommunication fulminée* contre lui. La *vénérable procession* s'avance en *chantant un saint cantique* ; les *huissiers* marchent en tête du cortège, viennent ensuite *les religieux* et *les confrairies*... Qui ne se croirait en pays catholique et en plein moyen âge ?... Des vestales, ailleurs, Amyot fait des religieuses ; il donne à Alexandre des huissiers à verge et des gentilshommes de la chambre, il assemble le Parlement des Amphyctions pour lui faire excommunier les sacrilèges et l'Aréopage pour y accuser Diagoras d'hérésie... [1] » Encore le traducteur de Plutarque a-t-il, si l'on peut dire, sauvé ces inexactitudes de langage, de mœurs et d'esprit, par la bonne foi naïve avec laquelle il accumule des anachronismes de fond et de forme, par l'ingénuité avec laquelle il modernise la double antiquité. Perrot d'Ablancourt, lui, pratique l'inexactitude d'une façon volontaire et réfléchie : il a, d'ailleurs, clairement exposé sa théorie dans la Préface de son *Octavius*, où il dit qu'il suffit à un traducteur de « voir le sens, car de vouloir rendre tous les mots, ce serait tenter une chose impossible... Deux ouvrages sont plus semblables quand ils sont tous deux éloquents, que quand l'un est éloquent et que l'autre ne l'est point... Ce n'est rendre un auteur qu'à demi que de lui retrancher son éloquence ; comme il a été agréable en sa langue, il faut qu'il le soit encore en la nôtre ; et, d'autant que les beautés

1. A. de Blignières : *Essai sur Amyot et les traducteurs français au XVIe siècle*, p. 244.

et les grâces sont différentes, nous ne devons point craindre de lui donner celles de notre pays puisque nous lui ravissons les siennes. Autrement, nous ferons une méchante copie d'un admirable original... » On le voit : pour Perrot d'Ablancourt et pour ses contemporains, « traduire ce n'était pas s'asservir à l'original mais le conquérir ; traduire, César ou Lucien, Cicéron ou Tacite, c'était les faire Français ; c'était ravir un chef-d'œuvre à la Grèce et à Rome. Dans ce système, on se mettait à l'aise avec le texte ; on abrégeait par ici, on allongeait par là ; on effaçait une redite, on développait une ellipse jugée obscure. C'était une méthode bien enchaînée et bien suivie d'adaptation de l'antiquité au goût moderne, et du moment que le but n'était pas de pénétrer dans une intelligence exacte de l'auteur ancien, mais d'enrichir la littérature française, tout ce système des « belles infidèles », comme Ménage nommait les traductions de Perrot d'Ablancourt, se comprend et se justifie [1] ». N'empêche qu'il vint un moment — au XIXe siècle — où, malgré leur logique et malgré les services qu'elles avaient pu et pouvaient rendre à la langue et au style, on ne les supporta plus.

Mais alors ce fut l'excès contraire. Après avoir fait naïvement ou consciemment infidèle pour faire beau, on voulut faire fidèle, littéralement fidèle,... et on fit laid. Sous l'influence de la critique historique, on voulut rendre servilement la lettre du texte étranger, d'où des traductions barbares qu'on lisait difficilement, hérissées qu'elles étaient de mots décalqués sur le mot à traduire et de tournures contraires au génie de la langue. On connaît l'Avertissement qui est en tête de la « traduction nouvelle » d'Homère par Leconte de Lisle (1867) : « Le

1. Petit de Julleville : *Histoire de la littérature française*, IV, p. 181. Cf. H. Rigault : *Querelle des Anciens et des Modernes*, p. 50, sqq.

temps des traductions infidèles est passé. Il se fait un retour manifeste vers l'exactitude du sens et la littéralité. Ce qui n'était, il y a quelques années, qu'une tentative périlleuse, est devenu un besoin réfléchi de toutes les intelligences élevées. Le goût public s'est épuré en s'élargissant. La traduction de l'*Iliade* que nous publions aujourd'hui offrira, ce nous semble, une idée plus nette et plus vraie de l'œuvre homérique que celle qu'en ont donnée les versions élégantes de tant d'écrivains, remarquables et savants sans doute, mais qui n'ont pas cru devoir reproduire, dans son caractère héroïque et rude, la poésie des vieux Rhapsôdes connus sous le nom collectif d'Homère. M. Leconte de Lisle a essayé de faire ce que ses honorables devanciers ont négligé d'entreprendre. » Et on se rappelle la première phrase de la Rhapsôdie I : « Chante, Déesse, du Péléiade Akhilleus la colère désastreuse, qui de maux infinis accabla les Akhaiens... », où, sans parler d'une inexactitude répréhensible chez un traducteur qui veut être si exact (μῆνιν, en effet, signifie *colère durable*, *ressentiment*, *rancune*, et cette nuance est capitale, puisque, en effet, Achille est rancunier), on se heurte à trois noms propres fabriqués et à deux inversions de compléments, le tout en opposition formelle, c'est le cas de le dire, avec l'usage français [1].

Toute traduction serait-elle donc vouée à l'une ou à l'autre de ces trahisons inverses? Nous ne le croyons pas. Sans doute, quand on se met à traduire en français un auteur étranger, ancien ou moderne, on peut viser un des deux buts suivants : éclaircir le texte pour ceux qui l'étudient ou le suppléer pour ceux qui ne peuvent l'entendre ; être l'auxiliaire du débutant et l'aider à lire l'original avec moins d'effort ou sans effort, ou bien remplacer totalement cet original pour les ignorants et

1. Cf. Jules Lemaître : *Jean Racine*, p. 155, et aussi Rémy de Gourmont : *Le Problème du style*, p. 83.

leur permettre de le lire comme ils lisent une œuvre nationale. Dès lors, si le traducteur se propose surtout d'aider à une connaissance plus complète de son auteur et d'être, en quelque manière, un dictionnaire supérieur et suivi, il s'attachera scrupuleusement à rendre les mots et les tours, à suivre la lettre, à respecter le plus possible les expressions et les figures. S'il prétend, au contraire, surtout remplacer celui qu'il interprète, il cherchera plutôt à laisser des impressions analogues à celles qu'a voulu produire son auteur et s'efforcera, par conséquent, moins encore d'interpréter tous ses termes que de trouver le tour qu'il eût donné à ses pensées s'il eût parlé l'idiome de son traducteur et se fût adressé aux mêmes lecteurs. Mais il n'est pas défendu de chercher la conciliation. L'art serait « de ne sacrifier aucune de ces deux préoccupations à l'autre ; de savoir, tout ensemble, représenter les expressions de ses modèles et leur en prêter de si naturelles qu'ils n'en eussent pas vraisemblablement employé d'autres en changeant de patrie ; de satisfaire, enfin, par une version à la fois indépendante et fidèle et le lecteur qui cherche une reproduction scrupuleuse et celui qui réclame un ouvrage assez librement écrit pour paraître conçu dans notre langue... Mais c'est une rare fortune pour un traducteur que de savoir ainsi, sans imposer à son style aucune gêne, aucun sacrifice à son exactitude, atteindre les deux fins de son art »[1].

Montégut a eu cette rare fortune, mais non pas peut-être où on le croit d'ordinaire et où il le croyait lui-même.

Il l'a eue dans la traduction et du roman de C.-W. Dasent et de l'histoire de Macaulay. Traduites par lui, l'histoire des Wikings de la Baltique se lit aussi facilement que de l'Augustin Thierry et celle de l'Angleterre aussi facilement que du Mignet, produisant, en effet, la même impression que la lecture directe

1. A. de Blignières, *loc, cit.*, p. 250. Cf. Vinet : *Semeur*, VI, p. 67. Doumic, dans la *R. D. M.* du 15 octobre 1917.

du texte anglais. Là, il a véritablement atteint l'idéal double et un, marié, comme il le dit quelque part lui-même « la clarté et la fidélité, et présenté ce que j'appellerai un large et facile courant du texte »[1]. Il a été un peu gêné par Emerson. D'une part, dit-il lui-même dans l'Avant-Propos : « Nous avons respecté scrupuleusement le texte de notre auteur, nous avons cherché à calquer exactement notre phrase sur la sienne ; nous avons voulu reproduire, même au risque de quelques incorrections, le mouvement du style et la couleur des pensées. Nous n'avons pas voulu user d'analogie pour reproduire ces bizarres comparaisons et ces singulières métaphores écloses sous un autre ciel que le nôtre, en face d'une nature différente de la nôtre. Nous les avons respectueusement transplantées dans notre traduction, comme un spécimen de plantes exotiques et de fleurs inconnues au public français. » Mais, d'autre part, ainsi que quelques notules, mises par lui en marge de sa traduction, le prouvent, il n'a pas pu ou n'a pas voulu aller jusqu'à la littéralité : il n'a pas pu rendre, par exemple, *domesticated*, « admirable expression qui étend et élargit le foyer domestique jusqu'aux frontières de la patrie, et, d'un autre côté, condense la patrie et la fait entrer tout entière dans le foyer domestique » ; *niceties* (douceurs), « mot charmant que nous avons perdu et qui se retrouve dans nos anciens auteurs, par exemple dans le Pantagruel : elle en mourut, la noble Badebec, du mal d'amour qui tant lui sembla *nice* » ; *revivals*, qui indique à la fois un ravivement intérieur de la foi et les contorsions physiques qui l'accompagnent dans la savane ; il n'a pas voulu transporter exactement la rude expression métaphorique *the snout of this sensualism* (le groin de ce sensualisme) et l'a adoucie en « sensualisme hideux » ; il a reculé aussi devant *eviscerated*, qu'il a traduit

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 107.

par « dépouillé de tout ce qu'il avait de matériel ». Pourtant, cette gêne est rare, et son *Emerson*, somme toute, se lit, lui aussi, assez couramment.

Pour en venir maintenant à Shakespeare, certes, si quelqu'un pouvait espérer s'attaquer avec succès à une pareille version, c'était l'homme qui, depuis vingt ans au moins, revenait sans cesse vers le mystérieux dramaturge, vers « son » Shakespeare, comme dira M. de Vogüé, l'homme qui « vivait en Shakespeare », comme dira Émile Bergerat, lui demandant de l'aider « à se mieux connaître lui-même et à mieux connaître les autres » ou à satisfaire l'Ariel qui chantait en lui, en l'emportant sur les ailes de la fantaisie et du mensonge divin. Ses articles de 1856 sur *Hamlet*, où lui apparaît, baigné dans la lumière du Nord, au cours d'une action tour à tour lente et majestueuse ou convulsivement précipitée, le héros peut-être le plus historique qui ait jamais existé, quoique fictif, et, en même temps, le plus éternel, tourmenté qu'il est, comme Alceste ou comme Werther, par la soif de savoir qui a toujours tourmenté et toujours tourmentera l'homme ; — de 1863, sur la question, à propos du *Macbeth* de Jules Lacroix et du *Roméo et Juliette* d'Emile Deschamps, si ces drames de Shakespeare peuvent être représentés, concluant d'ailleurs, comme Ch. Lamb et d'autres, à la négative, parce que la vérité, c'est que ce théâtre est infidèle aux lois particulièrement constitutives du genre dramatique ; qu'il est trop vaste pour la scène et qu'il procure trop d'émotions diverses en même temps ou trop rapidement ; que, partant, il fait souffrir et viole ainsi la règle essentielle du genre, qui est de plaire ; qu'il faut élaguer pour pouvoir le jouer, et qu'élaguer c'est le trahir ; et que, tout particulièrement, il ne peut convenir au public français ; — celui de 1865 sur le sens de la *Tempête*, qui serait, on le sait déjà, une œuvre purement subjective où Shakespeare ferait ses adieux à son public comme Prospero

à son île ; — ces essais, s'ils ne sont pas nombreux, rendent manifeste, par leur plénitude, la méditation perpétuelle à laquelle Montégut se livrait sur son auteur favori : si l'on peut dire, il se le traduisait à lui-même depuis toujours. Aussi, lorsque l'exégèse shakespearienne refleurit aux environs de 1860 [1], il est tout naturel qu'il voulût s'y mêler. S'il le fit sous les espèces du traducteur, c'est, probablement, en raison du peu de contentement qu'il avait des deux traductions offertes alors au public français : la vieille traduction de Letourneur [2], revue et corrigée par F. Guizot et A. Pichot (1862-1864), et celle de François-Victor Hugo (1857-1867). Je m'imagine que la première, celle qui pourtant avait jadis ému, par sa « barbarie », la bile de Voltaire, de Marmontel et de La Harpe, mais qui, pour ne pas être infidèle à la vérité et trahir la gloire du poète, ne se faisait pas faute (elle l'avoue elle-même) d'atténuer les expressions basses et ridicules, je m'imagine qu'elle paraissait à Montégut inexacte et froide ; et qu'inexacte aussi lui paraissait la seconde par sa truculence romantique et ses excès de couleur. Il dut ambitionner de trouver le tempérament nécessaire pour satisfaire à la fois le lecteur scrupuleux qui veut saisir, dans la traduction, tous les détours de la pensée et de l'expression, et le lecteur dilettante qui veut, sans être jamais arrêté, avoir toute l'impression de l'original... Mais, avec Shakespeare, c'est une gageure impossible à tenir jusqu'au bout : qui pourrait jamais espérer le traduire littéralement et littérairement ? Certes, Montégut a travaillé de son mieux : les multiples notes dans lesquelles il justifie... ou excuse sa traduction montrent, à chaque page presque, le vigoureux et long effort qu'il a fait. Pourtant, si, sans aller jusqu'à dire, avec M. Baldensperger, que, dans

1. Cf. R. Rosières : *Essais et recherches sur la poésie contemporaine*, ch. II, et Baldensperger : *Études d'histoire littéraire*, 2e série.

2. Parue de 1776 à 1782 (20 vol. in-8°).

l'œuvre de Montégut, « la gaucherie dans l'expression accompagne souvent le souci d'exactitude », il faut reconnaître qu'elle est, en plus d'un endroit, une approximation ; il faut immédiatement ajouter qu'elle est la plus poussée sans doute que nous ayons — et, peut-être, que nous puissions avoir.

D'autant plus que cette approximation, Montégut l'a entourée de toutes les ressources capables de la serrer encore, si elle trouvait un lecteur plus pénétrant ou plus heureux que lui. La traduction qu'il a donnée est une traduction *savante*, cette épithète étant prise dans le sens où on l'emploie quand on parle d'une édition *savante*, c'est-à-dire qu'il l'a soutenue par tout l'appareil critique dont la philologie moderne munit les textes étrangers. Chaque version française est accompagnée et suivie [1] de notes abondantes (il y en a en tout près de deux mille), infiniment soignées, témoignant que Montégut s'est ingénié à découvrir, par avance, les interrogations que pourrait se poser un lecteur moyen et s'est appliqué à y répondre clairement et généreusement : notes étroitement critiques, c'est-à-dire discussion des passages altérés ou des « leçons » que présentent les diverses éditions ; notes grammaticales, relatives à certaines formes verbales ou à certaines tournures syntaxiques qui pourraient étonner ; notes sémantiques, les plus nombreuses, on le comprend, et doublement sémantiques puisqu'il s'agit souvent de défendre le sens que le traducteur a donné au terme ou à l'expression anglais, et le correspondant français qu'il a choisi ; notes historiques, notes littéraires, notes philosophiques, rapprochements, et, par ces rapprochements, des traductions de vieilles choses qu'il serait difficile de retrouver. Il y a là tout

1. Les explications, annoncées en cours de route par des chiffres, sont, en effet, rejetées en bloc à la fin de chaque pièce, où il faut aller les chercher, si on y tient : par cette disposition, Émile Montégut satisfait et le lecteur qui ne veut qu'un texte courant, et le lecteur curieux qui veut des précisions.

ce qu'on rencontre, aujourd'hui, dans le rez-de-chaussée — rez-de-chaussée haut de plafond — des éditions les plus « savantes », par exemple celle des *Méditations* qu'a donnée récemment M. G. Lanson et qu'on peut considérer comme typique.

Mais, en outre, chacune de ces versions est précédée d'un « Avertissement » où Montégut pose et résout, dans le minimum d'espace, les plus importants des problèmes que l'œuvre soulève, lesquels « avertissements » sont autant de petits modèles d'érudition, d'exégèse ou d'interprétation, autant de petits phares, si l'on peut dire, éclairant merveilleusement par avance le drame qui suit, et, par échappées, tout le théâtre shakespearien, c'est-à-dire un « univers infini »[1]. Ce sera, par exemple, la discussion d'un titre. Regrettant qu'on n'ait pas laissé à la comédie qu'on appelle *Le Songe d'une nuit d'été* sa véritable nomination : *Un rêve d'une nuit de la Saint-Jean*, qui avait le mérite « d'être plus précis tout en étant aussi poétique », il remarquera, en poète, érudit et observateur qu'il est lui-même, que[2] : « il y a une analogie poétique véritable entre le caractère général de ce rêve et le caractère habituel de la nuit de la Saint-Jean, la nuit la plus courte de l'année. Le songe de Shakespeare est bien un songe à rêver durant une nuit chaude, lumineuse, brillante d'étoiles, dont la durée rapide est renfermée entre un crépuscule prolongé et une aurore précoce. Cherchez bien, vous ne trouverez pas de date mieux appliquée à son caractère que cette nuit de la Saint-Jean, si rapide qu'elle passe elle-même comme un rêve et que la durée d'un rêve peut suffire à la remplir... Il faut, en outre, se rappeler que la Saint-Jean est, de temps immémorial, un jour de réjouissances populaires et que la nuit, déjà si courte, était encore abrégée par les feux de joie

1. *Traduction*, VI, p. 4.
2. *Id.*, I, p. 275.

de la soirée. C'est une nuit de fête pour la nature, c'est une nuit de fête pour la jeunesse et l'amour, c'est une nuit de fête pour le calendrier chrétien et enfin c'était une nuit merveilleuse pour le calendrier des magiciens, car c'était durant ses heures rapides que les bons et les mauvais anges se livraient un combat acharné pour la possession de cette précieuse graine de fougère qui rend invisible. » Ce sera, chaque fois, un exposé rapide, mais complet, de ce que nous savons sur la date de l'œuvre, date de l'édition et date de la représentation, exposé où, sans omettre aucun des éléments de certitude ou d'approximation collectionnés par les érudits et les exégètes antérieurs, il apporte, à maintes reprises, une contribution personnelle appréciable. Ce qui, là, lui appartient en propre, c'est ce qu'il appelle les « preuves morales » par opposition avec les « preuves matérielles » fournies par la bibliographie, ces preuves morales étant d'ailleurs, suivant le cas, d'ordre littéraire ou d'ordre psychologique. C'est l'examen du style qui le conduira à rapporter telles œuvres comme *Peines d'amour perdues* ou *Les deux gentilshommes de Vérone* à la jeunesse du poète, *Le Roi Jean* et *Jules César* à une période intermédiaire entre la jeunesse et la maturité, *Coriolan* à la maturité, *Timon d'Athènes* à la dernière période. C'est une vue plus pénétrante encore qui guidera d'autres datations. *Le Songe* ? Mais, vraiment, il ne peut être que d'un Shakespeare de trente ans : « Qui ne voit, en effet, que cette adorable pièce se rapporte à l'été de la jeunesse du grand poète ? L'homme qui l'a écrite est évidemment arrivé à cet âge heureux où les fatigues de la vie ont enseigné au sang la modération sans lui rien faire perdre de sa chaleur, où les passions déjà éprouvées ont enseigné à l'âme la sagesse sans lui rien enlever de sa capacité d'aimer. Un homme de trente ans sait ; et il aime, quoiqu'il sache ; l'expérience, en lui révélant le jeu des passions, ne l'en a pas désabusé et n'a fait que le rendre plus habile à les com-

prendre et à les goûter. Il connaît les erreurs de l'amour et il les appelle, de leur vrai nom, illusions et mensonges, mais il chérit ces illusions et ces mensonges, et il s'enivre de leur poésie. Ainsi de Shakespeare dans le *Songe d'une nuit d'été*. Le caractère de cette pièce étant donné, il ne peut donc l'avoir écrite à une autre époque de sa vie ; s'il l'eût écrite plus jeune, elle eût révélé plus de candeur, de confiance et d'aimable ignorance ; s'il l'eût écrite plus tard, elle eût révélé plus de désenchantement, de douce mélancolie, ou de morose sagesse [1]. » Et, inversement, *Timon d'Athènes*, dont la date réelle est inconnue, doit être bien, comme on le dit, des dernières années, « car la pièce porte la marque du dernier style de Shakespeare et révèle, par la peinture des passions et des caractères qui y sont représentés, l'expérience consommée d'un homme mûr auquel la vie n'a plus rien à apprendre sur l'incurable faiblesse de l'humanité et qui a, depuis longtemps déjà, dépassé les dernières illusions de la jeunesse [2] ». — Si c'est le délicat problème de l'authenticité qui se pose, Montégut dressera minutieusement, par exemple pour *Périclès*, la nomenclature de ses raisons de croire, par numéros d'ordre « comme on fait dans les procédures et les instructions embrouillées », alléguant le scénario, le style, la force et l'énergie des scènes et des caractères et les rapports de tout ordre qu'elle soutient avec le reste de l'œuvre [3]. Pour les « sources », il citera et discutera celles qu'on donne d'ordinaire, en donnera d'autres auxquelles on n'avait pas songé, nous stupéfiant plus d'une fois par l'étendue de ses connaissances et la finesse des concordances qu'il établit : il se fera le défenseur de l'érudition de Shakespeare, et, le confrontant avec Homère, à travers Boccace, Chaucer et le vieux trouvère

1. *Traduction*, I, p. 277.
2. *Id.*, VII, p. 3.
3. *Id.*, VIII, p. 144.

normand Benoist de Saint-Maur, à propos de *Troilus et Cresida* [1]; avec Plaute, à propos des *Méprises*, et avec d'autres auteurs latins, ici et là [2]; avec les Grecs, Plutarque et Lucien, surtout ; avec les Italiens, avec les Français, avec les vieux auteurs anglais, et avec tout le folk-lore antérieur ou contemporain, il montrera, chaque fois qu'il en aura l'occasion, qu'il serait temps de renoncer au Shakespeare ignorant de la tradition. Cette question des sources l'amènera tout naturellement à indiquer la transformation, entre les mains de Shakespeare, de ces éléments usurpés : ce qu'il a fait, entr'autres, du Timon que lui fournissait Lucien, quelles choses, d'ailleurs excellentes, il lui a laissées et pourquoi (l'explication est à la fois d'une finesse et d'une envergure merveilleuses) [3], quelles autres il lui a prises et ce qu'il en est advenu, le Timon grec n'étant vrai que pour Athènes, celui de Shakespeare étant vrai pour le monde entier, d'autant plus vrai que, dans son même drame, il a chargé Alcibiade de critiquer Timon ; — ou ce qu'il a fait du Falstaff que, sous la forme de Panurge, lui fournissait Rabelais : « Shakespeare avait lu Rabelais », écrit Montégut après avoir collectionné la foule de menus détails probants à cet égard; « cela n'est pas douteux. Si donc il a pris quelque part l'idée du personnage, c'est chez le roi des bouffons. Panurge, compagnon de Pantagruel comme Falstaff est le compagnon du prince Henri, a pu lui servir de prototype. Tous deux se distinguent par les mêmes qualités et les mêmes vices : même amusante drôlerie, même forme d'esprit, même *humour*, même absence de sens moral, même invincible penchant à la sensualité, même lâcheté comique. Jamais Panurge ne fit mieux l'éloge

1. *Traduction*, VII, p. 112.

2. *Id.*, I, p. 196 (connaissance étendue que devait avoir Shakespeare de la littérature latine).

3. *Id.*, VIII, p. 9.

de la dive bouteille que Falstaff ne fait l'éloge du bon Xérès ; jamais Panurge ne claqua des dents pendant la tempête mieux que Falstaff ne contrefit le mort à la bataille de Shrewsbury ; jamais Panurge ne s'entendit mieux à duper marchands et hôteliers que Falstaff ne s'entend à ruiner son hôtesse. Il n'y a qu'une différence très sensible entr'eux, différence qui constitue l'individualité de chacun d'eux : Panurge est un jeune drôle alerte et maigre ; Falstaff est un vieux drôle pesant et gras. Mais c'est probablement cette antithèse qui aura tenté Shakespeare et qui lui sera venue à la pensée en lisant les hauts faits de Panurge. Si on faisait un Panurge gras ? se sera-t-il dit, et cette simple particularité de tempérament lui aura suffi pour créer un personnage tout différent. En effet, les deux personnages, bien qu'affligés de vices semblables, ne représentent en aucune façon la même nature de péché. Panurge représente le vice volontaire ; ce qu'il est, il l'est par choix ; vagabondage, bohême, misère, tout cela est le fait de son libre arbitre pervers. Mais le pauvre Falstaff est une véritable victime de la nature qui lui a fait le ventre si gros et les tripes si voraces. Il ne pourrait, en aucune façon, ne pas être ce qu'il est, c'est-à-dire un esclave soumis aux exigences de la chair... [1] » Le cas échéant, Montégut essayera de pénétrer le secret de la *contamination* shakespearienne, autrement dit du tact avec lequel Shakespeare fusionne deux ou plusieurs œuvres antérieures : Bandello et Arioste dans *Beaucoup de bruit pour rien* [2], Cinthio et un certain Whestone dans *Mesure pour mesure* [3], justifiant là le sens que certains prétendent qu'il faut donner pour lui, souvent, au mot *poète*, à savoir *metteur en œuvre et arrangeur* [4]. — Ailleurs, il sera

1. *Traduction*, IV, p. 224.
2. *Id.*, II, p. 4.
3. *Id.*, II, p. 111.
4. Cf. *Les Pays-Bas*, p. 110.

conduit à traiter des collaborateurs probables ou même certains de Shakespeare, de la part incontestable qui revient à Greene dans la première partie du *Henri VI*[1] et à Ben Johnson dans *Henri VIII*[2], authentifications appuyées, elles aussi, sur toutes sortes de fines remarques de fond et de forme. — Et, par delà, enfin, par delà toutes ces questions de sources, d'adaptation, de contamination, de collaboration, Montégut se posera, en quelque sorte inévitablement, celle, plus ample, de l'originalité de Shakespeare, et il trouvera le moyen, malgré les limites matérielles qu'il s'est imposé, de la faire saisir, autant que cette chose-là est saisissable. Je me contenterai de signaler les pages où, rapprochant magnifiquement Shakespeare de Bacon, il précise la vraie nature, à ses yeux, du génie du premier et la double démarche qui le caractérise : « Shakespeare est doué d'une faculté merveilleuse qu'on peut rapporter, si l'on veut, à l'imagination, mais qu'on serait fort embarrassé de classer en psychologie, et qui ressemble à ces actes dont parle Spinoza, qui se rapportent tantôt à la volonté, tantôt à l'intelligence. Cette faculté, c'est le don d'apercevoir dans tout sujet, quelque obscur, barbare, stérile et faux qu'il soit en apparence, non seulement les éléments qui peuvent le rendre clair, logique, humain, fécond, mais ceux qu'il contient réellement soit en puissance, soit à l'état latent et caché... A cet égard, Shakespeare est incomparable... Par exemple, il lit ou on lui raconte une belle anecdote, de nature tragique ou passionnée ; immédiatement il conclut que, pour que des événements semblables à ceux qu'on lui raconte aient pu se passer, il a fallu le concours de telles individualités de nuance déterminée. Par la figure et la couleur de ces faits et de ces aventures, il retrouve le milieu

1. Cf. *Les Pays-Bas*, V, p. 136.
2. *Id.*, VI, p. 277.

dans lequel ils se sont produits et les caractères qui les ont subis ou créés. C'est ce qu'il a fait notamment dans *Hamlet* et *Roméo et Juliette*. D'autres fois, il se substitue au narrateur comme un magistrat éclairé et judicieux se substitue à un témoin ignorant, imbécile ou menteur, et lui démontre les conditions auxquelles l'histoire qu'il raconte peut être vraie ou humaine. L'histoire que vous me racontez est vraie, semble-t-il dire, mais elle devient fausse par la manière dont vous la présentez : ces choses ne se sont pas passées comme vous le dites, permettez-moi donc de rétablir les faits. Et alors, produisant successivement les témoignages de l'imagination, du bon sens et du cœur humain, il rétablit la vérité involontairement violée par la faiblesse de compréhension et l'obscurité d'intelligence du narrateur inhabile. C'est ce qu'il a fait notamment dans *Le Marchand de Venise*, *Mesure pour mesure* et le *Conte d'hiver*[1]. » Et c'est, en effet, la première démarche de la méthode expérimentale ou baconienne : remonter du fait observé à sa cause. La seconde consiste, une fois vérifié le rapport de la cause à l'effet, à « induire » la loi, c'est-à-dire à généraliser, en vertu des postulats fondamentaux, à conclure que ce qui est vrai dans un cas particulier le sera dans tous les cas analogues. Or, c'est ce que fait Shakespeare : « Roméo, par exemple, tout en restant un individu, se trouve réunir toutes les conditions d'où naît le parfait amoureux[2]... Le type d'Othello a été créé d'après le même procédé : pour peindre la jalousie parfaite, Shakespeare a cherché et réuni toutes les conditions et toutes les circonstances qui permettent à cette passion de se révéler dans toute son intensité (l'âge, la profession, la race)... Othello est donc bien un type puisqu'il réunit

1. *Traduction*, III, p. 240.
2. *Id.*, IX, p. 23.

toutes les conditions de la jalousie parfaite sans en excepter une seule ; mais comme ces conditions composent sa personnalité même, il ne devient un type qu'à force, pour ainsi dire, d'être un individu[1]. » « Shakespeare crée donc des types par la méthode qu'inventait alors son grand compatriote, François Bacon, pour renouveler les sciences, par l'induction, la généralisation, la réunion et l'examen de tous les faits particuliers qui se rapportent à une même passion ou à un même sentiment : aussi peut-on dire en toute vérité qu'il y a union absolue de doctrine entre le philosophe et le poète et que ces deux grands hommes s'expliquent et se complètent l'un par l'autre. Shakespeare fait pour l'âme humaine ce que Bacon fait pour la nature. » — On voit comment, entre les mains de Montégut, s'élèvent en quelque sorte, et s'évasent ces « avertissements » d'apparence modeste : il n'y en a pas un qui reste exclusivement consacré aux questions ingrates de bibliographie par quoi ils débutent ; il n'y en a pas un qui ne finisse par toucher aux plus hautes questions esthétiques, historiques ou philosophiques, frontispices tout simples mais qui ouvrent des perspectives infinies : perspectives littéraires, comme quand Montégut se demande, au seuil du *Songe*[2], où il trouve « la grâce aussi parfaite que l'énergie est complète dans *Macbeth*, la passion dans *Othello*, la puissance pathétique dans le *Roi Lear* ou *Hamlet* », si « la grâce elle-même est inférieure à l'énergie ou à la passion » ; comme quand, avant de laisser entrer le lecteur dans *Peines d'amour perdues*[3], il l'avertit que c'est non seulement une satire du mauvais goût de l'époque, du style prétentieux mis à la mode par les *Euphuistes* et l'imitation italienne, et — particularité curieuse — une satire écrite dans ce langage même

1. *Traduction*, IX, p. 349.
2. *Id.*, I, p. 279.
3. *Id.*, II, p. 341.

qu'elle prétend ridiculiser, mais encore et surtout une attaque et une défense d'une portée plus grande : une attaque contre la race des pédants et des cuistres que la Renaissance avait fait pulluler, car « tous les grands mouvements de l'humanité ont leurs côtés bas et déplaisants : tous engendrent ce qu'on peut appeler leur vermine comme les grandes pluies engendrent les colimaçons, et les étés trop ardents les sauterelles »; une défense gaie de la thèse que *Mesure pour mesure* plaide tragiquement, à savoir que « vaines sont les lois qui sont portées contre la nature, car ceux-là même qui les édictent ne les observent pas »; — perspectives historiques ouvertes sur Athènes, à l'époque de Timon et d'Alcibiade, et sur le meilleur traitement qu'on pouvait infliger aux Athéniens d'alors, les imprécations éloquentes de Timon ou les étrivières vengeresses d'Alcibiade [1] ; sur la vieille Rome, tout entière dans ce *Jules César* sur lequel Montégut écrit quatre de ses plus belles pages [2] ; sur Vérone, Venise, Padoue, la Toscane, la Sicile, leurs caractères propres au sein de l'Italie, et le caractère propre de l'Italie en Europe ; sur les différences qu'il y avait entre les féodalités anglaise et française comme entre les monarchies des deux pays : « Ce roi (le roi de France de *Tout est bien qui finit bien*) n'est pas un roi vague et banal,... ce n'est pas une entité royale, une sorte de généralisation métaphysique des qualités qu'on peut observer chez les chefs d'Etat : c'est le souverain d'une portion déterminée de l'espace, l'héritier d'une civilisation particulière enfantée par une portion déterminée du temps, le faîte vivant d'une société portant un nom et caractérisée par des grâces et des perfections particulières. La noblesse du roi est strictement française ; sa bonhomie, sa politesse sont fran-

1. *Traduction*, VII, p. 14.
2. *Id.*, VII, p. 395.

çaises ; l'accent de son autorité est l'accent traditionnel de l'autorité française. Le fait vaut la peine d'être remarqué, car Shakespeare a mis bien des rois en scène, spécialement des rois d'Angleterre, et jamais il ne leur a prêté aucun des caractères qu'il a prêtés au roi de France de *Tout est bien qui finit bien*. J'ajoute qu'il n'aurait pu, sans mentir à l'histoire, attribuer à un roi d'Angleterre cette autorité qui, pas plus que celle du père, dont elle a l'accent et dont elle parle le langage, n'admet la résistance. Un roi anglais n'aurait pu, sans être un tyran véritable, ordonner à un de ses vassaux un mariage contre son gré, mais le meilleur de nos rois, grâce à la tournure que la civilisation avait prise dans notre ancienne société, pouvait, sans le moindre despotisme, imposer une volonté pareille à celle du roi de *Tout est bien*... Voilà ressuscité devant nous, avec la plus extrême exactitude, le représentant de cette monarchie chrétienne en laquelle se confondaient les caractères de l'autorité politique, de l'autorité religieuse et de l'autorité paternelle ; tous ces caractères se retrouvent dans ce roi impérieux et débonnaire, dont les actions et les paroles portent le triple sceau du gentilhomme, du père et du prêtre [1]. » Par toutes ces fenêtres largement ouvertes, Montégut écoute avec ravissement « la mélodie historique » que lui chante l'œuvre ; il la chante à son tour, et avec une chaleur qui n'étonnera pas si on veut bien se souvenir que pour lui le véritable objet de la grande poésie c'est, précisément, d'immobiliser sous une forme d'art et d'éterniser ce qui, une fois, passa quelque part et qu'on ne reverra plus ; — perspectives philosophiques, enfin, en donnant à cette épithète sa plénitude extrême, c'est-à-dire perspectives

1. *Traduction*, III, p. 122. Cf. VI, p. 7, une analyse pénétrante du caractère de Louis XI, autre peut-être que les historiens, les dramaturges et les romanciers l'ont décrit ; et, V, p. 141, des considérations sur la vraie grandeur de Jeanne d'Arc et sur la date où a commencé, en Angleterre, la réaction en sa faveur.

psychologiques et morales et métaphysiques, et, en sous-ordre, perspectives sur le mécanisme de l'intelligence, du sentiment et de la volonté, soit analysées séparément, soit vues dans leurs multiples rapports, perspectives sur la morale individuelle, familiale, nationale et sociale, perspectives sur l'origine et le sens de la vie, sur l'au-delà, sur l'inconnaissable qui nous environne, sur le rôle du hasard dans la destinée humaine, etc., Je citerai, par exemple, la décevante mais très vraisemblable conclusion de l'avertissement du *Soir des Rois* : « Nous sommes tous fous à des degrés divers, car nous sommes tous les esclaves de nos vices qui sont de vraies folies à l'état chronique, ou des victimes de nos rêves qui s'abattent sur nous comme des folies à l'état aigu...[1] » ; la définition, à propos de la signification dernière du *Coriolan*, de la « dynamique politique »... science dont deux hommes seulement jusqu'à nos jours ont entrevu quelque chose, Machiavel et Montesquieu, et qui, lorsqu'elle aura rencontré le grand esprit qu'elle demande, opérera, dans l'ordre politique, une révolution analogue à celle que les méthodes rationnelles de Bacon et de Descartes opérèrent dans l'ordre philosophique[2] » ; le magnifique éclair qui termine l'avertissement de *Mesure pour mesure* sur l'opposition de la morale philosophique et de la morale sociale[3] ; la réponse, d'abord religieusement réconfortante, puis terriblement dubitative, que, en présence du caractère donné par Shakespeare à Richard III, Montégut apporte sur les rapports de la difformité physique et de l'immoralité. « Ce que fut Richard III, dit Shakespeare, il le fut non par nature, mais par vengeance contre nature. Elle ne le créa point pervers, elle le créa bossu et boiteux, et c'est parce qu'il était boiteux et bossu qu'il fut

1. *Traduction*, III, p. 364.
2. *Id.*, VII, p. 255.
3. *Id.*, II, p. 114.

le scélérat ambitieux dont la Providence se servit pour châtier les fautes de York ; la cause de sa scélératesse fut sa difformité. Grave explication et qui revient à dire que toute personne affligée d'une difformité est nécessairement l'ennemie de quiconque n'est pas marqué de cette difformité. N'insistons pas sur cette pensée, le christianisme nous le défend. Depuis le christianisme, on ne jette plus les enfants difformes dans les fleuves, pour cette raison que le christianisme a porté dans le monde un remède qui permet aux difformes d'échapper à la fatalité de la haine et des passions infernales. Un être difforme, muni du remède du christianisme, peut supporter son mal au point de devenir un exemple de vertu et de noblesse à faire envie aux favoris les plus privilégiés de la nature et de la fortune ; mais si l'être difforme n'est pas chrétien, par hasard, comment supportera-t-il son mal ?[1] »

Mettez, plus haut encore que ces aperçus, déjà bien panoramiques, d'art, d'histoire, de philosophie, des synthèses, plus enveloppantes encore, où l'histoire est confrontée avec les autres formes d'art littéraire[2], la poésie avec la morale[3], l'art avec la vie[4]. Imaginez la personnalité perpétuellement frémissante de Montégut intervenant à chaque instant, invisible et présente elle aussi, ou visible comme lorsqu'il évoque, çà et là, quelques souvenirs d'enfance tant dans les avertissements que dans les notes[5], qu'il se déclare « Lancastrien déterminé »[6] dans la querelle des Deux Roses, ou admirateur fervent de la

1. *Traduction*, VI, p. 130.

2. *Id.*, VIII, p. 4.

3. *Id.*, II, p. 4.

4. *Id.*, II, p. 6 ; III, p. 9 ; VIII, p. 5 : « L'art dramatique doit-il raconter toute une vie, toute une destinée..., ou se contenter de représenter une crise... ? »

5. *Id.*, V, p. 4 ; VIII, p. 251.

6. *Id.*, VI, p. 5.

papauté, « lien commun moral des nations européennes »[1] ; qu'il laisse éclater sa tendresse pour Hector : « Hector est, pour Shakespeare, le vrai héros de l'*Iliade*, comme il le sera toujours pour toute âme bien née [2] » ; ou qu'il apostrophe Brutus [3]... Imaginez, dis-je, ces aveux de sympathie, et, ailleurs, de sentiments contraires, vivifiant les idées qui, elles-mêmes, vivifient le détail documentaire, et vous pourrez peut-être concevoir la générosité de Montégut, en harmonie d'ailleurs avec celle du puissant génie à qui, dès ses jeunes années, il avait demandé d'être son guide au pays du réel pour mieux comprendre les hommes et les choses de la terre, et de l'être aussi souvent, pour aller, au pays de l'imagination et du rêve, les oublier...

***

Qu'il s'en rende compte ou non, le public n'a donc pas tort d'être fidèle à des traductions qui ont, pour la plupart, la cinquantaine, bien qu'ignorant presque tout de leur auteur. S'il est exact que la notoriété présente de Montégut tient pour une grande part à l'immortalité de ceux qu'il a traduits, on ne peut pourtant s'empêcher de la rattacher, par delà, à deux mérites qui lui sont personnels : celui d'avoir bien choisi ses originaux et celui d'avoir tout fait pour que son travail fût utile et durable, c'est-à-dire, au fond et comme toujours, d'avoir su écouter et concilier son plaisir et sa conscience. La genèse de ses traductions ne diffère pas, en effet, de la genèse de ses essais critiques. A la base, il y a un élément entièrement subjectif : le plaisir. Emerson et Macaulay, chacun à leur heure, Shakespeare, toujours, ont ravi ou ravissent Montégut

1. *Traduction*, VI, p. 273.
2. *Id.*, VII, p. 122.
3. *Id.*, VII, p. 400.

d'un ravissement qui augmente chaque fois qu'il en demande le contrôle à une lecture nouvelle ; le temps, comme il dit, ne fait « qu'approuver ses sympathies » et le convainc de plus en plus que son plaisir « n'est pas la puérile joie de se sentir amusé, mais provient du sentiment qu'il éprouve d'avoir reçu les confidences d'un esprit épris de vérité ». Mais alors sa conscience parle : ces confidences et la volupté qu'elles procurent par leur fond et par leur forme à qui les entend, a-t-il le droit de les garder jalousement par devers lui ? Pour l'homme que nous connaissons, poser la question c'est la résoudre. Il se sentira donc obligé de faire, lui aussi, « participer ses semblables au bien qu'il lui a été donné de découvrir, à la vérité qu'il lui a été donné d'apercevoir », à la jouissance d'ordre supérieur qu'il lui a été donné d'éprouver : il le déclare formellement au seuil de la traduction d'Emerson et de Macaulay [1], et s'il ne l'a pas dit pour Shakespeare, c'est qu'il n'était pas besoin. Quand il traduira, ce sera en vertu d'une sorte d'impératif et sous l'impulsion du plus généreux des altruismes. Mais cet altruisme, immédiatement, et sans cesse à mesure qu'il se satisfera, donnera à Montégut sa récompense : son plaisir fondamental s'augmentera, en quantité et en qualité, du plaisir qu'il éprouvera à mieux comprendre pour mieux traduire, et du plaisir qu'il éprouvera en songeant au plaisir qu'il procurera aux autres.

1. Avant-Propos.

CHAPITRE VIII

(1868-1875) *(Suite)*

LE VOYAGEUR ET LE CRITIQUE D'ART

Un voyageur a toujours existé dans Montégut. Qu'il dût son penchant pour l'étranger à de lointaines influences ethniques, ou à quelque ancêtre vagabond, ou, ce que je croirai plutôt, à sa propre nature imaginative et rêveuse, ce qui est sûr c'est que, de très bonne heure et toujours, il aima partir vers d'autres contrées que celle dont le destin l'avait fait être, attiré par les mœurs différentes des mœurs françaises, par les littératures et les arts autres que la littérature et l'art français. Il y a certainement chez lui un besoin congénital d'exotisme. Ce besoin, sans doute, il le satisfit surtout en esprit : c'est par la pensée qu'il voyagea en grande partie, c'est aux livres qu'il demanda principalement la connaissance des pays qui l'intéressaient : en particulier, il connut les Etats-Unis d'Amérique seulement par l'enquête livresque dont nous avons parlé. Mais les pays d'Europe qui entourent la France et qui constituent avec elle cet « Occident » dont elle est le centre nécessaire, Montégut, durant les vingt années qui séparent ses débuts littéraires de la date où nous sommes arrivés, les visitera à plusieurs reprises, sauf probablement l'Espagne. Il allait régulièrement en Angleterre s'enquérir sur place des œuvres dont il devait entretenir

les lecteurs français, s'aboucher avec les éditeurs, causer avec les auteurs, s'attardant, d'ailleurs, chaque fois, à Londres, au grand désespoir de Buloz qui réclamait la copie promise, mais dont les objurgations demeuraient longtemps sans effet. Il excursionna souvent en Allemagne, à Cologne et à Aix-la-Chapelle, où il éprouva, à sa grande surprise, des impressions inverses de celles qu'il attendait [1]. Il fit à Neuwied « un pèlerinage édifiant » qu'il a raconté [2]. Il courut l'Italie et séjourna à Rome, dont il ne parlerait pas comme il en parle ici et là [3], s'il n'y avait vécu, et vécu assez longtemps, au moins ces six mois que Pie IX estimait nécessaires pour ressentir le charme profond de la Ville, en subir la séduction lente et subtile, et désirer la revoir. Il s'en allait, en partie, par devoir, et, pour ainsi parler, par hygiène intellectuelle : « L'homme le mieux doué », écrit-il à propos de Théophile Gautier voyageur [4], « a besoin d'une surveillance incessante sur lui-même pour éviter que son esprit s'appesantisse sous le joug des habitudes, que son talent contracte des *tics*, que sa faculté d'admiration devienne trop exclusive, et se transforme en intolérance agressive. Il est étonnant de voir avec quelle rapidité ces palais de lumière transparente que se bâtit notre âme se solidifient et deviennent semblables à l'épaisse coquille qui sert à l'humble mollusque de forteresse, mais aussi de prison. Ce n'est pas seulement la profession qui nous marque de son empreinte, qui détruit l'équilibre de notre personne et qui fait gauchir notre esprit en même temps que notre corps : la partie la plus libre de nous-mêmes, la plus ailée, et, s'il m'est permis d'em-

1. *Les Pays-Bas*, p. 53.

2. *Types littéraires*, p. 249.

3. *R. D. M.* du 1er août 1860 (non recueilli). Cf. tout l'article sur *Rome* de Mme la Marquise de Blocqueville (1865), *Esquisses littéraires*, p. 239.

4. *Nos morts contemporains*, II, p. 62.

ployer cette expression, la plus farouche, celle qui ne vit que d'enthousiasme et d'admiration, n'est pas plus que les autres à l'abri de ce servage. Je ne connais pas de fait plus capable de nous inspirer une salutaire humilité que cette rapide opacité que subissent nos sentiments les plus lumineux. Vous admirez une belle œuvre d'art ou de poésie, un beau caractère, une noble existence, et vous vous sentez délivré par cette admiration même de toutes les chaînes pesantes qui gênaient l'essor de votre âme ; prenez garde, car votre libérateur va devenir votre tyran. Votre admiration, en se prolongeant, va vous isoler peu à peu d'une multitude d'autres objets également dignes d'amour, elle va devenir exclusive et partiale, et cet enthousiasme qui la secondait avec une si généreuse ardeur va prendre la forme déplaisante d'un préjugé agressif, d'une ferveur de sectaire opiniâtre ou de dévot hargneux... Mais le moyen de s'entêter dans un préjugé d'école ou de s'encroûter dans un esprit de localité, cette localité eût-elle les larges bornes de l'horizon parisien, lorsque, tous les ans, on passe les frontières pour aller demander aux pays étrangers le rafraîchissement de son imagination ? Un voyage annuel est pour l'âme la médication la plus énergique : c'est une purgation générale de toutes les petites sottises que la vie nationale ne manque jamais d'infiltrer en nous. » Montégut voyageait donc, comme nous disions, en vue de cette « purgation générale », en vue d'échapper, pour employer encore une de ses expressions, à la « pétrification si redoutable de l'esprit ». Mais, plus encore, il voyageait pour son plaisir, désireux non pas certes de tout voir, mais seulement et modestement de rencontrer quelques-unes de ces « heures bénies » où, sous l'influence de l'admiration et de la sympathie, on croit surprendre le secret d'une œuvre d'art, cependant qu'elle semble pénétrer en vous et vous arracher vos secrets propres, quelques-unes de ces « rares minutes où

une chose fortement sentie accroît, chez qui la contemple, le plaisir d'exister »[1]. Et ce divertissement, dans les deux sens du mot, il le voulait si complet que, sauf la petite exception que nous avons dite pour Neuwied, il ne narra, durant vingt ans, aucune de ces excursions, se contentant de nourrir invisiblement ses essais critiques des observations de tout ordre qu'il avait pu faire.

Or, vers l'année 1868, Montégut changea d'avis. Il semble bien avoir pris, à ce moment, la décision ferme de voyager, toujours évidemment par plaisir et par hygiène morale, mais non plus seulement pour cela, de voyager aussi pour son métier, pour recueillir des impressions de nature et d'art qu'il livrerait ensuite au public, je veux dire à son fidèle public de la *Revue des Deux-Mondes*. Cette décision — sur laquelle, d'ailleurs, nous n'avons aucune déclaration formelle — semble ressortir de l'absence totale de critique littéraire, dans son œuvre, entre 1868 et 1875, et surtout de ce fait que, si, à cette date de 1875, les voyages, à leur tour, sont abandonnés et la critique reprise, c'est en raison d'un événement d'ordre privé, tout à fait inattendu, qui, à l'heure de la cinquantaine, vint changer complètement l'existence et les plans de Montégut. Dans une note de ses *Excursions en Lyonnais et en Auvergne* qui furent les dernières qu'il s'offrit, il avoue, en effet, que c'est « à son profond désespoir » qu'il dut renoncer aux voyages projetés, mais que « certains obstacles de nature insurmontable en empêchaient l'exécution[2] ». Il semble donc certain que, vers 1868, il était décidé à briguer une place dans la littérature de voyages. Mais pourquoi ? Pour plusieurs motifs qui, je pense, agirent concurremment. « La littérature de voyages »,

1. *Les Pays-Bas*, Introduction.
2. *Choses du Nord et du Midi*, p. 316.

écrit-il lui-même au début de ses *Pays-Bas*, « est une des modes de notre temps et nous devons à cette mode quelques chefs-d'œuvre et nombre de récits agréables. » Montégut en a lu certainement beaucoup, car il a du goût pour le genre : il en a lu d'anglais, il en a lu de français, il les a comparés, il a réfléchi sur les nécessités de cet ordre de littérature, et s'est bâti un idéal de l'écrivain voyageur — ou, si l'on veut, du voyageur écrivain — idéal qu'il ébauche positivement dans l'éloge qu'il fait d'Edmond About [1] et négativement dans les critiques, d'ailleurs mesurées, qu'il adresse à Gautier [2], idéal qu'il précise, autant que la chose peut se faire, à propos de Fromentin, dans des pages non recueillies et qui auraient pourtant bien mérité de l'être [3] : « Pour faire un bon livre de voyages », conclut-il après un vaste développement, « un bon livre de voyages tel que nous l'entendons, un livre où le charme de l'expérience et l'attrait de la vérité soient en parfait équilibre, il faut une moyenne de qualités qui ne se rencontrent que rarement. Ni les grandes facultés du génie, ni les dons heureux de l'artiste, ne suffisent pour produire un tel livre ; quelquefois même ils seront un obstacle au lieu d'être un auxiliaire. Il est si difficile à un homme de génie de ne pas aller au delà de la réalité, de ne pas essayer de compléter cette réalité trop mesquine ! Il est si difficile à un homme d'imagination de ne pas oublier le présent qu'il a sous les yeux pour rêver au passé ou chercher à percer l'avenir !... Le voyageur idéal que nous rêvons devrait offrir un équilibre, et, je le répète, une moyenne de qualités opposées réunies dans une égale proportion. Nous lui voudrions un esprit étendu, mais pas assez cependant pour échapper trop aisément aux faits particuliers et rejoindre trop

1. *Mélanges critiques*, p. 352, à propos de *La Grèce contemporaine*.
2. *Nos morts contemporains*, II, p. 66.
3. *R. D. M.* du 15 juin 1860.

rapidement les lois générales des choses. Nous le voudrions sérieux, pas trop cependant, de crainte que ce sérieux ne nuisît chez lui à l'agrément. S'il est rêveur, tant mieux : il sera apte à saisir et à comprendre la beauté ; mais que sa rêverie soit toujours facile, légère, complaisante, qu'elle sache venir à propos et partir à point, de manière à ne pas enchaîner sa liberté et à ne pas contrarier sa curiosité. Un peu de scepticisme sera le bienvenu dans ce bouquet varié de fleurs intellectuelles, car il corrigera la confiance trop crédule de l'admiration et préviendra les écarts auxquels l'imagination se laisse entraîner, pour ainsi dire, de parti pris, mais il serait dangereux que le scepticisme fût dominant, car il entraînerait fatalement un parti-pris contraire, le parti-pris du dénigrement ou de la négation systématiques. Qu'il ait, par-dessus toutes choses, le sentiment de la vie, afin qu'il puisse sentir et surprendre l'âme cachée des choses les plus diverses, mais qu'il évite avec soin de tomber dans le dilettantisme, ce pire de tous les défauts, dans lequel tombent si aisément les voyageurs : qu'il n'ait, si possible, aucune profession, et qu'il possède la culture d'esprit la plus libérale afin de n'être pas exclusif dans ses observations, afin qu'il conserve sa personnalité tout en restant sympathique, qu'il partage les mœurs du peuple qu'il visite sans les adopter et les faire siennes. On voit que la nature d'esprit que nous réclamons pour notre voyageur idéal, si elle ne renferme aucun don exceptionnel, est cependant des plus rares. Bien peu d'hommes sont capables de remplir un tel programme et nous devons nous tenir pour satisfaits lorsqu'il nous arrive de trouver que les principales des conditions qu'il expose ont été exécutées. »

Il est probable que cette idée, longtemps portée, a voulu, elle aussi, passer à l'acte et que Montégut, en aiguillant, vers 1868, sur la littérature de voyages, a cédé à la contrainte impérieuse d'un rêve qui veut devenir une réalité. Probable aussi qu'il a

éprouvé le désir, même le besoin, lui qui par ailleurs frayait tant de routes, de se mesurer avec les spécialistes sur une route déjà frayée. Enfin, il n'est pas impossible que ce désir et ce besoin aient été renforcés par un autre désir et un autre besoin : abandonner les livres ! Montégut en lit et en rend compte depuis vingt ans. Il a, alors, quarante-trois ans, l'âge où l'homme qui a toujours travaillé sur l'imprimé est avide de se « remettre au vert en voyant du vivant »[1], avide des jouissances physiques que donne la nature, ou, tout au moins, des jouissances physiques et morales que donnent les œuvres de l'art... Pour l'une ou l'autre de ces raisons, ou, plutôt, comme nous l'avons dit, pour toutes ensemble, il s'évade donc, mais, cette fois réellement, non plus seulement par la pensée. Fouetté en quelque sorte par le grand air, actif de corps, et, plus que jamais, d'esprit et d'âme, se maintenant, se renouvelant et s'accroissant, il va s'épanouir tout entier, d'abord au contact des Flandres, puis de Rome, plus tard — après 1870 — au contact plus pathétique des provinces françaises, et alors, porté en quelque sorte par le passé et le présent, faire ses chefs-d'œuvre.

***

Suivons-le dans les deux voyages à l'étranger dont il a raconté les impressions, en prévenant, d'ailleurs, qu'elles sont « d'une nature purement personnelle », dans *Les Pays-Bas*[2] et dans *L'Art italien à Rome*[3], et nous reconnaîtrons notre homme, écoutant à Bruxelles, à Gand, à Dordrecht, à Delft, à Rotterdam, à La Haye, à Leyde, à Harlem, à Amsterdam, à Nimègue,

1. L'expression est de Taine, *Correspondance*, II, p. 365.
2. *R. D. M.* du 15 octobre 1868 au 1er juin 1869, puis en volume : *Les Pays-Bas.*
3. *R. D. M.* du 15 février au 15 juillet 1870, puis dans *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 225, sqq.

l'année d'après, à Civita-Vecchia et à Rome, la « mélodie historique » que lui chante le site, ou se laissant aller à la méditation philosophique, oubliant le lieu et l'heure et s'envolant vers l'éternel. Il a visité la place de l'Hôtel de Ville à Bruxelles, celle du grand marché du samedi à Gand, celle qui sépare, à Delft, l'Hôtel de Ville de la Grande Eglise ; il a regardé, il s'est souvenu, il a imaginé, il a frémi, en chacun de « ces trois endroits où le passé se dresse à vos côtés aussi vivant que s'il était encore le présent » ; il a fait plus encore, il a comparé la destinée de « ces trois espaces ouverts » où « il semble que la vie du passé qui s'y agita si tumultueuse ait imprégné l'air ambiant, le sol et les pierres de ses chaudes vapeurs » ; et alors, ressuscitant et philosophant, il a vu et nous fera voir : à Bruxelles, des fêtes et des exécutions ; à Gand, des émeutes populaires ; à Delft, les attroupements pacifiques, mais pleins de fièvre et d'anxiété ; à Bruxelles toute l'ancienne vie des Flandres, dans ce qu'elle eut de joyeux, d'heureux et de noble, se déroulant au pied du merveilleux édifice qui, bien que municipal, suffirait à prouver que la ville qui le possède est une capitale et la capitale d'une nation ; à Gand, de ces mêmes Flandres toute la vie orageuse et populaire se déchaînant sur un champ d'émeute admirablement adapté aux attroupements intermittents qui n'interrompent que pour quelques heures la vie normale ; à Delft, les attroupements aussi, mais non pas menaçants, inquiets, au contraire, un peuple en alarme demandant des nouvelles de ses défenseurs, en attendant jusqu'à la nuit, et, quand elles sont venues, les écoutant de la bouche du bourgmestre qui les lit debout sur le perron de l'hôtel, dans un cercle de torches [1]... Devant Dordrecht, Montégut se souviendra par antithèse que c'est dans cette ville « qui éveille des sentiments

1. *Les Pays-Bas*, p. 57.

d'églogue et de vue heureuse » que s'est déroulée une des plus âpres controverses théologiques des temps modernes, celle de Gomar et d'Arminius sur l'éternelle question de la grâce et de la liberté, et, « prédestinatien déterminée », il n'hésitera pas à interrompre momentanément sa « rêverie » historique pour défendre sa croyance et prouver que seule cette « haute et noble doctrine » de la prédestination est, pour qui sait l'entendre, le vrai fondement de toutes les libertés... [1] A Rotterdam, il sera frappé de la ressemblance entre la ville qu'il a sous les yeux et la cité de Londres, qu'il connaît bien ; une quintuple comparaison : géographique, ethnique, linguistique, morale, historique, l'incitera à conclure que la Hollande est une seconde Angleterre, mais alors, étonné que cette ressemblance ne soit notable qu'à Rotterdam, il soulèvera deux autres hypothèses : ou que les Anglais n'ont jamais dépassé Rotterdam, ou, mieux, que ce serait Rotterdam qui aurait déteint sur Londres, et que, ainsi, l'assertion de Michelet : que le peuple anglais aurait été complètement renouvelé aux XIVe et XVe siècles et serait devenu un peuple flamand, n'était pas aussi étrange qu'elle le parut [2]... A La Haye, il se plaira à saisir sur le vif « l'influence que les aristocraties exercent à la longue sur le caractère des classes populaires » et comment les manières du vulgaire peuvent devenir le reflet de la société choisie que les circonstances lui ont donné exclusivement à servir [3]... A Leyde, « la ville des savants, mais aussi la ville par excellence des ménagères hollandaises » et à Harlem, « la plus noble ville de la Hollande dans toute l'acception que les aristocraties donnent à ce mot noble », la ville qui est allée aux Croisades et dont les fils ont créé la peinture de paysage, la ville qui est, encore, malgré sa déchéance,

1. *Les Pays-Bas*, p. 157, sqq.
2. *Id.*, p. 170, sqq.
3. *Id.*, p. 193 et 207.

« le greffier, le notaire des actes dignes de mémoire et des grandeurs de la Hollande », à Leyde donc et à Harlem, il découvrira et marquera « la réelle originalité de la civilisation hollandaise, partout ailleurs mélangée d'alliage flamand ou germanique »[1]... A Utrecht, sa pensée s'en ira vers les jansénistes et les frères moraves[2] ; dans la Gueldre, elle se tournera, avec quelque appréhension, vers « ce grand et redoutable voisinage de l'Allemagne » que mille détails annoncent au voyageur[3], et, lorsque, quelques jours après avoir visité et cette Gueldre et Nimègue, encore sous le coup des impressions qu'elles lui ont laissées, Montégut, revenant par Bruges, s'approchera du somptueux tombeau du Téméraire, plus ému que, au cours de ce voyage, il ne fut jamais, il méditera sur la « gigantesque entreprise » qui valut à Charles de Bourgogne le surnom que, en français, on lui donne : il songera à ce qu'aurait été l'histoire, si Charles « téméraire, sans doute, mais insensé, non », avait pu reconstituer cette Lotharingie qui, un temps, avait séparé la France de l'Allemagne, y absorber tous les petits pays mixtes et assurer ainsi l'équilibre : « Car l'équilibre de l'Europe aurait été réellement assuré par la création de cette puissance intermédiaire, tandis qu'il s'est toujours appuyé sur la supposition que l'existence de ces petits Etats pouvait être préservée par leur neutralité, supposition complaisamment acceptée, qui n'a pas empêché ces populations de recevoir dix fois depuis cette époque les lois de maîtres divers[4]. » — L'année

1. *Les Pays-Bas*, p. 240, sqq.

2. *Id.*, p. 299. Cf., p. 305, une curieuse comparaison entre la cathédrale d'Utrecht et celle de Limoges.

3. *Id.*, p. 314. Cf., p. 152 : « Aujourd'hui, Anvers est veuve de son géant légendaire, mais a-t-il disparu pour cela ? Si, par hasard, il faisait croire à sa mort par ruse de guerre.. et revenait revendiquer son royaume par Aix-la-Chapelle et Maëstricht ? »

4. *Id.*, p. 318, sqq.

d'après, étant cette fois descendu vers l'Italie et l'abordant par Civita-Vecchia où il aura toute une longue journée à passer, c'est-à-dire « le temps de se laisser aller à ses rêveries », il cédera « parmi la masse des souvenirs historiques qui se lèvent dans sa mémoire », plus particulièrement à celui de l'eunuque Narsès, qui livra là une de ses plus terribles parties, et à celui de Fieschi qui fut pape sous le nom d'Innocent IV et partit de là, « fuyant Frédéric, II, pour aller implorer le secours de Gênes, sa patrie, et convoquer ce concile de Lyon dont les anathèmes devaient remplir d'amertume et de revers les dernières années de l'empereur Frédéric II et mettre fin à la grande maison de Souabe » ; il en profitera « pour rectifier quelques-unes des idées générales sur les lois en histoire qui sont à la mode de son temps » et pour défendre, si je puis dire, les droits de la contingence et le rôle de l'accident dans les événements humains [1], et, ruminant ces anciennes histoires en regardant jouer aux quilles les soldats français du corps d'occupation, qui ne se soucient guère de Narsès et d'Innocent IV, il « ne pourra s'empêcher de penser que, si ces deux hommes dont ils n'ont jamais entendu prononcer les noms n'avaient pas vécu et agi, ils ne seraient probablement point à Civita-Vecchia, ou ils y seraient pour des raisons sensiblement différentes de celles qui les ont amenés ». Le lyrisme historique et philosophique de Montégut qui, jadis, entrait en action à propos d'un livre ancien ou récent, se déploie maintenant à propos d'un coin de l'espace, mais c'est le même, et on l'aura reconnu.

On aura aussi çà et là senti pourtant, je pense, que le changement du point de départ, du point d'appui d'où Montégut s'envolait pour l'évocation ou la méditation n'était pas sans

1. Cf. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 235 : « Il n'y a de réellement nécessaire que l'histoire ontologique, etc... »

effet : avant de lâcher sa mémoire et sa réflexion, il avait regardé le paysage ; avant de se souvenir et de penser, il avait eu des sensations ; c'était elles qui, ensuite, s'étaient muées en résurrections ou en idées. Il devait donc à ses lecteurs, qui n'avaient pas fait, eux, le voyage, d'essayer de leur donner ces sensations par les substituts littéraires appropriés, d'essayer de leur faire voir en imagination les ensembles qu'il avait vus, lui, des yeux du corps ; il se devait, conformément à l'idéal que nous savons, d'être non seulement préoccupé des choses morales, mais aussi, sans excès, des choses physiques ; en un mot, d'être peintre, quand il le fallait. Il le fut. Et on pourrait former, avec les tableaux qu'il a brossés, une galerie pas très nombreuse peut-être, mais d'une variété et d'une touche qui font songer souvent à Gautier, et plus souvent encore à Fromentin. Voici des « vues » urbaines : les trois places de Bruxelles, de Gand et de Delft, dont nous avons parlé, avec leurs édifices « où les pierres furent une espèce de chair susceptible de prendre les mouvements les plus délicats » ; Hoogstraat, la grande rue commerciale de Rotterdam où règne « une précipitation sans fièvre », où les gens vont « d'un large pas qui mesure toujours un égal espace », « d'une marche précise, exacte, directement géométrique comme celle d'un projectile lancé selon les lois mathématiques, sans inflexions, crochets, parenthèses ni temps d'arrêt. C'est une foule, et nulle part cependant on ne voit de groupes ; chaque individu marche isolé sans prêter attention à son voisin d'une minute, lequel, de son côté, passe en lui rendant son indifférence » ; les rues et les maisons de La Haye, ce « Versailles hollandais, où l'alignement règne en souverain » et où « une sévère uniformité a fait disparaître des façades toute marque de fantaisie individuelle » ; les rues et les maisons d'Amsterdam, toutes contraires; le « plantage » de Leyde, ou le mail d'Utrecht.— Voici la campagne : celle qu'on rencontre en Hollande quand

on y entre par le sud, et, d'ailleurs, si différente selon la route qu'on a choisie pour aborder à cette « Délos rustique » qu'est Dordrecht !

« L'entrée en Hollande par le Moerdyck est d'un charme et d'une séduction irrésistibles. Rien ne rappelle dans le paysage coquet, excentrique, presque paradoxal dans sa verdoyante bizarrerie la monotonie de la plaine des Flandres que l'on vient de quitter. Il semble que le bateau à vapeur navigue non à travers un pays ouvert, propriété commune de tout un peuple, mais à travers les rives d'un parc seigneurial dont la superbe Meuse serait l'artère fluviale et la décoration... Entrez, au contraire, dans la Meuse par le Wahal en venant d'Allemagne ou de Gueldre, comme la physionomie du paysage est différente ! Comme cette forêt de joncs est triste et morose, même par un beau soleil !... Enfin, entrez en Hollande en venant directement d'Anvers par le bateau à vapeur, et la physionomie se modifie encore. Un mirage de grandeur (mirage est le seul terme exact qui puisse peindre ce phénomène) s'ajoute à cet aspect morose. L'horizon s'ouvre, le paysage s'élargit ; dans le lointain on aperçoit la lisière des îles de Zélande qui montent timidement au niveau du fleuve dont le lit est plus haut que leur surface. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette contrée, ainsi aperçue dans le lointain, semble n'avoir aucun des attributs de la terre, ni solidité, ni fixité. Elle flotte à la surface de l'eau comme un épiderme verdoyant, pareille à ce mince manteau vert qui s'étend sur les eaux stagnantes. L'eau est la souveraine de ce pays ; elle donne, à cette terre qu'elle domine, des caractères onduleux, vaporeux, mobiles ; elle rend le paysage fluide comme son cours ; elle revêt l'existence des objets d'une sorte de voile d'incertitude. Cette terre, là-bas, est-elle réalité ou n'est-elle qu'une charmante illusion, due à l'association de l'eau, de l'air, du brouillard et de la lumière ? »

Voici l'autre campagne, celle de la Nord-Hollande, qui s'annonce « par un vif allegro » autour de Harlem, la campagne à la végétation exubérante et aux riantes maisons « nids humains enfoncés dans des édredons de verdure » :

« Dans le Sud, la verdure est, selon les heures du jour, pâle ou sombre ; dans le Nord, elle est douce et tendre ; à Harlem, point intermédiaire, elle est intense, robuste et gaie, sans nuance aucune de tristesse... Jamais originalité ne fut due à des éléments plus simples et moins nombreux. Figurez-vous deux surfaces parallèles prolongées à l'infini, une surface verte, celle de la terre, et, selon les jours, une surface bleue ou blanche, celle du ciel. Cette immense prairie qui s'étend sans discontinuité de Harlem au Helder donne, en pleine terre ferme, quelque chose de la sensation que l'on éprouve en mer, lorsque l'œil, regardant à l'horizon, n'aperçoit que vagues succédant aux vagues. De même, il n'aperçoit ici que flots succédant à flots de verdure et *moutonnant* sous un vent frais et doux. Comme sur mer, la vue est reposée d'un spectacle qui serait bientôt accablant, par cette illusion bienfaisante à l'œil qui, donnant un démenti à la géométrie, prouve, contre l'évidence de la raison, que deux lignes parallèles peuvent se rencontrer lorsqu'elles sont prolongées à l'infini : l'horizon est fermé par le baiser du ciel et de la terre. Comme la mer, enfin, ce spectacle endort l'âme et la plonge dans l'hébêtement délicieux que nous ressentons lorsque, assis sur une plage, nous y restons de longues heures sans penser à rien. Au bout d'un instant, un sentiment d'une suavité incomparable s'empare de vous devant cette immense nappe de verdure d'une nuance si tendre : l'âme éprouve le besoin du silence et du recueillement. »

Je signalerai aussi les pages où Montégut peint la mer du Nord, vue à Scheveningen, mer « au murmure faible et triste », « ni bleue, ni verte, ni glauque, mais grise et nuance de boue »,

« déshéritée de couleur et de musique », laide en un mot, mais consolée, en quelque sorte, de cette laideur par la lumière qui l'aime « d'un amour plus fin, plus tendre, plus sensible, dirai-je presque, que les mers de contrées plus belles » ; mer sur laquelle le soleil se couche « avec une suavité élégiaque incomparable. Rien de plus triste et de plus doux : on dirait que le soleil va mourir. Il se dresse à l'horizon comme un agonisant dont l'œil jette une dernière flamme et il envoie à la mer son adieu enveloppé dans un sourire si languissant que le cœur en est attendri comme devant le spectacle d'une réelle agonie ». Et, ailleurs, la représentation de la nuit italienne [1], le paysage qui s'étend devant Saint-Jean-de-Latran [2] ou Rome vue du Janicule [3]..., ces passages, simples croquis, esquisses plus poussées ou tableaux parachevés, prouvent que si Montégut voyageur était, autant que jamais, un remueur d'idées de tout ordre et de toute taille, il savait aussi voir et rendre la nature extérieure, en noter les aspects particuliers et trouver les mots capables de les ressusciter pour le lecteur. Tour à tour philosophe et peintre, il passait sans effort de l'abstrait au concret et du concret à l'abstrait, et prenait ainsi tout naturellement les deux attitudes les plus opposées que puisse prendre l'observateur. Ce n'est pas, d'ailleurs, assez dire : entre la sensation et la pensée pure jouaient aussi, sans interruption, l'imagination, la mémoire, l'association, toutes les « facultés » qui constituent la vie spontanée de l'esprit. Dès lors, que Montégut ait l'occasion, dans ces randonnées, d'exercer son jugement et d'utiliser sa finesse critique, et il épanouissait la totalité de son être intellectuel.

Or, il la rencontra. Il la rencontra d'abord dans les musées,

1. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 334.
2. *Id.*, p. 363.
3. *Id.*, p. 342.

puis en face et à l'intérieur des églises, lorsque, suivant sa pente, il fut, sans rien abandonner de tout le reste, critique d'art.

Qu'il eût le droit de l'être, c'est une question qui, aux temps où, sans tapage d'ailleurs, il le prenait, était controversée, même résolue négativement. Les XVIIe et XVIIIe siècles avaient estimé que les honnêtes gens avaient parfaitement le droit de porter un jugement esthétique, qu'il s'agît de la littérature ou d'art plastique, qu'ils en avaient le droit, et même le devoir, puisque c'était à eux que les artistes voulaient plaire : ils avaient estimé que l'intervention du spécialiste, de l'homme « qui se pique » de quelque chose était une affectation d'un pédantisme insupportable. Mais, vers les premières années du XIXe siècle, les choses avaient changé complètement. Les artistes se déclarèrent « las d'être régentés par des amateurs ignorants et des écrivains incompétents : architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, à l'envi s'escrimèrent sur la théorie, l'histoire et la critique d'art. Mis en goût, ils ne tardèrent pas à en réclamer la critique exclusive, pour la raison qu'une bonne doctrine ne peut être que le fruit d'une longue pratique dans l'art dont il s'agit de parler, et que la métaphysique n'apprend ni à faire des statues ni à savoir comment d'autres les ont faites [1] ». De plus en plus, on regretta que Diderot ait détourné la critique d'art de la voie — c'est-à-dire de la critique faite par les artistes, « la bonne, la vraie, la seule », écrivait Brunetière, — où les Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture l'avaient engagée, pour la jeter dans la mauvaise, la critique de littérateur, d'où, heureusement, Fromentin était venu la tirer... Or, M. Fontaine n'a pas eu de peine à montrer, d'abord par des faits, que la critique des peintres par les peintres,

1. BENOIT : *L'art français sous la Révolution et l'Empire*, p. 253. Cf. A. FONTAINE : *Essai sur le principe et les lois de la critique d'art*, III, p. 206-243, où se trouve traitée la question de compétence à laquelle nous ne faisons que toucher.

telle qu'elle fut faite à l'Académie Royale, est d'une extrême pauvreté de principes et d'inspiration ; que, au contraire, Diderot, bien qu'étranger à la pratique des arts, a su, plus qu'on ne le dit, allier à l'interprétation philosophique et littéraire de l'œuvre d'art la connaissance du métier, du dessin et de la couleur, des rapports nécessaires de la forme et du fond, et que Fromentin lui-même, chez qui on ne veut voir que l'appréciateur technique, a plus que personne « maintenu le droit de tout amateur éclairé à comprendre et à expliquer un artiste. Lui-même déclare d'ailleurs que l'ouvrage qu'il a entrepris (*Les Maîtres d'autrefois*) demanderait à être traité « à la fois par un historien, par un penseur et par un peintre » et, chez lui, le peintre a souvent fait place au penseur. On peut même dire que sa critique n'est jamais plus belle ni plus profonde que lorsqu'elle se dégage des considérations purement techniques [1] ». A ces considérations de fait, M. Fontaine en joint de rationnelles qui les corroborent, et d'où il suit, tout compte établi, que la connaissance du métier, quoiqu'utile, importe moins dans un critique d'art que l'intelligence historique et philosophique, que l'expérience soutenue par l'érudition, que l'indépendance d'esprit et la capacité de réagir aussi bien contre son goût personnel que contre les préjugés à la mode [2]. Mais ces qualités primordiales, n'est-ce pas précisément celles que nous connaissons à Montégut ? Saisir l'idée historique et philosophique ou simplement familière qui est à l'origine de l'œuvre, analyser les moyens d'expression et voir s'ils sont ou non en rapport

1. Fontaine, *op. cit.*, p. 234. Cf., *Revue de Paris* du 1er novembre 1920, un article de Alb. Thibaudet sur Fromentin, concluant sur la question indiquée ici.

2. Fontaine, *op. cit.*, p. 233-245. Sainte-Beuve, à propos de Diderot (*Causeries*, III, p. 301), avait déjà conclu dans le même sens. Dans le *Temps* du 31 octobre 1919, Jacques-E. Blanche est aussi d'avis que, si la connaissance de la technique est utile pour comprendre et apprécier une œuvre d'art, la culture générale est nécessaire.

avec la pensée, juger le fond et la forme et leur correspondance en toute indépendance vis-à-vis des préjugés régnants et vis-à-vis de lui-même, n'est-ce pas précisément les caractères essentiels de sa critique littéraire ? Et ne peut-on pas dire que, déjà, celle-là même, il la pratiquait en critique d'art ? D'ailleurs, dans quelques circonstances [1], il avait déjà parlé « en amateur éclairé » des choses des beaux-arts, y compris la musique. Qu'on songe, enfin, que, depuis vingt ans, il suivait les Salons et visitait les Musées, regardait et écoutait, réfléchissait et comparait, et on reconnaîtra qu'il n'y avait rien de présomptueux dans sa métamorphose. On en sera définitivement convaincu après les deux résumés que nous allons donner des impressions de Montégut aux Pays-Bas et à Rome, résumés que nous faisons sans dissocier les éléments, car ce serait détruire la nature et la saveur de ce remarquable mélange.

Dans le livre *Les Pays-Bas*, le critique d'art, évidemment, a eu surtout affaire à des peintres, et, à cet égard, de son aveu même, il s'est borné, « se taisant sur les choses qu'il a vues seulement, à celles qu'il a senties plus ou moins vivement ». Mais il a senti « plus ou moins vivement » un si grand nombre d'œuvres que, si on groupait ses impressions dans l'ordre chronologique, on aurait une suite complète de vues sur la peinture indigène, ou, plutôt des deux peintures indigènes, la flamande et la hollandaise, dont on aurait rencontré à peu près toutes les œuvres importantes et tous les grands noms. On aurait rencontré à Saint-Bavon de Gand Jean Van Eyck et son fameux triptyque « au coloris aussi frais et aussi éclatant que le soir du jour de l'année 1432 où le pieux et sincère artiste l'acheva »,

1. *R. D. M.* du 15 juillet 1861 (non recueilli) : *De quelques erreurs du goût contemporain en matière d'art* ; du 1er décembre 1867 (non recueilli) : *Exposition de la Malmaison* ; dans *Poètes et artistes*, p. 109 : Critique de l'*Enfer*, illustré par G. Doré; dans *Types littéraires*, p. 36, critique du *Don Quichotte*, illustré par le même.

et, après avoir admiré, Montégut aidant, l'original sentiment de la nature que révèle le paysage merveilleux, le sentiment d'une nature à la fois prise dans la réalité (le gazon sur lequel joue l'agneau mystique est le véritable gazon de Flandre) et purifiée, spiritualisée de manière à devenir la *nature* du monde *surnaturel*, on aurait réfléchi, toujours en suivant Montégut, aux qualités morales de cette peinture « théologique » et, par delà, à la part de vérité que peut contenir la thèse préraphaélite. Tout à côté, on aurait rencontré Memling, et, après avoir recherché pourquoi, si on ne peut le dire grand, on peut l'affirmer « adorable, le plus adorable des peintres », après avoir découvert « l'attrait moral » de ses figures, laides en somme, « étonnamment modestes d'aspect, pudiques jusqu'à la gaucherie décentes jusqu'à la raideur », on aurait lu à livre ouvert le « véritable roman en peinture » que raconte *La Châsse de Sainte-Ursule* et partagé la ferveur qui anime les personnages du *Mariage mystique de Sainte-Catherine* ; historiquement, on aurait surpris dans la *Descente de Croix*, le moment où, de lyrique exclusivement dans Van Eyck, la peinture devient dramatique et pathétique ; techniquement, on aurait eu le regard arrêté sur les attitudes et les couleurs : « une certaine robe feuille morte, à grands ramages, dans le *Mariage mystique* », « le roi négre de *L'Adoration des Mages*, avec sa fière et pittoresque tournure, sa taille élégante, son riche costume... », « une certaine draperie jaune à nuance orangée, de l'effet le plus bizarre et le plus nouveau » dans le volet de la *Présentation au Temple*, « magnificences à faire envie à Titien, à Véronèse, à Rubens », et qui chantent, à distance, l'antique splendeur de Bruges, « sorte de Venise flamande, pleine de mouvement et d'éclat, aujourd'hui morte aimable ». On aurait assisté à une défense passionnée et vibrante de Quentin Matsys qui, aux yeux de Montégut, au lieu d'avoir fait échouer l'art flamand dans le réalisme, comme

on dit trop souvent, et de n'avoir obtenu l'expression dramatique qu'aux dépens de la sincérité et de la naïveté, comme on le lui reproche aussi, a, bien au contraire, empêché l'art flamand de devenir l'art hollandais, et, en créant l'agrandissement pathétique, rendu possibles Rubens et, à sa suite, la grande école d'Anvers. « Ce n'est point un paradoxe de dire que Jean Van Eyck et Memling contenaient en germe Van Ostade et Gérard Dow : c'est une vérité absolue et irréfutable. Quentin Matsys décidera par un coup d'état de son génie que les continuateurs de ces grands maîtres seraient les Rubens et les Van Dyck encore à naître. Il fut le Saint-Jean-Baptiste de la grande période de la peinture flamande... » Par-dessus tout, le premier il a enseigné et mis en pratique en Flandre la « grande loi de l'unité » et « le triptyque de l'*Ensevelissement du Christ*, resterait, ne fût-ce que sous ce rapport, une page à jamais mémorable ». Jusqu'à lui on juxtapose ; à partir de lui on composera. « Si on veut chicaner encore, on peut dire que Matsys ne fut pas un créateur ; mais dans les arts, le vrai créateur est celui qui donne aux choses la forme réclamée par leur substance et qui les met en harmonie avec leur loi propre. Tout grand artiste n'est qu'un arrangeur, et, si l'on pouvait supposer la coexistence de deux divinités, la divinité supérieure serait non celle qui aurait créé la matière, mais celle qui aurait organisé cette matière selon les lois de Kepler et de Newton. » Et ainsi on serait arrivé au merveilleux reposoir qu'est l'étude sur Rubens. Pour Montégut, quand on n'a vu Rubens qu'à Paris, on peut connaître assez exactement le grand coloriste, l'homme de métier, le maître ouvrier, l'artiste qui posséda plus que personne au monde l'œil et la main du peintre, mais on ne peut pas connaître l'homme de génie, la portée de son âme et de son intelligence. Pour cela, c'est à Anvers qu'il faut aller, surtout devant l'*Adoration des Mages*, la *Pêche miraculeuse*

ou la *Dernière Communion de François d'Assise*. Après une pénétrante analyse du christianisme particulier qu'on peut appeler un « christianisme charnel et populaire », et qui, s'il a existé dans tous les pays, a trouvé dans la Flandre seule des interprètes de génie, le critique en étudie l'expression suprême dans l'*Adoration* où, en plus des qualités matérielles : beauté du spectacle, splendeur des étoffes, pittoresques cassures des épais brocarts, somptuosité des draperies vertes et rouges, lumière éblouissante ; en plus de la double couleur locale qui y règne : couleur extérieure et matérielle, couleur intrinsèque et morale, tout l'Orient physique, lumineux, riche et sensuel, et tout l'Orient spirituel, sage, sentencieux et grave ; en plus, donc, de tout cela, apparaissent « toute la fortune future et toutes les destinées ultérieures du christianisme ». La *Pêche miraculeuse*, avec son extraordinaire Saint-Pierre, en tout conforme à celui qui nous est présenté par l'histoire évangélique, conforme aussi à tous les humains qui lui ressemblent, lui est et nous est un autre exemple de l'étonnante intelligence de Rubens, et la *Dernière Communion de Saint-François*, un troisième, plus complet encore, car « ce tableau est un drame digne de Shakespeare » puisque, à la couleur et à l'émotion dramatique, vint s'ajouter la pénétration historique, « un des poèmes religieux les plus sincères et les plus touchants qui existent » ; tous exemples tendant à montrer que chez Rubens « la prodigieuse habileté matérielle fut doublée d'une intelligence égale aux plus hautes pensées, que le grand peintre fut doublé d'un grand poète dramatique. Puissance pathétique et profondeur religieuse, voilà le vrai Rubens, et non pas le matérialiste habile que le jugement de la routine recommande à notre admiration modérée ». Puis, par Jordaens, exemple lyrique du génie plébéien et des conséquences à la fois fâcheuses (absence ou trivialité de la pensée) et heureuses (esprit de satire et verve comique)

qu'il entraîne ; par Gaspard de Crayer, le peintre chez lequel on peut le mieux étudier peut-être le charme et la faiblesse des talents qui sont surtout à base d'intelligence, et dont on peut dire qu'il a mis tellement d'idées dans ses tableaux qu'il y en a une par coup de pinceau, on serait arrivé aux derniers représentants de l'école d'Anvers et de l'école flamande tout entière. En ce qui concerne la Hollande, rencontrant ici Holbein, dont Montégut étudie le métier « très poussé », l'exactitude historique et psychologique (ses personnages, Erasme, Henri VIII nous sont révélés par l'érudition tels qu'il les a peints), et, plus particulièrement, le sens de *La Passion* et l'arianisme que cette œuvre semble révéler ; là Franz Hals, chez qui il étudie la forte part de volonté qui guida la main, et, par delà, le sentiment d'orgueil démocratique qui donna naissance à ces galeries de portraits corporatifs, qui sont comme les archives peintes de la Hollande, révélatrices d'une société où les fonctionnaires étaient jeunes et qui n'était pas atteinte de « gérontocratie » ; là encore Van der Helst, qui, bien que peignant des figures très vivantes, n'émeut pas parce qu'il ne révèle que le tempérament matériel, celui qui résulte en nous de l'équilibre des diverses humeurs, et ne nous mène jamais très avant dans le monde de l'âme, ayant d'ailleurs choisi fort bien les sujets qui lui convenaient, à savoir les repas de corps ; ailleurs Albert Cuyp, l'animalier et aussi le peintre de Dordrecht, qui a si bien saisi le contraste entre la petitesse de la ville et la largeur des nappes liquides qui baignent ses pieds ; nous arrêtant longuement devant Rembrandt, que Montégut étudie et comme magicien de la lumière, ayant découvert un secret de la nature que personne n'avait soupçonné avant lui, et, comme peintre du visage humain, et comme peintre religieux, d'un protestantisme démocratique et rationnel, en harmonie précisément avec la lumière, à la fois riche et avare, brusque et insinuante qui

l'entoure, tantôt se faufilant, tantôt faisant irruption, et enfin, pour exemple, comme peintre de *La Ronde de nuit*, moins originale, à son gré, qu'il ne semble comme œuvre d'imagination, mais incomparable comme œuvre de métier, et, surtout, d'une signification morale et patriotique très haute ; une autre fois, arrêtés par Paul Potter, le peintre de la campagne du Sud et de sa prairie humide et brumeuse, le peintre, par-dessus tout le reste, du *Taureau*, où Montégut voit toute la vie et l'âme de la Hollande vers les années 1646-1647, date probable de l'œuvre, et qu'il ne craint pas de rapprocher de *La Ronde de nuit* pour le patriotisme et la grandeur, « pages admirables où se trouve représentée toute la vie républicaine de la Hollande et qui se complètent l'une l'autre » ; et une autre fois par Ruysdaël, le seul qui ait saisi la mâle et saine tristesse qui est le caractère de la-Nord Hollande, et surpris l'âme pensive de son pays, et dont les œuvres peuvent entraîner la pensée si loin..., — ainsi, au hasard de nos courses, mais les pas dans les pas de Montégut, guidés par ses yeux, son esprit et son âme, non pas guidés mais ravis, nous aurions refait connaissance avec tous « les maîtres d'autrefois ».

Que si, après les Pays-Bas, nous l'avions accompagné, en nous identifiant avec lui, dans le voyage de Rome qu'il dut écourter, nous nous serions aussi arrêtés, regardant, pensant et rêvant, non plus seulement devant des tableaux de toutes les époques et de toutes les écoles, mais devant des sculptures et des architectures, élargissant d'autant, lui, sa critique et son plaisir, nous, notre profit et notre ravissement. C'eût été, d'abord, la visite à Michel-Ange, que Montégut voulut voir en arrivant dans la ville, car il n'y a pas, selon lui, de meilleur moyen de saisir d'emblée « en quoi consiste la supériorité et la puissance de cette antique mère de toutes nos modernes civilisations » et, d'autre part, « avoir vu Michel-Ange à Rome,

c'est vraiment avoir perfectionné l'éducation de son âme et augmenté la richesse de sa vie morale ». Montégut nous eût emmenés en premier lieu devant le peintre, à la Chapelle Sixtine, essayant de nous faire comprendre « sans ornements, ni développements les conceptions de quelques-uns des compartiments : du premier, où « Dieu vient de se débrouiller du chaos ; il est monté des profondeurs de l'infini, il a traversé les flots du silence, il émerge à la surface de la nuit ; il regarde, et, avec son regard, la pensée de la création vient d'éclore » : grandiose figure due peut-être au hasard de la gênante disposition de la voûte, tant il est vrai « que ces sortes de gênes servent toujours bien les hommes de génie »; — du troisième, « où l'Eternel, se déployant sur la création, plane autour de son œuvre qu'il visite. Tout l'infini s'est comme concentré, localisé, replié dans cette figure, dont l'irrésistible majesté arrache l'adoration et inspire la confiance. Sous un tel père et un tel maître, nulle crainte n'est possible et spontanément, devant ce spectacle, on se répète les paroles des antiques croyants : « Si je me place sous tes ailes, ô Seigneur, quel ennemi pourra m'atteindre ? » C'est ce sentiment d'instinctive sécurité que semble posséder le jeune Adam nouvellement appelé à la vie. A l'approche de l'Eternel, il a soulevé son beau corps, et, pareil à un jeune roi, sans étonnement ni effroi, il étend le doigt pour recevoir le contact de la main divine... Une autre pensée admirable se révèle dans cette figure d'Adam : il vient de sortir du néant comme d'un sommeil, et son visage légèrement appesanti porte les marques de ce repos qu'accuse encore la molle attitude de son corps qui se redresse lentement sous l'action de la vie, comme se redressent sous l'action du soleil les fleurs et les rameaux courbés par le poids glacé de la nuit... On pourrait encore faire observer que, dans cette fresque, Michel-Ange a découvert intuitivement l'électricité avant Galvani et Volta...

L'Eternel étend un doigt pour communiquer l'étincelle, Adam étend un doigt pour la recevoir. Enfin, une dernière pensée, la plus extraordinaire de toutes, est exprimée par le groupe des anges qui s'abritent sous le manteau de Dieu gonflé pour les contenir. Ces anges, c'est l'expression de la puissance de vie infinie qui est en Dieu... Jamais l'art n'enserra, dans les synthèses de ses personnifications, une idée plus colossale et ne la traduisit avec une plus écrasante simplicité »; — du quatrième, consacré à la création de la femme : « Eve s'élance dans le monde comme une hymne vivante, avec l'attitude qui est essentiellement celle de la nature féminine, l'attitude de la prière, de l'adoration et de l'amour... Adam est tiré d'un limon inerte : aussi sort-il du néant comme d'un sommeil, sans étonnement mais sans souvenir. Eve est tirée vivante du limon d'Adam : aussi naît-elle toute vibrante, en proie aux plus précieuses émotions de la vie comme si elle avait été simplement captive par enchantement. La figure de l'Eternel, dans cette fresque, est elle aussi d'une signification profonde. Son regard se fixe sur Eve avec une expression de sévérité voisine de la tristesse. Les douloureuses conséquences de l'acte qu'il vient d'accomplir sont présentes devant son omniscience. » Après avoir ainsi lu et nous avoir fait lire dans quelques-unes des fresques, il en eût dégagé la philosophie, c'est-à-dire tenté de découvrir, quoique parfaitement conscient de la difficulté d'une entreprise où beaucoup ont échoué, « le lien général qui réunit toutes ces idées entr'elles et en fait un tout synthétique ». Et alors, nous aurions entendu ce que nous lisons : une magnifique interprétation de la partie plate de la voûte, où Montégut voit « sans difficulté » « tous les faits métaphysiques qui sont les fondements du christianisme et qui, dès l'origine du temps, l'ont rendu nécessaire »; la création et le péché et la nécessité du rédempteur ; une interprétation magnifique encore, à la fois de détail et d'ensemble, des pro-

phètes et des sibylles rangés autour de la voûte, dont la mission est précisément d'annoncer ce rédempteur, et au milieu desquels « il s'avance à travers les âges comme un voyageur qui marche à petites journées » ; devant tant de science unie à tant de finesse, à tant de sincérité, à tant de foi, nous aurions regardé, je le crois, avec une admiration mêlée de quelque stupeur, l'interprète inspiré qui s'élevait si haut et descendait jusqu'à nous, et nous l'aurions suivi où il aurait voulu, où son livre aujourd'hui nous mène, c'est-à-dire, après une halte non moins éducatrice devant le Christ du *Jugement dernier* pour nous y faire voir la conception la plus métaphysique sous le forme la plus concrète, devant Michel-Ange sculpteur. Devant le *Christ* de la Minerve, mais seulement « à la troisième visite », nous eût été révélée « la signification morale de ce beau et robuste jeune homme... type souverain d'aristocratie » qui n'est « ni le Christ pathétique de Rubens, ni l'innocent persécuté des Flamands, ni le pauvre homme du peuple de Rembrandt, ni le ver de terre d'Albert Dürer et d'Holbein ». « Son corps ne porte pas marque de souffrance, son visage ne porte pas marque de douleur. Il est grave et non pas triste, il pense et ne s'afflige pas. Il tient d'un bras ferme l'instrument de son martyre comme un chef d'armée tient son drapeau et son épée. Il est impassible en face du supplice comme un chef d'Etat en face de révoltés. Dans toute sa personne se révèle la connaissance infaillible de la vérité. Comment trahirait-il quelques-unes des faiblesses de l'homme ? Il sait qu'il est le mandataire du ciel ; il est venu sur la terre pour accomplir une décision divine arrêtée de toute éternité, il est une des parties de l'ordre métaphysique du monde... » A la *Pieta* de Saint-Pierre nous aurions, désormais initiés, reconnu le même « cachet métaphysique » ; en contemplant ce *Moïse* du tombeau de Jules II, spectateurs d'un nouveau prodige d'Amphion, nous aurions vu se poser

sous nos yeux Montégut expliquant, « les assises de la civilisation morale » ; et quand, de sommet en sommet, nous aurions été conduits à cette conclusion que Michel-Ange est, dans les arts plastiques, le « roi des idéalistes » et comme « un Platon de l'art », nous aurions compris à notre tour pourquoi notre cicerone en parlait avec tant d'intelligence, tant de sympathie et tant de fougue.

Ainsi préparés au pèlerinage, nous aurions fait, avec lui, le tour des principales églises : Saint-Jean-de-Latran, « véritable basilique de la tradition catholique, née le jour même où le christianisme célébrait sa victoire définitive sur le monde païen », occasion, pour Montégut, d'une « rêverie assez singulière » sur l'étrange coïncidence qui fit que cette église brûla au moment même où commençait « la captivité de Babylone », ce qui aurait dû être un signe de désespoir pour les Romains et d'allégresse pour les Français — et ce fut le contraire ! — ; occasion aussi, à propos d'une fresque de Giotto, d'une méditation sur la destinée de Boniface VIII et, à propos des tombeaux illustres qui sont là, d'une interprétation originale des « facéties » que, à partir du XVIe siècle, se sont permises souvent, à la sourdine, les artistes romains ; — Santa-Maria-in-Cosmedin, « toute parée, à l'antique manière romaine, des dépouilles opimes enlevées aux temples païens » et, par suite, la plus curieuse de ces églises qui marquent la transition du paganisme au christianisme, « monuments deux fois attachants pour nous, et parce que, ayant servi à un culte détruit, ils sont les témoins encore debout de la vie morale du vieux monde, et parce que, servant à un culte nouveau, ils relient les anciennes générations aux nouvelles », curieuse, en particulier, par la merveilleuse vierge byzantine dont la contemplation fera songer longuement Montégut aux résultats qu'eutle triomphe des iconoclastes ; — Saint-Augustin, que, malgré les différences apparentes considé-

rables, « art, esprit, souvenir, origine », Montégut rapprochera volontairement de Santa-Maria, pour nous faire voir, après l'utilisation naturelle, d'ailleurs, logique et innocente de certains débris du paganisme par les chrétiens de la transition, pour nous faire voir, dis-je « l'exemple le plus remarquable de ce qu'on a nommé l'idolâtrie romaine », narrer l'adoration dont est, là, l'objet un groupe de Sansovino représentant la madone et l'enfant, et se livrer à une très fine étude psychologique de la dévotion populaire « qui repose sur une sorte d'archéologie morale instinctive », de la dévotion populaire italienne en particulier; — Saint-Pierre-in-Montorio, avec le « petit temple rond qui s'élève, dans la cour du cloître, à la place présumée où mourut le prince des apôtres », dessiné par Bramante, ravissant bijou, gracieux et pur, mais païen « bien païen, cette fois »; « à l'extérieur, on dirait un pavillon de repos fait pour réparer les lassitudes heureuses ou pour faciliter les rêveries où l'âme aime à se faire des promesses de joie ; à l'intérieur, c'est un temple pour le fils de Vénus, ou, si l'on tient absolument à l'associer au culte chrétien, c'est une adorable volière pour la colombe du Saint-Esprit » ; — Saint-Onuphre, « l'endroit où s'arrêta enfin la faible barque du Tasse », où Montégut, pensant à ce jour d'Avril 1867 dans lequel Pie IX, deux siècles et demi après Clément VIII qui n'en avait pas eu le temps, « paya la dette de l'Italie envers cette illustre mémoire », imaginera le cortège véritable qui eût dû suivre l'ombre de Torquato, et, dans la chambre relativement nue qu'occupait le chantre de *Gerusalemme* quand il fut surpris par la mort, ressuscitera les rêveries, les souvenirs et les larmes du poète : « le fluide d'un parfum à la fois galant et funèbre, mondain et religieux, circule autour de vous, et on revoit le Tasse, tantôt assis près de la fenêtre, se réchauffant à cette belle lumière italienne dont il fut un si grand peintre, regardant le ciel bleu où passent les

grands nuages blancs avec une extase d'artiste amoureux des couleurs et de mystique épris du paradis, tantôt incorrigible rêveur, souriant encore au fantôme de la gloire qui le berce de consolations chimériques, pendant que, derrière lui, la porte donne sans bruit passage à la consolation plus réelle de la mort » ; — Sainte-Marie-des-Anges, « la plus grandiose, la plus austère, la plus solennellement religieuse » de toutes les églises de Rome « malgré son origine profane, puisqu'elle n'est autre chose qu'une vaste salle des thermes de Dioclétien, mais que Michel-Ange a transformée, en faisant un « temple sublime » d'un cachet « sévère, biblique, quelque peu puritain, où l'esprit se hausse tout naturellement jusqu'aux plus hautes régions métaphysiques. »

Et enfin, après le pittoresque naturel et le pittoresque architectural, au hasard de ces courses dans Rome, nous nous serions, à nouveau, arrêtés devant les peintres, ceux dont les œuvres sont abritées par les voûtes, ou se trouvent cachées, souvent avec jalousie, dans les plus célèbres des galeries privées — et non seulement devant les peintres italiens, mais aussi devant les étrangers. C'est ainsi que nous aurions rencontré Léonard de Vinci, d'ailleurs représenté maigrement à Rome par une madone peinte à fresque dont la ressemblance avec l'école d'Ombrie suggère à Montégut qu'il y a là, plutôt que l'imitation qu'on y voit d'ordinaire, « une politesse faite avec génie par un maître à d'autres maîtres », par *La Vanité et la Modestie*, où la figure de la Modestie lui paraît exprimer à merveille « le caractère moral qui semble avoir été pour l'auteur de la *Joconde* l'idéal d'une belle âme, une candeur savante » ; par un portrait de Jeanne de Naples, « qui nous met au contraire loin de la *Joconde* à l'impénétrable sourire », car « dans ce visage, tout mystère est à découvert, l'âme apparaît à fleur de regard... Contempler cette tête mignonne, au frais incarnat, aux cheveux

dorés, c'est contempler la lumière d'un beau jour, et le cœur se fond lentement devant elle, comme une cire qui resterait exposée à l'action d'un soleil de printemps... Celui qui s'approchera gagnera la contagion d'amour aussi certainement qu'il trouvera la fraîcheur s'il cherche l'ombre, et la chaleur s'il cherche le soleil ». Nous aurions rencontré le Pinturicchio, sur lequel pèse, au gré de Montégut, une injustice imméritée qu'il veut essayer de réparer autant qu'il est en lui, ce qui le conduit à une vue historique sur l'évolution de la peinture italienne, et, par delà, à des considérations esthétiques sur la puissance psychologique et dramatique de la peinture en général ; — Sébastien del Piombo, de qui une *Flagellation* fait discuter par Montégut l'impression de violence que Taine avait eue de ce tableau, œuvre que, pour son compte, il trouve froide, mais si parfaite de dessin, compensant à tel point par là la stérilité morale et l'absence de couleur que « l'âme, satisfaite de volupté, ne demande rien au delà ; contempler cette fresque procure le même genre de plaisir que l'on trouve à lire une page de prose indigente d'idées, mais bien équilibrée, d'une correction accomplie et d'une forme flatteuse à l'oreille » ; — Michel-Ange de Caravage, dont Montégut a vite fait d'analyser « les faciles secrets » : « l'énergie obtenue par la reproduction telle quelle de la réalité et le contraste vigoureusement marqué d'une ombre épaisse et noire et d'une lumière intense à rouges reflets » ; analyse qui l'amène à comparer le réalisme italien, qui consiste à donner à des scènes de la vie vulgaire les proportions des scènes historiques et sacrées, avec le réalisme hollandais qui, lui, d'instinct, a compris qu'il fallait les faire microscopiques ; analyse qui l'amène aussi à revenir sur le but de la peinture et le mélange dont elle est faite, rassemblant, à doses à peu près égales, la réalité et la poésie ; — le Dominiquin, qui fut pour Montégut « la grande surprise, le grand charme de

Rome » et pour lequel il ressentit, non pas, cette fois, la grande secousse admirative, mais la sympathie, « une sympathie vivante comme celle qu'on éprouve pour quelqu'un dont l'âme se trouve harmonieusement appariée à la vôtre et dont on garde un ineffaçable souvenir » ; « après l'avoir contemplé », ajoute-t-il, « les visites des poètes aux limbes et aux séjours des âmes heureuses, cessant d'être une fiction poétique, sont devenues pour moi une tout aimable réalité, car il m'a semblé qu'il m'arrivait aussi l'aventure d'Ulysse, d'Enée et de Dante, et que je m'entretenais avec une ombre toujours quittée à regret, dont l'éloquence possédait une musique que mes oreilles ne se lassaient pas d'entendre ; » aussi les quelques pages qu'il lui consacre sont-elles parmi les plus pénétrantes que Montégut, critique d'art, ait écrites, soit qu'il traite de la technique, surtout de la couleur du Dominiquin, « couleur jaunâtre, qui tient le milieu entre la nuance paille et la blanc nuance de chair », « couleur blafarde qu'on ne peut faire mieux apercevoir au lecteur qu'en le priant de se rappeler la nuance de la peau de chamois bien préparée », soit qu'il marque sa valeur dramatique, ou, soit plutôt (question qui lui tient perpétuellement au cœur) qu'il se plaise à marquer la correspondance, la correspondance voulue, entre la matière et la manière ; « l'âme physique est finement émue et l'âme morale s'embarque avec une innocente volupté sur l'océan des songeries... » ; — enfin, Guido Reni et la pathétique image qu'il nous a laissée de Béatrice Corci; Montégut cherche et découvre le secret de ce pathétique dans le contraste entre la douleur et l'âge de l'enfant, se pose la question de savoir si la condamnation de Béatrice fut légitime, qu'il résout hardiment par la négative, et, finalement, se laisse aller à méditer sur la loi des compensations « plus amère qu'inexorable » qui voulut que le malheur d'une aimable enfant produisît la part la plus durable de la gloire de Guido Reni.

Nous aurions aussi rencontré les plus célèbres des peintres étrangers, ceux qui se sont italianisés, ceux qui ont résisté, ceux qui ont essayé, manqué ou réussi la synthèse : Albert Dürer et Lucas Cranach, qui révèlent à Montégut « une race étrangère, une autre âme, une autre poésie, un autre organisme charnel » ; Rembrandt qui ne pâlit pas à côté de Raphaël : « Rembrandt. est un des pôles du monde de l'art et Raphaël est l'autre. A eux deux, ils représentent les deux seules missions que l'on puisse assigner à la peinture, les deux seules missions entre lesquelles le choix de la pensée puisse hésiter quand elle essaye de se rendre compte nettement de la nature et du but de cet art : l'expression de la beauté idéale, la représentation du monde sensible. Et cependant, opposés comme ils le sont, les grands courants moraux de l'âme humaine, nécessairement identique à elle-même, établissent entre les deux pôles je ne sais quelles étranges et lointaines affinités. Ces deux grands hommes se ressemblent par un point : c'est que ni l'un ni l'autre ne s'est arrêté à mi-chemin et qu'ils sont allés tous deux jusqu'au bout du voyage. Aussi se rencontrent-ils dans la poésie qui est le terme souverain de l'art. Chez l'un, les pures conceptions de l'idéal se sont incarnées dans les formes les plus florissantes de la réalité ; chez l'autre, les contingences du monde sensible, transfigurées par la magie de la lumière, ont rejoint le monde idéal. Ils ont accompli le voyage en sens inverse l'un de l'autre ; mais tous deux ils ont touché le suprême but. » — Après eux, c'eût été Van Dyck, c'eût été Nicolas Poussin, qui, « à notre éternel honneur », mit le génie de la France aux prises avec le génie de l'Italie ; « et le génie de la France ne fut pas vaincu dans la lutte. Son talent savant et sûr, armé de bon sens normand et d'élévation cornélienne, fit sortir l'art français de l'art italien, non comme un enfant d'adoption, élevé par faveur dans une école étrangère, mais comme un enfant

légitime conçu en mariage régulier et légal. Dans le mariage, l'art italien fut le père, mais l'âme de la France fut la mère, et il en sortit ces deux genres bien authentiquement français : la peinture dramatique et le paysage historique », dont Montégut étudie la fortune ; — c'eût été Claude Lorrain « le plus grand peintre de la lumière, si le Tasse n'avait pas écrit », qui « a laissé à Rome bon nombre de ces toiles merveilleuses où il a su éviter l'uniformité en peignant toujours le même spectacle, ces beaux soleils couchants exempts de crépuscule, où la lumière prend amoureusement congé du monde en pénétrant d'un fluide d'or toute l'étendue de l'air ».

Enfin (c'est en effet sur eux que le fragment de voyage à Rome se termine), nous aurions vu quelques-uns des autres Italiens, le Corrège, André del Sarto, Francia, Fra Lippi, Tintoret, Titien, Véronèse. « Ils sont trop peu nombreux », dit Montégut, « pour servir de base à un jugement » ; mais, constatant d'autre part que « le voyage de Rome étend vraiment la connaissance qu'un Français peut posséder du Titien et de Véronèse et le fait entrer plus avant dans l'intimité de ces deux artistes », il consent en leur faveur à une exception, et telle que, s'il ne l'eût pas faite, nous ne saurions peut-être pas, malgré tout ce qui précède, la richesse en quelque sorte symphonique de la critique d'art de Montégut. Le voilà, au Vatican, devant *La Vierge entourée de saints* : ses yeux sont enchantés, mais son âme est déçue, ne trouvant aucun sentiment moral qui s'échappe de ce chef-d'œuvre, et remarquant une fois de plus que les Vénitiens ne se sont guère souciés d'être, en même temps que peintres, penseurs, poètes ou théologiens. Mais alors, sa mémoire intervient : elle lui rappelle, du même Titien, un tableau qui est en Allemagne, croit-il, et qui représente « Jésus répondant au Pharisien la célèbre parole, fondement de la liberté chrétienne, où les devoirs du sujet temporel, du citoyen terrestre sont si finement distingués des

devoirs du sujet de Dieu : « Rends à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », et il avoue que c'est « une page de philosophie mystique sublime », qu'il dégage d'ailleurs. Cependant, il revient à son idée première que c'est comme peintre de la chair que Titien est incomparable, quand il se trouve en face du portrait connu sous le nom de la *Bella Donna*, et il subit l'esclavage momentané qu'impose à qui la regarde « ce temple où le Dieu n'habita jamais », cet être magnifique aux yeux d'un calme menaçant, à la bouche insolente quoique muette, à la physionomie fatalement altière, quoique douce. Mais, à mesure qu'il regarde, il voit se dégager la philosophie de l'œuvre et sa poésie : il y lit « clairement » « à quel point la beauté est puissante par elle-même, sans le secours d'aucun autre don, à quel point elle est reine de droit divin, majestueuse en dépit du néant moral, sainte en dépit de l'absence de l'âme. Comprendre la chair avec ce sérieux, c'est faire acte de philosophie » ; et, plus audacieux encore, il ne craint pas de voir dans cette chaude création, en apparence toute charnelle, de la vertu et de la religion. « Cela est hardiment sensuel, mais cette sensualité est magnifique et, par là, échappe à cette vulgarité qui est, en telle matière, la véritable immoralité. Ces créatures ne sont point immorales tant elles sont robustes et chargées de santé, tant leur tempérament abonde en éléments riches et succulents ; elles ne sont point immorales, parce que l'âme physique n'est point en elles indigente, parce que, loin d'être une insulte à sa nature, elles lui sont un hommage. C'est une vertu qu'une telle opulente sensualité quand elle est unie à une telle chair, s'il est vrai que la vertu consiste dans l'obéissance à sa vraie loi ; pour ces beaux corps, la volupté n'est pas plus un vice que ne l'est l'épanouissement pour la fleur. Aussi les créations du Titien ont-elles dans leur paganisme quelque chose de presque religieux, tant elles nous conduisent près

des sources de la nature, tant elles nous rendent sensible l'inexorable loi du désir par laquelle s'entretient la vie. » Enfin, plus synthétique encore, appareillant Titien et Véronèse, « rois du sensualisme dans l'art », comme il avait apprécié Michel-Ange et Raphaël, « rois de l'idéalisme », rapprochant et comparant peintres, sculpteurs, musiciens et poètes, savants et politiques, il s'explique sur ces deux formes auxquelles, à son avis, se réduisent, en définitive, les variétés infinies du génie, et essaie, pour sa part, par une théorie plus qu'ingénieuse, de faire cesser leur éternelle opposition.

***

Analyser Montégut, c'est le trahir, reconnaissons-le une fois de plus ; c'est pourquoi nous avons essayé, pour réduire cette trahison à son minimum, de garder à ses « impressions » leur ordre et leur mouvement, sans en distribuer les éléments si variés en froides séries logiques, sans laisser prendre à rien une importance égoïste, puisque chaque aperçu, à son moment, est capital et renferme Montégut tout entier, en nous efforçant de laisser toujours apercevoir ce qui en fait, au premier chef, des impressions, c'est-à-dire la spontanéité du jet entraînant dans sa gerbe, qui sans cesse s'élargit et monte, tout le détail, technique, historique, philosophique. Que si pourtant nous nous permettions, pour conclure, d'abstraire ces éléments et de les ranger dans leur ordre hiérarchique, nous y distinguerions à l'œuvre :

d'abord, un organisme sensitif très délicat et une faculté verbale correspondante. Il est certain que, chez Montégut, les yeux (pour ne parler ici que d'eux), très fins de nature et de plus en plus éduqués, savaient non pas seulement regarder, mais voir, voir les détails des lignes et des couleurs, sans cesser de voir l'ensemble, et réciproquement. Il est certain aussi

qu'il savait trouver les images, les métaphores, les comparaisons les plus capables de rendre ce qu'il éprouvait et d'être plus tard, pour lui-même ou pour ses lecteurs, les substituts de sa sensation ;

en second lieu, une intelligence et une mémoire de premier ordre, lesquelles, s'aidant mutuellement, reconstituaient sans peine la pensée créatrice de l'œuvre, sa signification historique ou sa signification universelle ;

en troisième lieu, des connaissances techniques suffisantes pour décider, d'abord, d'une façon générale, si l'art pouvait exprimer cette pensée et « s'il n'y avait pas, *a priori*, incompatibilité entre la conception et la réalisation » ; ensuite, si, plus particulièrement, dans l'œuvre qu'il avait devant les yeux, le métier et la pensée étaient, ou non, en harmonie intime ; si la manière était au-dessus, au-dessous, ou au niveau de la matière ;

en quatrième lieu, une conscience morale qui réclamait toujours ses droits, le qualificatif *moral* étant, d'ailleurs, pris ici dans son sens le plus large; Montégut n'aurait pu se contenter, nous le savons, du plaisir physique procuré par les œuvres d'art, bien qu'il sût l'apprécier et le goûter : il finit toujours par être sévère pour toutes celles qu'il quitte sans un enrichissement d'ordre supérieur, sans se sentir plus instruit ou plus élevé ;

mais encore, et par delà, une érudition très poussée concernant les écoles et les genres, qui permettait à Montégut, après s'être occupé exclusivement de telle ou telle œuvre, d'apercevoir et de dire les rapports qu'elle soutenait soit avec les œuvres contemporaines, soit avec celles qui l'avaient précédée ou suivie ;

et, baignant le tout, une « philosophie » non seulement des arts plastiques, mais de tous les arts [1], mais de l'Art, éparse,

1. Et de leurs correspondances. Cf. dans *Les Pays-Bas*, les comparaisons

sans doute, non exposée *ex cathedra*, mais dont maintenant on aperçoit, sans doute, les principes directeurs : la nature et l'art font deux et la beauté artistique est autre chose que la beauté naturelle ; l'artiste, comme le savant, se fait une nature à lui ; il peut traiter tous les sujets, l'un n'étant jamais esthétiquement supérieur à l'autre, mais il doit trouver l'expression appropriée; cette correspondance est d'une importance capitale; enfin, il faut que le visible me renseigne, moi spectateur, sur l'invisible, et que, comme un livre, une peinture me fasse pénétrer jusqu'à une âme individuelle ou collective, entendre une « mélodie historique », méditer sur une vérité éternelle, bref, « accroisse en moi le plaisir d'exister ».

Mutatis mutandis, la critique d'art de Montégut rejoint, on le voit, sa critique littéraire ; elles sont toutes deux, dans leur essence, des « vibrations arrachées à une âme sonore née pour sentir et pour rendre la musique des grandes choses », l'expression du « trouble éloquent »[1] qu'elles causent à celui qui les contemple. Dans l'une et l'autre, c'est son individualité aux prises avec de grandes et fortes individualités, sa personnalité tout entière essayant de pénétrer le mystère du génie pour s'augmenter soi-même, par suite se révélant à nous d'autant plus qu'elle s'efforce davantage de nous révéler les autres. En fait, la réfraction est double : nous voyons l'œuvre d'art à travers Montégut et Montégut à travers l'œuvre d'art. Finalement, sa physionomie s'auréole de toute l'admiration qu'il éprouve, et qu'il nous fait éprouver : « Ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans le génie des grandes choses, c'est cette merveil-

entre G. de Crayer et Mendelssohn (p. 16), Jean Steen et Hoffmann (p. 31), Rubens et Shakespeare (p. 83) ; — et dans les *Impressions d'Italie* : le Dominiquin et le Tasse (p. 411), Corneille et Poussin (p. 432), Catulle et Véronèse (p. 464), etc., etc.

1. *Esquisses littéraires*, p. 242.

leuse puissance d'initiation par laquelle, en se communiquant aux belles âmes qui se succèdent sur la terre, elles perpétuent leurs propres harmonies, c'est ce don d'éveiller par leur propre musique la musique qui est en nous, et de faire de nous par l'enthousiasme qu'elles nous inspirent, par les cris d'admiration qu'elles nous arrachent, un spectacle pathétique aussi intéressant qu'elles-mêmes. Lorsque nous sentons fortement une belle œuvre d'art, nous entrons dans un état de vie supérieure qui nous rend dignes à notre tour de servir de matière à un grand artiste : lorsque nous admirons fortement un saint ou un héros, nous devenons nous-mêmes un spectacle digne d'admiration [1]. » Il l'a dit à propos d'une autre : on pourra le dire de lui.

On pourra aussi mesurer, maintenant, ce qu'on aurait perdu à ce que Montégut ne transformât pas, ou plutôt ne prolongeât pas, sa critique littéraire en critique d'art, et mesurer par là l'injustice dont il pâtit, n'étant cité dans aucune des monographies consacrées à cette spécialité. Elle n'est pas très fournie. Lorsqu'on a nommé, pour la période qui nous intéresse, Vitet, Thoré, Stendhal, Baudelaire, Castagnary, Silvestre, Charles Blanc, Taine et Fromentin, on a tout dit, à très peu près. Il faudra donc, à cette courte liste, ajouter le nom de Montégut. Il faudra l'y mettre à sa place, à sa place chronologique, exactement entre Taine et Fromentin [2], et à sa place hiérarchique, l'une des premières. Il faudra, d'ailleurs, se souvenir que Montégut, critique d'art, rentre, si je puis dire, dans Montégut voyageur et que ses visites aux musées ou aux églises, si elles constituent le principal, n'en font pas moins partie d'un ensemble. Pour être juste, il faudra les y replacer, et, tenant sous le regard, si possible, à la fois les descriptions de la nature,

1. *Esquisses Littéraires*, p. 242.

2. *La Philosophie de l'Art* de Taine paraît, en effet, entre 1866 et 1869 ; *Les Maîtres d'autrefois* sont élaborés en 1875.

des gens et des œuvres, les impressions sensorielles, les souvenirs, les imaginations, les idées, les jugements, les sentiments qui composent cet ensemble, se demander si, vraiment, Montégut n'a pas approché très près de l'idéal qu'il se faisait du voyageur, de ce promeneur qu'il voulait, on s'en souvient, sans profession trop déterminée, avec la culture d'esprit la plus libérale, capable de se hausser jusqu'au général sans abandonner trop tôt le particulier, sérieux mais pas trop, rêveur mais pas trop non plus, avec une pointe de scepticisme, ayant par-dessus tout le sentiment de la vie... Enfin, on pourra imaginer, les *Pays-Bas* aidant, ce qu'aurait été l'ouvrage correspondant sur l'Italie, la patrie spirituelle de Montégut, s'il avait pu le terminer.

Il ne le put. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce voyage fut écourté brusquement, comme celui de bien d'autres hommes d'études [1], par les événements de 1870. Pour la deuxième fois, Montégut voyait son élan brisé ; il lui arrivait, à quarante-cinq ans, la même calamité qu'à vingt-trois : jadis, une Révolution le surprenait en pleines semailles, aujourd'hui la guerre étrangère le surprenait en pleine moisson. Il fallut laisser passer l'orage, les deux orages si on y ajoute la Commune. Quand ils furent apaisés, la situation était trop grave pour qu'un Français pût reprendre, comme si rien ne s'était passé, son existence antérieure et se remettre tranquillement à ses anciens travaux. Moins qu'aucun autre, Émile Montégut, avec son patriotisme d'autant plus ardent qu'il était plus contenu, le pouvait. Il renonça définitivement à ce voyage d'Italie, et, en un sens, nous y avons certainement perdu ; mais la compensation — la double compensation — fut telle qu'on n'ose formuler des regrets.

1. Entr'autres Taine, qui était parti pour l'Allemagne en juin 1870, dans l'intention de faire sur elle un travail analogue à celui sur l'Angleterre.

CHAPITRE IX

(1868-1875) *(Suite)*

LE RÉVEIL PASSAGER DU PUBLICISTE LE TOURISTE

La grande majorité des artistes et gens de lettres du Second Empire vécurent, il faut l'avouer, sans se préoccuper des graves problèmes nationaux et internationaux posés depuis la Révolution et l'Empire, et résolus, durant la première partie du siècle, plus ou moins heureusement. Se fiant aux apparences de brillante solidité qu'offrait la façade, ils passèrent, pour la plupart, sans regarder au delà, tout à leur art ou à leurs études sur le passé lointain, ne sachant ou ne voulant pas voir les dangers qui menaçaient leur patrie, dangers extérieurs ou dangers intérieurs... Il fallut Sedan et ses suites, puis la Commune, pour leur ouvrir les yeux, l'esprit et le cœur : alors, ils réfléchirent sur leur indifférence en matière politique et sociale, ils eurent horreur de leur dilettantisme humanitaire, ils s'efforcèrent de retrouver et de fortifier leurs racines, ils avouèrent, comme un des plus illustres d'entr'eux « qu'ils ne croyaient pas aimer tellement leur patrie » ; en écrivant son *Repentir*, Sully-Prudhomme dit tout haut ce que beaucoup pensèrent et décidèrent qu'ils feraient dorénavant. Le changement fut tel que beaucoup aussi, non contents de se transformer civiquement, modifièrent du tout au tout leurs plans de travaux,

décidés à se consacrer désormais au relèvement de la France en expliquant la France à elle-même, en l'éclairant sur son passé et sur ses erreurs : l'exemple de Taine, laissant là ses études critiques et ses vastes projets psychologiques pour approfondir le problème des « origines de la France contemporaine », est typique à cet égard [1].

A proprement parler, Montégut, lui, n'eut pas à changer. Il n'eut d'abord qu'à laisser revenir au premier plan le Montégut d'entre vingt-trois et trente ans, le Montégut publiciste que nous connaissons. Les événements, en effet, ressuscitaient, plus inquiétantes encore et plus complexes, les mêmes graves questions qu'il avait examinées à la suite de février 1848. Il voyait la France restaurer la République ; il voyait quelque temps après la Commune. Comment la nouvelle expérience politique que faisait le pays ne l'aurait-elle pas ramené vers l'expérience de 1848, comment n'aurait-il pas cherché le rapport qui les unissait, et, par delà, celui qu'elles avaient avec toutes les autres expériences faites depuis 1789 ? D'autre part, comment la « semaine sanglante » ne l'eût-elle pas ramené vers les journées de Juin ? Comment n'aurait-il pas, à nouveau, regardé, après le problème politique, le problème social, ou, mieux, socialiste ? Fatalement, le philosophe et le citoyen devaient ensemble se demander où on en était ; où en était la Révolution, puisque c'était d'elle — on n'en doutait plus — que venait tout le branle depuis quatre-vingts ans ; si, oui ou non, elle était capable non seulement de donner à la France la stabilité, mais même de sauvegarder la Patrie. Ils le devaient d'autant plus que, si, depuis quinze ans, Montégut avait, pour ainsi dire, officiellement renoncé à traiter de pareils sujets, en fait, il n'avait certainement jamais cessé d'y réfléchir, comme

1. Cf. G. Goyau : *L'Idée de Patrie et l'Humanitarisme*, III, § 1.

nous l'avons déjà dit plus haut, en moraliste, en historien, en homme qui peut bien se désintéresser de sa fortune propre, mais non de la fortune de son pays : sa critique « littéraire » en fournirait des preuves multiples[1]. Donc, le publiciste se réveilla ; avec autant de fougue juvénile que jadis, mais, en plus, avec l'autorité que lui donnaient vingt ans de croisade, il osa se pencher à nouveau sur la France meurtrie, doublement meurtrie cette fois, et dire ce qu'il voyait ; il osa ouvrir tout grands ces mots de Révolution, Démocratie, République, Patrie, qui, de nouveau, couraient sur les lèvres des hommes, chercher à quelles réalités ils correspondaient exactement et le rapport qu'il y avait entr'elles. Certainement, il dut être, à part lui, effrayé de ses découvertes : mais, plus que jamais fidèle au double devoir qu'il s'était fixé d'avoir le caractère à la hauteur de ses lumières, et de mettre ses lumières au service de ses semblables — qui étaient, dans le cas présent, ses compatriotes —, il n'hésita pas à donner à la *Revue* les deux puissants articles de philosophie politique et sociale qui ont pour titre, l'un (du 15 août 1871) : *Où en est la Révolution Française* ?, l'autre (du 15 novembre) : *La Démocratie et la Révolution ; les Transformations de l'idée de Patrie*[2].

*
* *

Le premier débute par une introduction vibrante qui suffirait à révéler la profonde émotion patriotique qu'éprouve Montégut,

1. Par ex. *R. D. M.* du 15 juillet 1852, p. 355 (non recueilli) : de l'affaiblissement du sentiment patriotique à cette date et de ses causes ; *Essais sur la littérature anglaise*, 30 (1856) : la patrie pour un Français (le sol) et la patrie pour un Anglais (la race), etc., etc.

2. Quand il les recueillera, en 1888, dans la 2e édition de *Libres opinions...*, il en modifiera légèrement le titre. Le premier s'appellera : *Coup d'œil rétrospectif jeté sur la Révolution française ;* le second : *La Démocratie et l'idée de Patrie.*

la douloureuse lutte qu'il a dû soutenir avant de se décider à parler. Il commence par constater avec amertume que « ce qui coûte le plus au cœur de l'homme contemporain, c'est de se rendre à la vérité », que le Français, en particulier, bien qu'ayant fait, durant le siècle, trois ou quatre douloureuses expériences, ne veut pas voir des clartés pourtant aveuglantes et « préfère loger le vide en lui plutôt que d'y installer le vrai ». Cet état d'opinion « unique » déconcerte, d'abord, le philosophe, parce qu'il fait mentir la loi que la réaction est toujours égale à l'action, ensuite, l'observateur de 1848 quand il se remémore ce qui avait suivi les journées de Juin. Alors une réaction violente s'était produite ; elle avait duré trois ans et avait été inflexible. Aujourd'hui que ce qui n'avait été jadis qu'un danger est devenu réalité et catastrophe, qu'il y a eu la Commune, ce « Carnaval sinistre » non seulement sanglant, mais encore humiliant, aujourd'hui qu'une grande civilisation a été souffletée par des héros minuscules, on ne voit pas le moindre ressaut : c'est partout une « stupeur silencieuse »... Mais les ruines parlent, deux surtout : le piédestal vide de la Place Vendôme et le squelette de l'Hôtel de Ville ; « la France ancienne et la France nouvelle, frappées également par des mains brutales qui ne distinguent pas, gisent couchées dans la même poussière » et crient la vérité : « Pourquoi donc », demande Montégut, « serions-nous moins hardis que les ruines ? Pourquoi nous aussi ne parlerions-nous pas ouvertement et ne dirions-nous pas tout haut ce que nous pensons tout bas, bien mieux, ce que nous avouons dans toute conversation où se rencontrent deux Français possédant le sentiment de l'histoire nationale et quelque peu soucieux des destinées futures de leur pays ? »

Or, ce qu'il pense tout bas et qu'il va dire tout haut sans qu'aucun respect humain puisse clouer ses lèvres, c'est que la situation en 1871, tant politique et sociale que morale, lui

apparaît comme infiniment triste. « La banqueroute de la Révolution Française est désormais un fait accompli, irrévocable. » Non seulement elle n'a pas tenu une seule de ses promesses, mais chacun de ses principes a engendré le contraire de lui-même. La liberté ? Elle n'a été qu'intermittente et sans franchise. L'égalité ? La Révolution « l'a compromise par une interprétation brutalement matérialiste qui, renversant les rôles, reconstruit au profit de la pauvreté et de l'ignorance, les privilèges de la science et du rang ». La fraternité ? On a vu tout l'opposé. La loi souveraine ? Elle a été vingt fois détrônée. La souveraineté nationale ? Elle a été jouée par les minorités factieuses. Les droits de la conscience ? Ils ont été moins respectés que jamais. L'unité nationale, « cette œuvre patiente des siècles achevée par la Convention cette unité par laquelle la Révolution française, quelle que fut l'étendue des gouffres creusés par elle, se rejoignait et se soudait sans effort à la tradition séculaire de la France ? Nous l'avons vue niée et menacée par cette doctrine soudainement sortie de terre sous le nom de Commune, qui ne demandait rien de moins que la désagrégation de toutes les molécules nationales ». L'idée de Patrie ? Elle s'est trouvée singulièrement affaiblie par le cosmopolitisme des nouvelles doctrines populaires. La suprématie politique de la France ? Elle a été perdue ou par ambition d'annexion ou par propagande révolutionnaire. On a prétendu reconstituer la famille ? On a, au contraire, déchaîné l'individualisme, « cet état monstrueux où l'homme, atome égoïste autant que faible, libre mais impuissant, sans autre loi que lui-même, mais sans secours contre lui-même, tourbillonne autour des autres atomes, ses frères, se heurtant fréquemment à eux, ne s'y agrégeant jamais qu'accidentellement ou passagèrement. On a voulu empêcher la tyrannie dans l'administration ? On a créé une hiérarchie mobile et anonyme de fonc-

tionnaires qui ruine le pays sans aboutir, tant est tiède leur zèle. Le Concordat ? Il n'a donné qu'une Église soumise et tolérée, plus haïe que du temps où elle était Église d'Etat... Bref, « de quelque côté que l'on regarde, l'avortement est complet, et l'enfant que la Révolution a mis au monde, allaité par des doctrines douteuses, suçant le pus avec le lait, meurt de ce qui le fait vivre et vit de ce qui le fait mourir ». —Et encore, n'est-ce là que la moitié de la banqueroute. Le pire, c'est que l'on n'aperçoit pas d'amélioration possible, car les principes de la Révolution Française ont épuisé toute leur action et on ne peut plus rien en tirer pour satisfaire aux exigences probables du peuple ; le cycle des doctrines ouvert par le XVIIIe siècle est clos, puisqu'on ne peut et on ne pourra donner rien de plus que le suffrage universel ; puisque, avec le jeu des contrats de travail librement débattus, on aura donné l'égalité sociale. Certes, c'est là un fait dont on ne persuadera jamais les multitudes, car elles croient la Révolution tout juste commencée : « Comme pour nous, la Révolution est, pour elles, une déception; mais, tandis que cette grande expérience manquée nous a conduits par degrés à une sage désespérance et nous a placés en face des lois de l'inexorable nature qui ne tient aucun compte des dessins et des illusions de l'homme, les multitudes, au contraire, n'ont pas lâché prise et se sont raidies contre l'évidence qu'elles ne voient même pas et contre la force des choses dont elles ne veulent pas admettre l'inéluctabilité » ; et il en est résulté deux phénomènes qu'on n'avait jamais vus dans l'histoire du monde, c'est que l'irritation révolutionnaire a grandi toujours davantage à mesure que la Révolution avait moins de raisons d'être ; c'est, aussi, qu' « une société absolument démocratique a été attaquée au nom de la démocratie comme aucune société démocratique ne le fut jamais ». Quelles que soient les raisons qui expliquent cette véritable « hallucination mystique » dont

la multitude est l'objet en ce qui concerne la Révolution, et quels que soient les remèdes qu'on y puisse entrevoir, le fait certain et présent, c'est que le peuple, « millénaire » par nature, attend et attendra longtemps la terre de bénédiction qu'on lui a promise, et que, par l'effet d'un mirage, il croit toujours apercevoir, s'irritant davantage à chaque déception, excusable, d'ailleurs, et pitoyable. N'empêche que, sûrement, son attente sera vaine, la Révolution ayant épuisé tous ses effets. D'où, d'ailleurs, une situation morale « plus triste encore ». Si le peuple finit par ne plus croire au dogme révolutionnaire, si, d'autre part, nous avons perdu aussi sans retour (comme on l'admet sans réflexion, souligne Montégut) « toute foi en cette monarchie et en cette Église dont les œuvres séculaires, tout entamées qu'elles sont, constituent néanmoins le meilleur de ce qui nous reste », « si tout cela fait défaut, qui donc, en France, pourra se vanter de posséder une vie morale ? qui, si ce n'est quelques milliers de chrétiens obstinés qui n'ont pas besoin de la Révolution parce qu'ils la retrouvent dans leur religion, et quelques centaines de philosophes, c'est-à-dire d'hommes dont les principes existaient longtemps avant que la Révolution ne fût née et subsisteront encore lorsque son nom sera depuis longtemps effacé de la mémoire humaine ? Ah ! s'il est quelque part quelque révolutionnaire dont l'âme soit susceptible d'autres flammes que des flammes desséchantes de l'ambition, d'autres émotions que des fiévreuses émotions de la rauque dispute, il me semble que celui-là, dans ses heures de patriotique tristesse, peut s'écrier : « O heureux ceux qui sont morts en pleine Restauration et après juillet 1830 ! Ceux-là ont pu s'endormir en toute confiance et avec leurs illusions entières. »

Montégut estime, en effet (et ici commence la seconde partie de l'article), que, avec la monarchie de Juillet, la Révolution avait cause gagnée ; que, alors, à condition de ne plus rien

tenter, de pratiquer la tranquillité « à outrance », la société issue de 89 aurait pu s'organiser et durer. Mais elle ne le put et arriva à la date « à jamais néfaste de février 48 » qui marque le « Waterloo intérieur de la France ». Car, malgré les apparences, la Révolution de 1848 ne fut pas un développement de la Révolution de 89. Elle ne le fut pas, d'abord, bien qu'elle ait instauré le suffrage universel, ou, plutôt, précisément parce qu'elle l'a instauré. « C'était son suicide qu'elle décidait. Elle détruisait ainsi la domination exclusive qu'elle s'était assurée en juillet 1830, puisqu'elle reconnaissait des droits à ce qui n'était pas elle, et que, en conséquence, elle déclarait apte à la renverser ou à lui succéder tout élément qui pourrait s'assurer du nombre. Ce n'est point ce qu'elle voulait faire, mais la logique est inexorable et les faits se chargèrent bientôt de le lui démontrer. Chacun des éléments qui composent la société parla non plus pour les intérêts de la République, mais pour les siens qu'il avait seule mission de défendre. Les déceptions se multiplièrent, et l'on vit ce spectacle étrange : le suffrage universel attaqué et nié par le seul parti qui l'ait jamais réclamé. Tardives récriminations ! *Patere legem quam ipse fecisti*, c'est l'axiome réfutable par lequel on répondra toujours aux partis qui auront forgé des armes qui se retourneront contre eux-mêmes. Vous aviez mis en avant le suffrage universel, non parce que vous lui reconnaissiez la valeur d'un principe, mais parce qu'il vous paraissait la plus meurtrière des machines de guerre ; votre bélier sape votre propre forteresse et vous punit de votre tactique en la retournant contre vous, cela est de toute équité et justifie la Providence. C'était le gouvernement de Juillet qui était révolutionnaire en ne s'adressant pas au suffrage universel, et c'est vous qui avez été réactionnaire sans le savoir en le proclamant. » — A cette déviation déjà grave s'en ajouta une deuxième, plus grave encore : on confondit étrange-

ment Démocratie avec République. Il n'y a, dit Montégut, que deux manières logiques d'entendre la démocratie : elle sera sous la direction perpétuellement changeante des classes moyennes, ou soumise au pouvoir d'un seul qui pèsera également sur tous. On avait la première forme avec Louis-Philippe ; on le renverse ; c'est donc qu'on voulait la seconde, et la seconde, c'était l'Empire, qui fut logique. « La République est une des plus nobles formes de gouvernement qui existent, peut-être la plus noble, mais elle est, par excellence, la forme politique propice aux aristocraties », elle n'est pas le gouvernement naturel des démocraties. La preuve, c'est que, dans tout pays démocratique où elle s'établit, ou bien elle aboutit vite à une oligarchie « très sévèrement exclusive », ou bien elle est renversée par le peuple, qui lui substitue la monarchie : comme exemples, Montégut cite Venise, Florence, les Provinces-Unies, l'Angleterre, Rome surtout, même les Etats-Unis, quoi qu'il semble, et il formule cette loi établie par l'expérience historique : « Lorsque la République sera la forme politique d'une société de substance démocratique, il arrivera invariablement un de ces deux phénomènes : ou bien la République disciplinera cette société, et alors elle engendrera l'aristocratie, ou bien la substance de cette société fera éclater la forme et on verra la démocratie aboutir à la monarchie. » La Révolution de 48 a favorisé la confusion de ces deux idées — Démocratie et République — qui ne sont pas nécessairement corrélatives, et elle a causé ainsi une grande partie de nos désastres. « Le peuple s'est habitué à prononcer avec amour un mot qui exprime précisément toutes les choses dont il ne veut pas chez nous, toutes les choses qui l'indignent et l'effarent, c'est-à-dire le règne de l'individualité humaine, le triomphe légitime des privilégiés de la nature, les droits de l'intelligence et de la science, le jeu libre des influences sociales, le pouvoir inflexible et presque cruel de la loi. » — Enfin,

l'erreur la plus grave parce qu'elle l'est à tous égards, politiquement, socialement, économiquement, intellectuellement, moralement, c'est celle qui se traduit dans la formule courante que : les classes moyennes étant *arrivées*, c'est au tour du peuple *d'arriver*. « Si, par *arriver*, le peuple entendait la conquête des droits politiques, la formule qui l'enivre pourrait se soutenir », bien que, à cette heure, le mot n'ait plus de sens, puisque le peuple est arrivé à ces biens le même jour et à la même heure que les classes moyennes ; « mais, comme par là il entend surtout la conquête des biens sociaux, l'exercice du pouvoir et les avantages qui en résultent, la prise de possession soudaine d'une vie morale supérieure et des voluptés qui en découlent, il faut bien lui dire qu'il n'y a jamais eu de classe qui soit *arrivée* dans le sens qu'il donne à ce mot, pas plus les classes moyennes que d'autres. Ce sont les individus qui arrivent aux avantages que sous-entend la formule, et non les classes en bloc ». D'ailleurs, dans une société démocratique, il n'y a plus de classes ; ce mot est une expression arithmétique et ne désigne pas une caste, comme il le fait dans une société aristocratique. Et donc, c'est sans raison que l'on a créé des rivalités et des jalousies qui sont allées jusqu'à l'effusion du sang.

Voilà pourquoi il y a partout des mécomptes et des ruines, dit en terminant Montégut, et pourquoi la France vit au jour le jour. Mais peut-être est-il dans l'ordre des choses que la Révolution, après avoir rêvé le définitif, se fixe dans le provisoire : « S'il en était ainsi, la dernière de ses aventures en serait aussi la plus originale et la plus bienfaisante : notre devoir est de l'espérer sans trop y compter et d'y travailler comme si la réalisation en devait être infaillible. »

*
* *

Mais alors, une question se pose, capitale elle aussi et d'ailleurs

connexe. S'il est possible que la Révolution, bien que parvenue au bout de sa course, organise la France vaille que vaille, encore faut-il que la France existe ; encore faut-il qu'elle soit forte et une, pour défendre, le cas échéant, cette existence vis-à-vis de l'étranger. La Révolution peut-elle lui donner cette force et cette unité ? Puisque la nouvelle constitution de l'Europe ne permet pas à la Révolution de nous assurer sur le continent cette suprématie politique que nous y avons exercée si longtemps ; puisque, précisément aussi depuis 48, sa vertu de propagande a de plus en plus faibli ; puisque après avoir été « le fait européen » par excellence, elle se voit presque obligée de consentir à n'être plus qu'un « fait local », « pourra-t-elle au moins nous assurer la possession de la Patrie ? C'est l'inquiétant problème que Montégut essaie de résoudre dans son second article, et — osons, avec lui, le dire de suite — qu'il résout négativement.

Pour lui, il y a une opposition irréductible entre l'idée de Révolution et l'idée de Patrie. « Qu'est-ce que la Patrie ?... La Patrie, c'est le pays des pères, et ce qui la constitue, c'est le lieu où nous sommes nés, les foyers, les autels et les tombeaux.» Or, on sait la haine toute particulière que la Révolution a vouée aux autels, le genre de respect qu'elle a eu pour les tombes, anciennes ou nouvelles, ou pour les dieux du foyer, la façon radicale dont elle a tué les petites Patries [1]. La Patrie, en somme et à très peu près, c'est le passé ; sans passé, pas de Patrie ; or, « dès son début, la Révolution rompit ouvertement avec le passé, afficha l'ambition non seulement de s'en séparer, mais de l'effacer complètement et déclara par tous ses actes qu'elle ne voulait s'en souvenir un instant encore que pour l'outrager et le maudire ». On peut dire que l'antithèse est parfaite.

1. Il faudrait ici transcrire la page remarquable (341-342) où Montégut montre pourquoi « posséder une petite patrie est, pour l'homme, le plus sûr moyen d'en aimer une grande. » Le Félibrige se trouve là fondé en raison.

Sans doute elle n'est pas apparue tout d'abord ; bien des choses ont pu même faire croire que Révolution et Patrie ne faisaient qu'un : « L'enthousiasme guerrier de la République et les merveilles de l'Empire et cette héroïque défense du sol, et cette irrésistible expansion qui a duré tant d'années, est-ce que tout cela n'est pas du patriotisme par excellence ? » Montégut en convient, mais, au risque de paraître, encore une fois, paradoxal, il répond que « tout cela, enthousiasme républicain, victoires impériales, défense du sol, appartient à l'ancien régime beaucoup plus qu'à la Révolution », comme appartiennent à l'ancien régime, et l'aristocratique dédain vis-à-vis des hommes et de la mort que montrèrent les grands révolutionnaires, et l'énergie d'action et l'honneur militaire, « dernier éclat de la civilisation chevaleresque », et l'unité administrative, et la doctrine implacable du salut public, « caricature sanglante de cette vieille, ferme, souvent inique doctrine de la raison d'État, si bien formée à l'image de l'âme dure, froide et impérieuse du grand cardinal qui en fit l'instrument régulier de la monarchie », et l'idéalisme révolutionnaire qui n'est pas autre chose que « l'antique idéalisme des doctrines de l'Église catholique, qui n'admet que l'absolu et ne connaît pas les transactions dans l'ordre de la pensée », enfin l'idée même de Patrie, « que les hommes de la Révolution firent retentir plus bruyamment qu'aucune génération » et qui n'est, en fait, autre chose que « le nom de l'idée sur laquelle toute l'histoire de France s'est bâtie pièce à pièce pendant les huit cents ans de règne de cette maison royale qui représenta l'ancien régime en face de la Révolution ». Il y eut donc confusion entre les deux idées de Patrie et Révolution, une confusion, pour l'heure, féconde et bienfaisante, mais une confusion qu'on aperçoit de plus en plus avec ses tristes conséquences.

En effet, entre les années 1848 et 1850, précise Montégut,

la Révolution s'est trouvée muée en Démocratie, et l'antinomie a éclaté. Quand, au nom de la Patrie, on a fait appel à la Démocratie « sérieuse, honnête, celle qui considère la Révolution comme accomplie, commerce, industrie, classes rurales, artisans indépendants », elle a répondu que l'enthousiasme qu'on lui demandait n'était ni dans son tempérament, ni dans son caractère, ni dans ses intérêts ; et quand on s'est adressé, pour la même cause, à la Démocratie aventureuse, elle a répondu que tous les hommes sont frères et que ce mot de Patrie est un leurre. Au fond, elles ont parlé le même langage, celui des intérêts matériels. Or, qui dit intérêts matériels, dit circulation et circulation rapide, donc abaissement des barrières et disparition des frontières ; qui dit Patrie dit, au contraire, resserrement et resserrement étroit, donc maintenance des barrières et conservation des frontières. Il faut opter pour le cosmopolitisme des intérêts ou le patriotisme des traditions. « Point de Patrie forte sans une pauvreté relative..., point de Patrie invincible sans une inégalité relative entre les citoyens. » Tel est le dilemme.

Au moment où écrit Montégut, ce dilemme semble résolu contre la Patrie, malgré la guerre toute récente. Il peut noter jusqu'à quatre doctrines nouvelles qui déclarent hautement « que l'idée de Patrie a fait son temps, que l'ère des nationalités a cessé, que l'heure est venue où la vaste humanité doit enfin entrer en scène et se substituer à toutes les démarcations arbitraires entre lesquelles ses enfants, parqués en peuples distincts, ont eu le tort de patienter tant de siècles ». C'est celle de la Commune, celle d'un fédéralisme anachroniquement renouvelé des Girondins, celle des Etats-Unis d'Europe, celle qui voudrait, tel un grand conquérant, fonder une sorte d'islamisme matérialiste. Le philosophe les examine toutes quatre, et les voyant filles directes de la Démocratie et petites-filles de la Révolution, est bien obligé de constater que, « après avoir eu presque peur

d'énoncer cette vérité trop vraie : la Révolution est le contraire de l'idée de Patrie, et n'avoir avancé qu'en tremblant », il est néanmoins obligé de conclure « qu'il n'avait pas tort de douter que nous pussions compter sur elle pour nous la conserver ».

***

Ces deux articles ne pouvaient pas ne pas avoir, à l'heure où ils parurent, un grand retentissement. S'ils furent approuvés par le monde de droite dont Montégut formulait, avec une dialectique supérieure, les opinions vis-à-vis de la Révolution, s'ils plurent particulièrement aux orléanistes au point, dit-on, que le duc d'Aumale les savait presque par cœur, par contre, ils furent, on le devine, fortement critiqués par le monde de gauche qui voyait dénier à la Révolution la capacité d'organiser la France à l'intérieur et de la défendre à l'extérieur : l'inventaire de Montégut leur paraissait intempestif et son pessimisme mal fondé. Or, ils n'étaient ni l'un ni l'autre. Si jamais c'était l'heure de regarder la situation bien en face tant au dedans qu'au dehors, de réfléchir sur la forme politique qui stabiliserait la France, c'était bien en ces jours de mai-juillet 1871, « époque sans nom » elle aussi, où la partie se jouait très serrée entre les chefs du parti royaliste ayant pour programme la fusion scellée à Dreux, et Thiers ayant pour programme l'affirmation du provisoire républicain, avec cette triple complication, d'ailleurs, que le jeu des monarchistes était gêné par l'intransigeance des légitimistes purs, celui de Thiers par la méfiance des républicains, et que les bonapartistes rentraient en scène ; les élections si importantes du 2 juillet avaient un peu éclairci la situation et donné la majorité aux républicains, mais, immédiatement, la question romaine avait suscité, dans cette majorité même, des récriminations réciproques : c'était, dit en propres termes

M. G. Hanotaux, auquel nous renvoyons pour le détail, « une heure d'hésitation et de désenchantement [1] », l'heure, si jamais, nous le répétons, d'un sincère examen de conscience. Quant au pessimisme, ne s'imposait-il pas ? N'était-il pas exact que la démocratie, après avoir, peut-être, trouvé sa forme avec le gouvernement de Juillet, l'avait rejetée aveuglément, puis avait échoué et sous la forme républicaine et sous la forme plébiscitaire ? Ne semblait-elle pas vouée à osciller longtemps encore ? D'autre part, n'était-il pas exact aussi que la Commune révolutionnaire, en surgissant au moment même où l'étranger foulait le sol national, avait rendu éclatante l'opposition irréductible entre l'idéal universel de la Révolution et l'idéal localisé de la Patrie ? Mais il y a plus : l'analyse de Montégut était, si je puis dire, tellement scientifique, ses appréhensions découlaient tellement de la nature des choses, que ses vues étaient prophétiques. Environ dix-sept ans après, lorsque, en mai 1888, il fit une place à ces articles dans la seconde édition des *Libres opinions*, ainsi qu'il a été dit, bien que « ayant désiré et désirant toujours du plus profond de son cœur d'avoir été faux prophète », il fut obligé de constater que ce désir n'avait pas été satisfait et ne promettait pas encore de l'être : « Ce qui se passe sous nos yeux, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'est pas pour démentir ce que nous disons dans le premier de ces essais de l'éternelle opposition des deux formes invariables de la démocratie, et peut-être plus d'un lecteur a-t-il eu dans ces dernières années l'occasion de constater que les mots de liberté, de démocratie et de république ont, dans les couches populaires, un sens quelque peu différent de celui qu'ils ont dans les classes éclairées. Quant au second de ces essais qui roule sur les dangers que peut courir de nos jours l'idée de Patrie,

1. *Histoire de la France contemporaine*, I, p. 226-248.

le succès ou l'insuccès de la tentative que poursuit en ce moment un des groupes les plus actifs de nos hommes politiques pourra dire dans un avenir très prochain si ce mot de patrie possède encore une magie suffisante pour créer dans les multitudes l'enthousiasme spontané, aveugle, irrésistible qu'il sut y créer à d'autres époques[1]. » Depuis, c'est-à-dire durant les trente ans qui ont suivi, nous avons pu voir, nous-mêmes, et le régime dit républicain tendre de plus en plus vers l'oligarchie, pour ne pas dire l'atteindre, et l'Internationale devenir de plus en plus hardie. La guerre même n'a pas changé grand chose à cette tendance et à cette attitude. C'est dire leur force. C'est donc dire aussi combien Montégut, il y a quarante-sept ans, voyait juste.

Cette émouvante et prophétique perspicacité, qui, d'ailleurs, nous le savons, était déjà plus qu'en germe dans les articles de 1848-1858, nous autoriserait à réclamer pour lui, ici encore, une place qu'on ne lui fait pas, parmi les « politiques et moralistes » du XIXe siècle, en particulier parmi les maîtres, je ne dis pas de la Contre-Révolution (le bourgeois idéaliste qu'il est, a, malgré tout, de la sympathie et même de l'admiration pour les grands ancêtres de 89 et de 93, qui lui apparaissent comme des justiciers et des mystiques), mais parmi ceux qui ont étudié et signalé les déviations de l'idéal révolutionnaire au cours du siècle, surtout depuis 1848 (le bourgeois idéaliste qu'il est a, forcément, de l'antipathie pour le nivellement par en bas, dont la Révolution de Février est la cause, et le matérialisme en tout sens qu'elle a consacré). Il faudrait aussi le

1. Avant-Propos de la 2e édition de *Libres opinions*, XII-XIII. Ce qui se passait sous ses yeux, c'était le Boulangisme, d'une part : le général Boulanger venait d'être élu député du Nord (15 avril 1888) ; d'autre part, un renouveau d'humanitarisme. Cf. GOYAU, *op. cit.*, qui renvoie, d'ailleurs, souvent à Montégut (p. VII, XXX, 123, 126, 137).

mettre en bon rang parmi les psychologues très rares qui ont su analyser l'idée de Patrie, montrer ses origines, nécessaires, dans les sensations que procure la petite Patrie et les sentiments qu'elle fait éprouver (là, il se présenterait, en quelque sorte, comme le théoricien et le défenseur du Félibrige), son ascension vers l'abstrait, le point où elle rencontre l'idée d'Europe ou l'idée d'humanité, la position défensive que, alors, elle doit prendre[1]. Enfin, plus particulièrement encore, il faudrait, à son propos, reparler de Taine et marquer la coïncidence qu'il y a entre ces articles de Montégut et le plan du travail auquel, vers août 1871, s'attaque l'auteur des futures « Origines »[2] : celui-ci, comme le dit son biographe, « sentait que beaucoup de nos maux venaient de la rupture de notre société moderne avec les traditions de la race ; (que) avant de construire à nouveau, il fallait sonder le sol sur lequel nous campions, connaître les causes de notre déracinement, et, pour cela, remonter jusqu'à l'époque où s'était produit la scission définitive entre le passé et le présent, à la Révolution Française ; (que) quatre-vingts ans de perturbations périodiques indiquaient un vice fondamental dans l'œuvre de reconstitution du Consulat » ; Taine sentait et pensait donc ce que sentait et pensait Montégut à la même époque, ou, plus exactement, depuis vingt-trois ans et davantage... Et ne vous semble-t-il pas que sa physionomie intellectuelle et morale, déjà si belle, après tout cela, grandit singulièrement ? D'ailleurs, ce n'est ici que la première compensation à la perte littéraire causée par les événements de 1870 ; voici la seconde.

*
* *

Nous venons de voir que les événements de 1870, s'ils avaient

1. Cf. surtout *Nos morts contemporains*, étude sur Saint-René-Taillandier.
2. Taine, *Correspondance*, III, p. 169.

interrompu brusquement les plans du voyageur, avaient eu pour effet de ressusciter passagèrement le publiciste, et, ce faisant, lui avaient procuré l'occasion de donner une forme définitive à la philosophie politique et sociale qu'il mûrissait depuis longtemps ; l'exposé en fut plus vigoureux, comme il advient pour des idées familières quand elles trouvent leur expression ; il fut aussi plus ému, puisqu'il ne s'agissait de rien de moins, cette fois, que de l'existence de la France ; mais c'était la même philosophie : Montégut obéissait au devoir présent tout en demeurant identique à lui-même. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, que, au moment où, dès l'automne de 1871 [1], il éprouva de nouveau ce besoin de voyager si pressant en lui depuis quatre ou cinq ans, sinon depuis toujours, ce soit du côté des provinces françaises qu'il ait dirigé ses pas : « Pourquoi », dit-il lui-même, à l'entrée de la carrière, à la fois ancienne et nouvelle, qu'il va courir :

« Pourquoi n'utiliserions-nous pas notre propre malheur et ne mettrions-nous pas à profit la triste situation que les circonstances nous ont imposée en regardant de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici cette Patrie si éprouvée ? C'est, d'ailleurs, le moment pour tout Français de s'emprisonner volontairement dans son pays. Où aller maintenant chercher loisir et repos et comment habiter avec plaisir chez des peuples étrangers indifférents à nos malheurs, et souvent secrètement heureux de nos défaites ? Qui voudrait affronter de bonne grâce leurs compliments de condoléance affectés, leurs épigrammes voilés, leurs sourires d'ironie, peut-être leurs insolentes injustices ? Restons donc chez nous, et quand l'humeur voyageuse nous prendra, ou que les fatigues du travail ou les soins de la

1. *Souvenirs de Bourgogne*, p. 55 : « A l'époque où je me suis arrêté à Montbard, c'est-à-dire durant l'automne de 1871.... ».

santé nous pousseront à chercher la vue de nouveaux objets, faisons de la Normandie notre Angleterre, de la Provence notre Italie, du Béarn ou du Roussillon notre Espagne, et ne cherchons notre Allemagne que dans les provinces que la force nous a enlevées... Pourquoi nos lettrés, dans des esquisses rapides où ils ne viseraient point à être plus complets que ne le leur permet le temps dont ils disposent, où, négligeant de parler des choses qu'ils ont vues seulement, ils ne nous entretiendraient que de celles qui les ont frappés, émus, charmés, ne nous donneraient-ils pas la menue monnaie du grand ouvrage qui nous manquera maintenant à tout jamais ? Ce serait une méthode plus heureuse qu'on ne pense de servir la France que de l'entretenir plus souvent d'elle-même, de l'en entretenir pieusement, de lui faire comprendre la valeur de ses richesses morales par le degré même d'éducation et d'enthousiasme qu'elles inspireraient à celui qui essayerait de les lui décrire. C'est quelque chose de ce sentiment qui nous suggère la pensée de raconter ici les impressions que la vue des choses nous a laissées dans les diverses régions de la France où le hasard et la curiosité nous ont poussé récemment. Veuille le lecteur pardonner à la hardiesse de l'entreprise en faveur de l'intention qui l'a dictée. ! »

Non seulement nous pouvons lui pardonner cette hardiesse, mais nous devons le féliciter et nous féliciter qu'il l'ait eue, puisqu'il en est résulté ces admirables *Tableaux de la France* [1], qu'il ne faut pas hésiter à mettre, pour leur valeur synthétique, au sommet de l'œuvre de Montégut, comme ils se placent, chronologiquement, au sommet de sa vie. Là aussi, et encore une fois, des « obstacles insurmontables » viendront interrompre

1. C'est le titre général donné par Émile Montégut à ses livres touristiques : *Souvenirs de Bourgogne* (1 vol.) ; *En Bourbonnais et en Forez* (1 vol.) ; la fin, *En Lyonnais et en Auvergne*, a été publiée dans *Choses du Nord et du Midi*, p. 313, sqq.

ses courses, mais ses quatre ans de randonnées à travers quelques pays de France lui auront permis, extraordinairement varié et toujours lui-même, de rencontrer son épanouissement total et d'écrire ce par quoi, participant de l'immortalité de son objet, il survit et survivra.

Nous ne savons pas avec précision pourquoi Montégut se dirigea d'abord vers la Bourgogne. J'incline à supposer qu'il alla visiter Auxerre en vue du futur ouvrage sur Davout auquel il devait penser déjà, Auxerre étant la patrie du maréchal : les *Souvenirs de Bourgogne* seront dédiés à sa fille, Mme la Marquise de Blocqueville [1]. Le pays lui plut, surtout parce qu'il offrait la riche matière à observations et à rêveries de tout ordre que demandaient alors son esprit et son âme ; il le battit en tout sens, puis, la Bourgogne épuisée, s'en alla, tout naturellement, vers les provinces voisines du Nivernais, du Bourbonnais, du Lyonnais et du Forez qui le conduisaient en Auvergne quand il dut s'arrêter... Quoi qu'il en soit, c'est par Sens, et par la cathédrale, qu'il commence, et, dès la première page, comme s'il voulait nous remémorer lui-même tout ce qu'il est, toutes les attitudes qu'il est susceptible de prendre — et qu'il prendra ! — voici ce qu'il écrit :

« Parmi les plus douces heures de ma vie, je dois compter désormais les deux journées pleines que j'ai passées dans l'intérieur de la belle cathédrale de Sens. En aucun lieu du monde, je n'ai éprouvé plus de plaisir à ne penser à rien, et je n'ai trouvé plus de ressources pour rêver à mille choses. Que de précieux stimulants pour la mémoire sont contenus dans le

1. A
Madame la Marquise de Blocqueville
née d'Eckmühl
les aspects et les souvenirs du pays
où son illustre père prit naissance
sont respectueusement dédiés.

riche trésor de cette cathédrale : ornements pontificaux de Thomas Becket, le martyr de la nationalité saxonne, portraits historiques des deux derniers siècles, bibelots byzantins d'un travail à la fois précieux et gauche, où l'on voit des civilisés qui réussissent, à force d'art, à redevenir barbares, coffrets arabes nus comme le théïsme musulman, Christ d'ivoire de Girardon d'une beauté régulière comme une page de nos classiques du XVIIe siècle dont il fut le contemporain ; que sais-je encore ? Comme la Camille de Virgile dont la course légère passait sans les courber au-dessus des moissons, ainsi l'esprit, mis en mouvement par ces témoins si variés des anciens âges, effleure sans presque les toucher, les cimes de sept ou huit civilisations différentes. Puis, quand le cerveau s'est fatigué de cette course à travers les siècles, ou bien quand, à la vue de quelqu'un de ces objets, l'imagination a éprouvé quelque heurt trop violent pour prendre encore plaisir à continuer son voyage, comme il est doux d'aller se reposer sur la marche de pierre qui marque l'entrée du chœur et de laisser ses yeux errer sur les deux superbes rosaces peintes qui s'élèvent au-dessus des deux portes latérales ! »

Vous le reconnaissez, n'est-ce pas, celui de qui tout l'être vibre en présence des choses pleines de beauté, d'histoire ou d'éternité, l'être matériel qui éprouve un plaisir tout physique à errer sous les voûtes, à y flâner avec délices sans penser à rien, un plaisir tout physique aussi, sensuel même, à laisser son œil se baigner voluptueusement dans la lumière colorée des vitraux et à se régaler de la musique de leurs teintes ; l'être immatériel, dont la mémoire, « fouettée par les stimulants hétérogènes qu'elle rencontre, évoque, en galopant, cinq ou six civilisations disparues », l'être, tout esprit, qui imagine et critique, médite et rêve. Ici, cependant qu'il marche et regarde à son gré et à son aise dans le vaste temple, il aperçoit

de singuliers rapports entre cette église si peu ascétique et quelques-uns de ses prélats célèbres et terriblement mondains, Du Perron et Du Prat. La rencontre du monument élevé à la mémoire du Dauphin fils de Louis XVI le mène, de souvenir en souvenir et de rapprochements en rapprochements, à des considérations infiniment suggérantes sur le rôle de la noblesse française vis-à-vis de la royauté, dans la seconde partie du XVIIIe siècle, jusqu'à examiner s'il y eut ou non conspiration. Il s'amuse du roman d'Eutrope, écrit sur les fenêtres, roman d'amour qu'il replace où il se déroula tout entier, c'est-à-dire en Saintonge. Il s'enthousiasma pour l'*Eve, première Pandore* de Jean Cousin, en étudie la signification et le métier, y discernant des beautés qui viennent en ligne directe du Titien et de Léonard de Vinci, sans être cependant ni de l'un ni de l'autre...

C'est tout le temps ainsi et plus encore. A Joigny, il subit d'abord le double attrait de la petite ville, médiévale et guerrière sur la hauteur, moderne et pacifique le long de l'Yonne à la lenteur aimable ; puis, suscitée par la lecture d'une inscription tumulaire et la vue de deux médaillons sculptés dans un groupe de marbre, sa pensée s'en va — et nous amène — vers Florence et ses luttes politiques, ou, plus gracieusement, vers la Florence des Arts, vers Dante et vers Giotto, dont la présence sur un marbre représentant le Saint Sépulcre lui paraît symboliser magnifiquement le *Credo* à demi-chrétien, à demi-platonicien de la Renaissance. Tonnerre, cité à la fois libre et prisonnière dans les plis humides de son Armançon et sa ceinture de collines, lui paraît comme un miroir naturel où se lisent assez nettement les destinées qui furent faites au plus excentrique et au plus équivoque de ses enfants, le chevalier d'Eon ; il essaie de voir un peu clair dans ses aventures, ce qui l'amène à dire son opinion et sur le « secret du Roi » et sur le Roi lui-même, qu'il ose

défendre, et, de la singulière destinée qu'eut le chevalier — ou la chevalière,— il tire une morale aussi importante pour l'homme privé que pour l'homme public. La visite à Montbard lui est une occasion, non pas seulement de critiquer la statue insignifiante, dans le sens vrai du mot, qu'on y a élevée à Buffon et la statuomanie moderne en général, mais de décrire celle qu'il eût voulue, et surtout d'écrire sur l'*Histoire Naturelle*, dans laquelle il dit s'être plongé, durant la Commune, pour ne pas voir, peut-être les pages à la fois les plus fières et les plus profondes qu'elle ait inspirées : remarquant l'analogie qu'il y a entre le caractère du paysage bourguignon autour de Montbard, toujours simple et majestueux, et le caractère du génie descriptif de Buffon, et aussi le rapport qu'il y a entre la configuration des collines et mamelons de Bourgogne et la théorie sur la correspondance des angles de montagne qui joue un si grand rôle dans la *Théorie de la Terre* et les *Epoques de la Nature*, il discerne tout ce que Buffon doit à sa province natale, et pour la forme et pour la substance de ses pensées ; puis, étudiant ses hypothèses, leur ingéniosité et leur grandeur, il tente de comprendre et de nous faire comprendre la forme d'imagination qui lui est propre [1]. — Dijon l'enchante, et pour son culte discret du passé, passé ducal ou passé parlementaire, et pour son aspect de ville heureuse, son air cossu et son aisance noble, mais surtout pour les belles œuvres qu'elle possède : on devine facilement quelles émotions intellectuelles lui procurent et les jolies maisons ciselées de la Renaissance et les riches hôtels bourgeois des XVIIe et XVIIIe siècles, et le Puits-de-Moïse, et les tombeaux des Ducs avec leur entourage de petits moines et la pierre tombale de Wladislas le Blanc dans l'église Saint-Bénigne, et

1. Tout en gardant, d'ailleurs, comme toujours, son indépendance et, logique avec lui-même, défendant contre Buffon, partisan des espèces, l'opinion lamarckienne : qu'il n'y a que des individus.

le fameux Jacquemart, venu de Courtrai après la victoire de Roosebeke : délicate psychologie des Valois romanesques, en particulier de l'aimable Philippe le Hardi, comparaison — non défavorable — du Moïse de Claus Sluter avec celui de Michel-Ange, appréciations à la fois esthétiques et historiques sur les figures des six prophètes, explication du jugement que l'on porte d'ordinaire sur ce groupe mémorable, description minutieuse et pittoresque du tombeau ducal, reconstitution de l'âme des cénobites d'après leur attitude, leur physionomie... et leur capuchon, histoire de Wladislas, « véritable microcosme magique des futures destinées de la Pologne », méditation, à propos de l'horloge de Courtrai, sur la destinée de la démocratie flamande et sur la leçon de morale politique qui s'en dégage,— tout cela se succède aisément en vertu d'associations qui paraissent toutes naturelles. — Par Villeneuve, où il rencontre l'exquise figure du subtil et sage Joubert — qui se levait tard, lui aussi ! — par Saint-Florentin, où il mesure d'après la légende du patron de l'endroit la profondeur du sentiment chrétien dans notre pays ; par Châtillon, où il peut méditer sur la fortune de Marmont, duc de Raguse, et entendre de la bouche de témoins oculaires le récit des brutalités prussiennes de 1870 ; par Semur, cité bourgeoise et démocratique dans une ceinture féodale ; à travers abbayes et églises — églises surtout — le voici dans la région où se succèdent, à très peu de distance les uns des autres, les trois beaux châteaux de Tanlay, Ancey et Bussy. Les deux premiers le retiennent longuement par leur architecture, l'un surtout par son porche Louis XIII, « forme de l'architecture nationale moderne qui lui plaît le plus, non parce qu'elle est la plus belle, mais parce qu'elle lui semble la plus française », l'autre par « l'esprit de paix, la richesse et la vie » que l'extérieur annonce et que ne dément pas l'intérieur. Le troisième — le château de Bussy-Rabutin, — le retient encore

davantage par les mémoires et les documents en images dont le célèbre auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* a couvert ses murs : il y a là un chapitre étourdissant (le treizième), où l'érudit, le psychologue, le moraliste, l'ironiste sévère ou indulgent concourent et percent à jour la nature — militaire et juponnière, et rancunière — de l'illustre exilé. Peu après, le Mont Auxois et Cîteaux et l'hôpital de Beaune lui montrent et nous montrent les vestiges d'un autre genre de grandeur. A Auxerre, il s'attarde longuement autour de Davout, comme il s'attardera à Vézelay et à Cluny, entre temps à Chastellux, en compagnie tantôt des soldats, tantôt des mondains, tantôt des clercs et tantôt des profanes. Il ressuscite l'antique splendeur d'Autun, du temps où elle présentait l'éclatante blancheur des marbres de ses temples, les colonnades lumineuses de ses thermes, de ses palais et de ses portes et les gaies couleurs de ses villas antiques. Il esquisse le portrait du Président Jeannin, et, à côté, évoque Villeroy, Sully et Henri IV. A Auxonne, c'est Bonaparte et ses années de paix et de bonheur modeste ; à Fixin, devant le monument de Rude, c'est Napoléon et le Napoléon de l'épopée, tel que, pour essayer de traduire exactement les sentiments qui l'assiègent, Montégut les compare, dans un parallèle frémissant, à ceux que fait éprouver la *Symphonie héroïque* de Beethoven... Je laisse au lecteur le plaisir de suivre ce pèlerin savant, fin et passionné, à travers les sites, les cités, les châteaux, les cathédrales ou les humbles chapelles du Nivernais et du Bourbonnais, du Forez, du Lyonnais et de l'Auvergne. Montégut ne le mènera pas partout, car, de propos délibéré, et comme il l'a souvent déclaré, il demande surtout des émotions morales et néglige tout ce qui n'est pas un aiguillon pour sa pensée [1], mais de partout où il

1. *Souvenirs de Bourgogne*, p. 257 et 396. Il reconnaît ailleurs (*En Bourbonnais*,

aura été mené, du pays des Bourbons ou du pays de l'*Astrée*, de la colline de Fourvières ou des usines de Saint-Etienne, ce lecteur reviendra, un peu étourdi peut-être par tout ce qu'on lui aura fait voir, entrevoir, imaginer, se rappeler, sentir et comprendre, mais heureux d'avoir pu, si plaisamment, agrandir son être dans l'espace et dans le temps.

***

Pour nous, dont le point de vue est différent, nous en revenons, nous semble-t-il, plus renseignés encore, sinon définitivement, sur cet « homme de lettres » que nous avons pris à son berceau et suivi, à cette heure, pendant un demi-siècle. Avant les *Tableaux de la France*, nous connaissions le publiciste, le moraliste, le critique littéraire, le traducteur, le voyageur, le critique d'art ; ces diverses incarnations, tantôt voulues, le plus souvent imposées au dehors, nous avaient permis de pénétrer assez avant dans l'intelligence et la sensibilité de Montégut. Le touriste nous y aide encore. Non seulement il ramène tour à tour devant nos yeux un Montégut que nous connaissons et que nous saluons, avec sympathie, au passage, mais encore et surtout il met en pleine lumière le patriote ardent et grave qu'il était en son fonds. En décrivant, comme il le fait, la terre de France, en s'émouvant et en nous émouvant devant ses paysages, devant ses vieilles demeures bourgeoises ou seigneuriales, devant ses abbayes et ses églises grandes ou petites, soit pour les signaler à l'admiration ou à la piété des vivants, soit, le plus souvent, pour protester et les défendre contre une restauration sacrilège, en évoquant son passé le plus lointain ou le plus récent pour montrer, derrière le change-

p. 96) que, pour éveiller, comme il le fait, un monde de souvenirs et d'images, il faut une « mémoire sympathique » et une « fantaisie » assez particulière.

ment apparent, la continuité des habitudes et la persistance de la tradition, il se montre à nous comme un des Français qui, en leur temps et de tout temps, ont le mieux connu et le mieux « senti » la France ; ses *Tableaux*, bien que ne représentant qu'une partie de la « personne » physique et morale qu'est notre patrie, ont leur place marquée entre ceux qu'ont tracés jadis Michelet et, récemment, Vidal de la Blache ou, mieux encore, à côté des « En Flânant » d'André Hallays : Émile Montégut couronnait pathétiquement son œuvre. A la vérité, il va vivre vingt ans encore, et, durant ces vingt ans, écrire pendant quinze. Mais, d'abord, il écrira relativement peu ; ensuite, dans ce qu'il écrira, nous le retrouverons, certes, égal à lui-même, mais non supérieur : double raison pour fixer ici le point culminant de sa carrière littéraire qui coïncide, d'ailleurs, avec le départ de Paris et le retour à la province natale dans des conditions inattendues.

CHAPITRE X

(1875-1895)

LE RETOUR EN PROVINCE
LES DERNIERS TRAVAUX
LA MORT

Cet inattendu, ce fut son mariage. Non pas que Montégut n'ait pas dû songer de bonne heure et souvent à s'établir. D'abord, il était loin d'être misogyne : chaque fois qu'il en a eu l'occasion, il a exalté la femme et déploré la situation que lui faisait la société moderne ; il se plaisait beaucoup dans la société des femmes et il a, durant son séjour à Paris, noué avec certaines, et non des moindres, des amitiés rares [1] : dans ce monde du Second Empire, son idéalisme ne pouvait manquer d'enthousiasmer des âmes féminines à qui l'air manquait. Nous savons aussi la haute idée qu'il avait du mariage et de la famille. Sur le premier, il s'est directement expliqué, quand il a parlé du livre célèbre de Michelet qui roule sur ce sujet : quoique adhérant aux bonnes intentions de l'auteur, il n'hésita pas à

1. On peut citer, en s'en tenant aux documents imprimés, Mme la Comtesse de Blocqueville, Mme la Princesse C. de Sayn Witgenstein, Mme Lydie Aubernon, Mme la Baronne Piscatory, née Foy, Mme la Comtesse Agénor de Gasparin, etc., etc.

lui dire qu'il trouve dans son œuvre beaucoup trop de physiologie et de casuistique galante, mais pas assez de morale ; il se plaint que nulle part n'apparaissent ces grandes lois qui jadis présidaient à cette union : « Où sont », s'écrie-t-il », la sanctification religieuse, la sanction civile, la fidélité au serment juré ?... L'amour des jeunes amants de Michelet manque d'entraînement, d'élan, de confiance ; l'amour de ses époux manque de fierté et de grandeur. Il y a là trop de calcul, trop de raffinement, trop de passion réfléchie, trop de prudence minutieuse [1]. » Avec ces mots et les autres qu'il écrit là, aux environs de trente-quatre ans, on peut imaginer le mari que Montégut aurait voulu être. Quant à la famille, il en savait trop, en moraliste et en historien, la nécessité vis-à-vis de l'individu et de la société, pour n'en pas vouloir fonder une. Aussi bien n'ignore-t-on pas qu'il éprouva un très vif penchant pour la fille de l'homme qui l'avait accueilli à ses débuts dans la carrière littéraire : s'il l'eût épousée, que de choses eussent tourné autrement ! Mais Montégut ne trouva pas le père favorable, et, d'autre part, il eut un rival avec lequel, sur ce terrain, il n'était pas de force à lutter [2] : il dut se replier, avec une blessure secrète et qui fut, si je ne m'abuse, longue à guérir ; je ne serais même pas étonné qu'il eût entrepris ses voyages pour s'en distraire ; la coïncidence des dates autorise cette supposition... Quoi qu'il en soit, tout ce qui précède prouve qu'il n'était pas célibataire de principes. Mais enfin il l'était resté, et, si, en plus d'un point, il en avait pâti, demeurant trente ans « dans une chambre de grisette ou de couturière » au cinquième étage, au fond d'une

1. *Mélanges critiques*, p. 243 (déc. 1858).

2. *Journal* d'Edmond Got, II, p. 79. Cf. *Choses du Nord*, p. 328 : Il voudrait « voir élever une statue au génie du malentendu,... car il est aussi puissant que l'amour, dont il accompagne chacun des pas pour séparer ceux que le premier veut unir ».

cour, manquant de « la bonne Circé » comme dit précisément Michelet, c'est-à-dire « de l'épouse tendre et prévoyante qui, jour par jour, enveloppe de sa sollicitude la vie physique de l'époux, qui ne connaît rien de noble, de touchant, de sacré au prix de la conservation de celui qu'elle aime », retrouvant chaque soir la solitude et le silence, d'autre part, et sur plus d'un point aussi, il avait apprécié tous les avantages de la liberté, et, réfléchissant, en plus, sur le peu d'aptitude qu'il se connaissait à mener positivement sa barque, il avait permis au provisoire de se muer en définitif.

Du moins, il le croyait. Mais les célibataires, a-t-il écrit lui-même [1], « les célibataires de l'un ou de l'autre sexe, lorsque l'isolement ne les a pas rendus entièrement égoïstes ou n'a pas enfiellé leur cœur, sont, de toutes les créatures humaines, les plus sensibles et les plus affectueuses. Leurs sentiments, qui n'ont jamais été mis à l'épreuve, sont neufs et simples ; leur dévouement n'a jamais été payé d'ingratitude, leur confiance n'a jamais été trahie, la vie n'a pas desséché en eux les sources du cœur... ; leurs réserves sont infinies ». Si ce n'est peut-être pas le cas de beaucoup de célibataires, c'était, certainement, celui de Montégut, célibataire absolu, si l'on peut dire. Il n'est donc pas surprenant que, ces réserves, il ait éprouvé, la cinquantaine venue, le désir de les dépenser conjugalement. Il était, aussi, las de Paris, surtout de ce Paris d'après la guerre et la Commune, qui ne ressemblait plus à l'autre ; il avait été malade [2] et avait dû interrompre durant toute une année ses excursions, qu'il n'avait reprises que péniblement ; je me figure qu'il aspirait plus ou moins consciemment à posséder tout ce qui lui avait manqué jusqu'alors : le foyer, et le foyer à la

1. *R. D. M.* du 9 décembre 1854 (non recueilli), p. 890.
2. *Choses du Nord*, p. 315.

campagne, pas trop loin pourtant de la ville, la maison modeste sur la hauteur, avec les fenêtres donnant sur des horizons modérés et prochains, le jardin en pente avec une pelouse bien verte, de ce vert luisant et gras des gazons anglais, et quelques ombrages accueillants, l'intérieur confortable, la femme intelligente, discrète et attentive, pas d'importuns, pas de corvées, peu d'obligations, quelques amis et quelques livres, des heures longues, données, suivant l'humeur, au repos ou à l'étude...

Or, en épousant, le 22 juin 1875, à Isles, commune des environs de Limoges, la veuve de son cousin-germain[1], Anne-Marie-Jeanne-Hortense de Lajoumard de Bellabre[2], il réalisa ce rêve poétiquement épicurien, — et même un peu plus. De la petite chambre parisienne de la rue Jacob, obscure et vide, il se trouva, presque du jour au lendemain, transporté, pour y vivre marié, dans un joli domaine rural, voisin d'une cité importante, situé à flanc de côteau, et descendant doucement vers un val pittoresque d'où l'œil remontait non moins doucement vers le côteau opposé, dans un domaine installé de longue date par et pour des gens qui savaient vivre, bourgeois et cossu. Mais, de plus, ce domaine était dans le Limousin, à deux pas de sa ville natale ; il baignait dans l'air que Montégut avait respiré pendant ses premiers vingt ans et dont, malgré trente années d'absence, il n'avait pas oublié le goût : car « pour tous les hommes, quelle que soit plus tard la fatalité de leur existence

1. Gustave Duverger (1804-1865), fils de Jean-Baptiste et de Barbe Montégut, négociant, juge au Tribunal de Commerce, administrateur de la Banque de France, économiste de grand sens pratique, disciple actif de Michel Chevalier, son compatriote.

2. Sixième enfant et quatrième fille de Laurent-Léonard-Alex. Lajoumard de Bellabre et de Hélène-Lucette-Augustine-Fidèle d'Alesme de Chastellux (Biblioth. municipale de Limoges, fonds limousin, n° 9367). Cf. Hugon, *loc. cit.*, p. 23.

ou la mesquine médiocrité de leur condition, les premiers jours de la vie au moins sont couverts et enveloppés d'une atmosphère magique, et les choses naturelles qui ont, alors, tout le charme de la nouveauté, portent en nous des impressions de verdure, de couleur et de lumière ineffaçables ; leurs images s'impriment en nous en atomes plus rayonnants : nous avons tous vu alors des rayons de soleil plus beaux que tous ceux que nous avons vus depuis, des neiges plus blanches, des arbres plus verts[1] ». Plus encore ! cette terre, c'était celle de Thias, le bien qui, peu à peu arrondi, était dans la famille de Montégut depuis deux cents ans, et, par Barbe, avait passé aux Duverger. Et voici que le dernier représentant du nom des Montégut revenait, passagèrement, sans doute, et co-usufruitier, mais il y revenait. Pour un « prédestinatien déterminé » , en donnant ici au mot un sens profane, la conjoncture put n'avoir rien de merveilleux ; n'empêche qu'elle est curieuse ; et, d'autre part, je laisse à imaginer les réflexions de tout ordre que ce nouvel et double enracinement, local et familial, dut éveiller chez le traditionnaliste que nous connaissons. Quant à sa femme, son aînée de trois ans environ, il la connaît depuis longtemps ; elle le connaît aussi. Ils savent parfaitement ce qu'ils peuvent, en s'unissant, attendre l'un de l'autre pour leur automne, ce qu'ils peuvent l'un à l'autre se donner. « Sans doute », a dit Montégut lui-même en parlant des femmes âgées, toujours à propos du livre de Michelet, « elles ne sont pas capables d'inspirer le sentiment aveugle qu'on appelle amour, mais elles sont souvent très capables d'inspirer un sentiment qui n'a pas été analysé encore, qui est plus que de l'amitié, plus aussi que du respect, et que, faute d'un autre mot, j'appellerai du nom de *respect attendri*. Elles ont leur beauté propre qui est

1. *R. D. M.* du 1er avril 1852 (non rec.).

le reflet de l'âme et ce que Michelet a fort bien nommé le charme de la bonté. Elles ont aussi un mérite admirable, c'est la sincérité forcée du caractère... L'orgueil de la jeunesse, les luttes de la vanité, les jalousies de l'orgueil, les rivalités, les coquetteries, tout ce qu'engendre chez la femme le grand don de la beauté, tout cela a fui irrémédiablement... Il faut se résigner à être vaincue... Nous allons enfin savoir si c'était la chair seule qui avait en elle la puissance de séduire. C'est donc dans la vieillesse de la femme qu'apparaît réellement tout le mérite de son âme... Mauvaises, elles sont la peste sociale la plus fétide ; bonnes, elles sont le plus pur sel de la terre[1]. »

La sienne fut bonne et lui procura trois lustres entiers de bonheur calme et studieux. Il se levait tard, très tard, en vertu d'une fort ancienne habitude de travailleur nocturne qui, à Paris, l'avait fait passer pour paresseux ; après un déjeuner simple mais fin, il s'en allait, soit marcher lentement sur les routes voisines, soit plutôt s'asseoir sous les tilleuls, les magnolias ou les pins, devant la maison, en face d'un panorama fait à souhait pour lui. Car les paysages qu'il avait sous les yeux étaient, et sont toujours, des paysages d'horizon, aux lointains violets, dont les détails n'apparaissent pas à l'œil nu, et qui s'encadrent, sans gradation sensible, dans les premiers plans boisés, quasi déserts : de là, une sensation de recueillement et de silence, propice à la réflexion et à la rêverie... La journée passait vite. Quand tous les bruits s'étaient tus au dehors ou au dedans, que sa grande amie, la nuit totale, était venue, il se mettait à écrire sur une petite table près de la fenêtre ou près du feu, buvant du café et fumant sans relâche[2], et sa chambre demeurait éclairée très avant dans la nuit noire ; il

1. *Mélanges critiques*, p. 259.

2. « Car l'habitude de fumer éveille la pensée et éteint les désirs de la chair. » *R. D. M.* du 1er mai 1851, p. 442 (non recueilli).

réveillonnait légèrement avant de se coucher. Quand il s'y décidait, l'aurore n'était jamais très loin... Evidemment ce n'était pas Paris, ce n'étaient plus les innombrables satisfactions d'art, de pensée, de sociabilité que lui avaient procurées la capitale, et, à la regarder d'un certain point de vue, la situation avait exigé de grands sacrifices, car il était parti juste à l'heure où le champ de la critique était libre et où il ne restait presque que Schérer pour lui disputer le premier rang : on peut même dire que des sacrifices, il avait à en faire chaque jour. Mais Montégut était, nous le savons, à un tournant où, pour peu qu'on soit philosophe, on les fait allègrement. En outre, il était ainsi bâti, que, en partant, il emportait avec lui tout ce dont il avait besoin : « L'homme emporte avec lui son atmosphère », disait Doudan. Enfin, il eut vite fait de constater que l'air natal, la transplantation et le régime nouveau avaient renouvelé ses forces, au point qu'il put, non seulement se maintenir dans les hautes sphères intellectuelles où il avait toujours vécu, mais encore vaquer, concernant sa renommée, à des soins que Paris ne lui eût probablement jamais permis.

***

Est-ce volontaire, ou bien, est-ce un effet du hasard ? Ce qui est certain c'est que, dans cette dernière période productive, Montégut semble très nettement avoir voulu retrouver ses avatars antérieurs, et, en reprenant toutes celles qu'il put d'entre ses anciennes formes, avoir voulu prouver que ni campagne ni province ne changeaient rien à sa valeur. De ces formes, il en est deux qui lui sont interdites par la force des choses : nous ne retrouverons plus le voyageur, ni même le touriste, puisque, précisément, le changement, pour lui, a consisté à devenir sédentaire ; nous ne retrouverons plus le

publiciste, puisqu'il n'a plus, pour ainsi dire, de champ d'observation, et que, d'ailleurs, les grandes questions qu'il eût aimé à remuer sont provisoirement résolues. Mais nous allons retrouver toutes les autres.

D'abord le traducteur. C'est au commencement de son séjour à Thias qu'il fait passer en français le roman de G. W. Dasent : *Les derniers Vikings et les premiers Rois du Nord*, dont nous avons parlé nécessairement plus haut. Et, comme toujours, plus que simple traducteur, il lui consacre, en guise de préface, une vaste étude introductrice, où, s'aidant du livre de Carlyle sur *Les anciens Rois de Norvège* qui paraissait à ce moment-là, il n'essaie rien de moins que la peinture de ce lointain Xe siècle nordique, rapprochant, au moral et au physique, ces « pirates » de la Baltique des enfants de la Grèce, montrant ce que le genre humain a tiré de cette « piraterie » et lorsqu'elle était elle-même et, surtout, lorsque, plus tard, elle s'est nationalisée et organisée [1].

Nous retrouvons en second lieu le curieux d'histoire, de mœurs privées et publiques, l'homme qui ne prend certains livres que comme documents, que pour apercevoir, grâce à eux, mais par delà, des collectivités ou des individus. Dans ses articles sur les colonies australes de l'Angleterre, d'après les plus récents voyageurs anglais [2], en particulier d'après Anthony Trollope — ce même Trollope dont Montégut saluait jadis avec sympathie les débuts de romancier — il nous mène successivement en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, dans l'Afrique australe, chez les Boers, les Hottentots, les Cafres et les Zoulous : il nous parle du passé de ces terres et des aborigènes, du présent et de la situation qu'y crée la colonisation, des coutumes qui

1. *Choses du Nord et du Midi*, p. 1-74.

2. Recueillis, ils constituent le volume *L'Angleterre et ses colonies australes* (1880).

persistent et de celles qui s'en vont ou sont déjà parties ; si aisément géographe, historien, géologue, agriculteur, pasteur, colon, économiste, sociologue, statisticien, que nous allons jusqu'au bout de ses trois cents pages sans que l'intérêt de curiosité ait faibli un seul instant [1].— Dans les *Miscellanées* (1697) d'un certain John Aubry, type de l'homme qui, toute sa vie, prépare un grand ouvrage, sans le publier jamais, Montégut trouve « un véritable document sur les superstitions anglaises au XVIIe siècle ». L'interprétant, constatant que ces superstitions sont surtout superstitions de lettrés et qu'elles ne sont pas très vieilles, il aboutit à cette conclusion curieuse qu'aucun des grands courants moraux des XVIe et XVIIe siècles n'a été aussi hostile à la superstition qu'on le croit communément et que presque tous, loin de la combattre, se sont servis d'elle ou l'ont servie ou l'ont rajeunie pour un temps par l'usage qu'ils en ont fait. Il montre les liens intimes qui unissent la superstition et la Renaissance, la superstition et la Réforme, comment et pourquoi elle a pu coexister, chez beaucoup de lettrés et d'aristocrates, avec « l'esprit philosophique », le rôle qu'a joué dans la transformation politique de l'Angleterre au XVIe siècle, cette « opiniâtreté superstitieuse », tout à fait conforme au génie anglais « qui veut un visage aux idées » ; enfin, la solidarité qu'il y a, malgré qu'on en ait, entre la superstition et la religion.— Un jour, ayant « l'imagination en appétit de merveilleux », Montégut a l'idée, « pour en émousser la pointe », de s'adresser au livre de voyages de Sir John Maundeville « sur la réputation qui lui a été faite universellement d'être plus crédule que le moine le plus superstitieux du moyen âge ». Or, que découvre-t-il en allant jusqu'à la moëlle ? Que, enfouie sous les amas du merveilleux, entourée de réti-

1. V. Fournel : *Gazette de France*, 2 décembre 1879.

cences prudentes, pas encore bien dégagée, mais réelle, il y a là la philosophie d'un esprit déjà très libre qui trouva le moyen, en racontant sans fin de beaux contes aux dénouements les plus divers et les plus inattendus, d'exprimer son scepticisme foncier en passant pour le plus naïf des humains [1]. L'amateur d'âmes qu'était Montégut, dans ce John Aubry, ce John Maundeville, dans la duchesse et le duc de Newcastle, qu'il étudie vers la même époque [2], continuait à trouver son compte. Mais où il le trouva plus encore, c'est lorsque, à la fois pour mener à bout un ancien projet qu'il avait personnellement à cœur, et pour contenter le pieux désir d'une personne qui lui était particulièrement chère, il s'attaqua à la noble figure de Davout, d'après ses *Mémoires* publiés par Mme de Blocqueville, la plus jeune fille du maréchal. On se souvient peut-être que, déjà, à Auxerre, rencontrant sa statue, il en avait pris occasion pour collectionner avec une sympathie respectueuse et admirative nombre d'anecdotes inédites le concernant, et il terminait par ces mots : « Nous ne savons quelles causes ont pu retarder jusqu'à ce jour la publication des papiers du prince d'Eckmühl, mais nous les regrettons en les ignorant, et nous espérons que le jour est prochain où la voix de ce mort glorieux rompra enfin le silence qu'elle a trop longtemps gardé pour nous apporter son témoignage que l'histoire réclame et que la France attend [3]. » Cette voix s'étant, enfin, fait entendre, Montégut se chargea d'en multiplier lui-même les échos de façon à la faire arriver jusqu'au grand public. Obéissant à ses penchants pour l'analyse psychologique et aussi au caractère dominant des papiers qui lui étaient fournis, il écrivit une biographie plutôt morale que

1. *Heures de lecture d'un critique*, p. 235.

2. Les pages qu'il leur a consacrées sont à la fin de la 2e édition de son livre : *Le Maréchal Davout*, p. 187, sqq.

3. *Souvenirs de Bourgogne*, p. 284.

politique et militaire, simplement désireux de suivre l'éditeur des *Mémoires* dans sa tentative originale : faire voir dans son intimité un des hommes marquants de la grande époque, qu'on ne connaissait guère que sous le harnais de la guerre, c'est-à-dire fort peu, montrer « le héros au repos pendant les rapides minutes de trêve que lui laisse l'action , cette maîtresse impérieuse de toutes ses heures ». Après avoir passé rapidement sur les vingt premières années de Louis Davout, non sans esquisser un portrait charmant de sa mère et avoir essayé, selon son habitude, de découvrir le germe de l'homme chez l'enfant, Montégut le suit durant les « années heureuses », les vingt suivantes, de la Révolution à Auerstaedt, puis durant les « années sombres », depuis 1810 jusqu'à sa mort, en 1823. Et sans doute, le guerrier illustre n'est pas absent ; il ne peut pas ne pas être au premier plan même, à certaines heures glorieuses ou amères. Mais ces apparitions sont rares, somme toute, et c'est l'homme privé qui occupe, la plupart du temps, le devant de la scène. Voici l'ami, le jeune ami de Marceau et de Desaix — amitiés qui le jugent, le vieil ami des Gudin, des Montbrun, des Duroc et de l'obscur colonel Grosse, pleurés par lui avec des larmes stoïques, mais véritables. Voici l'époux : « Davout aime sa femme comme un bourgeois et comme un amant, c'est-à-dire avec familiarité et avec passion, mélange qui est peut-être la meilleure manière d'aimer et celle qui résiste la mieux à l'action du temps, l'universel destructeur. Rien de fardé ni d'artificiel dans cet amour, nul sacrifice aux conventions du monde, nul souci des formes aristocratiques et de cette politesse conjugale mise à la mode par l'ancienne société, instrument prétendu de mutuel respect et trop souvent, en réalité, actif agent de création de ce mur de glace qui s'élève si rapidement entre les cœurs les mieux épris. Oserai-je dire qu'il a encore une troisième manière de l'aimer, beaucoup plus inattendue que les deux

premières?... Il l'aime en poète... », et Montégut égrène, avec un sourire de quinquagénaire rempli d'admiration, et, peut-être aussi, de regrets, les jolies anecdotes qui prouvent son dire. Voici le fils et le frère : « Pour sa mère, il montre une tendresse profondément respectueuse, pour ses frères une amitié protectrice pleine de générosité... » Et voici la nuance : « On pourrait dire que Davout aima ses proches avec les formes de l'ancienne société et qu'il aima sa femme avec l'expansion, ennemie de la contrainte, qui caractérise l'esprit nouveau. Cette différence dans les formes de l'affection est tout à l'honneur de l'homme qui a su la comprendre et la pratiquer. La seule bonne manière d'aimer ses parents sera toujours, en effet, de les aimer à la façon de l'ancien régime, avec déférence, retenue et respect, et la manière la moins périlleuse d'aimer sa femme sera toujours de l'aimer avec une vivacité assez intime pour écarter toute froideur. » Bref, nous faisons là connaissance avec un Davout bon, cordial, humain, familier, qui ne ressemble guère au Davout de la tradition, chef militaire inflexible, taciturne, stoïque, laconique, opiniâtre. Mais alors, nous disons-nous, cet homme avait deux faces? Non seulement il était divers, mais encore contradictoire? Non, dit Montégut, dans une page maîtresse, digne de celui qui l'inspire, digne aussi de celui sous le patronage duquel il met sa profonde et fine explication : « La contradiction n'est qu'apparente et ne peut embarrasser que si, parlant comme le vulgaire, on consent à appeler dureté ce qui est justice, et farouche humeur ce qui est sérieux d'esprit ou rectitude de caractère. « Lorsque Dieu créa le cœur et les entrailles de l'homme », dit Bossuet, « il y mit premièrement la bonté... » Cette parole a besoin d'être comprise et complétée. Oui, lorsque Dieu crée les entrailles de quelqu'un de ces hommes qu'il désigne pour le commandement ou sacre pour l'autorité, il y met premièrement la bonté, mais il l'y met tout

au fond comme base de toutes les autres vertus ; il l'y cache pour qu'elle n'y soit connue que de celui qui la possède, de manière que, restant ignorée, elle puisse être à l'abri des atteintes de la perversité ou des séductions de l'hypocrisie ; et, pour mieux rendre invulnérable celui qu'il doue de cette sainte faiblesse, il l'arme d'une indomptable énergie, revêt son visage d'un masque de sévérité et met dans le son de sa voix un accent de menace. Ce secret de la contradiction apparente qui se remarque en Davout comme en tant d'autres grands hommes d'action, c'est cette sage précaution de l'esprit qui mène le monde, pour préserver, contre tout abus des natures inférieures, ses créatures d'élite : il n'en faut pas chercher d'autre. » Voici, enfin, Davout, père ; père presque toujours absent, il est vrai, et n'apparaissant qu'à de rares intervalles, pour un temps très court, mais, de loin comme de près, manifestant la paternité la plus tendre en même temps que la plus noblement ambitieuse. La peinture qu'en fait Montégut achève « d'assouplir le bronze »[1] et d'associer définitivement au sévère soldat que l'on connaissait un être généreux, humain et aimant que l'on ne devra pas ignorer.

Telle est, dans les grandes lignes, cette biographie morale, définitive, je pense, en ce qui concerne Davout, homme privé. Montégut s'est effacé presque totalement. A part deux ou trois fois[2], il s'est interdit ces envolées historiques et philo-

1. Le mot est d'Edgar Quinet qui, dit Montégut (p. 181), en incitant vivement la marquise de Blocqueville à entreprendre une biographie de son père, s'étant exprimée en ces termes : « Personne plus que vous n'a qualité pour une telle œuvre ; vous assouplirez le bronze. »

2. Rencontrant Mme Campan dont Mlle Aimée Leclerc, que Davout épousa, avait été l'élève, il précise son rôle à la Cour de Louis XVI et à la Cour impériale (p. 20, sqq.) ; à propos de l'attitude de Napoléon vis-à-vis de Davout après Auerstaedt, il philosophera sur le caractère spécial de la justice chez un souverain parvenu (p. 60, sqq.), etc., etc.

sophiques qu'il aime tant, pour se soumettre entièrement à son objet. Il a minutieusement extrait des papiers posthumes les anecdotes, les détails, les mots les plus capables de nous révéler le Davout intime ; de temps en temps il a fait apparaître l'autre ; les confrontant, il nous a donné la clef de leur unité fondamentale. Il prouvait ainsi définitivement (dans tous les sens du mot) ce qu'il aurait pu faire s'il avait, comme tant d'autres, cherché à connaître les hommes, non les œuvres, s'il avait pris la critique par le biais biographique et documentaire.

Mais il l'avait prise autrement, nous le savons. Certes, il avait interrogé la vie des auteurs, la famille, la race, le milieu, le moment, leur demandant d'éclairer de l'œuvre tout ce qu'ils peuvent éclairer ; mais il avait toujours pris soin explicitement ou implicitement de faire remarquer qu'ils n'expliquaient pas tout, et que, justement, cet inexpliqué — la monade irréductible — c'est ce qu'il y a de plus et de vraiment intéressant. Dans sa dernière période, il continua dans ce sens, et, après avoir retrouvé le traducteur et le critique moraliste, curieux de collectivités et d'individus, nous retrouvons le critique lyrique, philosophe et esthéticien. Nous le retrouvons, d'ailleurs, avec quelques changements dus certainement à l'âge, à la retraite, au recul dans l'espace et dans le temps, et ces changements, disons-le dès maintenant, sont loin de constituer une diminution. D'abord, Montégut n'écrit plus guère « à propos d'un livre récent » ; c'est toute une œuvre qu'il aime à saisir dans son ensemble, soit qu'il ait éprouvé la curiosité, étant vers la fin de ses jours, de contrôler des impressions premières, soit qu'il ait aimé à se retourner vers des livres jadis aimés, ainsi qu'un voyageur qui, arrivé presque au terme de sa course, jette un regard rétrospectif sur les sites qui, à la traversée, lui plurent particulièrement. Sans doute, il se fera encore un

devoir, à l'occasion, de parler à son public fidèle des talents en activité qui lui paraissent mériter l'attention, de Droz, de Theuriet, de Daudet, par exemple, et, à propos d'eux, de l'état et des destinées probables du roman français ; il se fera un plaisir de dire hautement ce qu'il pense des *Chants du soldat* et des *Nouveaux Chants du soldat* adressant à leur auteur un éloge qui dut aller au cœur autant du poète que du Français : car, s'il loue Déroulède de sa sincérité, de sa vivacité, de sa vibration, de la colère et de la gaieté qui animent tour à tour ses tableaux de guerre, il le loue surtout « de l'excellence du sentiment général » qui lui a fait incarner l'amour de la Patrie dans le soldat : « Le soldat est, en effet, le vrai patriote, non seulement parce qu'il est armé pour la défense commune, mais, surtout, parce que les circonstances n'ont laissé qu'à lui seul aujourd'hui le désintéressement nécessaire pour représenter la grande idée de la Patrie..., etc.[1] » Donc, Montégut ne perdra jamais tout à fait le contact littéraire avec les vivants, mais ce sera l'exception. Ses derniers grands essais sont tous consacrés au passé. En outre, ils sont plus synthétiques que les essais de jadis, et ils le sont doublement : non seulement c'est l'œuvre entier d'un auteur que Montégut parcourt en en dessinant la courbe, mais encore — ce qu'il ne faisait autrefois que par exception — il s'appuie sur la biographie, de façon à nous donner, ainsi qu'il le dit lui-même, « un portrait général » de l'écrivain en question. Il continue expressément à chercher avant tout à pénétrer le secret esthétique de l'œuvre ; il n'oublie jamais qu'il veut expliquer et définir une œuvre d'art, mais il sait, quand il le faut, revenir à l'individu réel qui l'élabora, sans, d'ailleurs, jamais s'attarder sur lui ou ses alentours. C'est ainsi qu'il procède avec George Eliot et Henri Heine,

1. *R. D. M.* du 15 avril 1877, p. 946 (non recueilli).

les deux derniers étrangers illustres qu'il étudia. Le pays où est né le premier — ou la première — le milieu bourgeois où elle a été élevée, l'existence que, ensuite, elle a menée à Londres, il en utilise amplement la connaissance ; mais s'il arrive à discerner la qualité toute particulière du réalisme de l'auteur d'*Adam Bede* avec l'esthétique et la morale que cette qualité entraîne, c'est encore par l'effet de cette sympathie intellectuelle que nous savons être sa marque. Pour Heine, dont il n'a étudié malheureusement que les années de jeunesse et les poésies lyriques s'y rapportant, il montre jusqu'à quel point ses poèmes sont des réminiscences et combien de souvenirs y chantent ; il marque la nature des rapports que Heine avait avec ses coréligionnaires, la nature aussi des rapports qu'il entretint avec les Saint-Simoniens, et la teinte que, ici et là, ces éléments donnent à l'œuvre ; mais c'est encore en pénétrant directement l'œuvre même qu'il a pu en revenir chargé du riche « pollen » déposé dans son essai, soit qu'il arrive à fixer les limites du génie de Heine, soit qu'il isole les éléments originaux dont son lyrisme est fait. C'est de la même façon, à la fois biographique et esthétique, que sont conçues, avec les différences que comportent les sujets, les études que, en ces temps-là, Montégut consacre à quelques-uns de ses aînés de France : Charles Nodier, Charles Gleyre, Alfred de Musset, P.-J. Stahl, Saint-René Taillandier, ou à ses contemporains Augier, Mazade, Fromentin. Il ne néglige pas ce que l'œuvre de Nodier retire du fait que son auteur est Franc-Comtois, jeune au moment du Directoire et des conspirations, mûr quand éclôt le premier romantisme, déjà sur le penchant de la vieillesse lors de la Révolution de Juillet ; mais il ramène à l'unité l'embarrassante complexité de cette œuvre en découvrant, au centre, un penchant dominant pour le romanesque, heureusement balancé par une curiosité, impérieuse elle aussi, correctif permanent qui sauva

Nodier en le disséminant.— Il ne manque pas de dire que Gleyre fut un rural et un pauvre, à qui la vie fut dure et qui souffrit toujours de l'opposition entre sa condition et son désir, sinon son tourment de perfection ; mais c'est ce mystérieux tourment qui intéresse surtout Montégut et par sa nature et par la manière dont il s'est apaisé. — Il suit Musset pas à pas, chronologiquement, depuis 1828, date où, à dix-huit ans, il jette sa gourme, jusqu'en 1848, où il est fini quoique ayant encore près de dix ans à vivre : il illustre son œuvre avec tous les faits connus ou inédits dont elle est sortie ; il ne nie pas son caractère éminemment subjectif. Mais il préfère encore chercher, trouver et dire pourquoi, si personnel, Musset est, pourtant, si impersonnel, pourquoi il est et sera toujours le poète de la jeunesse et de l'amour.—P.-J. Stahl (Jules Hetzel) est engagé dans tous les tourbillons du siècle et Montégut l'y suit, non dédaigneux de savoir ce qu'il en a retiré pour ses livres : mais ces livres ont, eux aussi, leur vie propre, leur marque littéraire, puisqu'ils tentent et, souvent, réussissent la conciliation si difficile de l'imagination et de la morale, comme ceux de Saint-René Taillandier, type de l'homme parfaitement heureux et qui mérita de l'être, réussissent la conciliation plus difficile encore, au milieu du XIXe siècle, de la science et de la foi.— Quant à Fromentin, son œuvre écrite tient pour beaucoup à sa personne, dont elle a la distinction, et à son métier, dont elle a la couleur, mais c'est dans son intelligence, surtout, que Montégut en découvre la vraie source : car, pour singulière que la chose paraisse chez un homme préoccupé, semble-t-il, avant tout, du spectacle extérieur des choses, « il comprend encore mieux qu'il ne sent », et c'est pour cette raison qu'il peut être considéré comme le classique à la fois de la littérature pittoresque et de la critique d'art.

Ainsi qu'on le voit d'après ces indications forcément brèves,

Montégut, dans sa dernière phase de production, ne se prive d'aucun des secours que peut lui apporter la critique relative, ou, comme on dit, historique : il ne lui est pas permis, après ce qu'elle a donné entre les mains de Sainte-Beuve et de Taine, de la négliger : de là cette notation, qui ne lui était pas, jadis, habituelle, des correspondances entre l'œuvre et l'auteur, physique et moral, son ascendance immédiate, sa race, son pays, son temps, etc. Mais, si je puis dire, ces rapports ne sont établis et signalés par Montégut que pour les éliminer ensuite, que pour mieux isoler l'œuvre, que pour mieux mettre en vedette l'individualité artistique, qui n'est pas du tout la même chose que l'individualité réelle, que pour essayer, répétons-le encore une fois, de surprendre le secret de cette chimie mystérieuse que nous appelons le génie, mettant dans ce mot vague et expressif l'aveu de notre impuissance analytique. La critique historique, dans les derniers essais de Montégut, n'a jamais sa fin en elle-même : elle n'est là que comme servante de la critique philosophique et esthétique, servante qui enrichit la maison mais n'y commande pas : il ne faut pas se méprendre sur cette hiérarchie. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, Montégut, en les maniant toutes deux comme il l'a fait en ces années 1875-1890, logique avec lui-même et profitant de tout le travail contemporain, résumait tout le passé qu'avait déjà la critique française, la critique classique ou absolue, la critique romantique ou lyrique, la critique réaliste ou historique, et montrait, par quelques échantillons particulièrement soignés, comment on pouvait les fondre harmonieusement. Il montrait que, sans négliger aucun des rapports que soutient l'œuvre avec le réel, il fallait la considérer elle-même, quand, évidemment, elle en vaut la peine, comme une réalité ; essayer d'expliquer comment elle vit et pourquoi elle vit ; ne pas s'interdire, par suite, de la juger quant à sa perfection ou quant à son influence, c'est-à-dire

esthétiquement et moralement. Si vers 1860, Montégut nous a paru, avec son lyrisme objectif, faire la transition entre la critique purement romantique et la critique purement réaliste qui commençait, il nous paraît, en ce moment, préluder avec bonheur à la critique qui succédera. Quoique à la campagne, — ou parce qu'à la campagne — il continuait sa belle vie intellectuelle.

***

Il y avait plus encore, car il revivait aussi l'ancienne, tout au moins en partie. C'est, en effet, durant ces années d'existence rurale que, cédant soit au remords de n'avoir pas jusque-là bien administré sa renommée, soit au désir de se rappeler à ses vieux admirateurs ou de se faire connaître des générations montantes, soit au besoin qu'éprouve tout homme, au soir de sa vie, de compter sa moisson et d'engranger — *fructus autem senectutis est ante partorum bonorum memoria et copia*[1] — c'est donc en ces années qu'il se mit à recueillir en volume ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*. A part des traductions et ses trois livres de voyages, dont la destination pratique entraînait en quelque sorte la publication, il n'avait réuni en volume que quelques *libres opinions morales et historiques*, en 1858, — il y avait vingt ans ! Rien n'avait reparu de la série politique et sociale, rien de la série anglo-saxonne, rien de la série française : quiconque aurait voulu connaître le publiciste, l'historien de mœurs, le critique littéraire, aurait dû compulser de nombreux volumes de la *Revue* ou du *Moniteur*, et encore, pour aller y chercher ces articles, aurait-il dû savoir qu'ils y dormaient. Montégut n'était pas de ceux qui publient un

1. Cicéron, *De senectute*, ch. 39.

volume dès à peine qu'ils ont la matière suffisante, et, par suite, même ses admirateurs fervents n'ont pu jamais relire tel essai qui avait enchanté leur jeunesse. Lui aussi, pendant trente ans, plaçait sa renommée en viager. Mais, vers 1880, pour les raisons que nous avons avancées ou pour toutes autres, son point de vue changea et il se préoccupa de réunir ses enfants perdus pour les revoir une dernière fois et en fixer la destinée définitivement. Il y eut des sacrifiés, près d'une centaine, en particulier tout ce qu'il avait écrit sur 48 et ses alentours, et tout ce qu'il avait écrit sur les Etats-Unis, nous l'avons déjà dit. Pour les autres, il les répartit en groupes harmonieux, donnant à chacun son titre synthétique, de toute évidence choisi avec grand soin. De 1880 à 1890 se succédèrent ainsi treize volumes, plus d'un par an, on le voit, ce qui dénote une précipitation significative [1]. « Au soir de la vie », a-t-il écrit un jour au cours de cette période, « on doit mettre en règle, disent les moralistes et les honnêtes gens, les affaires de sa conscience et les intérêts matériels. Il me semble que l'on devrait faire pour la vie de l'intelligence quelque chose de ce que l'on fait pour la vie des intérêts et de la vie de l'âme. Là aussi nous avons à chercher l'emploi que nous avons donné à nos journées, à contrôler l'usage que nous avons fait de nos facultés [2]... » Ces lignes sont de 1878 ; pendant les années qui suivirent, Montégut ne cessa de faire ce contrôle pour son compte, tout en continuant d'user brillamment de ses facultés. Ainsi, il mettait en règle, non ses intérêts matériels dont il continuait à n'avoir cure, mais ses comptes intellectuels et moraux : par des pages nouvelles ou anciennes, il maintenait les liens qui l'attachaient à de vieux amis ou à de vieux lecteurs, les obligeant à

1. Voir ci-dessous, la liste B, p. 343-346.

2. *R. D. M.* du 15 janvier 1879, article (non recueilli) sur Charles de Monzade.

se souvenir de ce qu'ils lui devaient, cependant que lui-même se remémorait sa dette vis-à-vis d'eux ; et par ces mêmes pages, déjà vieilles ou toutes fraîches, il donnait aux jeunes l'exemple d'une vie de travail qui avait commencé tôt, qui avait coulé droite et une, et qui, après quarante-cinq ans de travaux intellectuels et soixante-cinq ans de durée, était encore puissante.

Ce foyer eût brûlé certainement longtemps encore, répandant chaleur et clarté, car la matière, on s'en rend compte, ne lui eût jamais manqué, et, d'autre part, le vent de la renommée l'eût attisé : les volumes faisaient ce que ne peuvent pas faire des articles sporadiques, surtout des articles dans la *Revue des Deux-Mondes* ; les périodiques et les journaux, ceux de province comme ceux de Paris, en rendaient compte ; le nom et l'œuvre arrivaient jusqu'au grand public. « Il ne faut pas abuser de la faveur publique, » disait-il en 1859 à propos de la production précipitée d'Emile Augier, « ni fatiguer trop souvent de son nom les oreilles de la renommée. Quiconque aime la gloire désirera l'épouser en légitime mariage : il aura donc pour elle ces ménagements et cette réserve qu'inspirent toujours les personnes et les choses que nous estimons [1]. » Il avait agi selon ce principe, et il commençait — tardivement — à en être récompensé, lorsque sa barque, qui semblait au port, eut à subir encore un coup inattendu, bien que dans l'ordre des choses ; c'était, au moins, le troisième, mais, cette fois, elle fut définitivement désemparée.

Mme Emile Montégut mourut, en effet, le 28 juin 1890 et le domaine de Thias, dont elle n'était que l'usufruitière, fit automatiquement retour aux héritiers de son premier mari. Le second dut s'en aller, profondément troublé, à soixante-cinq

1. *R. D. M.* du 1er avril 1859 (non recueilli).

ans, dans sa situation matérielle, et, par contre-coup, dans sa vie intellectuelle et morale, puisqu'il lui fallait résoudre, à nouveau, après quinze ans d'heureuse interruption, des problèmes dont il avait presque oublié l'existence. Il essaya de se réacclimater à Limoges, mais la ville, même une assez grande ville, convient difficilement à qui passa trente ans dans la capitale et quinze ans, ensuite, à la campagne : elle exige des compromis et des abdications difficiles, sinon impossibles, quand on a vécu sincèrement ces deux autres existences : il faut d'ailleurs ajouter que Limoges, vers 1890[1], n'offrait pas précisément à Montégut l'atmosphère qui pouvait lui convenir et qu'il y avait trop d'occasions de se remémorer ce qu'il y avait vu, quarante ans avant, lorsqu'il y était retourné après les journées de Juin. Fatalement, il devait songer à remonter vers Paris. Il y remontait, en effet, souvent, et, tout naturellement, renouait le fil des anciennes habitudes. Il descendait dans le même quartier de la rive gauche, presque dans la même rue que jadis, puisque c'était à l'Hôtel d'Alsace, dans la rue des Beaux-Arts, tout près de ses anciens domiciles de la rue de l'Université et de la rue Jacob. Il reparaissait, plus vivant que jamais, dans les bureaux de la *Revue des Deux-Mondes*, à la table d'anciens amis émus et ravis de le revoir, et, surtout, de le ré-entendre, dans quelques-uns de ces salons d'où, plus d'une fois et sans qu'il le sût, la pensée d'admiratrices fidèles était allée vers lui. On dit même qu'une d'entr'elles — et non la moindre — aurait désiré changer son nom, pourtant doublement illustre, en celui, plus modeste en apparence, mais aussi éclatant à son gré, de Mme Émile Montégut ; on dit aussi que c'est précisément cette distance des noms qu'allégua

1. Radicaux et opportunistes s'y livraient une lutte acharnée et une presse avancée, déjà puissante, soutenait violemment les revendications ouvrières.

Montégut pour refuser ; il ne consentit pas à une union où, pour des raisons de même nature, et, en quelque sorte, inverses, deux dignités personnelles auraient risqué de souffrir. Mais qu'elle ait pu être envisagée, et envisagée par la femme, suffirait à prouver la sociabilité charmante qui émanait encore de Montégut à cette époque, comme elle en émanera jusqu'à la fin. Par ailleurs, il était rempli de projets littéraires, critiques et voyages, qu'il esquissait avec sa chaleur et son abondance habituelles. Il continuait à recueillir. Il publiait, en 1891, *Dramaturges et Romanciers* ; en 1892, la troisième série des *Ecrivains modernes de l'Angleterre* et *Heures de lectures d'un Critique* ; en 1893, *Esquisses littéraires*, dont on parlait. Bref, il pouvait lui sembler qu'il reprendrait, tout naturellement, à Paris, sa place parmi les critiques de premier plan, s'il s'y réinstallait. L'issue d'une seconde candidature à l'Académie française ne pouvait qu'encourager ses espérances. Il s'était déjà présenté, en 1884, au fauteuil de Laprade, mais ne l'avait fait, en quelque manière, que pour prendre rang, acceptant d'avance, avec la plus parfaite bonne grâce, d'être battu, ainsi qu'il arriva, par Coppée [1]. Il fut de nouveau candidat en 1894, briguant, concurremment avec Sorel, la succession de Taine. Les votants étaient au nombre de trente-trois. Au premier tour, Sorel eut seize voix, Montégut treize. Au second, Sorel eut dix-neuf voix et fut élu ; les treize partisans de Montégut lui étaient restés fidèles, et, la majorité absolue étant de dix-sept, il ne lui avait manqué que quatre voix pour le succès : non sans raison, il se déclarait « très content, ayant la preuve qu'il peut être élu après vingt ans d'absence ». Les dieux... et les hommes en disposèrent autrement. Lorsque, l'année d'après,

1. Election du 21 février 1884. Votants : 33. Au premier tour, Coppée obtint 24 voix et Montégut 9.

le fauteuil de John Lemoinne devint vacant, et que, tout naturellement Montégut songeait à une nouvelle candidature, laquelle, pour toutes sortes de raisons, il estimait, légitimement, devoir, cette fois, être heureuse, il eut le très profond chagrin de la voir devancée et traversée : directement par Brunetière, son cadet de presque vingt-cinq ans, entré vingt-huit ans après lui à la *Revue*, qui, littérairement n'était pas sans lui devoir beaucoup, qui le savait, qui l'avait mainte fois reconnu publiquement, et qui, pourtant, n'avait pas cru devoir s'effacer devant le grand aîné; indirectement par la *Revue* elle-même, qui appuya, évidemment, son directeur, sans tenir aucun compte de l'état de services du vieux grognard, découvert et enrôlé par François Buloz. Une fois de plus, Montégut pouvait constater que le cœur, chez les humains, n'est que rarement au niveau de l'intelligence... Heureusement que l'étude était là qui allait lui offrir ses voluptés et ses consolations ; il s'apprêtait à revenir totalement vers elle lorsqu'il mourut subitement, le mardi 10 décembre 1895. Après les obsèques de Paris que nous avons narrées à la première page de ce volume, et après des obsèques à Limoges, il fut enseveli dans le petit cimetière d'Isles, la commune où se trouvait la propriété de Thias : c'est là qu'il repose dans la même sépulture que sa femme et le premier mari de celle-ci : pour toujours, cette fois, Paris le rendait à la terre natale.

CONCLUSION

On est, aujourd'hui, à peu près d'accord pour reconnaître que l'objet propre de la critique et de l'histoire littéraire est de mettre en vedette et de décrire les individualités éminentes, de préciser la nature, la direction et la force du coup de barre original qu'elles ont donné, de démêler plutôt ce qu'elles ont apporté de nouveau que ce qu'elles avaient reçu de la « race », du « milieu » et du « moment ». Sans doute, on ne songe pas — et on ne peut pas songer — à négliger les rapports que l'écrivain et l'œuvre peuvent avoir avec l'individu réel, physique et moral, avec sa double ascendance, avec l'atmosphère où il vécut, sociale, politique, artistique, religieuse. On continue et on continuera à faire de la critique relative, ou, comme on dit, historique. Mais on ne croit plus, et on ne croira plus, devoir s'en tenir là. Il reste et restera à marquer ce que ces rapports, les eût-on tous, n'expliquent pas, ce qui constitue précisément l'irréductible originalité de l'écrivain et donne du prix à l'œuvre, la vraie valeur de celle-ci résidant, en effet, pour une part immense, dans les apports mystérieux que nous groupons sous les vocables non moins mystérieux de génie et de talent. Il reste et restera à définir l'individualité qui est incluse dans l'œuvre, par l'étude directe de cette œuvre, et à dépasser constamment la critique documentaire, historique et relative par une critique intuitive, esthétique et absolue.

C'est cette méthode, inspirée, d'ailleurs, comme on l'aura

remarqué de Montégut lui-même, tout au moins du Montégut de la dernière période, que nous avons essayé de suivre dans l'étude qui précède. Nous avons raconté la vie, cette vie d'une impeccable tenue intellectuelle et morale, telle, à très peu près, jusqu'à soixante-dix ans que se la proposait le jeune homme de vingt ans. Nous avons, çà et là, laissé paraître l'homme, un sensitif, impressionnable au suprême degré, en vibration perpétuelle, le système nerveux d'une extrême susceptibilité aux impressions agréables et désagréables, mais un sensitif qui possédait des dispositions intellectuelles supérieures, ce qui n'est pas le cas, on le sait, de tous les sensitifs : une grande richesse de sensations externes, visuelles et auditives, une mémoire prodigieuse, une faculté d'association au moins égale, et, surtout, une imagination perpétuellement en branle, perpétuellement en appétit de merveilleux, qui n'aurait, certes, pas eu à faire un grand effort pour tirer du réel des visions fantastiques, mais qui, se complaisant plutôt à de subtiles constructions, à d'ingénieuses architectures d'idées, faisait d'Émile Montégut le contemplatif par excellence : sa tête, d'ailleurs, sa remarquable tête piriforme, au crâne allongé comme pour favoriser l'éruption intellectuelle, ses yeux saillants, rêveurs, et un peu tristes, la distinction réservée de ses attitudes et de ses gestes, disaient la créature en quelque sorte spiritualisée, comme aussi, quand, après de grands silences, il prenait la parole, sa conversation, ou, plutôt, son soliloque rapide, impérieux, explosif, et, finalement, stellaire, décelait nettement l'être chez qui l'état affectif était l'agent profond de la vie réfléchie, chez qui l'émotion non seulement éveillait et associait les idées et les images, mais encore — hauteur où n'atteignent que de rares humains — leur communiquait sa chaleur et les muait en sentiments... Donc, nous avons fait de la biographie et du portrait, mais, sans nous y attarder,

désireux que nous étions de maintenir l'œuvre au premier plan et de laisser se manifester dans toute son ampleur l'individualité littéraire dont elle fut l'expression concrète, et qu'il s'agit, au bout du compte, de définir.

Or, on le fera de la façon peut-être la plus approchée en disant d'Émile Montégut qu'il fut un *essayiste spiritualiste* ; de la façon peut-être aussi la plus complète, cette définition englobant la manière et la matière de ses principaux écrits.

Que voulons-nous dire en le qualifiant d'*essayiste* ? Car, enfin, ce mot que nous avons emprunté aux Anglais, en le francisant, il y a quelque soixante ans, et dont ils nous devaient, d'ailleurs, indiscutablement, la racine, ce mot n'a pas un sens rigoureux, une acception précise. Si nous remontons jusqu'où il faut remonter pour l'expliquer, c'est-à-dire jusqu'à Montaigne et à ses *Essais*, nous constatons que, sûrement, ce titre avait pour objet de désigner le fond de l'ouvrage, d'avertir le lecteur du dessein de l'auteur. Ce dessein, nous le connaissons exactement grâce à de multiples déclarations de Montaigne ; c'était de *confronter* avec lui, Michel, l'homme de tous les pays et de tous les temps, tel que les livres ou la tradition le lui faisaient connaître, c'était « *d'éprouver* à sa conscience comme à une *pierre de touche* tous les traits attribués à la nature humaine par toutes les philosophies et toutes les histoires », de se faire « le *terme de comparaison* de tout ce qui avait vécu avant lui pour *contrôler* par sa propre sagesse la sagesse ancienne et moderne, et *peser* le genre humain à son poids [1] ». *Essais* signifiait donc, conformément à son étymologie, quelque chose comme confrontations, vérifications, contrôles ; et le mot essayiste, s'il eût alors existé, aurait désigné l'individu qui se livre à ces pesées. Seulement, comme ces contrôles, Montaigne

1. NISARD : *Littérature française*, I, p. 438.

les faisait et en rédigeait les résultats « au jour le jour, sans suite et sans plan, et non seulement sans méthode, mais avec une certaine affectation d'abandon, d'irrégularité, de digression et de bavardage »[1], le terme d'*essai* a paru s'appliquer à la forme et contenir comme un aveu préalable qu'il n'y avait là que des tentatives et comme des ébauches. Peut-être, d'ailleurs, Montaigne avait-il joué sur le mot et l'avait-il choisi pour titre en raison de son double sens, parce que ce mot annonçait brièvement à la fois la nature du fond et l'imperfection relative de la forme. Quoi qu'il en soit, *essai*, de par Montaigne, signifiait désormais : contrôle plus ou moins approché, confrontation plus ou moins fantaisiste d'un homme avec les autres hommes sur une question qui intéresse tout le monde, discussion, digressive et progressive, d'un problème psychologique qui se pose en tout temps et en tout lieu. Mais les essayistes qui suivirent modifièrent plus ou moins ce « genre » nouveau. Sans en faire ici l'histoire complète, on peut dire que ce sont les « essayistes » anglais depuis Bacon et Cornwallis jusqu'à Addison et Macaulay, qui se rapprochent le plus de l' « essayiste » périgourdin, car ce qu'ils aiment c'est à traiter, sans prétendre les épuiser, des sujets « où il est moins question d'un individu ou d'une œuvre que d'une idée »[2], qui n'étudient pas cette idée d'une manière approfondie et suivant un plan rigoureux, mais se bornent à des aperçus qui l'effleurent, ne la regardent que par certains côtés, cherchant surtout à faire réfléchir tout en réfléchissant eux-mêmes. Que ce soit les Anglais qui aient été, en l'espèce, les vrais disciples de Montaigne, on ne s'en étonnera pas si on veut se rappeler : d'une part, combien, en Angleterre, la question générale — politique, sociale, morale, religieuse —

1. Faguet : *Littérature française*, I, p. 289.
2. Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, III, p. 38.

intéresse plus que les personnes ; combien, d'autre part, les lecteurs sont pressés et affairés, désireux, certes, d'être informés, mais estimant que tout l'important d'une question peut et doit tenir en quelques feuillets [1]. Si on veut aussi relire la jolie page de Taine sur les *Essais* de Macaulay, on se convaincra de la filiation [2]. Un deuxième groupe d'essayistes serait formé par ces écrivains qui n'ont qualifié leurs œuvres d'essais que pour marquer d'avance la modestie de leurs ambitions, ces œuvres portant par ailleurs, contrairement aux essais montanéens et anglais, l'empreinte d'une forte unité de pensée, de sentiment et de doctrine, tel l'*Essai sur l'esprit humain* de Locke, auquel répondent les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire, l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais, et bien d'autres. Enfin, un troisième groupe serait celui qui aurait Taine, influencé par Macaulay, pour chef de file, et qui compterait Sorel, Vogüé, Brunetière, Bourget, c'est-à-dire les écrivains français qui ont tenté de rendre à l'essai dans la seconde moitié du XIXe siècle, sans toujours y parvenir, son élasticité native de forme et de fond. On prévoit que c'est entre ces derniers et les « essayistes » anglais que nous proposerons de placer Émile Montégut. Il est de famille anglaise, et, par delà, de celle de Montaigne, parce qu'il s'intéresse, quand il lit ou observe, plutôt à l'idée générale qu'à l'événement ou à la personne, parce que cette idée, quand il l'a extraite des contingences, lui est l'occasion de « variations » par lesquelles il se confesse et nous permet de faire, en partie, le tour de son esprit, enfin parce qu'il a toujours le désir de rendre service à son lecteur et qu'il lui offre toujours,

1. Sur Montaigne et l'Angleterre, cf. les articles de M. Pierre Villey, *R. D. M.* (sept.-oct. 1913), et, sur le goût des Anglais pour les essais, M. V. Giraud : *Les Maîtres de l'heure*, I, p. 217.

2. *Histoire de la littérature anglaise*, V, p. 147.

au bout du compte, directement ou indirectement, ce « munusculum » dont parle Sénèque à Lucilius, ce petit présent moral qui, à l'agréable, mêle l'utile. Mais il est aussi de la famille française, de la famille des essayistes français modernes, d'abord en ceci que, presque toujours, c'est une lecture qui est le point de départ de l'essai ; en ceci, ensuite, que cet essai est plus cohérent, plus composé, plus un, si l'on peut dire, que les essais anglais, ainsi qu'il est naturel, d'ailleurs, de la part d'un écrivain qui a reçu l'ancienne éducation classique, de qui la raison organise spontanément les imaginations et les rêveries, et qui, en somme, est plus philosophe que moraliste. C'est la nécessité, semble dire Montégut quelque part, qui l'aurait fait essayiste, l'obligation d'obéir au métier pour lequel il avait été enrôlé, à savoir : rendre compte des livres du jour. Je crois plutôt qu'il l'était de nature et qu'on peut lui appliquer en partie ce qu'il a dit lui-même d'Henri Heine : les idées se présentant chez lui non par progression froidement analytique, mais dans la lumière chaude et vive de l'intuition synthétique, il était porté à les rendre dans des écrits faits à l'image de cette synthèse, c'est-à-dire rapides et ramassés comme elle ; de plus, son lyrisme lui donnait une vibration intérieure qu'il ne pouvait pas probablement supporter longtemps : il est en outre certain qu'il a subi fortement à cet égard l'influence anglo-saxonne : c'est par Emerson qu'il a rejoint Montaigne. Quoiqu'il en soit, des essayistes français il est probablement celui qui a les droits les plus nombreux à cette épithète, et il en aurait eu plus encore s'il avait donné un plus grand nombre de ces *fantaisies esthétiques* ou de ces fantaisies morales pour lesquelles, en somme, il était fait.

Et cet essayiste est spiritualiste. Si, en effet, après avoir délimité et reconnu quelques districts dans cette forêt d'idées et de conjectures qu'est l'œuvre de Montégut, nous fusionnons

les résultats de ces lotissements et de ces reconnaissances, nous voyons une pensée maîtresse venir, comme dans le monde platonicien, se subordonner toutes les autres et dominer hiérarchiquement le concert qu'elles font entendre. Cette pensée, c'est que la créature humaine possédant une âme qui lui vient de Dieu est revêtue d'une dignité éminente qu'il faut respecter quoiqu'il arrive, dont il faut toujours et partout favoriser l'épanouissement : l'article du 1er octobre 1856 intitulé : *De l'individualité humaine et de l'indépendance d'esprit dans la société moderne* peut être considéré comme la clé de l'œuvre entière de Montégut, comme l'expression dogmatique de cette conviction qu'il a eue très jeune et qu'il a eue toujours. Car que fait-il, dès son premier article sur Emerson, et, par contrecoup, sur Carlyle, sinon décrire deux fortes individualités, et, soutenu par elles, s'ingénier à remonter le courant contemporain qui voudrait substituer l'histoire des peuples à celle des individus, et à montrer que « l'historien est obligé, malgré lui, de nous présenter non des masses indistinctes, non ces êtres de raison qui s'appellent peuples, foules, nations, mais des acteurs déterminés, distincts, frappés du chaud rayon de la vie, des individus, en un mot, dont les images restent dans notre souvenir plutôt par ce qu'elles ont de différent que par ce qu'elles ont de semblable » ? Que fait-il, dans ce luxuriant article de 1851, à la fois examen de conscience et profession de foi, sinon signaler les dangers qui menacent une originalité, celle de l'homme de lettres, et chercher les moyens de la sauvegarder ? Publiciste, c'est l'individualité qu'il réclame en souhaitant de toutes ses forces la réapparition de l'homme éclairé ; c'est l'âme qu'il défend quand il reproche à l'industrie d'absorber l'individu qu'elle emploie dans des masses anonymes, de le reléguer derrière la machine en faisant de lui une machine, et, au dehors, de multiplier les tentations matérielles avilis-

santes ; c'est l'âme qu'il voudrait régénérer quand il demande, pour employer sa formule, que « le divin » de chacun s'épanouisse et « l'humain » s'anéantisse, c'est-à-dire que l'amour de l'idéal, la recherche du beau, l'esprit religieux, la morale du devoir, le sentiment de l'infini délogent et remplacent les basses préoccupations utilitaires, la recherche du mieux-être, l'esprit exclusivement positif, la perpétuelle invocation des droits, la croyance étroite que tout finit ici-bas, et c'est l'âme qu'il exalte quand il voit dans le développement des individualités le signe le plus élevé de la civilisation : critique moraliste, il est attiré par l'Amérique, parce qu'il croit que les jeunes États-Unis vont lui offrir précisément ces fortes individualités qui, à ses yeux, font les nations grandes, mais il les abandonne lorsqu'il croit s'apercevoir, sur la foi des bilans annuels qu'il dresse scrupuleusement, que l'idéalisme américain est en baisse et que les progrès matériels y dépassent de plus en plus les progrès spirituels. Au contraire, les Anglais et les livres anglais l'intéresseront toujours en raison du rôle de premier plan qu'y tient l'âme et des problèmes moraux et religieux qu'ils soulèvent ordinairement. Et si l'Orient, en général, lui est antipathique, c'est qu'il n'offre guère de ressources à l'observateur moral ; qu'il ne montre jamais son âme, très probablement parce qu'il n'en a pas. Est-il besoin de rappeler que, comme critique esthéticien, critique littéraire ou critique d'art, la mission que Montégut s'est donnée, c'est de comprendre et de faire comprendre le génie, c'est-à-dire ce qui fait que Dante et Tasse, et Cervantès, et Rembrandt, et Rubens, et Shakespeare, et Gœthe, sont ce qu'ils sont, c'est de réagir contre la critique matérialiste, c'est de remettre à leur place — la première — les éminentes individualités artistiques, en insistant sur ce qu'elles avaient plutôt d'exceptionnel que de déterminé ? Enfin, s'il n'a pas de sympathie pour la démocratie, c'est parce

que, quoiqu'en dise la Déclaration des droits, elle répugne, par définition, à l'ascension individuelle, au triomphe, légitime, des privilégiés de la nature, parce qu'elle ne veut pas reconnaître les droits de l'intelligence ni le jeu libre des fortes personnalités.

Sans doute, il a l'air, à certains moments, de consentir à limiter cette expansion individuelle, par exemple quand il parle pour les exalter, des sacrifices que l'individu doit faire à sa famille, à sa corporation, à sa classe, à sa patrie, à l'humanité; de cette « contrainte volontaire qui nous fait réprimer sans effort les intempérances de notre moi au profit de l'ordre général ». Mais ce n'est qu'une apparence. Il professe avec raison que l'individualité — qu'il ne faut pas confondre avec l'individualisme, son contraire — loin de perdre à ses sacrifices, s'enrichit au contraire à mesure qu'elle se découvre plus de liens avec le reste du monde, ces liens fussent-ils quelquefois des chaînes, et qu'un homme n'a de chances d'être complet et tout à fait lui-même qu'après avoir pris conscience de ce qu'il doit aux groupes dont il fait partie, qui existaient avant lui et qui lui survivront. Durant le demi-siècle qui va de 1845 à 1895, en plein triomphe du déterminisme scientifique, au moment où le monde moral était considéré comme le simple prolongement du monde physique, où les sciences « morales » étaient impérieusement soudées aux sciences naturelles, où, même, on professait qu'il n'y avait qu'une science, la mathématique, dans laquelle les phénomènes de tout genre rentraient ou rentreraient peu à peu, à l'apogée de cette nouvelle religion qu'on appelle aujourd'hui le scientisme, Montégut, modestement, sans fracas, sans raideur systématique, à sa manière, défendait la liberté humaine et l'originalité spécifique du monde moral, irréductible à aucun autre, absolument distinct. Dans les temps peut-être les plus difficiles qu'ait vus la notion

de liberté, aux heures où on prétendait l'exclure de partout et où le nouveau rationalisme se flattait de tout transformer, l'art, la morale, la politique, la religion, Émile Montégut, son féal chevalier, la maintenait au premier plan et contribuait à la sauver.

Il y a contribué directement, mais, peut-être plus encore, pour étonnante que la chose paraisse, indirectement. Quels sont ceux, en effet, à qui on fait d'ordinaire honneur de cette quasi résurrection ? Pour ne parler que des critiques [1], c'est au Sainte-Beuve et au Taine de la dernière période, c'est, surtout, à la génération née entre 1840 et 1850, à Arvède Barine, à Faguet, à Brunetière, à Anatole France, à Vogüé, à Lemaître. On constate que Sainte-Beuve, dans sa dernière manière, revenant sur un goût très prononcé qu'il avait eu pour la critique nouvelle, « s'efforçait de sauver contre elle la valeur et l'importance de l'individualité des écrivains. Il marqua nettement que rien de général ne réussit à expliquer ce qu'il y a d'individuel dans un chef-d'œuvre... En outre, il établit que ce qu'il y a de profondément intéressant dans une œuvre littéraire, c'est cette œuvre elle-même, c'est-à-dire qu'il faut juger de l'intention de l'artiste, du bonheur de l'exécution, de la valeur artistique de l'ouvrage, en un mot, avant de rechercher les rapports de cet ouvrage avec le milieu, le moment et la race [2] »... On constate aussi que Taine, entre 1865 et 1870, dans ses études sur la Philosophie de l'Art, témoignait de préoccupations qui n'étaient pas conformes à ses vues fondamentales : « Non pas, bien entendu, qu'il eût nettement conscience de cette sorte de désaveu... ; mais les jugements qu'il portait

1. On trouvera les autres, et une vue générale de ce « demi-siècle de pensée française » dans l'article de M. V. Giraud qui porte ce titre (*R. D. M.* du 1er mars 1918).

2. Brunetière : *Histoire de la littérature française*, IV, p. 355.

sur les faits et sur les hommes, ses loyales constatations, ses étonnements mêmes, tout cela impliquait, sinon une philosophie nouvelle, tout au moins la conviction naissante que la science n'est pas le tout de l'homme, et que, au delà, ou au-dessus de son champ d'expériences, un autre « ordre » de réalités s'impose à l'attention du chercheur[1]. » On constate, enfin, que, avec les nouveau-venus, la réaction gagne en précision, en vigueur, et en résultats. C'est Arvède Barine, qui, aidée par une grande finesse psychologique et faisant un effort méritoire d'intuition synthétique, ressuscite nombre d'âmes que l'histoire ignorait ou simplifiait outre mesure et à qui elle rend toute leur émouvante complexité. C'est Brunetière, qui rompt des lances contre le naturalisme à la Zola en faveur du naturalisme classique, alléguant, avec sa logique incisive, que lorsqu'on prétend imiter la nature, il ne faut pas commencer par la mutiler, car « l'âme aussi est dans la nature, et l'âme, au moins autant que le corps, a droit de cité dans la littérature et dans l'art ». Appliquant à la critique la doctrine de l'évolution, il prouve qu'il faut « laisser à l'individualisme son libre jeu, marquer nettement, toutes les causes étant définies et classées, ce que l'accident imprévu d'un grand homme qui survient peut apporter de perturbation dans le mouvement littéraire, soit en le déviant, soit par l'addition d'une inestimable force qui multiplie l'intensité des effets[2] ». C'est Faguet, se gardant avec soin des théories générales ou ne s'y résignant que difficilement, exécutant surtout des monographies d'esprits, s'intéressant beaucoup plus aux idées qu'aux personnes ou qu'à la forme d'art qu'elles ont prise. A côté d'eux, trois de leurs contemporains font franchement de la critique d'impression, sans pour cela s'abstenir de juger. Anatole France prétend ne donner

1. V. Giraud, *loc. cit.*, p. 105.
2. Lanson, *Littérature française*, p. 1089.

à son lecteur que le récit de ce qu'il éprouve au cours de ses lectures, de ses promenades et de ses rêveries, mettant tout son talent à lui faire partager la jouissance délicate que l'art lui procure sous toutes ses formes ; Melchior de Vogüé, esprit extrêmement hospitalier, ouvert à toutes choses, original dans tout ce qu'il entreprend de comprendre et d'expliquer, traite librement, au gré de son humeur, de littérature et d'histoire, du passé et du présent, donnant ses « visions » et ses « regards » ; Jules Lemaître, sans aucun parti pris d'école, de tradition ou de système, se laisse exclusivement guider par son goût très fin et par sa culture ; la critique, par lui, est simplement « l'art de jouir des livres ». Tels sont donc ceux à qui, comme nous le disions, on fait honneur d'avoir, en critique, sauvé la notion de liberté et les droits de l'individualité. Or, il est fort probable, à notre avis, que, à cet égard, ils doivent, les uns moins, les autres davantage, mais tous quelque chose à Montégut. Il nous paraît probable que c'est lui qui a ramené Sainte-Beuve, après la fugue presque fatale que le « carabin » devait faire dans la critique matérialiste, vers les mystères de l'idiosyncrasie, vers la préoccupation non pas exclusive, mais primordiale, de la « monade inexprimable », de ce qui constitue « le vif de l'homme »[1] ; que c'est lui qui a fait renoncer à ses prétentions scientifiques celui qui, à certains jours, voulait être le « naturaliste des esprits ». Il est, par contre, certain qu'il a eu une influence considérable sur ses cadets, surtout sur Arvède Barine, Brunetière et Vogüé. Arvède Barine se retourne continuellement vers Montégut comme vers son père intellectuel. Et quant à Brunetière et à Vogüé, on peut les dire ses disciples : le premier, par l'importance qu'il accorde à l'individu

1. Les expressions sont de Sainte-Beuve lui-même et de 1836 (*Portraits contemporains*, III, article Nisard) : c'est pour cela que nous disons qu'Émile Montégut a pu « ramener » son illustre devancier à la critique spiritualiste.

dans la chaîne de l'évolution, le compte qu'il tient et déclare qu'on doit tenir de l'effet moral dans l'œuvre d'art ; l'autre, par son lyrisme, intellectuel lui aussi, par sa foi toujours présente, par la fantaisie de la forme. Ils ont beaucoup appris dans les écrits de Montégut, mais plus encore dans ses conversations, car, comme nous l'avons dit et comme il l'a dit lui-même d'un autre, « c'était une de ces forces qui agissent non pas sur l'intelligence abstraite et analytique comme peut le faire un livre, mais directement, sur l'être vivant tout entier, sur son intelligence, sur son imagination, sur ses sens mêmes, qui défient le scepticisme et empêchent l'analyse, car elles éclairaient avec la rapidité subite d'un météore et frappaient, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avec tout l'inattendu de la foudre [1] ». Vogüé a raconté comment, aux dîners de Buloz, quelques chroniqueurs de sa connaissance, dont lui, exploitaient savamment l'inépuisable mine : ils laissaient leur commensal en paix durant le premier service ; puis, l'un d'eux, subrepticement, lançait comme un brandon choisi. Lors, Montégut prenait feu, les idées originales jaillissaient en gerbes, et les jeunes n'avaient qu'à se souvenir (Vogüé avouait qu'il prenait quelquefois furtivement des notes) pour alimenter leurs propres articles durant des jours... Enfin, pour en venir, après l'aîné et les cadets, au contemporain de Montégut, c'est-à-dire à Taine [2], il semblerait, à première vue, qu'il n'y ait pas lieu de soulever la même question d'influence, car,

1. *R. D. M.* du 1er avril 1852 (non recueilli).

2. Je dis « son contemporain » bien que, chaque fois qu'Émile Montégut a parlé de Taine, il l'ait appelé « jeune philosophe », prenant des airs de vétéran. Or, ils n'ont pas trois ans de différence (Montégut est du 23 juin 1825, Taine du 21 avril 1828). Il s'est produit une sorte de déséquilibre chronologique, dû, je pense, à ce double fait : que Montégut a déjà dix ans de carrière quand Taine commence à faire parler de lui (1857), et que la Révolution de 1848 a donné un air d'ancienneté à tout ce qui a précédé.

sans rien forcer, on pourrait soutenir qu'ils ont suivi des routes opposées, que leurs idées-maîtresses générales étaient contraires, l'un défendant l'individualité et la liberté, l'autre les forces collectives et le déterminisme. Si on se réfère aux conclusions de l'article, si beau, d'ailleurs, et si vrai, si sympathique et si généreux, que Montégut a écrit lors de l'apparition de l'*Histoire de la Littérature anglaise* [1], on voit que, sans repousser les notions directrices de la race, du milieu et du moment, les considérant même, au fond, comme des truismes, car on ne peut évidemment nier ni l'hérédité (qui est la force de la race), ni l'éducation (qui est la force du milieu), ni l'expérience (qui est la force du moment), on voit, dis-je, qu'il les interprète d'une façon qui le sépare radicalement de Taine. Tandis, en effet, que, pour Taine, l'homme intérieur est le produit lentement effectué du temps, du milieu, de la race, pour Montégut, cet homme intérieur préexiste à toute action des dites forces ; il est dégagé par elles, non créé par elles. Tandis que, pour Taine, il y a autant de types d'homme moral que de races, pour Montégut, il n'y a qu'un seul et même type d'homme moral, quelle que soit sa race. Tandis que pour Taine il faut s'arrêter à la race, Montégut veut qu'on aille plus loin, jusqu'à la monade mystérieuse et irréductible. Tandis, enfin, que Taine met les trois forces sur le même plan et les considère comme fatales à très peu près, Montégut se refuse à considérer comme telles le milieu et le moment, car le milieu se compose de la société et du climat, — or, non seulement la société est un fait moral, mais encore le climat lui-même est en grande partie créé par l'homme [2], — et le moment est une agrégation de millions de faits moraux émanés de l'homme ; la race donc serait seule

1. Recueilli dans *Essais sur la littérature anglaise*, p. 55, sqq.

2. Sur cette idée que l'homme fait son climat, cf., déjà, Blanc-Saint-Bonnet ; *Unité spirituelle*, III, p. 1.

fatale, mais encore, seulement à l'état de barbarie ; en fait, la civilisation la modifie à chaque instant, et sa fatalité, si fatalité il y a, n'est que relative. Les deux doctrines sont nettement antithétiques[1] et, comme nous le disions, leur rapport ne semble que négatif. Pourtant, le plus renseigné des biographes de Taine, M. Victor Giraud, nous affirme que Taine lui-même reconnaissait qu'il devait beaucoup à Montégut, et, parlant en son propre nom, il écrit que « on ne dira jamais assez tout ce que Taine a dû à Émile Montégut ». Seulement, ni l'un ni l'autre ne se sont expliqués publiquement sur cette filiation. Je n'ai pas souvenance d'avoir rencontré, ni dans l'œuvre de Taine, ni dans sa Correspondance, un aveu à cet égard, et M. Giraud, qui a remarquablement et minutieusement éclairci quantité d'influences subies par Taine, depuis celle de Marc-Aurèle, de Spinoza, de Condillac, de Gœthe, de Hegel jusdu'à celle de Cousin et d'Auguste Comte, sans oublier ni Balzac, ni Stendhal, ni G. Sand, ni Musset, ni Michelet, ni Guizot, ni Tocqueville, ni Le Play, ni Stuart Mill, ni Macaulay, ni Burke, ni Carlyle, ni les professeurs comme Gérusez, Hatzfeld, Berger, Vacherot, ni les amis comme Paradol, Renan, Berthelot, M. Giraud, tout en disant qu'on n'en dira jamais assez sur l'influence de Montégut,... n'en a rien dit. Que peut-on donc en dire ? On peut constater que, dans sa série anglo-saxonne du début, celle d'entre 48 et 58, Montégut fait précisément cette enquête par les livres que Taine considérera comme le but essentiel de la critique ; il se sert des ouvrages anglais et américains comme de *moyens* pour connaître les âmes anglaises et américaines, ainsi que Taine se servira de ceux qu'il étudiera

1. Cf. *Poètes et artistes de l'Italie*, p. 363, à propos des vicissitudes par lesquelles a passé la gloire du Tasse : « Aussi ne trouverait-on ses admirateurs que parmi ceux qui ont conservé, *pure de toute altération scientifique*, le culte de la beauté. »

comme de révélateurs psychologiques. Nous accorderons que Taine venait de lui-même à cette critique, étant psychologue fieffé, mais il n'est pas impossible que les essais en ce genre de Montégut l'aient confirmé dans cette voie, alors qu'il se cherchait. On peut apercevoir Montégut — le Montégut publiciste de 1848-1858 et celui de 1871 — à la source des *Origines* : à la source de l'idée centrale, à savoir que la France contemporaine souffre d'un mal qui date de 89, que, à cette date, l'édifice national, inconsidérément détruit de fond en comble, a été mal rebâti, qu'il s'agit donc de reprendre le travail à pied d'œuvre après avoir remonté le courant révolutionnaire ; à la source aussi de cette idée, secondaire mais capitale puisqu'elle exprime la cause du phénomène, que le mal est d'ordre psychologique : pour Montégut cette cause, c'est la rupture d'équilibre entre la conscience morale et les lumières à la fin du XVIIIe siècle ; pour Taine, c'est « l'esprit révolutionnaire », acquis scientifique excessif jeté dans le moule abstrait classique, mais ils sont d'accord sur sa nature, et, ici encore, il n'est pas impossible que les aperçus de l'un aient, après vingt ans d'incubation probablement inconsciente, aidé l'autre. On pourrait même citer un passage de Montégut daté de 1849, où il y a déjà en raccourci le procès que, vingt-deux ou vingt-trois ans plus tard, Taine fera à l'idéologie et à l'abstraction classique. Mais, plus probablement encore, on a le droit de voir Montégut derrière le Taine qui, dès 1863, se voit obligé, pour expliquer les fortes individualités, — race, milieu et moment ne suffisant décidément pas, — d'avoir recours à la notion de la faculté maîtresse, ce qui n'est pas très loin d'avoir recours au « génie » ; qui, dès 1868, reconnaît implicitement qu'il n'y a pas un « ordre » unique d'où tout relève, et admet la légitimité de l'ordre esthétique et de l'ordre moral ; en un mot, on a le droit, vu les dates et les textes, de considérer

Montégut comme ayant en quelque sorte obligé Taine à redresser l'Individu et à desserrer les « tenailles d'acier de la nécessité »[1]. Il semble donc bien que Montégut puisse et doive être considéré comme l'auteur principal, par voie directe et indirecte, de la réaction qui, dans le dernier quart du siècle dernier, restitua à la personne humaine sa valeur propre et, comme il disait, sa dignité. Dès 1855, Montégut isolait et dénonçait les germes malfaisants qui existaient dans la société scientifico-industrielle naissante et qui ne pouvaient manquer de se développer ; il montrait à quel double machinisme, matériel et social, la créature allait être fatalement subordonnée, et comment il s'en suivrait, fatalement aussi, une contamination de toutes les formes de la vie et de l'art. Depuis, selon ses forces et à sa manière, il travailla toujours à contrecarrer ce mouvement et à faire que l'idéal et la liberté redevinssent et demeurassent les grands soucis des enfants de la France. Ce que nous avons vu depuis 1914 prouve surabondamment que ce constant et généreux effort n'a pas été vain[2].

Est-il nécessaire, dès lors, de rechercher pourquoi Montégut, en son temps, même au plus beau de son temps, n'alla pas jusqu'au grand public, ne fut connu et apprécié que d'une élite, pourquoi, mort, il a été si vite oublié ? Si c'est nécessaire, on peut dire — et on a déjà dit en grande partie — qu'il fut

1. On peut citer encore la rencontre de Taine et de Montégut sur la « nécessité de la musique au XIXe siècle » (voir *suprà*), et aussi rapprocher la fin du *La Fontaine* des pages 312, sqq., de *Types Littéraires*, sur le génie métaphysique, le génie poétique, et le genre androgyne. Par ailleurs, tous les anglicisants, d'A. Filon à MM. Chevrillon et F. Roz, se rattachent plus ou moins à Montégut, et, si on veut relire l'article de M. Doumic sur Wyzewa (*R. D. M.* du 15 septembre 1917), on sera frappé des ressemblances que cette vie et cette œuvre offrent avec celles de Montégut.

2. Cf. de M. Van Gennep, cette remarque : « Si cette guerre a pu enseigner aux Français la nécessité des mouvements collectifs coordonnés, aux Allemands elle a pu enseigner la force dynamique imprévue des personnalités libres. »

victime et des circonstances et de lui-même. Il se peut qu'il ait pâti du métier qu'il dut faire, c'est-à-dire rendre compte des livres du jour et céder à l'occasion, « cette déesse tyrannique des *rewievers* ne cessant de lui présenter des sujets qui ne souffraient pas de retard »[1] et d'éloigner ceux qui auraient eu ses préférences et qui, amoureusement et longtemps portés, auraient répandu son nom. Mais il a pâti surtout des temps où il vécut. Il fut de cette génération dont il a lui-même esquissé la triste histoire dans son étude sur Charles de Mazade[2], génération qui fut loin d'être gâtée par le sort, à qui tout fut contraire, les événements, les hommes, les nécessités sociales. « Née, élevée et grandie sous la tutelle des régimes de liberté dont elle se promettait d'être l'héritière, elle essayait à peine ses premiers pas lorsqu'éclatait à l'improviste la Révolution de Février, qui lar ejetait hors de la voie qu'elle s'était tracée et déroutait la logique de ses plans. » Arrêtée en pleines semailles, elle laissa passer l'orage... Mais, après le coup d'État, elle n'a « ni le pouvoir ni le désir de bénéficier du changement de régime qui la rejetait plus loin encore que la Révolution de Février de sa droite ligne libérale ». Elle est de plus en plus comprimée et refoulée par l'Empire autoritaire, et la tardive revanche que semble lui offrir la prespective d'un Empire constitutionnel est brisée dans l'œuf par la guerre étrangère et civile. A ce moment, d'ailleurs, elle commençait à vieillir. « Destinée maussade », en effet, que celle de ces libéraux qui, à vingt ans, en 1845, entraient dans la vie remplis d'espérances, mais qui, à vingt-trois, avaient été obligés de les restreindre, puis de les perdre, à mesure qu'ils sentaient leur parti irrévocablement vaincu... Psychologiquement non plus, l'époque

1. *R. D. M.* du 15 mai 1884 (pour s'excuser du retard qu'il a mis à faire, sur Heine, l'étude qu'il projetait depuis vingt-sept ans !)

2. *R. D. M.* du 15 janvier 1879 (non recueilli).

n'était pas favorable à Montégut. Toute son œuvre, nous le savons, est pénétrée d'un besoin intense de vie morale : qu'il s'agisse d'art ou de littérature, de politique ou de sociologie, c'est le même souci qui domine. Or, d'une façon générale, on le sait aussi, ce ne sont pas les préoccupations de cet ordre qui absorbent la société du Second Empire, qu'on prenne le mot société au sens étroit ou au sens large ; elle songe surtout à s'enrichir et à « jouir » ; à la question que Michelet se pose quelque part, à savoir si la fameuse parole de Candolle « la vulgarité prévaudra » ne va pas bientôt être applicable à l'homme, Montégut répond que ce n'est pas douteux : « Cette parole, pour tout observateur impartial, n'exprime pas une possibilité, mais la plus inexorable des certitudes. » Si la vulgarité prévaut, où y a-t-il place pour lui ? Rompant des lances pour l'idéal à une époque où l'idéal était considéré comme un péril, il ne pouvait que gagner ce renom de Don Quichotte [1], qu'il gagna du reste, et se dire à lui-même ce qu'il disait d'un autre : « Voilà ce qui arrive quand on a la présomption de vouloir être plus moral que son temps et qu'on ne veut pas reconnaître que le courant du siècle porte ailleurs..... On est cher aux âmes candides, mais on n'atteint ni l'autorité, ni la popularité. » [2] D'autre part, il ne pouvait pas les atteindre, en raison même des caractères de son esprit et de son œuvre, en raison sans doute de quelques défauts, mais plus encore de beaucoup de qualités. En raison de quelques défauts, je veux dire d'un vocabulaire généralement un peu trop abstrait et d'une syntaxe un peu laborieuse : le lire est un travail, et, souvent, une lutte. Il n'use que rarement de ces figures de mots et de pensées qui illuminent le discours, et s'il a pu, à bon droit, critiquer chez

1. *Mél. crit.*, p. 330 (art. de 1868).
2. Dans *Davout*, p. 270.

Taine « la dureté brillante », « la prolixité concise », « la pluie d'images aveuglantes », « la sensation d'accablement », qu'il procure, on peut critiquer chez lui presque le contraire : une fluidité grise, une prolixité qui s'abandonne, une prudence exagérée quand il s'agit de boucler le développement et, pour ainsi dire, de « concrétiser » l'abstrait. Il lui manque, volontairement, je crois, ces qualités de relief, de forte couleur, qui font saillir l'idée et l'introduisent en quelque sorte par effraction dans l'esprit du lecteur. La composition, elle aussi, est souvent laborieuse, surtout les débuts, la mise en train de l'article : il était de ces esprits dont parle X. Doudan qui, ayant beaucoup de pensées mêlées à l'imagination, sont gênés par cette richesse même et éprouvent de la difficulté à la reproduire. Certes, il vibrait et s'échauffait en pensant son étude par avance, en la portant, et en la parlant ! mais quand il prend la plume pour l'écrire, le frisson s'est apaisé, la lave s'est refroidie, d'autant plus que, au lieu d'aller du particulier au général comme, sûrement, il faisait dans la gestation, il commence, le plus souvent, par le général, par le vaste aperçu auquel ses réflexions privées avaient abouti ; dès lors le lecteur n'est pas assez tôt orienté. Enfin, quant au fond, la fantaisie dont il use et ces sortes de divinations, d'aperceptions rapides, de rapports lointains qui lui sont choses familières, ne sont pas non plus sans mettre çà et là, surtout pour un lecteur paresseux, quelque obscurité. Mais, au vrai, ce sont plutôt les qualités qui devaient éloigner de Montégut le grand public. Si sa langue est le plus souvent ou trop souvent abstraite, par contre, elle est toujours distinguée et même raffinée · il n'use jamais d'aucun de ces mots vulgaires dont les meilleurs écrivains modernes ne s'interdisent pas l'emploi, tout en sachant qu'ils ne devraient pas y avoir recours. L'image, quand il se décide à l'employer, est remarquablement adaptée à son objet, le plus souvent empruntée

à des ordres de choses, science ou religion, qui ne sont pas précisément du ressort du vulgaire. Quand, après quelques longueurs, il est parti, composition et invention ne font plus qu'un : c'est son imagination philosophique qui, pour ainsi parler, prend la direction de la matière et de la manière ; elle va, vient, s'écarte de la grande route, effleure un aperçu, aboutit à une idée inattendue qu'elle ne se refusera pas d'exprimer, même si ella a l'air d'un paradoxe, revient à son sujet pour l'abandonner maintes fois encore, tout en lui demeurant fidèle ; elle a finalement touché à quantité de problèmes de tout genre, mais sans jamais les ramener impérieusement à une thèse générale qui eût été la marque de Montégut et se fût attachée à son nom. Comment voudrait-on que le grand public l'ait goûté, ce public auquel il faut « asséner » les idées afin qu'il les comprenne, pour lequel il faut user d'images adaptées, c'est-à-dire brutales, et qui ne déteste rien tant comme de ne pouvoir étiqueter nettement un écrivain ?... Voilà donc ce qu'on pourrait dire, si c'était nécessaire, sur cette mystérieuse question du succès ou de l'insuccès.

Mais, nous le répétons, est-ce nécessaire ? En fait, Émile Montégut a été connu de ses contemporains, et l'est de la postérité plus qu'il ne paraît. De son temps, en dehors d'une élite, il était ignoré nominativement, soit ! Mais ses idées maîtresses faisaient leur chemin : elles se répandaient par cercles concentriques de rayon de plus en plus grand ; adoptées et transmises par de plus jeunes, autrement doués, elles parvenaient jusqu'à la foule, où elles faisaient leur œuvre. Lui-même s'en rendait compte : lorsque, en 1888, il eut « la hardiesse » de remettre sous les yeux du public, après trente années écoulées, ses *Libres opinions*, il disait dans un second avant-propos : « Cette hardiesse est-elle trop présomptueuse ? Nous ne le croyons pas. Nombre de ces idées, en effet, ont parcouru une assez

brillante carrière et il nous est arrivé maintes fois, il nous arrive encore souvent de les découvrir revêtues d'une éloquence qui ne nous appartient pas ou ennoblies d'une solennité qu'il nous serait fort difficile d'acquérir. Elles courent le monde et nous ne pouvons songer à les rattraper : aussi, après nous être réjouis, comme d'une heureuse fortune pour la vérité, de les retrouver en état si prospère, avons-nous pensé que tout ce que nous pouvions réclamer pour nous à leur égard était un très modeste droit de priorité. » Ces lignes, sur la significative ironie et l'altière résignation desquelles il est inutile d'insister, prouvent qu'il savait avoir agi à distance : il assistait à l'heureuse fortune des plus choyées parmi les filles de sa pensée ; qu'importait qu'on ne connût pas leur père ? « Il faut savoir vivre sans soleil. » Depuis qu'il est mort, nominativement il a été plus ignoré encore ; mais, inversement, ses idées l'ont été de moins en moins, et, malgré les apparences, il participe de leur épanouissement. Sans doute, ce n'est pas l'immortalité personnelle et précise. Celle-là, en admettant qu'un critique puisse y prétendre, ce qui n'est pas sûr, ni, peut-être, nécessaire, il ne la rencontrera que de temps en temps. « Il se trouvera dans chaque génération une cinquantaine de ces véritables connaisseurs en littérature qui savent que l'oubli qui atteint certaines œuvres n'est pas une condamnation, car l'oubli atteint inévitablement dans un temps plus ou moins long toutes les œuvres qui ne sont pas l'expression de sentiments familiers à la grande majorité des hommes et qui ne sont pas assez impersonnelles pour être comprises facilement de tous... De temps à autre, un critique ingénieux et savant citera son nom dans les *Revues* de l'avenir ou mettra en lumière quelque passage de ses écrits qui feront tressaillir le lecteur de

surprise, voire d'admiration...[1] » Donc, il n'aura pas ou il n'aura que rarement ce genre d'immortalité. Mais il jouit et jouira d'une autre, je veux dire d'une immortalité anonyme et diffuse, plus sûre peut-être, puisqu'elle est incluse dans le véritable idéalisme français, l'idéalisme libéral, qui ne saurait périr.

1. *R. D. M.* du 1er août 1860 (non recueilli) sur le romancier américain N. Hawthorne.

BIBLIOGRAPHIE

A

Liste chronologique des articles d'Émile Montégut avec l'indication du périodique où ils ont paru et du volume où ils ont été recueillis, s'ils l'ont été.

1847

(1) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Un penseur et un poète américain : R. W. Emerson.

1848

(2) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Lettre sur les symptômes du temps présent : I. Indifférents et utopistes.

(3) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Lettre sur les symptômes du temps présent : II. Signes précurseurs de la Révolution de Février.

(4) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Lettre sur les symptômes du temps présent : III. Causes de l'anarchie intellectuelle.

1849

(5) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Thomas Carlyle, sa vie et ses écrits.

(6) 16 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
De la maladie morale du XIXe siècle.

(7) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Le socialisme et les socialistes de province.

(8) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
De la littérature en Europe et en Amérique : H. W. Longfellow.

(9) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Les fantômes de la démagogie.

1850

(10) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
La première moitié du XIXe siècle.

(11) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Un humoriste anglo-américain : Halliburton.

(12) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Mœurs démocratiques et sociales : Un touriste anglais à Paris.

(13) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Révolution et Révolution de Février.

(14) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Du culte des héros : Carlyle et Emerson (*Representative men*).

1851

(15) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des Théâtres : *Valéria* (Jules Lacroix et Maquet).

(16) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
De la vie littéraire depuis la fin du XVIIIe siècle.

(17) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Le socialisme et la littérature démocratique en Angleterre, à propos de *Alton Locke, tailor and poet, an autobiography*, par Kingsley.

(18) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Les femmes poètes de l'Amérique du Nord, à propos de *The Female Poets of America*, par R. W. Griswald.

(19) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
La poésie et les poètes populaires : Béranger et P. Dupont.

(20) 15 Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Du génie de la race anglo-saxonne et de ses destinées, à propos de *The English in America*, par Halliburton.

(21) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Véritables causes de la crise sociale.

(22) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Mallet du Pan, à propos de la publication de ses *Mémoires et Correspondance.*

(23) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman démocratique en Angleterre, à propos de *The Worker and the Dreamer*, par Kingsley.

1852

(24) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Chronique politique (Chute de Palmerston et affaires européennes en général ; Kossuth en Amérique).

(25) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman social en Angleterre : *Yeast*, par Kingsley.

(26) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Types de la littérature américaine : Marguerite Fuller, à propos des *Memoirs of Margareth Fuller Ossoli*, édités par Emerson et Channing.

(27) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Penseurs et humoristes anglais : Carlyle et Sterling.

(28) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Les Etats-Unis en 1852 ; caractères et tendances de la société américaine.

(29) 1er Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman abolitionniste : *Uncle Tom's Cabin*, par H. Beecher Stowe.

(30) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Un roman socialiste en Amérique : *The Blithe Sale Romance*, par N. Hawthorne.

1853

(31) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Le nouveau président des Etats-Unis, le général Franklin Pierce, d'après le livre sur lui de N. Hawthorne.

(32) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Les romans de Mrs Gaskell : I. *Mary Burton ; Ruth.*
Écrivains modernes d'Angleterre, 2e série.

(33) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Homes of american Authors (Everett, Irving, Hawthorne, etc.).

(34) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Divers auteurs américains : Curtis, Hawthorne, etc., etc...

1854

(35) 1er JUILL. *Revue des Deux-Mondes.*
Perspectives sur le temps présent : I. De l'idée de monarchie universelle.
Libres opinions morales et historiques, 1re et 2e éditions.

(36) 1er AOUT. *Revue des Deux-Mondes.*
Perspectives sur le temps présent : II. De l'homme éclairé.
Libres opinions morales et historiques, 1re et 2e éditions.

(37) 1er OCT. *Revue des Deux-Mondes.*
Les confidences d'un révolutionnaire italien, à propos de *Lorenzo Benoni, passages in the life of an italian* ,par M. Ruffini.
Fragment dans *Libres opinions* complet dans *Choses du Nord et du Midi.*

(38) 1er NOV. *Revue des Deux-Mondes.*
Un missionnaire de la cité de Londres, à propos de *Notes and Narratives of a six year's Mission, principally in the Dens of London,* par R.-W. Vanderkiste.
Choses du Nord et du Midi.

(39) 1er DÉC. *Revue des Deux-Mondes.*
Scènes de la vie et de la littérature américaines : le roman de mœurs, à propos de *The Lamplighter,* par Miss Cumming.

1855

(40) 1er JANV. *Revue des Deux-Mondes.*
Etudes de mœurs et de caractères américains, à propos de *Reminiscences of a retired Physician.*

(41) 1er FÉVR. *Revue des Deux-Mondes.*
Le capitaine négrier (*Adventures of Capt. Canot.*).
Livres et âmes des pays d'Orient.

(42) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Compte rendu bibliographique de *The English prisoners in Russia.*

(43) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Perspectives sur le temps présent : III. De la toute puissance de l'industrie.
Libres opinions, 1re et 2e éditions.

(44) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Types américains : le puffiste : Barnum, à propos de *The Life of Barnum written by himself.*

(45) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Controverses nouvelles sur le XVIIIe siècle, à propos de l'ouvrage de Lanfrey : *L'Église et les philosophes au XVIIIe siècle.*
Libres opinions, 1re et 2e éditions.

(46) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
L'exil de la jeune Irlande, à propos de *Jail journal or five years in british prisons.*
Choses du Nord et du Midi.

(47) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
La légende démocratique de la guerre de l'Indépendance, à propos de *Israel Potter, his fifty years of exile,* par Hermann Melville.

(48) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Types modernes en littérature : I. *Werther.*
Libres opinions, 1re édition, et *Types littéraires et Fantaisies esthétiques.*

(49) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre : I. *The Warden,* de A. Trollope et *Heartsease,* de Miss Yonge.
Écrivains modernes d'Angleterre, 3e série.

(50) 1er Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Les romans de Mrs Gaskell : II. *North and South.*
Écrivains modernes d'Angleterre, 2e série.

(51) 1er Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Un roman politique sur l'Italie : *Doctor Antonio*, par Ruffini.
Libres opinions, 1re édition.

(52) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre : II. *Westward Ho !* par Charles Kingsley.
Écrivains modernes d'Angleterre. 3e série.

1856

(53) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Compte rendu de *Tableaux de l'histoire de Suisse*, par M. Monnard.

(54) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Un roi d'Orient : Nussir-u-din, premier roi d'Aoude, à propos de sa vie racontée par un officier anglais.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

(55) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Les Mormons, à propos de *Female Life among the Mormons* et *The Prophets of Mormonism unveiled.*

(56) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
La question de l'esclavage.

(57) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Types modernes en littérature : II. *Hamlet.*
Libres opinions, 1re édition, et *Types littéraires*

(58) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
La presse aux Etats-Unis : Horace Greeley, fondateur du *New-York Tribune* et J. G. Bennett, fondateur du *New-York Herald*, d'après leurs mémoires et biographie.

(59) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman populaire et le rôle du romanesque en Amérique : *Ruth Hall* et *Rose Clark*, par Fanny Fern.

(60) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre : III. *Perversion*, par Conybeare.
Écrivains modernes d'Angleterre, 3e série.

(61) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Compte rendu de *Héliondé or Adventures in the Sun.*

(62) 1er Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
De l'individualité humaine et de l'indépendance d'esprit dans la société moderne.
Libres opinions, 1re et 2e éditions.

(63) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Le caractère anglais jugé par un Américain, à propos de *English Traits*, par R. W. Emerson.
Essais sur la littérature anglaise.

(64) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Un voyageur anglais aux îles Sandwich : la civilisation de l'Archipel, à propos de *Travels in the Sandwich Islands*, par S. S. Hill.

1857

(65) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
La Renaissance et la Réforme, à propos des livres récents de Michelet.
Libres opinions, 1re et 2e éditions.

(66) 15 Mars *Revue des Deux-Mondes.*
Un poème de la vie moderne en Angleterre : *Aurora Leigh*, par Mrs Browning.
Écrivains modernes d'Angleterre, 2e série.

(67) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Le génie et le caractère français.
Édité à part (1857), puis recueilli dans *Libres opinions*, 1re et 2e éditions.

(68) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Une légende des prairies : *The Song of Hiawatha*, par Longfellow.

(69) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman picaresque en Angleterre : *The Roman Rye*, par George Borrow.
Écrivains modernes d'Angleterre, 2e série.

(70) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Un gentilhomme musulman dans l'Inde, à propos de l'autobiographie, en anglais, du musulman Luthallah, éditée par l'orientaliste Eastwick.
Lettres et âmes des Pays d'Orient.

(71) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Béranger et ses dernières chansons.
Nos morts contemporains : I.

1858

(72) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Un dernier mot sur Béranger.
Nos morts contemporains : I.

(73) 15 Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Les confidences d'un hypocondriaque.
Libres opinions, 1re édition, et *Types littéraires*.

(74) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique ; le théâtre réaliste : *Le Fils naturel*, d'Alexandre Dumas fils.

(75) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique ; le théâtre réaliste : *La Jeunesse*, d'Emile Augier.

(76) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre : IV. *Two years ago !* par Charles Kingsley.
Écrivains modernes d'Angleterre, 3e série.

(77) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Une conversion américaine, à propos de *The Convent or Leaves from my experience*, par H. Brownson.

(78) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Gustave Planche.
Esquisses littéraires.

(79) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre. V. Mœurs des écoles de la Grande-Bretagne, à propos de *Tom Brown's School Days*, par. Th. Hughes.
Écrivains modernes d'Angleterre, 3e série.

(80) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman religieux en Angleterre : VI. *Doctor Thorne* et *Barchester Towers*, par A. Trollope.
Écrivains modernes d'Angleterre, 3e série.

(81) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman intime de la littérature réaliste : *Fanny*, de G. Feydeau.

(82) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
La nouvelle littérature française : Octave Feuillet.
Dramaturges et Romanciers.

(83) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Michelet : *De l'amour et du mariage.*
Mélanges critiques.

1859

(84) 15 Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Autobiographie d'un penseur contemporain : *Histoire de mes idées*, par Edgar Quinet.
Mélanges critiques.

(85) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Le testament d'un prophète : Enfantin, à propos de son dernier ouvrage : *La science de l'homme.*

(86) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique : Les Comédies de Th. Barrière.
Dramaturges et Romanciers.

(87) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Un beau mariage,* de Augier et Foussier.

(88) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Un roman de la vie mondaine en Angleterre : *Guy Livingstone,* par le Major Lawrence.
Écrivains modernes d'Angleterre, 1re série.

(89) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Le roman réaliste : *Adam Bede,* par G. Eliot (*Voir* infrà, nos 252 et 253).
Écrivains modernes d'Angleterre, 1re série.

(90) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Miss Bronte : I.
Écrivains modernes d'Angleterre, 1re série.

(91) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Miss Bronte : II.
Écrivains modernes d'Angleterre, 1re série.

(92) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Les petits secrets du cœur : une conversion excentrique.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(93) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Les romans d'Edmond About.
Mélanges critiques.

(94) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Victor Hugo : *La Légende des Siècles.*
Mélanges critiques.

(95) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Portraits poétiques : Tennyson (des *Premiers Poèmes* aux *Idylles du Roi*).
Écrivains modernes d'Angleterre, 2e série.

(96) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Les consolations religieuses d'une âme protestante : *Les Horizons prochains,* par Mme Agénor de Gasparin.
Esquisses littéraires.

(97) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique : *Le Père prodigue,* d'Alexandre Dumas fils.

1860

(98) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *La Tentation,* d'Octave Feuillet.

(99) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
La corruption du roman de mœurs : *Catherine d'Overmeire,* par G. Feydeau.

(100) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique : La décadence du théâtre.

(101) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
De la littérature de voyages : Fromentin.

(102) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Un romancier pessimiste en Amérique : Nathaniel Hawthorne, à propos de *Transformation or The Romance of Monte-Beni.* (*Voir* infrà, nos 159 à 162.)

(103) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Les derniers ouvrages d'Amédée Thierry. (*Voir* infrà, nos 138 et 139.)

(104) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *L'Africain,* de Charles Edmond.

(105) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Un essai d'histoire idéale : *Merlin l'Enchanteur,* par Edgar Quinet.
Mélanges critiques.

(106) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
A propos d'un cheval, par Cherbuliez.
Dramaturges et Romanciers.

(107) 1er Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Rédemption,* par Octave Feuillet.

(108) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Considération,* par C. Doucet.

(109) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Mme Desbordes-Valmore : *Poésies posthumes.*
Esquisses littéraires.

1861

(110) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *L'Oncle Million,* par Louis Bouilhet.

(111) 15 Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Les fantaisies d'histoire naturelle, de J. Michelet.
Mélanges critiques.

(112) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Les Effrontés,* d'Émile Augier.

(113) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Maurice de Guérin.
Nos morts contemporains : II.

(114) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Les Femmes fortes,* de V. Sardou ; *Les Funérailles de l'honneur,* de Vacquerie ; *Béatrix* ou *La Madone de l'Art,* de Legouvé.

(115) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Académie française et Prix décennal.

(116) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Variétés artistiques : De quelques erreurs du goût contemporain en matière d'art.

(117) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Sylvie, de Feydeau.

(118) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Piccolino*, de Sardou ; *Un Mariage de Paris*, d'Ed. About et Najac.

(119) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Du caractère du nouveau roman : Erckmann-Chatrian.
Dramaturges et Romanciers.

(120) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Mme Charles Reybaud.
Esquisses littéraires.

(121) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Variétés artistiques : *L'Enfer*, interprété par G. Doré.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(122) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Un recueil de rêveries protestantes : *Vesper*, par Mme Agénor de Gasparin.
Esquisses littéraires.

1862

(123) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique : Le théâtre contemporain au début de 1862.

(124) 15 Fév. *Revue des Deux-Mondes.*
Le dernier livre de la littérature galloise : *The Sleeping Bard*, adapté par G. Borrow.
Essais de littérature anglaise.

(125) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Des Fées et de leur littérature en France, à propos de l'édition des *Contes de Perrault*, illustrée par G. Doré.

(126) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Victor Hugo : *Les Misérables.*
Mélanges critiques.

(127) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Dialogue sur l'influence de la musique.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(128) 24 Nov. *Moniteur Universel.*
Sibylle, d'Octave Feuillet.
Dramaturges et Romanciers.

(129) 1er Déc. *Moniteur Universel.*
Du génie de Rossini.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(130) 15 Déc. *Moniteur Universel.*
Sur *Daphnis et Chloé,* à propos de l'édition Hetzel, illustrée par Léopold Barthe.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

1863

(131) 31 Janv. *Moniteur Universel.*
Sur l'*Amour et Psyché,* d'Apulée.

(132) 17 Fév. *Moniteur Universel.*
Les Goncourt : *La Femme au XVIIIe siècle.*

(133) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
La poésie d'une vieille civilisation (Chine), à propos d'un recueil de poésies chinoises traduites par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

(134) 26 Mars. *Moniteur Universel.*
Macbeth : I.
Essais sur la littérature anglaise.

(135) 9 Avril. *Moniteur Universel.*
Macbeth : II.
Essais sur la littérature anglaise.

(136) 18 Avril. *Moniteur Universel.*
Macbeth : III.
Essais sur la littérature anglaise.

(137) 20 Avril. *Moniteur Universel.*
Macbeth : IV.
Essais sur la littérature anglaise.

(138) 11 Mai. *Moniteur Universel.*
Attila et ses successeurs, d'après Am. Thierry : I.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

(139) 1er Juin. *Moniteur Universel.*
Attila et ses successeurs, d'après Am. Thierry : II.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

(140) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : I. *La Fiancée du Roi de Garbe et le Décaméron.*
Poètes et Artistes de l'Italie.

(141) 15 Juin. *Moniteur Universel.*
Vision du passé.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(142) 6 Juill. *Moniteur Universel.*
Sur *Les Psaumes*, à propos d'une traduction nouvelle, par M. Firmin de la Jugie.
Livres et âmes des Pays d'Orient.

(143) 20 Juill. *Moniteur Universel.*
Eugénie de Guérin : I.
Nos morts contemporains : II.

(144) 27 Juill. *Moniteur Universel.*
Eugénie de Guérin : II.
Nos morts contemporains : II.

(145) 26 Oct. *Moniteur Universel.*
Un Don Quichotte historique. Monographie de Lord Herbert de Cherbury : I.
Essais sur la littérature anglaise.

(146) 16 Nov. *Moniteur Universel.*
Un Don Quichotte historique. Monographie de Lord Herbert de Cherbury : II.
Essais sur la littérature anglaise.

(147) 1er Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : II. *La Philosophie de Wilhelm Meister.*
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(148) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Montjoye, d'Octave Feuillet.
Dramaturges et Romanciers.

(149) 14 Déc. *Moniteur Universel.*
Roméo et Juliette : I.
Essais sur la littérature anglaise.

1864

(150) 18 Janv. *Moniteur Universel.*
Roméo et Juliette : II.
Essais sur la littérature anglaise.

(151) Janv. *Moniteur Universel.*
Mme de Blocqueville : Le prisme de l'âme.
Esquisses littéraires.

(152) 1er Févr. *Moniteur Universel.*
Thackeray.

(153) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : III. Caractère historique et moral de *Don Quichotte.*
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(154) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Critique dramatique : *Le Marquis de Villemer*, de G. Sand, et *L'Ami des Femmes*, de Alexandre Dumas fils.

(155) 25 Avril. *Moniteur Universel.*
Sur l'*Histoire de la littérature anglaise*, de Taine : I.
Essais sur la littérature anglaise.

(156) 2 Mai. *Moniteur Universel.*
Sur l'*Histoire de la littérature anglaise*, de Taine : II.
Essais sur la littérature anglaise.

(157) 23 Mai. *Moniteur Universel.*
Sur l'*Histoire de la littérature anglaise*, de Taine : III.
Essais sur la littérature anglaise.

(158) 11 Juin. *Moniteur Universel.*
J. Janin : *Les Oiseaux bleus.*

(159) 27 Juin. *Moniteur Universel.*
Nathaniel Hawthorne : I.

(160) 11 Juill. *Moniteur Universel.*
Nathaniel Hawthorne : II.

(161) 11 Aout. *Moniteur Universel.*
Nathaniel Hawthorne : III.

(162) 27 Aout. *Moniteur Universel.*
Nathaniel Hawthorne : IV.

(163) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : IV. Nature du génie du Tasse.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(164) 12 Sept. *Moniteur Universel.*
P.-J. Stahl : *Le Magasin d'éducation et de récréation.*

(165) 31 Oct. *Moniteur Universel.*
Sur le *Purgatoire* de Dante : I.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(166) 14 Nov. *Moniteur Universel.*
Sur le *Purgatoire* de Dante : II.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(167) 28 Nov. *Moniteur Universel.*
Sur le *Purgatoire* de Dante : III.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(168) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : V. De la vraie nature du bonheur.
Esquisses littéraires.

1865

(169) 15 Janv. *Moniteur Universel.*
Théophile Gauthier : I.
Nos morts contemporains : II.

(170) 15 Févr. *Moniteur Universel.*
Théophile Gautier : II.

(171) 15 Mars. *Moniteur Universel.*
Théophile Gautier : III.
Nos morts contemporains : II.

(172) 15 Avril. *Moniteur Universel.*
Théophile Gautier : IV.
Nos morts contemporains : II.

(173) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *La Belle au Bois dormant,* d'Octave Feuillet.

(174) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Laurence Sterne.
Essais sur la littérature anglaise.

(175) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Compte rendu bibliographique : *La Vie des steppes Kirghises,* par Zaleski.

(176) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Essais de morale et de littérature : VI. Une hypothèse sur *La Tempête,* de Shakespeare.
Essais sur la littérature anglaise.

(177) 14 Aout. *Moniteur Universel.*
Rome, par Mme la marquise de Blocqueville.
Esquisses littéraires.

(178) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse musicale.

(179) 4 Déc. *Moniteur Universel.*
Les Fondateurs de l'Astronomie moderne, par J. Bertrand.

(180) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Victor Hugo : *Les Chansons des rues et des bois.*
Mélanges critiques.

1866

(181) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Alfred Tennyson : *Enoch Arden.*
Écrivains modernes de l'Angleterre, 2e série.

(182) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Histoire d'un amour chrétien : *Récits d'une sœur*, par Mme A. Craven.

(183) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Victor Hugo : *Les Travailleurs de la mer.*
Mélanges critiques.

(184) 9 Juill. *Moniteur Universel.*
Dante et Gœthe, à propos du livre de Daniel Stern : I.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(185) 30 Juill. *Moniteur Universel.*
Dante et Gœthe, à propos du livre de Daniel Stern : II.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(186) 3 Sept. *Moniteur Universel.*
Dante et Gœthe, à propos du livre de Daniel Stern : III.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

(187) 17 Sept. *Moniteur Universel.*
Dante et Gœthe, à propos du livre de Daniel Stern : IV.
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.

1867

(188) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Alfred de Vigny : *Le Journal d'un Poète.*
Nos morts contemporains : I.

(189) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Les Romans de Cherbuliez.
Dramaturges et Romanciers.

(190) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Variétés artistiques : l'exposition de la Malmaison et du Petit Trianon.

1868

(191) 15 Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Monsieur de Camors, d'Octave Feuillet.
Dramaturges et Romanciers.

(192) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
La poésie des montagnes, à propos de *La Montagne*, de J. Michelet.
Mélanges critiques.

(193) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Les phénomènes nouveaux de la vie sociale aux Etats-Unis, et *La Nouvelle-Amérique*, de Hepworth Dixon.

(194) 15 Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : I. Gaspard de Crayer, Jean Stern, le Musée Wiertz.
Les Pays Bas.

(195) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : II. Bruxelles, Gand, Delft ; Pierre-Paul Rubens.
Les Pays-Bas.

(196) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : III. Jordaens, Q. Matsys, J. Van Eyck, Memling.
Les Pays-Bas.

1869

(197) 1er Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : IV. Albert Cuyp et Paul Potter.
Les Pays-Bas.

(198) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : V. Holbein et Ruysdaël.
Les Pays-Bas.

(199) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Impressions de voyage et d'art, Belgique et Hollande : VI. Leyde, l'Hôtel de Ville de Harlem et Rembrandt, Utrecht et les Frères Moraves.
Les Pays-Bas.

1870

(200) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Rome : I. La Sixtine et le caractère du génie de Michel-Ange.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(201) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Rome : II. Les Eglises de Rome ; Michel-Ange de Caravage.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(202) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Rome : III. Les Eglises du Mont Janicule.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(203) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Rome : IV. Les peintres étrangers et les peintres vénitiens à Rome.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(204) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Rome : V. Les fruits tardifs de l'Italie ; le Dominiquin.
Poètes et Artistes de l'Italie.

(205) Juin. *Moniteur Universel.*
Sixte-Quint, à propos de son histoire, par M. de Hubner.
Choses du Nord et du Midi.

1871

(206) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Où en est la Révolution française ?
Libres opinions, 2e édition.

(207) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Démocratie et Révolution : les transformations de l'idée de Patrie.
Libres opinions, 2e édition.

1872

(208) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : I. Sens, le Tombeau du Dauphin, *Eva prima Pandora*, Joigny.
Souvenirs de Bourgogne.

(209) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : II. Tonnerre et Montbard.
Souvenirs de Bourgogne.

(210) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : III. Dijon, le Tombeau des Ducs et le Puits de Moïse.
Souvenirs de Bourgogne.

(211) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : IV. Les petites villes et les abbayes, Châtillon et les Prussiens.
Souvenirs de Bourgogne.

(212) 1er Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : V. Semur, les châteaux d'Arcy, de Tanlay et de Bussy-Rabutin.
Souvenirs de Bourgogne.

(213) 1er Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : VI. Cîteaux, Beaune, Auxerre et le Maréchal Davout.
Souvenirs de Bourgogne.

1873

(214) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : VII. Les villes du passé : Vézelay et Cluny.
Souvenirs de Bourgogne.

(215) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs de Bourgogne : VIII. Autun, Auxonne, Tournus et Mâcon.
Souvenirs de Bourgogne.

(216) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Nivernais : la vallée de la Loire et Nevers.
En Bourbonnais et en Forez.

(217) 1er Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Bourbonnais : I. Moulins, l'Église Notre-Dame et les Verrières.
En Bourbonnais et en Forez.

(218) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Bourbonnais : II. Souvigny, Bourbon-l'Archambault, les frontières de la Marche et de l'Auvergne, Montluçon et Randan.
En Bourbonnais et en Forez.

1874

(219) 1er Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Mme de Blocqueville : *Les Soirées de la villa des Jasmins.*
Esquisses littéraires.

(220) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Bourbonnais (*Suite*) : IV. Vichy et Mme de Sévigné, les châteaux de Bourbon-Busset et de La Palisse.
En Bourbonnais et en Forez.

(221) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Forez : I. Roanne, Saint-Etienne, Montbrison.
En Bourbonnais et en Forez.

(222) 15 Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Forez : II. Boën, le Lignon, les d'Urfé, le château de la Bâtie et l'*Astrée.*
En Bourbonnais et en Forez.

(223) 15 Aout. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Lyonnais : I. La colline de Fourvières, le nouveau Lyon, les sculpteurs et les peintres lyonnais.
En Bourbonnais et en Forez.

1875

(224) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs du Lyonnais : II. Les châteaux de la Flachèse et de Monmelas. Le cardinal de

Tournon. Tarare, Villefranche et Ars. — Souvenirs d'Auvergne : I. Riom et l'abbaye de Mozat.

Choses du Nord et du Midi.

1876

(225) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Souvenirs d'Auvergne : II. *Les grands jours d'Auvergne* et Fléchier. Clermont-Ferrand.

Choses du Nord et du Midi.

(226) 1er Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *Madame Caverlet, L'Etrangère, Les Danicheff.*

Dramaturges et Romanciers.

(227) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Les conflits des races aux Etats-Unis.

(228) 15 Sept. *Revue des Deux-Mondes.*
Les derniers Wikings et les premiers rois du Nord, à propos du roman de G. W. Dasent : *Les Wikings de la Baltique,* traduits par Montégut.

Choses du Nord et du Midi.

(229) 1er Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Les nouveaux romanciers : G. Droz, A. Theuriet, Alphonse Daudet.

Dramaturges et Romanciers.

1877

(230) 1er Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse dramatique : Victorien Sardou.

Dramaturges et Romanciers.

(231) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Revue des théâtres : *L'Hetman,* de Paul Déroulède.

(232) 15 JUILL. *Revue des Deux-Mondes.*
Compte rendu bibliographique : Histoire générale du Languedoc, par Dom Vaissete.

(233) 1er JUILL. *Revue des Deux-Mondes.*
L'Australie d'après les récents voyageurs : I. Le passé australien et le nouveau régime représentatif.
L'Angleterre et les colonies australes.

(234) 15 AOUT. *Revue des Deux-Mondes.*
L'Australie d'après les récents voyageurs : II. L'élément agricole et l'élément pastoral.
L'Angleterre et les colonies australes.

(235) 15 OCT. *Revue des Deux-Mondes.*
L'Australie d'après les récents voyageurs : III. La Nouvelle-Zélande.
L'Angleterre et les colonies australes.

(236) 1er DÉC. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : Fromentin écrivain.
Nos morts contemporains : II.

1878

(237) 1er AVRIL. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse dramatique : Émile Augier.
Dramaturges et Romanciers.

(238) 15 SEPT. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse esthétique : Charles Gleyre.
Nos morts contemporains : II.

1879

(239) 15 JANV. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : Charles de Mazade.

(240) 1er FÉVR. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : P.-J. Stahl (un conteur moraliste).
Esquisses littéraires.

(241) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Les colonies australes de l'Afrique, d'après les derniers voyageurs anglais : I. Les Boers et le gouvernement colonial anglais.
L'Angleterre et les colonies australes.

(242) 1er Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Les colonies australes de l'Afrique, d'après les derniers voyageurs anglais : II. Les indigènes et le travail des colonies : les Cafres et les Zoulous.
L'Angleterre et les colonies australes.

(243) 1er Oct. *Revue des Deux-Mondes.*
Le maréchal Davout : I. Sa jeunesse et sa vie privée.
Le Maréchal Davout.

1880

(244) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : Saint-René Taillandier.
Nos morts contemporains : II.

(245) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Davout. Ses dernières années : I. Sa vie de famille, ses amitiés et ses haines.
Le Maréchal Davout.

1881

(246) 15 Janv. *Revue des Deux-Mondes.*
Davout. Ses dernières années : II. La Russie et Hambourg.
Le Maréchal Davout.

(247) 1er Mai. *Revue des Deux-Mondes.*
Alfred de Musset : I.
Nos morts contemporains : I.

(248) 1er Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Alfred de Musset : II.
Nos morts contemporains : I.

(249) 15 JUIN. *Revue des Deux-Mondes.*
Alfred de Musset : III.
Nos morts contemporains : I.

1882

(250) 1er JUIN. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : Charles Nodier. I. Les années de jeunesse.
Nos morts contemporains : I.

(251) 15 JUIN. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : Charles Nodier. II. Les œuvres.
Nos morts contemporains : I.

1883

(252) 1er MARS. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : George Eliot. I. L'âme et le talent.
Écrivains modernes de l'Angleterre, 1re série.

(253) 15 MARS. *Revue des Deux-Mondes.*
Esquisse littéraire : George Eliot. II. Les œuvres et la doctrine morale.
Écrivains modernes de l'Angleterre, 1re série.

1884

(254) 15 MAI. *Revue des Deux-Mondes.*
Henri Heine : I. Les années de jeunesse. Poésies lyriques.

1887

(255) 1er JUILL. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : I. John Aubrey.
Heine. Le lutin. L'un et l'autre.

1888

(256) 15 Mars. *Revue des Deux-Mondes.*
Heures de lecture d'un critique : I. Pope.
Heures de lecture d'un critique.

1889

(257) 15 Févr. *Revue des Deux-Mondes.*
Heures de lecture d'un critique : II. William Collins.
Heures de lecture d'un critique.

(258) 15 Nov. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : II. Sir John Maundeville. — I. L'homme et le conteur.
Heures de lecture d'un critique.

(259) 15 Déc. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : II. Sir John Maundeville. — II. Le philosophe.
Heures de lecture d'un critique.

1890

(260) 15 Avril. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : III. Le duc et la duchesse de Newcastle ; 1re partie : la duchesse.
Le Maréchal Davout, 2e édition.

(261) 15 Juin. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : III. Le duc et la duchesse de Newcastle ; 2e partie : le duc.
Le Maréchal Davout, 2e édition.

(262) 15 Juill. *Revue des Deux-Mondes.*
Curiosités historiques et littéraires : III. Le duc et la duchesse de Newcastle ; 3e partie : les écrits de la duchesse.

Soit, sauf erreur ou omission, 262 articles représentant chacun 32 pages d'imprimerie : 218 pour la *Revue* et 44 pour le *Moniteur* ; il faudrait en ajouter sept autres, de statistique et de documentation, relatifs aux Etats-Unis, parus dans l'*Annuaire des Deux-Mondes*, publication voisine de la *Revue*, qui dura de 1850 à 1857. Ils ne sont pas signés, mais F. Buloz cite expressément Montégut comme leur auteur (Préface de l'*Annuaire* de 1852, p. VII) et Montégut lui-même y renvoie souvent ses lecteurs de la *Revue* comme il renvoie à celle-ci ses lecteurs de l'*Annuaire*. Sur ces 262 articles, 169 ont été recueillis (13 l'ont même été deux fois) dans les 21 volumes parus en librairie dont la liste suit.

B

Liste des ouvrages parus en librairie avec leur situation à ce jour (fin 1921).

1851 Traduction des *Essais de Philosophie américaine*, de R. W. Emerson, avec une introduction et des notes. Charpentier, 1 volume. (*Epuisé.*)

1854 Traduction des *Essais sur l'Histoire d'Angleterre*, de Macaulay (La Révolution et les Stuart). Charpentier, 2 volumes (réédité en 1866). *(Épuisé.)*

1857 *Du génie français*, brochure. Poulet-Malassis et de Boise. *(Épuisé.)*

1858 *Libres opinions morales et historiques* (Essais sur l'époque actuelle), 1 volume, 1re édition, Poulet-Malassis : Du génie français. — La Renaissance et la Réformation. — Des controverses sur le XVIIIe siècle. — De la toute puissance de l'industrie. — De l'individualité humaine dans la société moderne. — De l'idée de monarchie universelle. — De l'homme éclairé. — De l'Italie et du

Piémont. — Fragment sur le génie italien. — Werther. — Hamlet. — Confidences d'un hypocondriaque. *(Épuisé.)*

2e édition, Hachette, 1889 : Les trois derniers Essais, plus particulièrement littéraires, et, à cette date de 1889, insérés dans *Types littéraires et fantaisies esthétiques*, sont remplacés par : Coup d'œil rétrospectif sur la Révolution française. — La Démocratie et l'idée de Patrie. *(Épuisé).*

1867-73 Traduction des *Œuvres complètes de Shakespeare*. Les tomes 1, 2 et 3 comprennent les comédies; les tomes 4, 5 et 6, les tragédies ; les tomes 7, 8 et 9, les drames ; le tome 10, Cymbeline, les poèmes, les petits poèmes et les sonnets. Chaque œuvre dramatique est précédée d'un avertissement et suivie d'un commentaire. La maison Hachette a donné aussi une édition de la traduction des œuvres dramatiques, sans les avertissements ni les commentaires, en 3 volumes, in-8o, illustrés de gravures anglaises. Elle continue à utiliser la traduction de Montégut, en particulier pour les collections classiques.

1869 *Les Pays-Bas* : impressions de voyage et d'art. 1re édition. Germer-Baillière. *(Épuisé.)*
2e édition. Hachette, 1885. *(Quelques exemplaires.)*

1869 *Souvenirs de Bourgogne*. Hachette, 1 volume, 1re édition, 1874 ; 2e édition, 1881. *(Épuisé.)*

1876 *En Bourbonnais et en Forez*. Hachette, 1 volume, 1re édition, 1875 ; 2e édition, 1882. *(Épuisé.)*

1878 Traduction de : *Les Wikings de la Baltique*, roman anglais de G. W. Dasent. Hachette, 2 volumes. *(Épuisé.)*

1880 *L'Angleterre et ses colonies australes*, Hachette, 1 volume, 1re édition 1880 ; 2e édition, 1884. *(Épuisé.)*

1881 *Poètes et Artistes de l'Italie*. Hachette, 1 volume. *(Épuisé.)*

1882 *Types littéraires et Fantaisies esthétiques.* Hachette, 1 volume : Une conversation sur l'influence de la musique. — Don Quichotte. — Hamlet. — Werther. — Wilhelm Meister. — Dante et Gœthe. — Un pèlerinage édifiant. — Vision du passé. — Les confidences d'un hypocondriaque. — Les petits secrets du cœur. *(Quelques exemplaires.)*

1882 *Le maréchal Davout, son caractère et son génie.* 1re édition, Quantin, 1882 ; 2e édition, Hachette, 1895. On a ajouté *La duchesse et le duc de Newcastle. (Épuisé.)*

1883 *Essais sur la littérature anglaise.* Hachette, 1 volume : Du caractère anglais. — Caractères généraux de la littérature anglaise. — Un Don Quichotte historique. — Sur Shakespeare (La Tempête, Macbeth, Roméo et Juliette). — Le dernier livre de la littérature galloise (Le Barde endormi). — Laurence Sterne. *(Épuisé.)*

1884-85 *Nos morts contemporains.* Hachette, 2 volumes ; 1re série : Béranger, Charles Nodier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny ; 2e série : Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Charles Gleyre, Saint-René Taillandier, Maurice et Eugènie de Guérin. *(Épuisé.)*

1886 *Ecrivains modernes de l'Angleterre.* Hachette, 1 volume : George Eliot, Charlotte Brontë, Un roman de la vie mondaine. *(Épuisé.)*

1886 *Livres et âmes des pays d'Orient.* Hachette, 1 volume : Daphnis et Chloé. — Les Psaumes. — Attila. — La poésie d'une vieille civilisation. — Nussir-u-din, second roi d'Aoude. — Luthfullah, gentilhomme musulman de l'Inde. — Le capitaine négrier. *(Épuisé.)*

1887 *Choses du Nord et du Midi.* Hachette, 1 volume : Derniers Wikings et premiers rois du Nord. — Sixte-Quint. — — Confessions d'un révolutionnaire italien. — L'exil de la jeune Irlande. — Un missionnaire de la Cité de Londres. — Excursions en Lyonnais et en Auvergne. *(Quelques exemplaires.)*

1888 *Mélanges critiques.* Hachette, 1 volume : Victor Hugo. — Edgar Quinet. — Michelet. — About. *(Quelques exemplaires.)*

1890 *Ecrivains modernes de l'Angleterre.* Hachette, 1 volume : II. Mistress Gaskell. — Mistress Browning. — Georges Borrow. — Alfred Tennyson. *(Quelques exemplaires.)*

1891 *Dramaturges et Romanciers.* Hachette, 1 volume : Le Théâtre de Th. Barrière. — Le roman en 1861. — Octave Feuillet. — V. Cherbuliez. — Le roman en 1876. — Victorien Sardou. — Émile Augier. — Petites feuilles dramatiques. *(Quelques exemplaires.)*

1892 *Ecrivains modernes de l'Angleterre.* Hachette, 1 volume : Anthony Troloppe. — Miss Yonge. — Charles Kingsley. — Les souvenirs d'un écolier anglais. — Conybeare. — Un plaidoyer anglican contre l'incrédulité. *(Quelques exemplaires.)*

1892 *Heures de lecture d'un critique.* Hachette, 1 volume : John Aubrey. — Pope. — William Collins. — Sir John Maundeville. *(Quelques exemplaires.)*

1893 *Esquisses littéraires.* Hachette, 1 volume : Mme Desbordes-Valmore. — Mme Ch. Reybaud. — Gustave Planche. — P.-J. Stahl. — Mme la Comtesse Agénor de Gasparin. — Mme la Marquise de Blocqueville. — De la vraie nature du bonheur. *(Épuisé.)*

ACHEVÉ D'IMPRIMER

par

VILLAIN ET BAR

A PARIS

le 20 Avril 1922

39

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002383411b

CE PQ 2366
.M74Z8 1922
C00 LABORDE-MILA ESSAYISTE,
ACC# 1449378